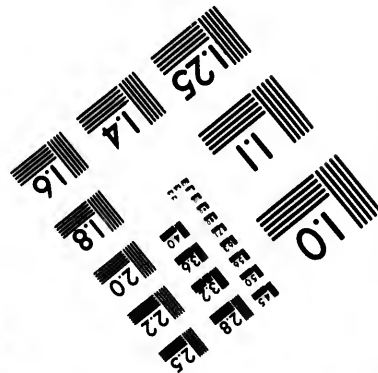
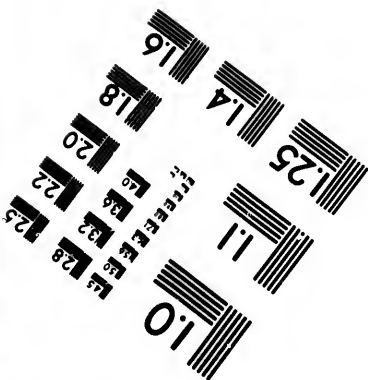
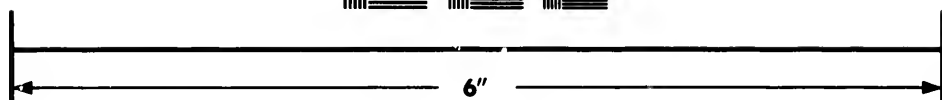
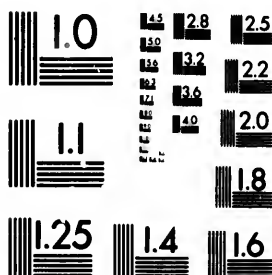


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

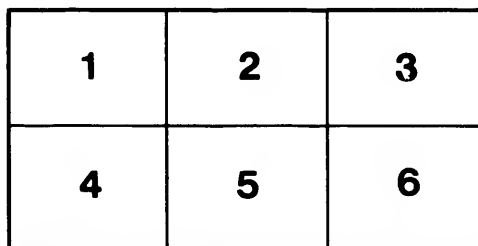
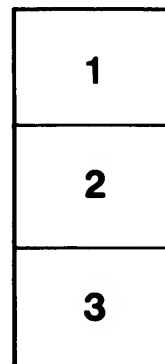
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

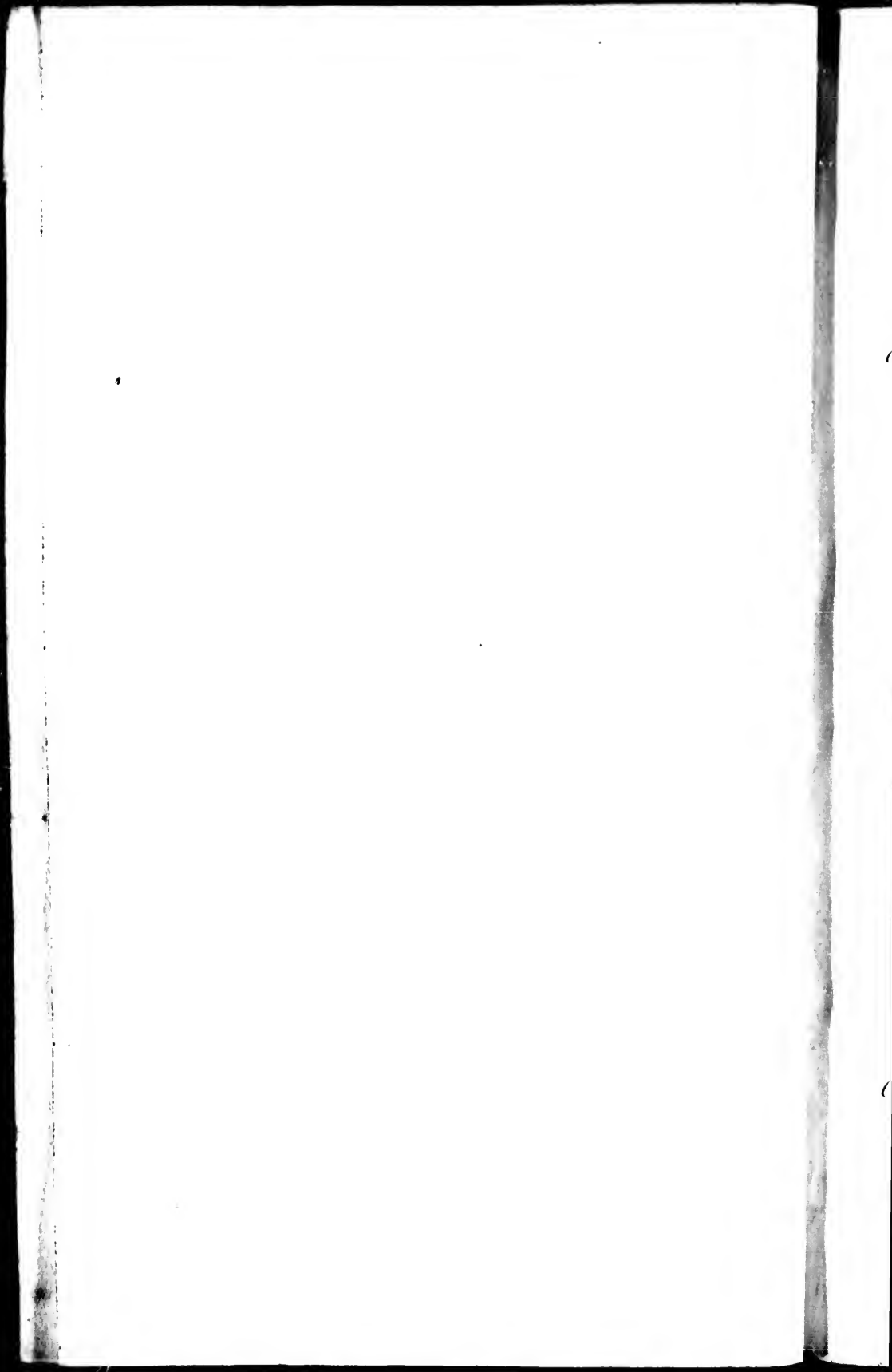
re
détails
es du
modifier
er une
l'image

es

errata
l to

t
e pelure,
on à





LETTRES
D'UN CULTIVATEUR
AMÉRICAIN

adressées à W^m S...on Esq^r
depuis l'Année 1770 jusqu'en 1786.

PAR M^s JOHNSON

DE CŒUR

Traduites de l'Anglois

Keen feelings inspire resistless thoughts

TOME II.



A PARIS

Chez Cuchet Libraire, Rue et Hôtel Serpentes.

1787

1
2
3
4
5
6
7
8
9
0

163
C 84
1797
v. 2

111272

v
v
d

1
2
3
4

14 13 12 11 10 9 8

CARTE G
DE VIRGINI
PENSILVANIE
CONNECT

Echelle de 200 Milles



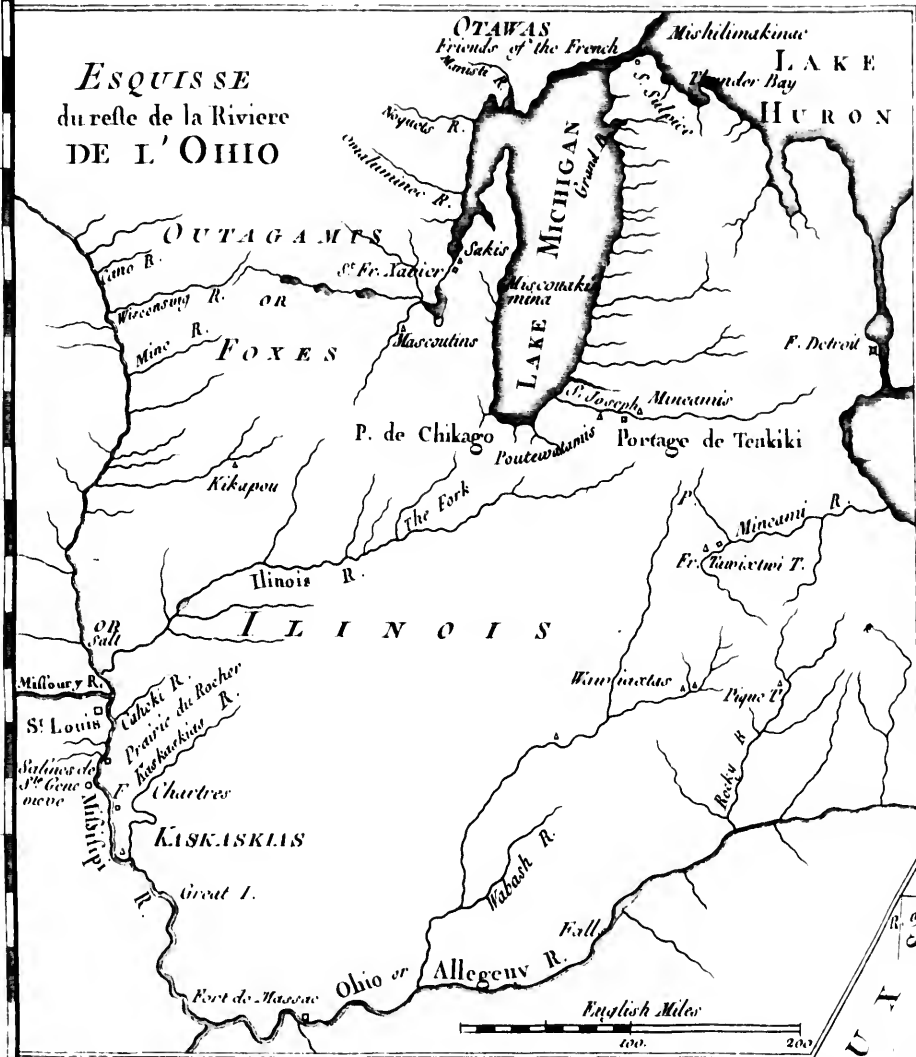
45

44

43

42

41



ESQUISSE
du reste de la Riviere
DE L' OHIO

English Miles
100 200



UNTI
R
Y
O
S

LAKE
HURON

ÉRIÉ, O
d'Après
D
et
DE
Géogr
pour les

Ote keta ou
Lac S. Clair

Villages of the
Poutematimis

Fort Detroit
Hurons et
Sissisogans

I
T. S. Deuts

R. au Sable

L. du Rocher
L. au Cedre

L

Portage

Fr. Tawixwi
T.

Mineami

Pretty gentle

P. Sandusky

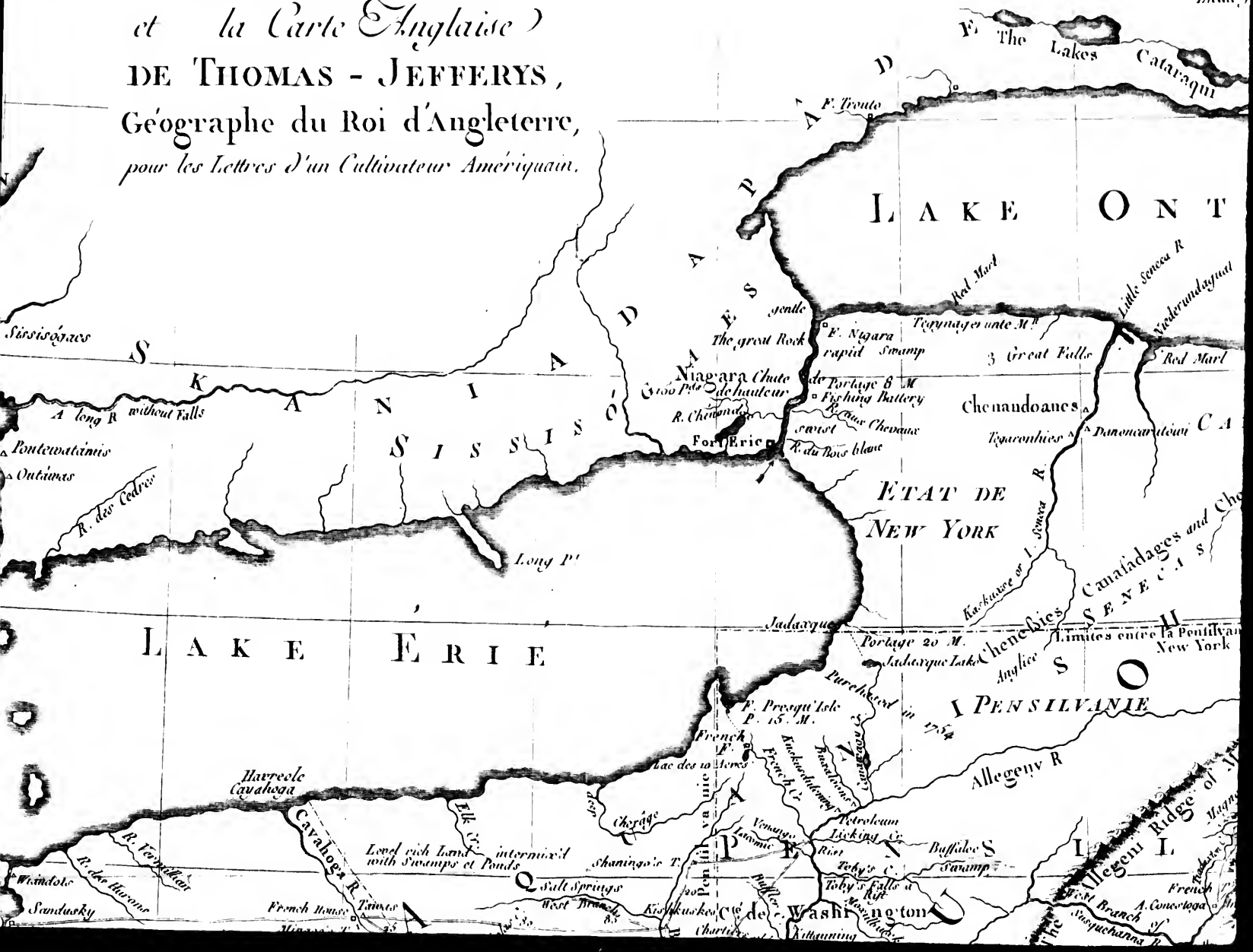
Lac de
Sandusky

R. de Hurons

CARTE GÉNÉRALE DES ÉTATS DE VIRGINIE, MARYLAND, DELAWARE, PENSILVANIE, NOUVEAU-JERSEY, NEW-YORK, CONNECTICUT ET ISLE DE RHODES

Ainsi que des Lacs
ÉRIÉ, ONTARIO, ET CHAMPLAIN
D'Après la Carte Américaine
DE LOUIS EVANS
et la Carte Anglaise
DE THOMAS - JEFFERYS,
Géographe du Roi d'Angleterre,
pour les Lettres d'un Cultivateur Américain.

The U.
the Scot
White A
Blue A
Salt
Black
des
Villas
RR. H
Louv.



ÉNÉRALE DES ÉTATS
MARYLAND, DELAWARE,
NOUVEAU-JERSEY, NEW-YORK,
CONNECTICUT ET ISLE DE RHODES

ainsi que des Lacs
ONTARIO, ET CHAMPLAIN
sur la Carte Américaine
de LOUIS EVANS
sur la Carte Anglaise

de THOMAS - JEFFERYS,
Géographe du Roi d'Angleterre,
assisté d'un Cultivateur Américain.



K,

Im
good Lan

EXPLANATION
The ITALIC CAPITALS
 the Seats of the Indians.
 White ABC. Nations ext.
 Blue ABC. Ancient Seats
 Nations nearly extinc.
 Black ABC. Nations Sho-
 derables.
 Villages Sauvages. P.
 TU. Heads of the Tribes
 Lieux jusqu'où la Merce



LAKE ONTARIO

ÉTAT DE
NEW YORK

PENSILVANIE

SENECA

CAYUGA

ONONDAGA

ALLEGHENY

Allegheny Ridge of Mountains

Allegheny R.

Seneca R.

Cayuga R.

Niagara R.

French R.



Among these Branches is a great Deal of good Land, and all uncultivated

This Country by Reason of Mountains Saxupps and drowned Lands is impassable and uninhabited.

ATIONS
METALS show
Indians.
Some extinct
Some still or
Some extinct
Some still consi-

ages. P. Portages
the Tulw ou
a Marce monte

IO
P. Traverce

AE S
Cayuga
Onaparony
Anialuloho

WAR
Shamone
Walton
Swamp
Gindenhütten

Part
Iroquois

Rapide et fall of Falls
Rapide Plat
les violote
la Galete
Osamyatchi

ION
ONONDA
AGAGA
TUTELOES
MHO

Mountains
Lac de
Walton
Swamp
Gindenhütten

FRANCE
L. S. Francis
Laurence Riv
Long Falls
Archège 1 1/2 M.

ION
ONONDA
AGAGA
TUTELOES
MHO

Mountains
Lac de
Walton
Swamp
Gindenhütten

FRANCE
L. S. Sacramento
ou Georges
W. Henry
Lydius's

ION
ONONDA
AGAGA
TUTELOES
MHO

Mountains
Lac de
Walton
Swamp
Gindenhütten



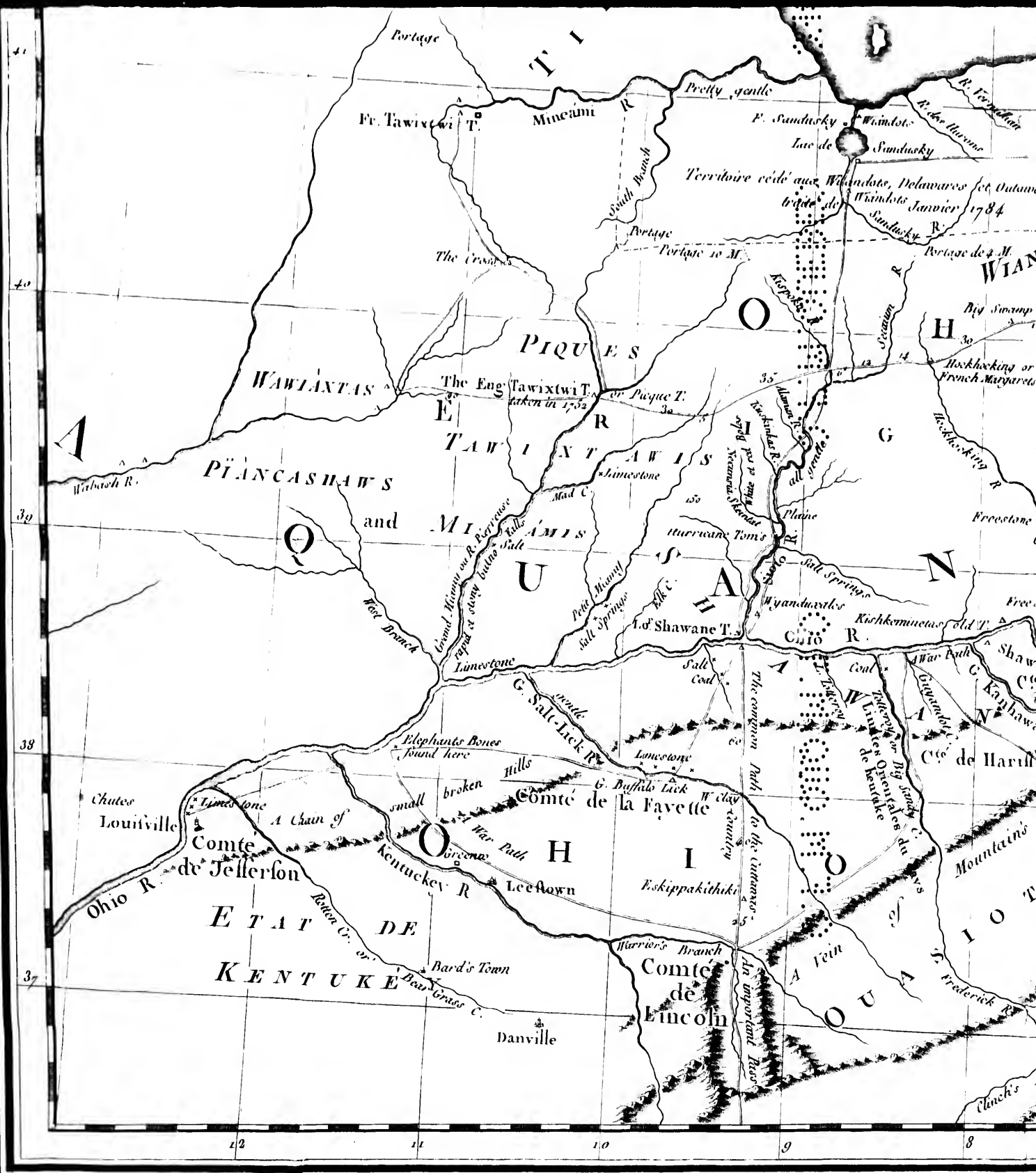
45

44

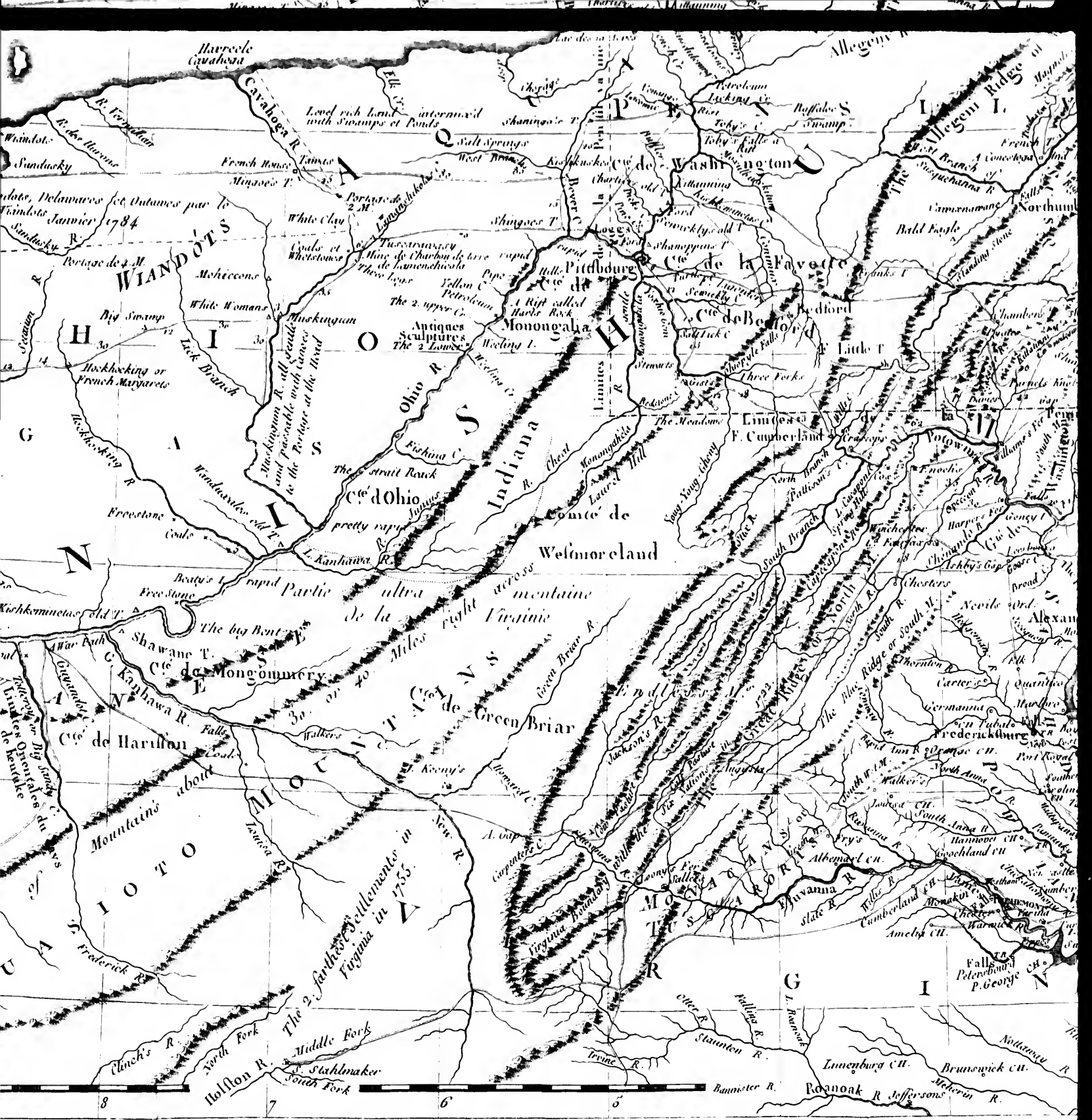
43

42

41



Gravé par P. F. Tardieu



Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

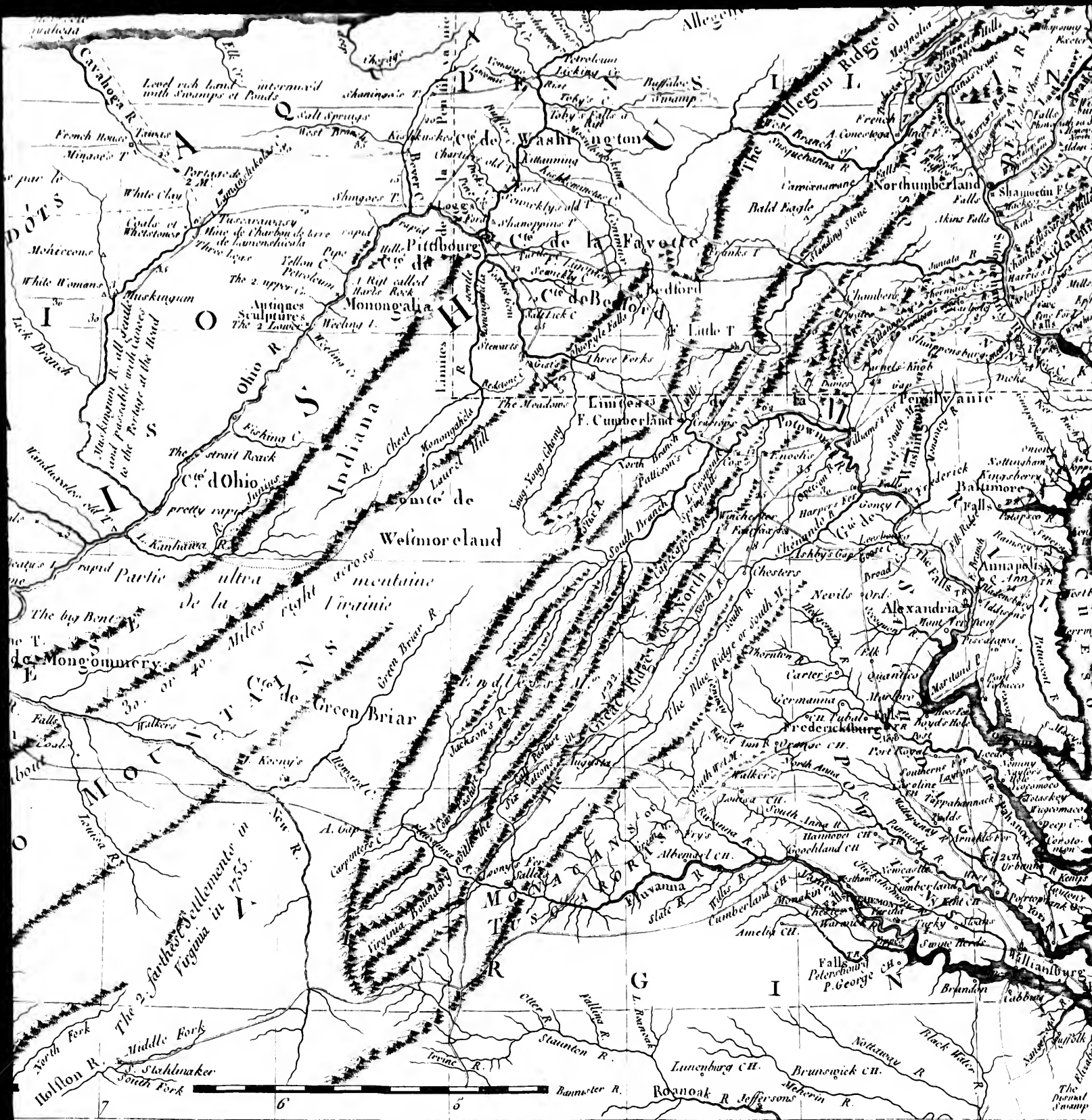
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds

Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds
Level rich land, intermixed with Swamps et Ponds



Level rich land, intermixed with swamps and bogs

White clay

The 2 upper C.

The Strait Reach

ultra montaine

30 or 40 Miles

The 2 farthest settlements in Virginia in 1755.

Middle Fork

Stahlnaker

South Fork

6

5

7

8

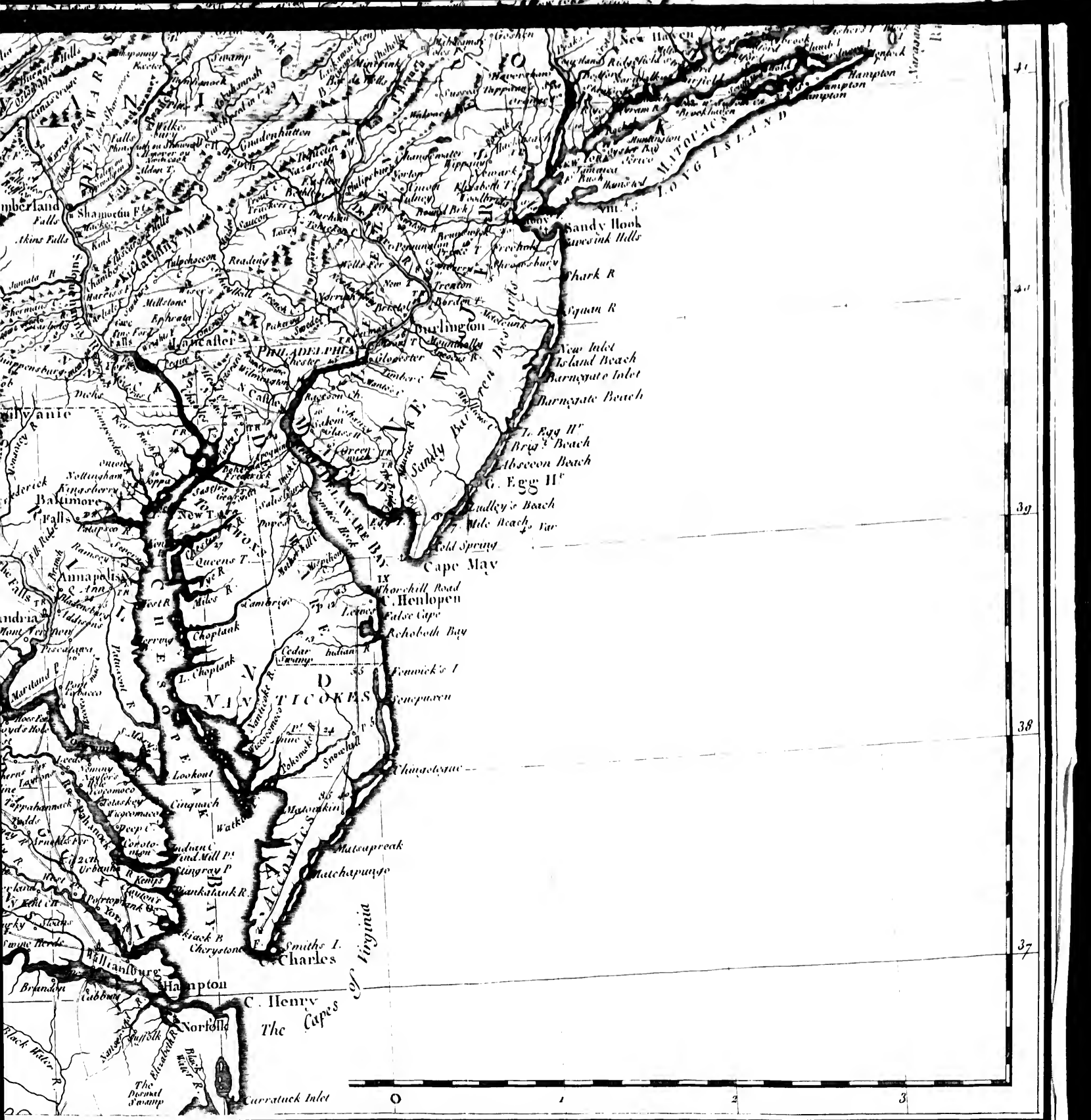
9

10

11

12

The Great Swamp



41

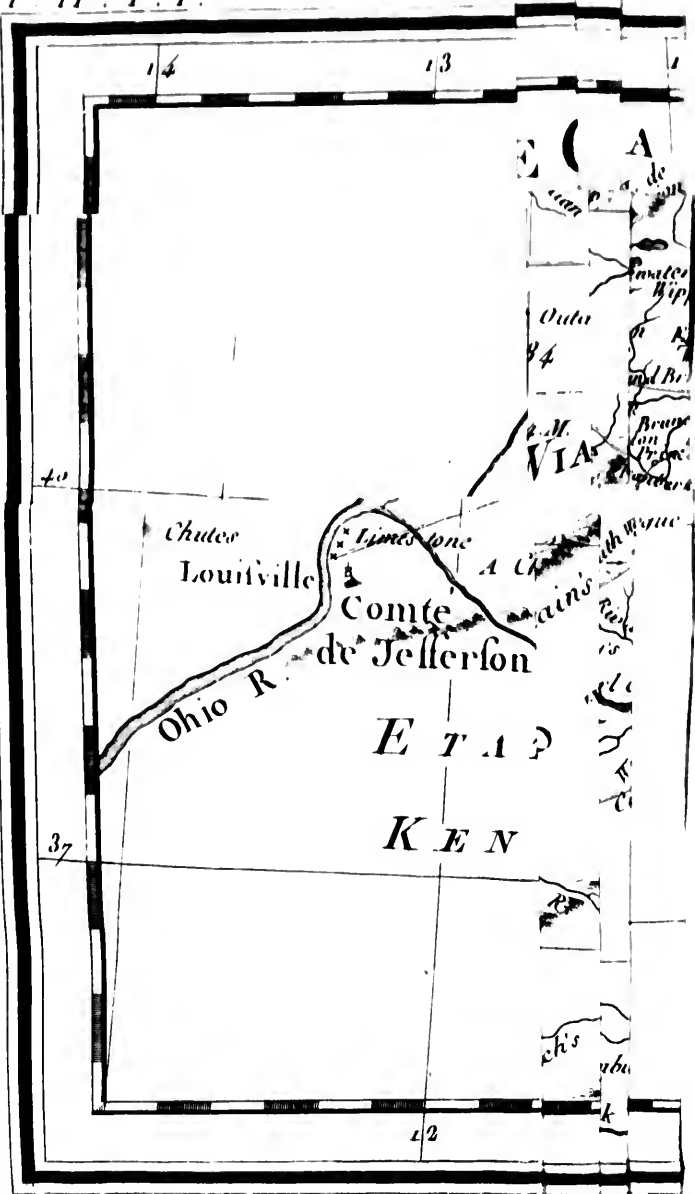
40

39

38

37





Craue par P.F. Tardieu

J
 tou
 qu
 nu
 Je
 né
 cha
 vou
 vou
 de



LET TRES
D'UN CULTIVATEUR
A M É R I C A I N,
ADRESSÉES A. W. S. ÉCUYER.

Carlise, 24 Avril 1770.

C A N A D A.

JETONS ensemble un coup-d'œil rapide sur toutes ces Provinces : c'est le plus beau spectacle que présente aujourd'hui l'Univers : c'est la venue d'une famille jeune , fraîche & vigoureuse. Je ne vous en dirai que ce qui sera absolument nécessaire pour vous donner une idée précise de chacune ; ce sont dix-huit personnes que je veux vous présenter , & dont en même tems je veux vous apprendre le nom & les qualités. Treize de ces colonies sont devenues depuis indépen-

Tome II.

A

dantes , les deux Florides ont été cédées à l'Espagne par le Traité de paix ; il n'en reste plus que trois à l'Angleterre ; savoir , le Canada , l'Isle Saint Jean (dans le Golfe Saint-Laurent) & la Nouvelle Ecosse , dont une partie vient d'être érigée en un gouvernement séparé sous le nom de Nouveau Brunswick. — Toutes les fois qu'un François parle de l'Amérique , il veut dire ses Isles ; un Espagnol , son Pérou & son Mexique. L'idée que j'attache à ce mot , est celle du Continent Septentrional ; possédé & colonisé par les Anglois.

La province du Canada en contient trois absolument distinctes , quoique unies ensemble par le même mot ; c'est un tout trop vaste , pour qu'une seule idée puisse suffire à le comprendre. La première division que je voudrois vous montrer , comprend tout ce qu'on connoît du Nord de la baie de Hudson , tout le Territoire compris entre le fond de cette baie & les sources de la rivière des *Outawas* , & les côtes de la Mer , connues sous le nom de *Terre de Labrador*. Cette étendue immense de Territoire est plus imaginaire que réelle ; il y fait un froid qui ne permet l'existence d'aucune forêt , ni le progrès d'aucune végétation. Ce que je viens de vous expliquer se conçoit plus facilement sur les Cartes , où les lignes coloriées désignent des Rivages , & an-

noncent des limites très-reculées, & que jamais pied humain ne parcourra. Toute cette pompe géographique ne sert qu'à nourrir l'orgueil des propriétaires, & à exprimer une amplitude de territoire inutile. Les trois quarts de cette Région, si superbement coloriée par les Dessinateurs, peut être littéralement appelée *Terra Incognita*. — Dans le laps des siècles futurs, tout y sera aussi stérile & aussi inculte qu'aujourd'hui; car la Nature, je ne fais pourquoi, a été plus sévère au Nord de ce Continent, qu'à celui de l'Europe. — L'Angleterre a néanmoins divisé cette partie de ses Domaines, & leur a assigné les noms de *Nouvelle-Bretagne*, *Nouvelle-Galle* & *Canada*. — Si vous connoissiez ce Pays-là, comme moi, vous verriez que ces nouvelles dénominations ne sont que le fruit du goût d'une Nation qui aime à posséder, & à se repaître de l'étendue de ses conquêtes.

Il est vrai que si l'immensité de surface peut être flatteuse ou utile, nos Maîtres jouissent de cet avantage. — Promenez vos regards depuis le fond de la baie de *Hudson*, jusqu'aux lacs *Témiscaming*, *Népissing*, *Astianipy*; de là jusqu'aux rivages de la terre de *Labrador*, aux sources du *Saguenay*, le long des côtes âpres & terribles du fleuve *Saint-Laurent*; de là remontez le détroit de *Bélisle*, jusqu'à l'endroit que vous venez

de quitter sur ces affreux Rivages ; vous verrez que tout est rocher , ou lac , ou marais , ou montagnes ; que toutes les terres y sont couvertes de pins , de lauriers sauvages , de sapinettes , de bouleau , &c. Tout ce que j'en ai vu , tout ce que j'en connois , n'est nullement propre à la charrue ; & à quoi bon tracerait-elle des sillons , si même il étoit possible , sous un climat bien plus humide & souven: aussi sévère que celui de la Sibérie ? Il est plus aisé à la Couronne d'Angleterre d'établir des limites , de donner des noms pompeux à cet affreux Pays , que d'y envoyer des Colons qui n'y pourroient exister qu'aussi long-tems que dureroient leurs provisions. — La seconde partie du *Canada* , est celle qui comprend les grands lacs *Ontario* , *Erié* , *Michigan* , *Huron* & *Supérieur*. — Quoiqu'immense & fertile , elle ne pourra jamais avoir de liaison civile avec les Capitales du fleuve *Saint-Laurent* : tout , dans cette Région , est trop vaste & trop éloigné ; les communications en seront toujours longues , pénibles & dangereuses. C'est aujourd'hui la Patrie des *Indigènes* ; c'est le Pays d'où nous viennent ces peaux , devenues un si grand objet de commerce : d'ici à bien des siècles , la charrue européenne n'épouvantera pas leur gibier.

La troisième partie est donc celle connue sous

le nom de *Canada*, qui commence du côté de la Mer, aux limites de la *Nouvelle-Ecossé*, ou plutôt aux monts *Notre-Dame*; de là traverse le lac *Champlain*, & s'étend jusqu'au faut de *Niagara*. Le milieu du fleuve est habité & fort bien cultivé, de l'isle aux *Coudres*, plus bas que *Québec*, jusqu'au côteau des *Cèdres*, quinze lieues au-dessus de Montréal, dans une étendue de plus de cent vingt lieues. — Cette première Ville fut fondée vers l'an 1625, à-peu-près dans le même tems que Boston. — Cette Province est aussi vaste qu'un de nos grands Royaumes: — en voici l'idée. Représentez-vous le fleuve *Saint-Laurent*, sortant du lac *Ontario*, à trois cents trente lieues de la Mer; comme une grande artère; & le grand nombre de rivières qui y apportent leurs eaux, comme autant de veines. — Plusieurs de leurs rivages sont cultivés, ainsi que ceux du Grand-Fleuve. Je ne crois point que dans aucun endroit, la profondeur des Etablissements Canadiens excède quatre concessions, c'est-à-dire, deux lieues.

Cette manière de concéder les terres, après les avoir divisées en Paroisses sur la longueur des rivières, étoit une idée françoise bien juste & bien adaptée à la localité de ce nouveau terrain; par ce moyen, tous les Cultivateurs ne peuvent jamais être très-éloignés d'une rivière qui leur

fert de canal de communication. — J'y ai vu , avec le plus grand plaisir , bien des Cantons , où trois générations limitrophes cultivoient leurs champs dans la paix & l'union ; le grand-père , établi sur le rivage , avoit acheté une concession , égale à la sienne , pour son fils , qui s'étoit marié jeune : celui-ci en avoit fait autant pour son aîné. Ces trois familles avoient le triple avantage d'être parens , amis & voisins : quelle heureuse situation pour un vénérable grand-père ! J'en ai connu plusieurs qui , sensibles à leur bonheur , me disoient : — « Ah , Monsieur , Dieu nous a » été bien miséricordieux ; nous sommes plus » heureux que le Roi ».

Quel beau pays le Canada ne seroit-il pas devenu , si on n'y eût point introduit les Seigneuries , si un quart n'en eût point été concédé à un Corps d'Ecclésiastiques (1) , & l'autre quart à la Société des Jésuites , excellens Prédicateurs de l'Evangile , mais mauvais Législateurs. — Ces bons Prêtres , croyant bien faire sans doute , obligeoient les Emigrans qui arrivoient , de souscrire à un grand nombre d'articles de foi , sans quoi , ils ne vouloient pas les admettre , ou les chassoient vers les Colonies Angloises. — Vous avouerez que ce n'étoit pas-là le moyen de peupler un Pays

(1) Séminaire de Saint-Sulpice.

où il ne manquoit que des bras. — N'auroient-ils pas dû, au contraire, comme Guillaume Penn, comme Locke, comme le Lord Baltimore, y inviter tous les hommes qui auroient voulu souscrire, dans leurs registres, la promesse suivante : — « Nous promettons d'abattre autant d'arbres, » de cultiver autant d'acres de terre, & de pro- » créer autant d'enfans qu'il nous fera possible ». — Ce Pays dur, mais fertile & sain, bien plus étendu que la province de *Massachusetts* auroit produit, comme cette dernière, une population de six cens mille habitans dans le même espace de tems, au lieu de quatre-vingt-dix mille que les anglois y trouvèrent à la conquête : à bien des égards, ce fut une Colonie plutôt Ecclésiastique que Royale.

Il n'y en a point eu, sur ce Continent, dont les commencemens aient été aussi foibles, aussi pénibles & aussi orageux, parce qu'elle a toujours manqué de bras, parce qu'elle a eu à soutenir contre les Sauvages & contre les Anglois des guerres cruelles, dont les détails font frémir. — Pendant plus de cinquante ans, un Canadien fut plutôt un soldat, qu'un cultivateur ; jamais peuple, aussi nouveau & aussi foible, n'a montré plus de courage & de hardiesse : c'est une histoire bien intéressante à lire.

Rien n'est plus majestueux, plus beau à voir,

que le fleuve *Saint-Laurent* depuis le *Cap des Rosiers*, jusqu'à *Québec*, dans un espace de cent quatre vingt lieues, les rivages, peu d'endroits exceptés, en sont élevés à une hauteur prodigieuse & ne donnent qu'une idée frappante, mais peu agréable, de cette nouvelle Région : il est rempli d'écueils dangereux. D'un autre côté, rien n'est plus doux à voir que ce même fleuve, depuis *Québec* jusqu'à *Montréal*, dans un espace de quatre - vingt lieues ; c'est-là le centre de cette Colonie : la division des Paroisses, le nombre infini d'habitations répandues sur ses bords présentent un coup d'œil magnifique & riant. — Rien n'est plus beau à contempler, sur une Carte, que le fleuve *Saint-Laurent*, depuis *Montréal* jusqu'à *Catarakoui*, à l'embouchure du lac *Ontario*, dans un espace de plus de cent lieues ; il est orné d'un nombre infini d'Isles, de lacs, de promontoires & de rivières. C'est ici que le Peintre pourroit tracer mille esquisses charmantes pour enrichir ses tableaux ; mais, en même tems, rien ne peut être plus terrible & plus effrayant, lorsqu'on le remonte. — La rivière des *Outawas*, qui tombe dans le lac des *Deux-Montagnes*, à six lieues de *Montréal*, n'approche pas du fleuve *Saint-Laurent*, pour la fureur & les dangers. — Ce dernier ne présente, dans toute sa course, (peu d'endroits exceptés) qu'une suite presque perpétuelle de

rapides (1), de cascades plus ou moins longues, plus ou moins traversées de rochers & de bas-fonds, & de mille autres difficultés que je ne puis exprimer, faute de termes, il faut un mois pour les franchir en bateau, & il ne faut que cinq jours pour revenir du *Grand-Lac* à *Montréal*. — Quel travail, quelle patience la première opération n'exige-t-elle pas! quelle adresse n'est-il pas nécessaire d'avoir, pour accomplir impunément la seconde! — J'ai remonté ce fleuve dans un bateau Canadien, que nous fûmes obligés de décharger quatorze fois pour le sortir de l'eau, & le rouler à travers autant de pointes ou de péninsules, qu'il auroit été impossible ou très-dangereux de doubler : je l'ai redescendu dans un canot d'écorce, avec deux Sauvages. — Il faut avoir vu l'impétuosité du *Long-Saut*, les descentes rapides & foudaines, les ondulations prolongées, les fureurs de ce terrible courant, placé, comme je l'étois, dans une frêle machine; il faut avoir vu l'adresse inimitable & le sang-froid de ces gens-là, pour concevoir le degré de terreur & d'étonnement, nécessairement inspiré par une pareille situation : ma curiosité fut si complète-

(1) Ce mot, qui dans ce sens est Anglois d'origine indique l'endroit d'une rivière où elle coule avec une rapidité et frayante & souvent dangereuse,

ment satisfaite, que je n'ai jamais revu ce fleuve depuis.

Les Canadiens, exclus de la mer six mois de l'année par les rigueurs de l'hiver & les glaces de cette saison, donnent carrière à leur industrie dans ce qu'ils appellent *les Voyages d'en-haut*. Aucune Nation européenne n'a jamais osé pénétrer si loin dans la profondeur illimitée de ce Continent ; c'est d'eux que nous tenons l'idée que nous avons des Lacs de la *Pluie*, des *Astiniboils*, de *Bourbon*, &c. ainsi que la connoissance d'une race de Sauvages douce & civilisée, possédant quelque degré de connoissance agricole. — J'en ai vu plusieurs qui avoient été trois ans sans revenir chez eux. C'est leur climat & leur situation qui les a si fort naturalisés avec les bois & les navigations intérieures : bien différens de leurs anciens compatriotes, qui se croiroient irrévocablement perdus, s'ils avoient seulement à descendre le fleuve Saint-Laurent. Presque tous les Canadiens sont aisés sans être riches : ils sont patiens dans leurs travaux, rarement oisifs, sans cependant avoir beaucoup d'industrie. Leur objet favori, est l'immensité des Bois ; ils sont contens de leur sort, & connoissent peu cette manie de projets & d'entreprises, si commune parmi nous : ils sont simples & doux dans leurs sociétés ; leurs mœurs sont chastes & pures ; ils sont aussi intré-

pides & aussi intelligens dans les Bois, que les Sauvages; ils sont légers sans turbulence, charitables & hospitaliers. A la vérité ils sont ignorans; l'art d'écrire & de lire est fort rare parmi eux, si cette privation ne fermoit la porte aux connoissances utiles, je l'appellerois une heureuse ignorance. — On leur avoit dit anciennement que les Pommiers ne viendroient pas bien, & à peine en voyoit-on dans tout le *Canada*. On leur avoit également dit, que le froment d'hiver seroit étouffé sous la neige, & à peine le connoissoient-ils. Les choses ont bien changé depuis la conquête. Il n'y avoit pas une seule Gazette dans tout le *Canada*, ni un seul Imprimeur; ils ignoroient par conséquent, Grands & Petits, tout ce qui pouvoit nourrir le génie, exciter la curiosité ou intéresser la Politique.

Comme les Sauvages, les Canadiens, quand la Nature leur refuse des enfans, en adoptent par un acte passé devant Notaire. — Comme les Naturels, ils aiment la chasse (1), les bois, les courses éloignées, les navigations intérieures, &c. — De toutes les Nations Européennes qui se sont établies sur ce Continent, c'est la seule à laquelle les Sauvages ayent plus de confiance. En effet, je crois que les Canadiens les ont moins trompés que les

(1) La Chasse de Bêtes fauves.

autres, & que la pauvreté, & la simplicité des mœurs Canadiennes, les rapprochent de l'état primitif de ces Naturels, plus que nous, qui sommes plus savans, & plus rusés par conséquent. — Les Canadiens sont les principaux agens du commerce que les Anglois font dans les *Pays d'en-haut*, au *Détroit*, à *Saint-Joseph*, *Michilli makinack*, *Saut-Sainte-Marie*, &c.

Leurs chevaux sont aussi devenus une nouvelle race. Sans être grand connoisseur, je puis vous assurer qu'il n'y a rien de si sain, de si fort, ni de meilleur; ils vivent dans les bois, pendant les tems de la plus forte gelée, ou bien dans l'écurie du Maître, sans que ce différend régime semble les affecter : aussi leurs étalons sont-ils recherchés dans tout notre Continent.

Le climat est dur & sain : j'ai vu la rivière Saint-Laurent couverte de glace le premier Mai, & qui plus est, j'y ai vu une très-jolie fête que la ville de *Québec* donnoit aux Dames sous des tentes dressées sur cette même glace. — Il est vrai que ce phénomène n'arrive pas tous les ans. Les chaleurs, comme dans tous les pays froids, y sont fortes & courtes : la végétation y acquiert une rapidité de développement, qui est vraiment étonnante. — Tous les grains de l'Europe y mûrissent : déjà on s'aperçoit que les deux extrémités du climat commencent à s'adoucir. Une des principales raisons

qui empêchent le Canadien de devenir riche , est que presque tous les profits de l'Eté sont consommés pendant l'hiver : car le Canadien , comme les autres Colons anglois , aime la bonne chère & la société pendant cette dure saison. — Mais , après tout , n'est-il pas encore assez riche ? Oui , sans doute , mille fois plus riche que le voluptueux , le cruel Planteur de la Jamaïque. — Le Canadien est sain , robuste & fort , & ne meurt que dans une vieillesse avancée : bien différent des Habitans du Tropicque , qui ne deviennent riches qu'au prix du sang & de la vie de leurs Nègres , qui , au sein des jouissances de la volupté , & de toutes les passions , cessent à trente ans d'être hommes , & sont de bonne heure accablés de toutes les infirmités de la vieillesse. — Malgré leur mauvaise administration , les Canadiens étoient heureux , & leur bonheur venoit de ce qu'ils étoient ignorans , sains , & sans ambition : nulle part je n'ai vu une société ayant des mœurs plus simples & plus pures , moins litigieuses & plus tranquilles. — Avant la conquête , le caractère Canadien étoit tout-à-fait original , & différoit autant de l'Européen que du nôtre : — ils étoient également éloignés de la brutalité d'un état Sauvage , & des raffinemens des Nations plus civilisées ; également éloignés de leur *original François* , comme de celui de leurs voi-

sins Sauvages : — tel a été l'effet du climat & de leur nouvelle manière d'exister.

Leurs Neiges profondes ne les empêchent pas de voyager ; ou avec leurs traîneaux , ou avec leurs raquettes ; leurs maisons sont d'excellens asyles contre le froid , par l'usage de leurs doubles fenêtres , ainsi que par celui de leurs poëles : la culture de cette Province s'est beaucoup bonifiée depuis la conquête , par les lumières & les heureux exemples qu'y ont apporté les Colons Anglois : — c'est le pays des Eaux , aussi tout s'y transporte-t-il sur cet élément — Le sang y est très-pur & très-beau : vingt-trois Officiers Anglois se marièrent à Montréal dans le premier hiver qu'ils y passèrent après la conquête. — S'ils ne sont point devenus , comme nous , un Peuple maritime , c'est le climat qui les en a empêchés ; leurs lacs , leurs rivières immenses , leur ont procuré un nouveau genre d'énergie & d'activité , qui les rend infiniment utiles dans les voyages intérieurs qu'exige le Commerce avec les Sauvages.

C'est principalement parmi les Habitans de la *Pointe de Lévi* (1), qu'on trouve des hommes uniques dans ce genre d'exercice ; ils sont sans

(1) Grande Pointe située vis-à-vis Québec , d'où viennent toutes les Provisions de cette partie du Canada.

contredit les premiers du Continent pour ces sortes de voyages : ils entendent parfaitement l'art de construire & de réparer leurs Canots , celui de les conduire à travers tant d'obstacles & de difficultés. Aussi il n'y en a pas un seul expédié de la Chine , (1) pour le Détroit & les Lacs , qu'il n'y ait quelques personnes de ce Canton. — L'usage continuel de passer de cette Pointe à Québec , dans quelque saison que ce soit , est la grande école qui forme tous les jeunes gens : c'est-là qu'ils apprennent l'art de pagayer leurs Canots , de vaincre la force d'un courant impétueux , de les hâler & de les glisser ensuite sur les glaces que le courant (qui ne gèle jamais) entraîne avec une rapidité singulière ; de les replonger ensuite dans l'eau & de s'y rembarquer : cette manœuvre vous étonneroit & vous effrayeroit , j'en suis sûr.

Cette Province , qui à peine pouvoit se nourrir en 1759 , exporte aujourd'hui beaucoup de grains ; déjà les Habitans commencent à s'intéresser aux pêches à huiles , dans le bas du Fleuve , à *Anticosty* , à *la Baye-des-Chaleurs* , à *Saguenay* , au *Golfe Saint-Laurent* ; elles sont très-lucratives & for-

(1) Pointe de l'Isle de Montréal , d'où partent tous les Canaux pour les Lacs.

ment d'excellens matelots. En 1774, la Province du Canada exporta

pour	76,000 l. st. de Pelleteries:
En Huiles, Côte de	
Baleine, &c. pour . .	3,500
12,000 quarts de	
Froment	12,000
Ginseng, Serpen-	
tine, Capillaire, &c.	3,000
Bois de Construc-	
tion, &c.	11,000
	<hr/>
Liv. ster.	105,500
	<hr/>

Elle importa de
Marchandise An-
gloise, pour 105,000

ISLE SAINT-JEAN.

CETTE Isle est située, comme vous le savez, dans le Golphe Saint-Laurent, proche les Côtes de la Nouvelle-Ecosse; les pêches de baleine, de marfouins, de veaux marins, de morues, devinrent, après la paix de 1763, un objet si considérable & si digne de l'attention du Gouvernement Anglois, qu'il résolut de donner toute

Province
 elleteries:

la consistance possible à ce commerce industrieux & lucratif. — Pour cet effet, l'Isle Saint-Jean fut érigée en un Gouvernement séparé & distinct de la Nouvelle-Ecosse. De cette Isle devoit sortir une multitude de barques & de vaisseaux, pour aller moissonner des richesses sur les Côtes de l'Acadie, sur celles de l'Isle de la Magdeleine, dans la Baie des Chaleurs, dans le Détroit de Belle-Isle, & enfin sur les Côtes poissonneuses de Labrador. — Je me plais à étudier & à suivre l'organisation d'un plan si régulier & si utile. — Rien ne pouvoit être mieux ordonné que la division de cette Isle; elle abonde en excellentes baies, havres, rivières commodes, isles inférieures, abris & criques: jamais morceau de terre n'a été plus convenable à la Navigation, de tous les côtés. — Elle fut divisée en trois Comtés & en quatorze Paroisses. — On y traça les fondemens de trois villes; savoir, celle du *Roi*, de la *Reine*, & du *Prince*. Le tout fut encore subdivisé en soixante-six lots ou cantons, distingués par des numéros depuis 1 jusqu'à 66; il n'est pas possible de concevoir une plus belle idée d'établissement, quant à la Topographie. — Un Gouvernement y fut établi ensuite en 1772, avec tous les Officiers nécessaires: les terres y furent offertes à bon marché; elles sont excellentes, ainsi que les bois: des Pêcheurs y

A N.
 s le savez,
 les Côtes
 baleine,
 morues,
 n objet si
 du Gou-
 ner toute
 la

accoururent de toutes parts , des Cultivateurs y vinrent aussi en assez grand nombre, remplacer les trois mille François que le Gouvernement en avoit chassés. Tous les bords des rivières & des baies abondent en prairies salées, avantage très-important pour former des premiers établissemens : les arbres y sont aussi beaux que sur le Continent même ; toutes les côtes fourmillent de clams , d'huîtres & de poissons de toute espèce : elle est environnée d'une mer orageuse , mais riche & féconde : l'homme accoutumé à une vie laborieuse & dure , peut ici trouver un asyle & l'occupation la plus abondante. Cette Isle étant dans le voisinage de tous les endroits propres aux pêches à huiles & autres , & par sa situation , assuroit le passage du Golfe , & devoit la clef du grand fleuve. Cette Isle, bien peuplée , établissoit un monopole certain sur toutes les richesses de ces parages : richesses beaucoup plus importantes qu'on ne pense , par rapport au Commerce & à la Navigation ; mais la Nature s'est en partie opposée à tous ces brillans desseins : l'humidité de l'air & du sol , la quantité prodigieuse de prairies , y ont de tous les tems produit une quantité immense de moustiches , qui semblent réclamer la souveraineté de cette Isle , & en veulent chasser les hommes. Voilà le mal physique , qui afflige & désole toute

cette partie de l'Amérique. J'ai connu plusieurs familles qui , épuisées par les fatigues d'une insomnie perpétuelle , & d'un tourment journalier , ont été obligées d'abandonner leur possession ; les animaux même qu'on y a portés , peuvent à peine y vivre. — Pendant les chaleurs de l'été , ils sont obligés d'abandonner leurs pâturages , pour se plonger dans l'eau jusqu'au nez. — Quoique cet inconvénient affligeant ait retardé l'Agriculture , les pêches ont été poussées & étendues sur toutes les Côtes de ces parages , avec beaucoup de succès & d'activité. La quantité immense d'huile sert aux grosses peintures , à la préparation des cuirs , à l'illumination des villes , & presque partout est devenu un supplément au suif.

Ne sachant si un de mes enfans n'auroit point du goût pour ce genre de vie , je crus qu'il étoit de mon devoir d'y aller acheter une concession convenable & pour la Pêche , & pour l'Agriculture — ; mais quelle fut ma surprise , lorsque j'y arrivai : « Non , me dis-je à moi-même , je ne serai jamais la cause qu'un de mes chers enfans vienne dans ce purgatoire pour y souffrir tant de vexations affligeantes ; le Continent n'est il pas assez vaste , sans venir se fixer dans un Pays abondant & sain , à la vérité , mais sujet à une si grande calamité » ? — J'abandonnai mon projet , & je revins à Philadelphie. — A peine sur cinq

nuits que j'y passai , pus-je y reposer une : c'étoit dans le mois de Juin , & les insectes mordans y étoient dans leur plus grand nombre & dans leur plus grande activité. — Je fus obligé d'entourer mon lit de pierres plates placées sur le plancher , où j'entretenois une fumée perpétuelle : jugez de l'espèce de repos que je pus y prendre pendant ces nuits agitées.

La date de cette Colonie (1) est trop récente , pour que les Habitans puissent avoir acquis un caractère distinctif : ceux qui habitent cette Isle sont presque tous des Navigateurs ; ils sont hardis , entreprenans , & très-experts à toutes les espèces de pêches usitées dans ces parages.

Je joins ici les détails de ce qu'elles produisirent sur les Côtes de Labrador & dans le Golfe Saint-Laurent , en 1774.

1470 tonnes d'huile de baleine ,	
à 15 liv. st.	22050 liv.
3000° — d° de veau marin — d°..	3150
27 d° tonneaux de baleine , à	
300 liv.	21600
12000 peaux de veau marin , à	
6 d.	300
	<hr/>
Total.	47100 liv.

Ces pêches emploient à peu près 5000 hommes.

(1) 1765.

A C A D I E

O U

NOUVELLE-ÉCOSSE.

CE sont les Histoires françoises qu'il faut consulter, pour trouver l'origine des premiers établissemens que cette Nation y fit de très-bonne heure.— Quelle peuplade cette Région ne contiendrait-elle pas aujourd'hui, malgré le sol & le climat ! mais cette Colonie étoit destinée à ne jamais s'accroître & à périr enfin misérablement. Une partie des rives de la rivière Saint-Jean, de la baie de Beau-Bassin, & plusieurs autres endroits, étoient jadis habités par un Peuple doux & humain, s'il en fût jamais : ils étoient profondément ignorans, & c'étoit la seule calamité à laquelle ils étoient exposés ; mais ils ne le savoient pas : ils menaient une vie pastorale & fraternelle ; ils auroient dû donner le nom d'Arcadie à leur nouvelle Patrie.— Leur innocence, leur vertu, leur patience, leur fidélité, auroient dû leur procurer un meilleur sort ; hélas ! ils y seroient encore, s'ils avoient été des brigands, des gens sans foi ni loi : c'est leur innocence qui est devenue la source de leur ruine & de leur bannissement.

ne : c'étoit
mordans y
dans leur
d'entourer
plancher,
e : jugez de
re pendant

pp récente,
acquis un
nt cette Isle
ls sont har-
à routes les
rages.
es produisi-
ans le Golfe

22050 liv.

3150

21600

300

47100 liv.

500 hommes.

Sans le vouloir , & bien malgré eux , ils ont causé deux grands crimes ; l'un , commis par l'Angleterre contre la saine politique & l'humanité , en les arrachant de leurs foyers , sous les prétextes les plus frivoles ; l'autre , commis par leur Mère-Patrie , contre l'affection & la reconnaissance qu'elle leur devoit : oubliant dans ce moment malheureux sa générosité ordinaire , elle les abandonna à leur funeste sort , & les laissa mourir de faim dans tous les endroits où leur destinée les conduisit. Les Anglois les répartirent dans plusieurs Provinces , d'où plusieurs revinrent dans la suite chercher leurs foyers , embarqués sur de simples pirogues qu'ils avoient construites eux-mêmes , au grand étonnement de tout le monde. — A leur retour , ils trouvèrent leurs terres , leurs maisons concédées à des intrus : sans murmure , & satisfaits de respirer leur air natal , ils se contentèrent de se louer pour labourer pour les autres leurs propres terres , dont ils venoient d'être dépossédés. — Ceux , au contraire , qui passèrent en Angleterre , en France , au Canada , aux Isles , sont presque tous morts de misère , dans l'oubli & l'abandon. — Croiriez-vous qu'il y en a aujourd'hui jusque sur les Isles Falkland ? — Ainsi a péri une Nation laborieuse & soumise , qui étoit composée de plus de quarante mille individus.

Cette Province a une étendue tres-considerable ; mais elle est peu habitée , & même les Cantons peuplés ont à peine la plus foible liaison les uns avec les autres , parce qu'ils sont divisés par des bras de mer , des lacs , ou des montagnes. La grande Péninsule près de laquelle se trouve l'Isle Royale & la Baie de Chédabouctou , est séparée du continent par la Baie de Fundy , laquelle est divisée elle-même en un grand nombre de ramifications : par-tout ici on ne trouve que des rivières , des golfes , des baies , des lacs , des marais éternels , & de très-mauvaises terres , peu d'endroits exceptés : toutes ces causes forment une masse d'humidité étonnante , & produisent un nombre infini d'insectes piquans. La marée monte dans la Baie de Fundy à plus de vingt-cinq pieds ; ce qui laisse toutes les six heures , à découvert , des plages immenses.

L'Isle Royale , ou Cap Breton , est si proche de la grande Péninsule , qu'elle peut être considérée comme en faisant partie ; elle n'est fameuse que pour ses pêches & ses mines de charbon de terre. L'Isle de Sable , qui en est peu éloignée , & tous les bancs de ses parages , abondent en morues ; de façon que presque tous les habitans de la Nouvelle-Ecosse sont plutôt Pêcheurs que Cultivateurs , & ils ont raison.

Dans ce Continent , c'est-à-dire , dans la nou-

velle Ecoſſe, plus la terre eſt ingrate, plus la mer eſt féconde : heureuſe diſpoſition des choſes ! Les Allemands, les Irlandois, & le peu d'Acadiens qui y ſont revenus, forment une population très-foible, & répartie ſur un terrain & à des diſtances immenſes : chacun, par conſéquent, dans ſon Canton, a gardé les mœurs de ſon Pays.

Halifax, bâtie au fond de la baie de Chédabouctou, eſt déjà une Ville conſidérable, fameuſe par la bonté de ſon havre, & la commodité d'y radouber les vaiſſeaux ; ſa richeſſe ne vient point de la culture, mais des dépenses de la Marine royale. A une lieue de cette Ville, les terres y ſont d'une ſtérilité affreuſe, il faut traverser la Péninſule juſqu'à la baie de Fundy pour y trouver du grain & des beſtiaux.

Le Gouvernement de cette Province a été l'ouvrage de la Couronne, & par conſéquent n'eſt pas ſi avantageux aux Colons que celui des nôtres ; c'eſt proprement parlant un pays conquis, & il ſ'en reſſent bien. Plus la terre eſt ſtérile, plus le climat eſt dur ; & plus les Loix devroient être douces, plus les privilèges municipaux devroient être conſidérables ; alors quelque ingrat que ſoit le ſol, ce Pays ſe rempliroit d'hommes indutrieux.— Pour vous convaincre du fléau des Mouſtiques, permettez-moi de terminer ce foible récit par l'anecdote ſuivante.

Au fond de la baie de Fundy on trouve une ancienne bourgade, bâtie par les François, appelée aujourd'hui *Annapolis royale* : depuis l'exil des anciens habitans, l'Angleterre y a toujours conservé une garnison de trente hommes ; sur la liste de cet Etablissement militaire, j'y ai vu 14 guinées par an, données à un soldat pour entretenir nuit & jour de la fumée sous le Temple de Cloacina.

Les habitans de cette province n'exportent que très-peu de chose ; & la plupart de leurs Etablissemens pêcheurs sont obligés de dépendre des autres Colonies pour ce qui leur manque, & c'est avec l'argent de la Marine royale qu'ils y suppléent.--- Ils sont d'ailleurs dans un état de guerre presque perpétuel avec les Sauvages qui ne leur ont jamais pardonné, & l'exil de leur amis les François, & les cruautés que les Anglois ont souvent exercées contre eux. Le lin & le chanvre deviendront un jour une branche lucrative de leurs exportations.

Pour vous donner une idée de sa population & de sa force, permettez-moi de joindre à ces détails celui de son importation & de son exportation en 1774.

La Nouvelle - Ecosse importa cette année pour la somme de 25000 l.

(26)

Elle exportera la même année ,

3000 barils de maquereaux salés . . .	3000 l.
2500 tonneaux de morue	25000
300 dito d'huile de poisson	4500
5 dito côtes de baleine	1500
Mats & bois , & charbon de terre ..	4000
<hr/>	
Total,	38000 l.
<hr/>	

T E R R E - N E U V E .

DANS la même année, cette Isle produit à l'Angleterre,

30000 tonneaux de morue , . . .	300000 l.
3000 dito d'huile de morue, ..	45000
<hr/>	
Total,	345000 l.
<hr/>	

Elle reçut cette même année de l'Angleterre, en différens articles, pour 273000 l.

Cette pêche & le commerce ont employé 390 navires, montés chacun de 12 hommes; 2000 barques, montées chacune de 8 hommes, ce qui fait 20680 Matelots & Pêcheurs, employés, nourris, vêtus & gagés.

Toutes ces pêches ne valent-elles pas mieux que les mines dangereuses du Pérou ? c'est ici l'école de la santé, de la tempérance & de l'industrie. La pêche de la morue, & de la côte de Labrador, forme une pépinière de Matelots, accoutumés à une vie dure & laborieuse : c'est un des principaux nerfs de la Marine Angloise.

T E R R I T O I R E
D E S A G A D A H C C K

E T

D E M A I N.

LA rivière sainte-Croix, au sud-Ouest, sépare du territoire de Massachussets, cette dernière Province connue sous le nom de Sagadahock & de Main. Le terrain, quoique moins fertile que celui de New-Hampshire, produit cependant de bonnes récoltes de seigle & de maïs. Les pâturages, ainsi que les bestiaux, y sont très-bons. — Ce Pays est arrosé par les belles rivières de Pénobscot, de Kennébek, Shipscot &c. qui abondent en poissons de toute espèce, & sur-tout en saumon; les habitans y font avec leurs moulins à scies les plus belles planches du monde; ils ex-

3000 l.
25000
4500
1500
4000

38000 l.

V E.

produisit à

300000 l.
45000

345000 l.

273000 l.

employé 390
nes; 2000
nes, ce qui
employés,

portent les plus beaux mats de l'Amérique, des vergues & du merrain. — C'est la Russie de notre Continent. — Le Gouvernement Anglois y avoit fait arpenter avant la guerre un canton de 600,000 acres, contenant les plus beaux pins blancs; & y avoit envoyé un Agent intelligent qui les faisoit abattre sur la neige, & embarquer à bord de vaisseaux très-longes & construits exprès. — La baie de Casco, au fond de laquelle est la ville de Falmouth la Capitale, est un havre sûr & excellent, abordable dans toutes les saisons. — Je ne puis vous dire pourquoi ce grand District appartient à la Province de Massachussets, quoiqu'il en soit séparé par le Nouveau-Hampshire. Les habitans de ces contrées sont les descendans des anciens Puritains Anglois du dernier siècle; ce sont les meilleurs gens du monde; ils sont simples & très-hospitaliers. Un Etranger ne peut leur faire un plus grand plaisir que d'aller passer quelque tems avec eux. — Ils ont encore conservé beaucoup de leur ancien rigorisme Puritain, parce qu'ils vivent chacun sur leurs terres, souvent très-éloignés les uns des autres, & à une grande distance de leur Métropole. — Je n'ai jamais été reçu nulle part avec plus de cordalité que parmi les Colons de ces deux Districts; ils ne sont pas encore peuplés, en comparaison de leur étendue & des productions de leur sol. Mais ils le feront beaucoup

un jour. — Leurs hivers sont rigoureux ; le Pays très sain , & les rivières , ainsi que la mer , d'une fécondité étonnante. — J'aimerois mieux vivre ici que dans la Caroline , j'y aurois de la santé , de la force & du poisson , choses fort rares dans cette Province méridionale , malgré ses richesses. Ce territoire s'étend depuis les limites de la Nouvelle-Ecosse jusqu'à celles du Nouveau-Hampshire dans un espace de plus de 130 lieues.

Boston, 4 Avril 1771.

B A I E

DE MASSACHUSSETS.

Nous voilà arrivés à la plus ancienne , la plus respectable , ainsi que la plus nombreuse des Colonies Angloises après la Virginie (1). — Vous savez sans doute l'histoire de son origine. — Comme toutes les autres , elle a dû son origine au fanatisme , aux guerres de Religion , & aux malheurs de l'Europe.

Le premier vaisseau aborda au Cap Cod en

(1) L'état de Massachussets n'est que le second pour l'ancienneté & le nombre d'Habitans ; celui de Virginie ayant commencé en 1606 , & par un dénombrement exact fait en 1782 , contenant 567,614 Habitans.

1626. N'y trouvant que de la terre sablonneuse & ingrate , les principaux émigrans s'embarquèrent dans leurs canots , & naviguèrent tout le long de la baie intérieure de cette grande Péninsule ; ils trouvèrent enfin à *Pocasset* un havre sûr , où ils amenèrent leur vaisseau ; qu'elle suite de travaux , de fatigues ! quelle incertitude dans leurs premiers pas ! quels pénibles commencemens ! — Avouez qu'il falloit avoir bien de l'audace & du courage pour entreprendre un pareil voyage , pour voguer presque sans savoir où ils alloient , pour descendre sur une terre qu'ils ne connoissoient pas , & pour entamer des conférences avec des hommes qu'ils n'entendoient pas , & qu'à peine ils pouvoient appeler Frères.

Heureusement pour eux , j'ose m'exprimer ainsi , une contagion terrible avoit enlevé la moitié des Sauvages de ces contrées , quelques années auparavant. — Sans cet événement , la Colonie naissante n'auroit pas existé deux ans , ou au moins ne se feroit pas étendue aussi rapidement qu'elle l'a fait. — Ils obtinrent aisément de *Miantonimo* , *Sachem* (1) du lieu , la permission d'y descendre & d'y passer l'hiver. — Ils y bâtirent quelques huttes. — Tels furent les foibles fondemens de la ville de New-Plimouth. L'année suivante , un

(1) Le mot *Sachem* signifie chef , chez les Sauvages.

second vaisseau arriva au Cap Anne, de l'autre côté de la baie de Massachusset; ces nouveaux Emigrans obtinrent toute espèce de bons secours du Sachem *Masconomé* qui étoit chef du village de *Numkéag*, aujourd'hui Salem. — Il faudroit un volume pour décrire leur marche & leurs progrès, pour vous peindre les malheurs de la guerre avec les Sauvages, l'effet des factions, des schismes & de la disette. La première vache qui leur arriva quelques années après, fut reçue avec des acclamations de joie; ce fût une fête dans toute la Colonie. — Tous les ans de nouveaux émigrans vinrent partager leurs travaux & augmenter leur sécurité. — Leur histoire présente des époques bien frappantes, dans les progrès lents & pénibles de l'Agriculture, de la Législation & de la population. — Plus d'une fois des établissemens nouveaux furent réduits en cendres, & les Colons massacrés; car les Sauvages montrèrent un courage que rien n'auroit pu soumettre, que les armes à feu. On trouve dans leurs annales une foule de faits importans, tels que le grand schisme, qui fut la cause de la fondation de Boston, & de plusieurs autres endroits; leur sage refus des offres d'Olivier Cromwel qui proposa de leur donner l'Isle de la Jamaïque, alors récemment conquise par les Amiraux Penn & Venables; la fameuse guerre Philippique contre les

onneuse &
parquèrent
le long de
insule; ils
ûr, où ils
e travaux,
s premiers
— Avouez
u courage
ur voguer
r descen-
nt pas, &
s hommes
e ils pou-

exprimer
é la moi-
es années
Colonie
au moins
t quelle
antonimo,
escendre
quelques
ns de la
nte, un

vages.

Sauvages, conduite & entreprise par *Massasoit* & *Wamsutta*, les deux fils de *Miantonimo*; cet éclat horrible de fanatisme, qui commença à Salem; l'association des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, savoir New-Hampshire, New-Plimouth, Massachussets & l'Isle de Rhodes; la persécution des Quakers & des Anabaptistes, qui furent exilés, & allèrent fonder Providence, New Port, & plusieurs autres villes. Mais je reviens à Boston.

Il est peu de Ville dans le monde plus avantageusement située pour le Commerce; son Port est vaste & sûr, aisément défendu: Boston est bâtie au fond de la Baie, sur une péninsule formée par la rivière Charles. Elle a une jetée de 1200 pieds de long sur 100 de large, revêtue en pierre, à l'extrémité de laquelle ils ont conduit un puits d'eau douce. — Elle est devenue depuis, le centre d'un Commerce très-considérable: l'année passée, il en sortit quinze cens voiles, tant pour l'Europe, que pour les Isles & le Cabotage; elle est la Capitale d'une Province très-étendue, comme vous pouvez le voir sur la carte qui, outre Boston, a plusieurs autres villes très-considérables, telles que Salem, Marblehead, Newbury-Port, Falmouth, Sherburn, &c., & un très-grand nombre dans l'intérieur.

Boston compte dans ses murs plus de vingt-cinq

cing mille ames : les Edifices publics & particuliers, font très-beaux : au milieu du grand quai ; s'avance la belle jetée dont je viens de parler , autour laquelle les plus gros vaisseaux peuvent aisément décharger leurs Marchandises.—Plusieurs Familles Françoises y trouvèrent un heureux asyle dans le tems de la Révocation de l'Édit de Nantes ; ils y apportèrent l'art de raffiner le sucre ; art qui pendant long-tems enrichit exclusivement cette Métropole. L'un d'eux appelé Fanneuil , fit bâtir , à ses fraits, une superbe Maison-de-Ville ; sur des arcades très-élevées, qu'il destinoit à un Marché public, & fit présent du tout à ses Concitoyens, qui, par reconnoissance, l'ont appelée le grand Fanneuil-Hall.

Les premiers Emigrans apportèrent avec eux le génie & le goût des Sciences ; car, avant 1666, époque de l'association des quatre Provinces de la nouvelle - Angleterre, ils frappèrent de la monnoie, fondèrent une Université à Cambridge, distant de trois lieues de Boston, traduisirent & imprimèrent la Bible & plusieurs autres livres pieux, dans la langue Nattick ; pour l'usage des Sauvages.

Cette Province produit une grande quantité de salaisons, de Moutons, de Bestiaux, de Cochons, de Poissons de toutes les espèces, du Lin, du Chanvre, du Fer, des Bois de construction,

Merrain , Mats , Goudron , Planches , Potasse ; Bardeaux , Bois de Cèdre ; ils construisent annuellement un grand nombre de vaisseaux pour les Etrangers : le nombre qu'il en envoient tous les ans sur les Bancs, vous surprendroit : ils exportèrent l'année passée plus de dix mille tonnes de Morue sèche : ils ont à six lieues de cette Ville , un Ouvrage à Fer , où ils forgent à froid des Canons de dix-huit, où ils convertissent en barres d'un Fer excellent tous les vieux Canons qui sont devenus inutiles. — Outre le commerce , fondé sur leurs denrées , ils en ont un de spéculation , qui est très-considérable : il n'y eut jamais de Ruche plus remplie & plus industrieuse.

Je ne connois point de Province sur ce Continent , dont les premiers Législateurs ayent mis plus de méthode & d'exactitude dans la concession des Terres , ainsi que dans l'arpentage des propriétés particulières : aussi voit-on rarement de procès concernant les Limites des Patentes , comme cela arrive si souvent ailleurs. Il n'y a rien de plus sage que leurs Loix de premier établissement ; tout dans les Villes & dans les Campagnes , se ressent de l'ordre primordial avec lequel les premiers Colons distribuèrent leurs Terres , au milieu de la Guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Sauvages. Dans toutes les Bourgades intérieures , on y voit des Glèbes

attachées aux Eglises, des Ecoles fondées à perpétuité, où la jeunesse apprend à lire, à écrire & la Langue latine. — Tous les aubergistes de Campagne sont choisis par les habitans, & sont souvent revêtus de la commission de Juge de Paix; l'intention du Gouvernement étant qu'ils unissent la force de la Loi au respect dû à un Maître de maison, pour empêcher les jurmens, prévenir l'ivrognerie, & punir le vice.

Il n'y eut jamais de pays où les femmes ayent été plus fertiles; il faut venir dans cette province, pour y voir des bisayeuls, des trisayeuls même, accompagnés au tombeau par une postérité nombreuse. — Ils n'ont jamais invité de Colons européens: — les émigrations de l'Angleterre pendant bien des années, & leur propre population, ont suffi pour avoir donné le jour à quatre cens mille Habitans, que l'on compte aujourd'hui dans cette Province: le sang y est plus beau & plus pur que par-tout ailleurs. — Ce sont les descendans sans mélange de l'ancienne souche angloise.

Je ne saurois trop vous parler de leur industrie; on ne peut faire une lieue à travers cette Province, sans en voir les marques les plus évidentes: par-tout les prairies sont unies, propres; bien encloses, & soigneusement arrosées toutes les fois que le propriétaire peut y amener un

petit ruisseau. Dans tous les endroits convenables, ils ont construit des moulins à scie, pour y fendre leurs bois en planches & en madriers : — ils ont plusieurs ouvrages de Fer, ils en manufacturent d'excellent. — La moitié de ce que vous voyez en général dans cette Province, vient beaucoup moins de la bonté du sol & de leur climat, que de leur persévérance, de leurs connoissances, & de la somme de leur industrie. N'avez vous pas souvent admiré le travail immense qu'ont exigé ces Murailles, en pierres sèches, qui entourent leurs champs? — en les nettoyant ainsi, ils ont trouvé le moyen d'épargner leur bois, qui, dans bien des cantons, commencent à devenir très-rare, & de défendre leurs moissons des incursions & des dégâts des Bestiaux. — Malheureusement le froment n'y vient que dans certains cantons; & à vous dire le vrai, il ne croît en abondance qu'à l'Ouest de la rivière de Connecticut. — Tout ce qui est à l'Est de cette même rivière, jusqu'aux limites de la Nouvelle-Ecosse, ne produit que le seigle & le bled d'Inde. On a fait dernièrement des essais avec le bled de Chili, plus robuste & plus fort de tige : on croit qu'il pourra s'y naturaliser. On dit que ce mal vient de la poudre de Bay-Berries, Epine-Vinette qui en empoisonne le germe, & empêche la formation du grain dans les épis. — Pour moi, je croirois que ce

défaut vient de l'humidité de leurs terrains. Ils sont bien dédommagés de ce défaut par l'excellence de leurs Prairies & de leurs Bestiaux : par le grand nombre qu'ils élèvent, par leurs Beurre^s, leurs Fromages, leur Lin, leurs Chanvres, leurs récoltes de Bled d'Inde, & la quantité immense de leurs Cochons.

Leur Gouvernement est fondé sur une Charte originairement concédée par Charles second, & changée par Guillaume de Nassau. Il étoit beaucoup plus Républicain que Royal : il conféroit aux Habitans, à l'Assemblée législative, & aux Conseils choisis par cette même Assemblée, les plus beaux privilèges & les plus grandes immunités : le Roi n'y nommoit que le Gouverneur. — Ils connoissent mieux qu'aucun autre Peuple du monde le prix de la liberté. — C'étoit pour l'obtenir, que leurs Ancêtres convulsèrent pendant si long-tems leur Patrie ; c'étoit pour l'obtenir, qu'ils passèrent les Mers. — Ce même esprit cultivé, nourri depuis par leur constitution, par leur Religion, & par plusieurs autres causes, leur feroit prendre l'alarme plus vite, je crois, que toute autre Province, à la première attaque que la tyrannie voudroit faire à leur privilège : voilà pourquoi leurs Papiers publics sont toujours remplis de débats intéressans : voilà pourquoi leurs Assemblées sont si souvent

en guerre avec les Gouverneurs que la Grande-Bretagne leur envoie.

Tout homme qui a par an quarante shellings de revenu dans les campagnes , est regardé , par la Loi , comme Franc-tenancier , & a une voix dans toutes les Elections. Quiconque , dans les villes , paye la plus petite taxe , est considéré comme Franc-Bourgeois , & vote dans les Elections de tous les Magistrats , sans être tenu d'appartenir à aucune Eglise particulière ; de là le poids , l'indépendance individuelle , la vraie essence de la liberté. — Ils tiennent cette organisation civile & municipale , non seulement du génie des premiers Colons , & des privilèges concédés par leur Charte , mais d'une Loi particulière d'hérédité , qui veut que les possessions d'un père soient également réparties entre tous les enfans. — De là cette heureuse médiocrité , d'où naît toujours la nécessité d'être industrieux.

Vous avez été souvent étonné de voir avec quelle facilité tout le monde ici s'exprime : ils sont tous en général orateurs nés. — Cela vient d'une sage coutume introduite parmi eux , & scrupuleusement observée : le Maître de la maison ne manque jamais d'assembler soir & matin sa famille , & de prononcer des prières , souvent fort longues , qu'il compose sur le champ. — Ces discours journaliers , adressés à l'Etre Su-

prême , leur apprennent à s'exprimer avec élégance & correction. Les Sermons qu'ils entendent deux fois chaque Dimanche , les fréquentes assemblées populaires de chaque Canton , les débats politiques qui remplissent leurs Gazettes , telles sont les écoles de leur éloquence. — Dès l'âge de quatorze ou quinze ans , les jeunes gens y sont initiés par leurs parens : cette action est chez eux , comme la prise de la robe virile parmi les Romains.

Cette grande Province est , comme vous le savez , la fille du Calvinisme ; aussi depuis sa fondation , cette Religion y a-t-elle toujours été exclusivement dominante ; les autres Eglises n'y ont été tolérées que très-tard : ils promulguèrent dans les commencemens des Loix d'uniformité de culte très-sévères. — Que vous dirai-je , après avoir été persécutés , ils devinrent persécuteurs ; après avoir long-tems combattu pour la liberté de conscience , ils en privèrent les autres. Tel est l'effet de l'enthousiasme , & de l'inconséquence de l'esprit humain. — Leur Histoire nous présente plusieurs taches , que leur industrie , leur génie , leur activité , l'étendue de leur commerce , la sagesse admirable avec laquelle ils formèrent leurs établissemens & concédèrent leurs Terres , nous forcent à oublier. — Cet esprit de rigorisme insensiblement diminue ; ils

commencent à adopter l'esprit tolérant & humain de leurs voisins; dans moins d'un siècle ils l'auront, comme nous, adopté sans restriction.

On les accuse d'être litigieux & hypocrites. — Je n'en suis nullement étonné; le grand degré de liberté dont ils jouissent; le génie de leur constitution, qui est très-populaire, la connoissance des Loix possédée par tout le monde, la fierté si naturelle aux hommes libres, la fréquence des changemens de propriété, tout cela tend à conduire au Barreau: cet esprit processif est une espèce de taxe imposée aux Citoyens qui jouissent de beaucoup de liberté. — Quant au second reproche, il vient des anciennes Loix Puritaniques, qui forçoient tous les hommes à se conformer au culte national, & obligeoient à être, si non religieux & vertueux, du moins à le paroître: n'est-ce pas une espèce d'hommage rendu à la vertu?

Rarement ils s'abandonnent à l'intempérance de leurs passions; ils conservent un certain degré de décence, même jusques dans les momens les plus critiques. Chez eux, la sagacité est naturelle, & ne vient point de l'acquisition des connoissances; leur amour-propre ne se développe pas, comme parmi nous, sous les apparences de la vanité ou de l'ostentation; leurs défauts ne se montrent qu'à travers un voile qui en diminue

la difformité. — Ils sont hardis sous l'apparence de la tranquillité, entreprenans sans tumulte, & conservent un certain degré d'honnêteté, même dans les actions déshonnêtes.

Etant à *Pokanoffet* (1), la première ville qu'ils bâtirent, les habitans me firent voir une grande pierre plate, posée dans le milieu de leur Place. — Voilà, me dirent-ils, la roche Américaine sur laquelle nos ancêtres descendirent, lorsqu'ils arrivèrent, pour la première fois, sur ces rivages; nous l'avons traînée ici à grands frais, comme le seul monument que nous ayons encore érigé à la fondation de notre Province.

Le premier établissement de la ville de Boston; comme je vous l'ai déjà dit, dut son origine à un schisme qui s'éleva dans l'Eglise de la Nouvelle-Plimouth; le Ministre Coton Mather, qui l'avoit suscité, conduisit ses nouveaux Disciples au fond de la baie appelée, par les Sauvages, *Massachusetts*, & bâtirent quelques maisons sur la péninsule nommée, par les Sauvages, *Shamut*, pour y adorer Dieu en paix, suivant leurs nouvelles lumières. — Ce Ministre, extrêmement chéri & respecté de ses Disciples, eut la gloire de donner à ce foible village le nom de la ville d'où il venoit lui-même dans la *Vieille-Angle-*

(1) Plimouth,

terre. — Tels ont été, en 1632, les premiers commencemens de cette Ville, aujourd'hui si belle, si commerçante & si opulente, & la Métropole des quatre Provinces connues sous le nom de la Nouvelle-Angleterre.

En 1774, cette Province exporta

10000 tonneaux de morue.	100000 l. st.
Mâts, planches, bois, &c.	45000
70 navires bâtis pour l'Etranger.	49000
8000 barrils de maquereaux & d'alosfes salés.	8000
7000 tonneaux d'huile de baleine & autres.	105000
28 dito de fanons de dito.	8400
1500 barrils de poix, térébenthine & gaudron.	600
Chevaux & bétail.	12000
8000 barrils de potasse.	20000
9000 dito de viande fumée & salaisons.	13500
Cire & autres menus arti- cles.	900
	<hr/>
Total.	362400
	<hr/>

Cette Province importa, cette même année, pour 395000 liv. sterl.

NOUVEAU HAMPSHIRE.

CETTE Province n'occupe que vingt milles de large sur la mer, quoiqu'elle soit très-étendue dans l'intérieur : elle est située entre le Territoire de Sagadahock & celui de Massachussets. Heureusement, cette largeur est suffisante pour lui fournir le beau port de *Piscataqua*, qui est formé par les eaux du lac d'*Exéter* : au fond de cette superbe baie est la Capitale, connue sous le nom de *Portsmouth*.

L'intérieur s'étend jusqu'à la rivière de *Connecticut*, qui tire sa source d'un marais immense dans le voisinage du lac *Champlain*. Le terrain de cette Province est fertile, & heureusement entrecoupé de rivières & de ruisseaux qui font tourner les plus beaux moulins à scie de toute l'Amérique. Le New-Hampshire abonde en bois, mûres, merrain, planches ; en lard, en bestiaux, en lin, en potasse, en froment, outre le produit de ses pêches ; il fait partie de ce qu'on appelle ordinairement la Nouvelle - Angleterre. Le college de Dartmouth y est déjà célèbre.

Le voisinage de la Province de Massachussets, a beaucoup retardé le progrès du commerce de celle-ci ; car elle tire plus de la moitié de ses

.premiers
urd'hui si
& la Mé-
es sous le

0000 l. st.

5000

4000

8000

05000

8400

600

2000

0000

3500

900

2400

ne année ;

importations de cette Métropole, & elle lui envoie presque tout le montant de ses denrées : mais ces inconvéniens disparaîtront, lorsque la population de New-Hampshire & les défrichemens de ses terres seront plus avancés.

Quant au Culte, au Gouvernement, aux mœurs, ils ressemblent à ceux de leurs voisins de Massachussets qui a été la souche & le principe de la population de cette Province. — Avant la guerre du Canada, le Gouverneur Benin Went-Worth, qui y présidoit, concéda, suivant l'usage, au nom du Gouvernement Anglois, toutes les terres à l'Ouest de la rivière de *Connécticut*, depuis les limites de New-York jusqu'aux rivages du lac *Champlain*, réputées alors appartenir aux François. — C'est une Contrée immense, plutôt ornée que surchargée de montagnes ; elles sont couvertes d'un sol très-fertile, & procurent à tous ces Cantons la fraîcheur & une fertilité peu commune, par le nombre des ruisseaux qui en découlent : les bois, les arbres y sont d'une grosseur & d'une hauteur énormes.

Dans l'espace de vingt ans, tout ce nouveau Pays fut concédé ; & les parties les moins exposées aux incursions des Sauvages Canadiens, furent remplies de familles industrieuses. — Depuis la conquête du Canada, la Couronne a jugé à propos, non-seulement d'annexer ce grand ter-

ritoire à celui de New-York , mais même de se ressaisir de ces terres, comme ayant été concédées par un Gouverneur qui n'en avoit pas le droit. — Les habitans de ces Districts, qui les avoient achetées de bonne foi, comme étant sous la juridiction de New Hampshire, & sous le grand sceau de cette même Province, s'opposèrent à un attentat aussi atroce & aussi barbare. Plusieurs Cantons se révoltèrent même, insultèrent & chassèrent les nouveaux Magistrats de New-York qui y étoient venu administrer la Justice; ils en élevèrent plusieurs à des branches d'arbres très-hautes, & leur firent promettre de ne jamais revenir chez eux. Peu de tems après, le Roi concéda des Districts boisés à des Ecoffois, & à plusieurs autres individus de New-York, qui y conduisirent des Emigrans, & y jetèrent les fondemens de plusieurs Etablissmens considérables: presque toutes leurs maisons & leurs moulins furent brûlés ou détruits. Jamais de pareils outrages n'avoient été justifiés par des motifs plus forts: peut-il, en effet, y en avoir de plus justifiables, que de conserver une propriété légalement acquise & bonnifiée par plus de quarante ans de travail? Telle fut cependant la tyrannie & l'injustice de la Couronne, que des Cantons entiers, bien cultivés & bien bâris, furent donnés, par voie de grati-

fication , à des Officiers Anglois qui n'étoient jamais venus en Amérique , & qui ne connoissoient point ce qu'ils avoient obtenu : la Cour Britannique n'est pas plus exempte de ces sortes d'injustices que bien d'autres.

Le district d'*Insdale* , en particulier , fut donné , par *Mandamus* , à *** , Capitaine dans les Gardes. C'est un endroit charmant , de dix milles en carré ; une rivière poissonneuse le traverse en entier ; elle est bordée , des deux côtés , par des prairies étendues & fertiles , & les plantations sont construites , plus haut , sur un sol dont la fécondité ne s'est pas démentie depuis quarante-sept ans. Nous en avons peu , dans la Pensilvanie , plus productif , plus agréable à voir , mieux cultivé ou plus peuplé ; c'étoit un présent d'au moins vingt-sept mille acres d'excellente terre , accordés , par un trait de plume , à un homme qui n'en avoit jamais abattu un arbre. C'étoit dépouiller entièrement plus de quatre cens familles de leur patrimoine gagné à la sueur de leur front , ainsi que de ceux de leurs pères , ou les assujettir à des rentes onéreuses & injustes , auxquelles vraisemblablement ils se seroient soumis , plutôt que d'abandonner leurs foyers.

Les habitans d'*Insdale* , informés de ce procédé cruel , ainsi que de l'arrivée de leur nouveau

Seigneur-Propriétaire , s'armèrent & furent à la rencontre : ils se rendirent aisément maîtres de sa personne. — Je ne fais lequel admirer le plus, ou la conduite de ces braves gens , armés pour soutenir le droit de la Nature le plus sacré, ou celle de ce généreux Officier Anglois. — « Pour- » quoi m'arrêtez - vous , leur demanda-t il ? — » Afin que vous ne cherchiez pas , par des actes » de Loi , à vous rendre Maître d'un terrain qui » n'appartient pas au Roi qui vous l'a donné , & » encore moins à vous qui venez pour nous en » déposséder. Ne savez-vous pas qu'il y a qua- » rante-sept ans que nous sommes ici ? Ignorez- » vous quel sont les titres de notre possession ? » — J'ignore tout cela , mes amis ; on nous a » dit à Londres que , depuis la paix , il se trou- » voit , par les nouvelles limites des Provinces , » un terrain immense à concéder. — J'en ai de- » mandé la partie qui m'a été désignée sous le » nom de la *Patente d'Infdale* ; je l'ai obtenue ; » j'étois venu à dessein de la voir & d'en tirer » parti. — Ainsi , les meilleurs Rois sont trom- » pés , répondirent-ils. Nos pères acquirent de » ce même Gouvernement qui , aujourd'hui , » nous traite comme des Nègres , les terres de » cette Patente , pour la somme ordinaire & » usitée. — Les premiers Propriétaires l'ont di- » visée entr'eux ; ils y ont , depuis , épuisé leur

» petite fortune & leurs forces ; la plupart sont
 » morts, & ont laissé tous ces héritages à leurs
 » enfans , qui n'ont cessé de travailler jusqu'à
 » ce que tout ait été défriché. — Nous avons tou-
 » jours payé nos taxes , & obéi au Gouverne-
 » ment de New-Hampshire ; nous avons contri-
 » bué, comme les autres , à la guerre du Ca-
 » nada ; & , sans avoir commis aucun crime ,
 » sans être entendus , sans savoir même quels en
 » sont les motifs , la Grande-Bretagne veut nous
 » placer sous la juridiction de New-York , trop
 » éloignée de nous , & prétend que les Patentes
 » de son ancien Gouverneur sont illégales , &
 » nos concessions nulles. — Puisque l'Angleterre
 » est la plus forte , qu'elle se ressaisisse des terres
 » incultes , pour en remplir les poches de ses
 » avides Gouverneurs ; mais qu'elle ne ravisse
 » point de nos mains industrieuses & honnêtes ,
 » l'héritage que nos pères ont acheté & pénible-
 » ment défriché.

» Est-ce-là véritablement l'état des choses ,
 » mes amis , leur demanda l'Officier l'Anglois ?
 » — Tout ce que nous venons de vous dire n'est
 » que trop vrai , répondirent-ils. — S'il en est
 » ainsi , continua le généreux Breton , j'abjure
 » mes prétentions , & renonce pour toujours à
 » tous mes titres ; je me croirois à jamais dés-
 » honoré d'accepter , même des mains du Roi ,

» un esprit auquel il n'a aucun droit ; il n'en
 » connoît pas l'injustice , j'en suis sûr : il pour-
 » roit , avec la même propriété , vous concéder
 » les terres que je possède dans le comté de
 » Kent. — Vous êtes de braves gens , mes amis ;
 » vous êtes dignes de la fouche respectable d'où
 » vous descendez : c'est rendre service à l'An-
 » gleterre , que de s'opposer à des ordres aussi
 » atroces & aussi injustes ; c'est l'honneur même ,
 » puisque vous prouvez aujourd'hui que les ha-
 » bitans de ces Colonies n'ont rien perdu de
 » leur énergie nationale , en passant la mer :
 » croyez que je n'aurois point accepté ce pré-
 » sent , si j'avois connu toutes ces circonstances.
 » — Conduisez-moi chez vous ; faites-y dresser
 » telle forme de renonciation que vous voudrez ;
 » que tous vos voisins en deviennent les té-
 » moins ; je la signerai avec le plus grand plaisir :
 » à mon retour en Angleterre , je ne manquerai
 » pas d'y raconter & ce que j'ai vu ici , & ce que
 » je vais y faire. » — En effet , il réalisa sa pro-
 » messe dans la même journée , mérita sa liberté ,
 » conversa avec ces braves Colons , demeura pen-
 » dant plusieurs jours avec eux , parcourut tous
 » leurs champs , visita tous les établissemens , ex-
 » prima son agréable surprise d'avoir trouvé , si loin
 » de la mer & au milieu des forêts de l'Amérique ,
 » un Canton si fertile & si bien cultivé : il repassa

ensuite en Angleterre , avec des sentimens bien différens de ceux qu'il avoit apportés en Amérique.

Selon mes idées , ou il faudra que cette Région soit divisée entre les trois Provinces limitrophes , ou il faudra qu'elle en devienne une , distincte & indépendante des autres ; ceci fut écrit en 1771 ; car elle est trop éloignée de New -York : il y a plus de cent vingt lieues de cette Capitale à la rivière de l'Ognion , dans la baie de *Mifiskoui* , sur le lac *Champlain* , qui est la partie la plus Nord-est de cette nouvelle Région : ce sera alors la première Province qui n'occupera point une partie des rivages de la mer. — Je ne connois nulle part de sol plus fertile en herbage ; jamais aucun de nos Etablissmens modernes n'ont fourni une preuve plus frappante & plus étendue de l'industrie américaine , par la rapidité étonnante avec laquelle ce nouveau Canton a été défriché , peuplé , rempli de maisons & d'hommes , & par la prospérité qui les a accompagnés. — Dans les différentes émeutes qu'ont suscité tant d'actes d'injustices , ils ont été connus sous le nom de *Green Mountain Boys* , les Garçons des Montagnes Vertes (1). — Leurs mœurs , leurs usages , leur

(1) Connus depuis cette guerre sous le nom de l'Etat de Vermont.

religion, sont les mêmes que ceux des habitans de Massachuffets & New Hampshire : toutes les tracasseries auxquelles ils ont été exposés, les ont rendus plus tumultueux, plus factieux ; environnés de danger, ils ont fait voir beaucoup de courage & d'ardeur. — Cette Région produit déjà les plus beaux bœufs qu'il soit possible de voir, du beurre & du fromage en quantité : ce sera un jour l'Irlande de cette partie de l'Amérique.

La province de New-Hampshire exporta en 1774, pour 39000 l. st.

En mâts, planches, poutres, mer-rain, &c.

Viande fumée, salaisons, beurre & fromages.

Graine de chanvre & lin.

Huiles de baleine & autres.

Maquereaux salés & aloses.

Chevaux & bétail.

Potasse.

Elle importa de l'Angleterre une grande quantité de marchandises qu'elle tira de Boston, pour 12000 l. st.

Elle contient cent cinquante mille habitans.



I S L E D E R H O D E S .

UNE Secte d'Anabaptistes , qui s'étoit formée parmi les premiers Colons de la Province de *Massachusetts* , excita dans les Puritains , une jalousie & une haine amère. Après plusieurs années de trouble & d'agitation , ils résolurent enfin de chasser ces Réfractaires ; ce qu'ils firent par une Loi expresse. — Les Exilés achetèrent heureusement des Sauvages l'Isle d'*Aquidneck* , à laquelle ils donnèrent le nom d'*Isle de Rhodes* ; ils y jetèrent les fondemens d'une Colonie florissante , qui est devenu l'asyle de toutes les Sectes. Les premiers Fondateurs conservèrent pendant longtemps la supériorité dans toutes les Elections , & jamais n'en ont abusé pour persécuter ceux qui chérissoient des opinions différentes.

A peu près vers le même tems , un grand nombre de Quakers (amis) , autres Sectaires , conduits par le Ministre *Williams* , après avoir souffert une longue & cruelle persécution , les premiers à *Boston* , les seconds à *Salem* , furent chassés par une loi expresse , & obligés de quitter le territoire de *Massachusetts* ; les Fugitifs s'arrêtèrent aussi-tôt qu'ils eurent traversé la riviere de *Patuket* , qui étoit , comme elle est encore aujour-

d'hui, la limite de cette Province. — Le hafard voulut qu'ils rencontraſſent un parti de Sauvages, Péquods, conduits par le vieux *Tiéna-Derha*, auquel le Miniſtre *Williams* raconta comment ils avoient été chaffés de leurs foyers & obligés de ſe réfugier dans les grands-Bois. « Tu n'as donc plus » ni wigwam, ni feu, ni peau d'ours, lui » demanda le vieux Sachem? Nous n'avons plus » rien que l'eſpérance dans notre Dieu. — Eh » bien mon frère, viens avec nous: je t'offre du » pain & de la terre, où toi & les tiens pourront » ſe repoſer ». Peu de tems après, les Sauvages lui concédèrent quatre mille de long ſur quatre mille de large, vers le fond de la Baie de l'Isle de Rhodes. — Ce digne homme que le vieux *Tiéna-Derha* avoit pris en amitié, diviſa cette concefſion en parties égales, & les diſtribua ſans aucune rétribution pécuniaire à tous ſes compagnons, ne ſe réſervant que huit acres pour lui-même; en 1634, ils jetèrent les fondemens d'une ville qu'ils appelèrent *Providence*, & qui aujourd'hui contient 600 maiſons bien bâties, bien peintes, près de 7000 Habitans, & un beau Collège admirablement ſitué; ils employent dans leur commerce & dans leurs pêches plus de cent vaiſſeaux. Pendant le cours d'une longue vie, ce digne homme fut l'arbitre, le guide & l'exemple de cette nouvelle Colonie; il avoit étudié ſous

le célèbre Lord Coke. — Je tiens cette anecdote du vénérable Gouverneur Hopkins. — Chassés de leur nouvelle Patrie par le même esprit persécuteur, & devenus voisins par l'effet du hasard, tous ces Sectaires cultivèrent en paix leurs nouveaux terrains, & ne persécutèrent personne. Dans la suite, ces deux établissemens furent incorporés, sous le nom de *la Colonie de l'Isle de Rhodes & des Plantations de Providence*, en y comprenant le district de *Narragansets*. — Cette Province, quoique la plus petite de toutes, jouit de grands avantages. — Le havre de New-Port (1) est un des meilleurs de l'Amérique à tous égards : les terres de cette Colonie produisent de l'herbe excellente & des bestiaux de la plus grande taille, du lin, du maïs, du seigle, & des moutons. *Narragansets* est le meilleur Canton de toute l'Amérique pour les chevaux d'allure. — La commodité que procure à cette Colonie la grande Baie qui en forme le centre, a donné à ses Habitans un goût & une aptitude singulière pour les affaires maritimes; de tous les tems ils ont été les plus

(1) Le Havre de New-Port est d'une entrée facile, le mouillage profond & l'abri excellent; il est sous le quarante-unième degré trente - une minute de latitude, à soixante-dix milles de Boston par terre, cent dix de New-Haven, & à deux cens de New-York.

habiles Navigateurs : n'ayant que peu d'objets d'exportation , ils arment leurs vaisseaux pour le compte des étrangers; ils entendent parfaitement toutes les ressources du cabotage & celles du commerce de spéculation.

Le Gouvernement est une démocratie parfaite : le peuple choisit annuellement son Gouverneur & ses Magistrats. — Cette Isle a quatorze millés de long sur quatre de large ; les chemins dont elle est entrecoupée , sont plantés des deux côtés d'acacias & de platanes. — La Nature a placé sur la cime de cette Isle charmante , des fontaines d'où découlent les ruisseaux les plus utiles : partout on y voit les champs couverts de moissons , & des prairies couvertes de l'herbage le plus abondant : les maisons y sont singulièrement propres & commodes. — *Providence* leur fournit de la chaux excellente , & leur Isle une espèce de sable dont ils enduisent les dehors de leurs maisons : cette incrustation , à laquelle ils donnent l'apparence de la pierre , préserve les bois qui en sont revêtus de toutes les attaques des vents , des pluies & des gelées ; rien ne m'a paru plus léger ; plus propre , plus élégant & plus durable. — Dans aucune autre Colonie , on ne voit point de bœufs d'une si prodigieuse grandeur , ni de troupeaux de moutons si nombreux.

C'est le pays le plus sain que je connoisse ; aussi

New-Port est-il devenu le rendez-vous de tous les infirmes Anglois , Hollandois & François des Isles occidentales. — Ne pourroit-on pas appeler cette charmanre Isle le *Montpellier de l'Amérique*? Les chaleurs de l'été y sont régulièrement tempérées par les brises de mer , & les rigueurs de l'hiver , considérablement diminuées par le voisinage de l'Océan. La tête de cette Isle , du côté de la mer , offre un singulier mélange de rochers pittoresques & de petits champs fertiles , de stérilité & d'abondance , de sables & de riches sols , de baies douces & commodes , de promontoires escarpés. C'est ici la partie de l'Isle qui inspira à l'Evêque Berkley le désir d'y bâtir un Collège : on y peut , pour ainsi dire , cultiver la terre avec une main & pêcher avec l'autre ; jamais rivages n'ont été plus abondans en poissons de toutes espèces , sur-tout en *Tewtags* (1). L'Isle de *Kananicut* unit à l'excellence de son pâturage , la fertilité du sol labourable , la facilité des pêches , la beauté de la situation , & la plus grande salubrité de l'air. Je désirerois pouvoir finir mes jours sur l'une ou l'autre de ces deux Isles.

(1) *Tewtags* est une espèce de Poisson , communément appelé *Blackfish* ou Poisson noir , à cause de la couleur de sa peau ; il se trouve en grande abondance sur tous les rochers qui bordent cette côte. Il est excellent & sain.

Toute cette Baie en est parsemée , & aucune n'est stérile. — Ici on voit le plus beau sang de l'Amérique : la beauté des filles, l'hospitalité des habitans , la douceur de leur société , la simplicité de leurs amusemens , y ont toujours prolongé mon séjour , & m'y ont fait passer les momens les plus heureux.

L'esprit démocratique du Gouvernement , ainsi que celui du commerce , auquel ils sont si adonnés , a beaucoup influé sur leurs mœurs. — Ils sont actifs & remuans ; toujours occupés de quelques spéculations maritimes ; ils sont fins & rusés : leurs Loix , quoique fondées sur l'équité , ne procurent pas toujours à un étranger les prompts secours qu'elles promettent : c'est peut-être un vice dans leurs constitutions que le peuple ait le droit de nommer ses Juges. — Comme leurs principales richesses viennent du commerce , & d'une foule de spéculations d'importation & d'exportation , ils ont besoin , plus encore que les autres Colonies , de la liberté la plus ample : c'est pourquoi ils se sont toujours opposés aux réglemens commerciaux de l'Angleterre , & avec la plus grande animosité. — Les plus foibles entraves renverseroient leurs fortunes & leur existence , qui n'est fondée que sur la liberté du commerce la plus illimitée.

Toutes les Sectes sont venues s'établir ici : les

ous de tous
François des
pas appeler
l'Amérique?
ment tempé-
eurs de l'hi-
le voisinage
u côté de la
ochers pitto-
de stérilité
hes sols , de
romontoires
qui inspira à
un Collège :
la terre avec
mais rivages
s de toutes
lle de Kana-
age , la fer-
des pêches ,
grande salu-
r finir mes
k Isles.

ommunément
la couleur de
r tous les ro-
k fain.

Anabaptistes , les Quakers , les Anglicans , les Calvinistes & les Juifs , dont il y en a un très-grand nombre ; ces derniers ont fait bâtir une magnifique Synagogue , où ils y adorent l'Être Suprême dans l'antique langage d'Abraham , & avec les anciens Rits de Moïse.

Tous les ans on arme ici un très-grand nombre de vaisseaux pour la pêche de la baleine ; ils sont aussi entreprenans , aussi hardis , aussi habiles que les Habitans de *Nantucket* dans ces expéditions. — On fabrique à *New-Port* des chandelles de *spermacetty* (1) , plus blanches & plus belles que celles de cire ; elles ne donnent aucune odeur ni aucune fumée. — Dans les opérations nécessaires , & pour donner de la consistance à la matière dont ces chandelles sont faites , ils ont trouvé l'art d'extraire une huile limpide , appelée aussi *huile de spermacetty* , qui est très-utile pour les lampes des Studieux.

La Ville de Providence , au fond de la Baie , est fameuse pour la construction des vaisseaux & la grande quantité de chaux qu'on y manufacture ; ils en exportent dans presque toutes les Villes du Continent. — Cette Province contient , à ce qu'on

(1) Les chandelles de spermacetty sont faites avec la cervelle de Baleine , à laquelle on donne de la consistance par le moyen d'une pression très-considérable.

m'a assuré, 59678 habitans.—L'importance de cette petite Colonie consiste moins dans les productions de son crû, que dans l'activité, les connoissances & l'esprit entreprenant des Colons; & dans sa situation avantageuse pour le commerce.

C O N N E C T I C U T.

LE même esprit persécuteur & turbulent, qui occasionna la première fondation de *l'isle de Rhodes*, & les plantations de Providence, fut aussi la cause de l'établissement de cette Colonie; elle tire son nom de celui de la grande rivière qui la traverse. Elle n'a que soixante-dix milles de long sur la mer, & quatre vingt-dix de profondeur.—Une troisième espèce de mécontents quittèrent vers l'année 1630 la première colonie de *New Plimouth*, & vinrent chercher un asyle sur les bords de ce beau fleuve, dont les rivages étoient déjà célèbres par leur fertilité, leur beauté, & l'excellence de l'air.—Ils fondèrent d'abord la petite colonie de *New Haven*, avec la ville du même nom; de-là ils se répandirent dans l'intérieur du Pays, bâtirent celle de *Hartford*, à 70 milles dans les terres, & aujourd'hui leur Capitale.—Ils en chassèrent plusieurs fa-

milles Hollandoises, qui étoient venues de *New-Amstell*, (1) pour commercer avec les Sauvages.

Pendant les premières années, chaque famille vivoit isolée sur sa terre, uniquement occupée de ses travaux, sans nuls liens coercitifs, sans aucunes Loix, & ils étoient heureux. — Cette époque fut l'âge d'or de cette Province; ils n'étoient liés que par les seuls principes de la bienveillance, par le seul besoin du secours réciproque, par le seul désir de vivre en paix. Aussitôt que leur population se fut augmentée, ils pensèrent alors à former un Gouvernement qui assurât la propriété de leurs enfans, & pût leur procurer la consistance nécessaire pour s'opposer aux incursions des Sauvages qui, déjà, se répantoient de les avoir admis dans leur Pays; pour cet effet toute la Colonie s'assembla à *New-Haven*; mais après les délibérations les plus mûres, personne parmi eux ne se croyant assez éclairé pour rédiger un code de Loix, & poser la base d'une Législation analogue à leurs principes politiques & religieux, ils passèrent unanimement la résolution suivante: « Vu le petit nombre » des habitans de cette Colonie, & notre inca-

(1) *New-Amstell*, étoit une Colonie Hollandoise, aujourd'hui appelée *New-York*, qui fut dans la suite échangée avec l'Angleterre pour celle de *Surinam*.

» pacité de rédiger une nouvelle forme de Gou-
 » vernement, nous nous promettons solennelle-
 » ment les uns aux autres de suivre les Loix
 » de Moïse, jusqu'à ce que quelqu'un d'entre
 » nous ait l'habileté d'en faire de plus adaptées
 » à notre constitution & à nos mœurs ». — Ils
 passèrent une Loi agraire, qui limitoit à cinq
 cens acres la quantité de terre que chacun pou-
 voit posséder. Pendant le règne des Loix de Moïse,
 un Colon plus industrieux que les autres, acquit
 la plantation de son voisin qui étoit paresseux;
 quelque tems après, l'acquéreur fut cité devant
 les Anciens, qui le trouvèrent coupable de con-
 travention à l'esprit & à une des premières Loix
 de la Colonie; il fut condamné à perdre son ac-
 quisition, & à recevoir sur les épaules *quarante*
coups de fouet, moins un (1).

Devenus plus nombreux & plus éclairés, ils

(1) Pendant le règne des loix de Moïse, les plus anciens
 de la Colonie furent choisis & nommés chefs, avec plein
 pouvoir de juger suivant ces mêmes loix. Ils eurent soin
 d'enregistrer tous leurs jugemens dans un livre qui, par
 hasard, étoit couvert de papier bleu. De-là, cette ancienne
 tradition des Loix Bleues de cette Province, auxquelles on
 a attribué une sévérité qui n'a jamais existé; ce livre n'a
 jamais contenu que le détail des jugemens prononcés par
 leurs premiers Jugcs. Quarante coups de fouet moins un,
 sont les termes de la loi.

formèrent quelques années après un plan de Législation, composé d'un Gouverneur, d'un Conseil & d'une Assemblée. Le peuple choisit tous les membres des trois états. C'étoit un Gouvernement parfaitement démocratique, qui fut confirmé par la couronne d'Angleterre, sous le nom de *la Compagnie Conneëlicut*; de là, la Charte qu'ils obtinrent. — Cette Charte les rendoit absolument indépendans de la Grande-Bretagne; pour tout ce qui concerne leur intérieur, ils pouvoient passer telles Loix que les trois Corps législatifs désiroient, pourvu qu'elles ne répugnassent point à l'esprit de la Constitution Angloise. — Ils ne devoient soumission au Parlement que pour ce qui régardoit les réglemens du Commerce; & comme ils sont très-nuisibles à cette Province, ils les vioient avec beaucoup de facilité & d'impunité.

Cette Province exporte une quantité immense de lard, le meilleur du Continent, de bœuf salé, de bestiaux pour les Isles, de graine de lin, de lin, de fer, de merrain, de soude, des mats qui descendent par la rivière de *Conneëlicut*, &c. Ils conduisent annuellement beaucoup de vaisseaux pour l'Etranger; ils naviguent pour les autres, & naviguent à bon marché.

En fait des premières branches du commerce d'exportation & d'importation, cette province est

pour ainsi dire soumise à la ville de *New-York*, où la grandeur & la bonté du havre, la commodité des quais & des magasins, & les grands capitaux, ont depuis long-tems fixé le centre du Commerce de cette partie de l'Amérique. — Les Colons de *Connecticut* exportent aux Isles un grand nombre de chevaux, de volailles, d'oignons & de légumes. — Cette Colonie abonde en fer & en plomb.

Rien n'a été plus sage que leurs Loix de premier établissement; tout a été dirigé par la sagesse, les lumières & la prévoyance; ils doivent peut-être ces heureuses précautions à la crainte des Sauvages, qui devinrent, peu d'années après leur premier établissement, les implacables ennemis de ces Colons, — Le gouvernement ne faisoit aucunes concessions de terres, à moins que cinquante familles ne se présentassent pour aller les habiter; elles étoient obligées d'en donner une certaine portion pour en former la glèbe de l'Eglise future, une autre pour le Maréchal, une autre encore pour le Maître d'Ecole. — Si le nombre des familles se montoit à 70, le Gouvernement les obligeoit en outre d'y maintenir un Maître de Latin. — Alors ils divisoient les terres en trois portions; l'emplacement le plus commode étoit choisi, on y traçoit une rue, le long des deux côtés de laquelle ils marquoient

autant de lots de 20 acres qu'ils y avoit de propriétaires, c'est ce qu'ils appeloient *Home-lots*; la seconde portion, également divisée, étoit destinée pour les terres labourables, la troisième étoit réservée en bois.

Au milieu de la nouvelle Bourgade, ils construisoient une petite estocade, dans laquelle, en cas d'allarmes; chacun se retiroit avec sa femme & ses enfans. — Telle est la raison pour laquelle il y a dans cette Province un si grand nombre de petites Villes; il seroit peut-être à souhaiter qu'aujourd'hui le nombre en pût être diminué. — La Loi ordonnoit en outre à tout le monde d'aller à l'Eglise armé d'un fusil & d'une bayonnette; les Prêtres n'en étoient pas même exempts. — Avant cette sage Ordonnance, plusieurs Congrégations avoient été détruites par les Sauvages, qui choissoient les jours de Dimanche pour commettre leurs ravages, & porter le fer & le feu dans ces nouveaux Etablissmens.

Le Colonel ***, un des Juges de Charles Premier, avoit vécu inconnu & ignoré pendant plus de huit ans dans la maison d'un Habitant; le reste de la famille de ce Colon ignoroit ce profond mystère; sa barbe & ses cheveux devenus blancs, étoient très longs. Il arriva qu'un Dimanche les Sauvages fondirent sur les Habitans de ce Canton lorsqu'ils étoient à l'Eglise; cet ancien
Colonel,

Colonel , qui depuis long-tems désiroit la mort ; fut instruit de leur arrivée par leurs hurlemens ; il s'arme , sort , va à leur rencontre ; aidé de son ancien génie militaire , animé par sa bravoure , il contribua à chasser les Sauvages & à sauver le Peuple. — A peine le danger fut-il passé , qu'il disparut de la foule , & rentra dans sa chambre , d'où on ne le revit plus. — Ces bonnes gens frappés d'une apparence aussi singulière , ainsi que de la conduite & de la bravoure de cet inconnu à barbe blanche , s'imaginèrent qu'il étoit un Ange tutélaire envoyée par l'Être suprême , à leurs secours , & ils le croyent encore. — Combien d'anecdotes moins intéressantes & moins vraisemblables ; n'ont-elles pas passé pour des miracles authentiques ? — Il mourut quelques années après , & fut enterré dans le cimetière de *New-Haven* , comme on peut le voir encore par les lettres initiales de son nom , gravées sur une pierre.

Les Habitans de cette Province ressemblent beaucoup à ceux de *Massachusetts* , dans leur Gouvernement , dans leur système religieux , ainsi que dans leurs mœurs & leurs coutumes ; ils sont , comme ces premiers , les descendans de l'ancienne tige puritaine , qui émigra sous les deux Charles , & qui depuis a rempli toute l'étendue de leur territoire , sans le secours d'aucune peuplade européenne. — Il est aisé d'observer dans

leurs actions, dans leurs conversations, ainsi que dans leur conduite, une empreinte, une nuance particulière qu'on n'observe point par-tout ailleurs, & qu'on pourroit peut être appeler hypocrisie; cette nuance nationale vient de leurs anciennes Loix de rigorisme, & de la servile exactitude avec laquelle tous étoient obligés de s'y conformer (1). Ces Loix prescrivoient l'apparence de réserve, non-seulement dans leur conduite, mais même dans le style de leurs conversations; de-là ce langage, particulier à cette Province, ce ton auquel on les reconnoît par-tout où on les rencontre, ce sang froid qu'ils conservent, jusques dans les momens d'agitation & de colère où l'homme est le moins sur ses gardes; l'hypocrite, dit Shenstone, est un homme à demi-vertueux, qui se couvre des apparences de la vertu, lors même qu'il n'en peut suivre les règles.

Pour bien connoître l'esprit de leur Gouvernement, leurs mœurs & leur système religieux,

(1) Vous savez que l'observance du Sabat, ou du Dimanche, est, parmi les Calvinistes, une loi dont personne n'est exempt. Ces bonnes gens pénétrés de la nécessité de sanctifier ce jour par l'inactivité & la dévotion, ne vouloient pas faire leur bière le samedi, dans la crainte que cette liqueur ne travaillât le Dimanche. Ce mot de *travailler*, en Anglois, est synonyme avec celui de *fermenter*.

il ne faut pas oublier les opinions , les préjugés chéris, qu'ils apportèrent avec eux, lorsqu'ils quittèrent l'Angleterre en 1630 : — d'un côté l'usage établi dans toutes les familles, qui prescrivit au chef d'en adresser les Prières à l'Être suprême, matin & soir, ainsi que de faire une courte exhortation sur quelque texte de l'Écriture ; — de l'autre, la facilité avec laquelle ils sont tous instruits dans leurs Ecoles, contribue beaucoup à en faire des demi-savans, & à les remplir du ridicule amour-propre de l'érudition ; — de là ce nombre d'Orateurs & de Prêtres, souvent sans vignes & sans troupeaux, qui, pour se distinguer & peut-être pour se procurer quelque établissement, cherchent dans les cendres de Sectes éteintes ou oubliées, quelques étincelles d'ancien zèle qu'ils soufflent avec soin ; — de-là ces prétendues lumières nouvelles (1) dont on a tant de fois entendu parler, qui ne servent qu'à causer des effervescences passagères, à diviser les anciennes Eglises, quelquefois à en fonder de nouvelles, où l'enthousiasme brille pendant

(1) Nouvelles lumières ou New-Lights, c'est le nom qu'on a donné à ces apparences subites de dévotion, ou plutôt d'enthousiasme, qui, tour-à-tour, saisirent plusieurs cantons & inspirèrent une terreur extraordinaire, qui bientôt fut oubliée.

quelques tems , & ensuite tombe en désuétude ; — de là cette disposition à la chicane , propagée par leur demi connoissance des Loix , ainsi que par le grand nombre d'Avocats , à qui très-peu de science suffit pour les conduire au Barreau (1).

Toutes ces anciennes nuances commencent à se dissiper ; déjà ils ont permis aux Anglicans de bâtir des Eglises ; depuis long-tems les Quakers ne leur sont plus en horreur ; ils adoptent insensiblement l'esprit tolérant des autres Provinces ; déjà ils le regardent comme la seule base d'une Législation sage & éclairée — Ici tout le monde est né avec un bon sens & une aptitude pour les affaires qui m'a surpris bien des fois ; leurs Eglises y sont très-bien fondées , & le salaire de leurs Prêtres est assigné & recueilli par les mêmes Officiers municipaux qui assignent & recueillent les taxes provinciales.

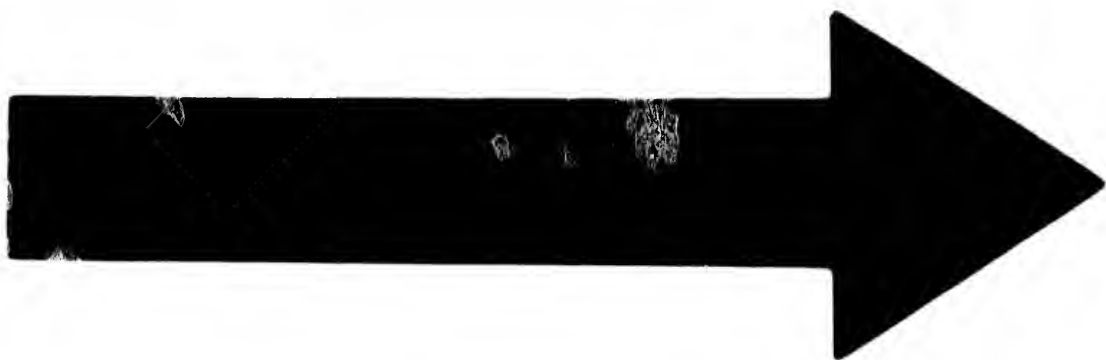
Mais avec toutes leurs connoissances & leur finesse naturelle , ils ont beaucoup de simplicité. On observe parmi eux des Coutumes tout-à-fait différentes des autres ; leurs mœurs , leurs usages , leur précision , leur réserve Puritanique ont même formé un nouvel idiôme , une nouvelle manière

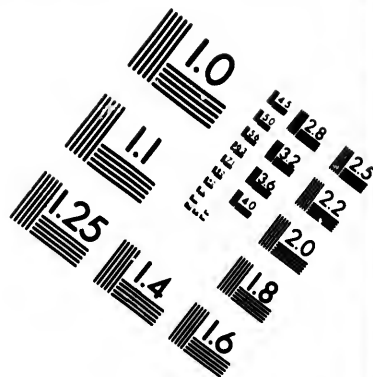
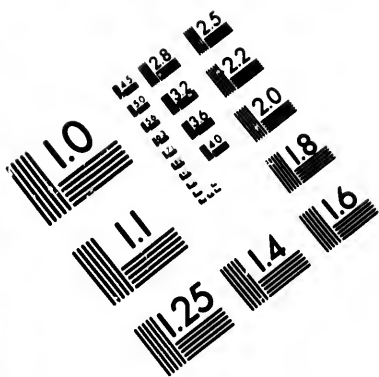
(1) Un Procès fut intenté, il y a peu d'années , pour recouvrer une Plantation jadis possédée par le Bisaycul du Haignant , sous le règne des loix de Moïse.

d'être, qui distingue les habitans de cette Province de tous les autres. Si leurs Loix condamnent à une grosse amende celui qui jure, elles ne peuvent le convaincre d'un mensonge caché. — Je deviendrois trop diffus, si j'entrois dans un plus grand détail. Les Colonies des autres Provinces ont appelé ceux du *Connecticut*, *Fankees*; — Je ne fais d'où cette appellation est venue; ils la regardent comme un terme de dérision: c'est la dernière des quatre Provinces connues sous le nom de *Nouvelle-Angleterre*, qui s'associèrent dans l'année 1669, pour se défendre contre les Sauvages. — Quand je suis parmi eux, je crois être parmi les Puritains du dernier siècle, un peu adoucis par la Philosophie de celui dans lequel nous vivons.

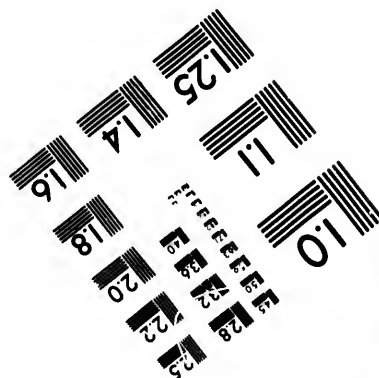
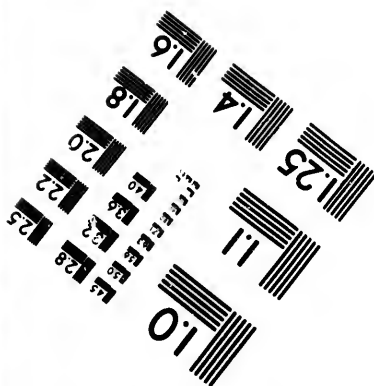
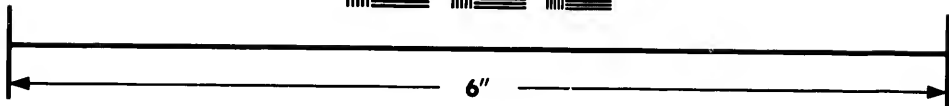
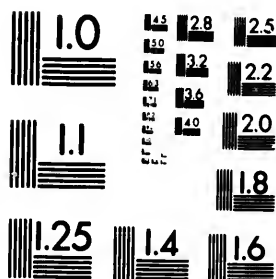
Jamais tige n'a tant fructifié; leurs Femmes, dont le sang & les traits sont distingués au-dessus des autres, sont les plus fécondes de tout le Continent. C'est dans ces quatre Provinces que l'on peut voir des familles vraiment patriarcales, pour le nombre des générations & celui des enfans qui les composent; des trisaïeuls ont été conduits au tombeau par une postérité de plus de cent personnes.

Cette petite Colonie est célèbre par les Réglemens de premier établissement, par les principes sages avec lesquels les terres y ont été concédées





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
E E E E E
F 6 F 8 F 10
1.8
6

10
E E E E E
F 6 F 8 F 10

& arpentées, & par l'industrie de ses Habitans: — Ce sont les meilleurs Colons pour commencer un Etablissement; ils savent tout entreprendre, tout souffrir & tout faire : ce sont autant de *Robinsons Crusoés* : ils ne se découragent jamais; quelques difficultés qu'ils puissent rencontrer, ils savent les vaincre par leur adresse & leur persévérance. Vous seriez étonné, si je pouvois vous faire voir les multitudes qui en ont déjà émigré, pour aller s'établir ailleurs; car il y a long-tems que tout est rempli parmi eux, comme en Europe : ils ont un peu dégénéré de la propreté Angloise — Il n'y a point de Colonie qui soit si bien cultivée. — L'aspect de leur Province, le grand nombre de leurs Villes, de leurs Plantations, de leurs Chemins, tout l'atteste : déjà même ils ont établi des Manufactures de Toiles, de Flanelles, (1) de Chapeaux, de Poterie, de Soude, des *Cardes*, &c. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'Univers une Rivière dont les rivages soient plus fertiles, plus abondans, & décorée d'un plus grand nombre, non de Châteaux de riches oisifs, mais d'Habitations de bons & respectables Cultivateurs. — Combien n'ai-je pas vu d'Européens

(1) Les Habitans des Provinces Septentrionales portent pendant l'Hiver des chemises de Flanelles fines, dont les faies bleues sont de coton.

étonnés, en naviguant sur cette Riviere, de voir sur ses bords, pendant un si long espace, un si magnifique spectacle d'industrie, de richesse agricole, & de prospérité. — Ce n'est pas sur ces rivages seulement qu'on remarque leur génie infatigable : les endroits les plus éloignés des Rivières, portent par-tout la même empreinte ; ils ont même trop cultivé, & le bois leur manquera avant peu d'années. — Tout le monde est occupé, soit au Commerce, soit à la Navigation, ou à conduire la Charrue. — Cette Colonie produit les plus beaux bœufs, & en grande quantité, le lin, le maïs & le seigle : on ne voit le bled commencer à croître, qu'après avoir traversé la rivière de Connecticut, vers l'Ouest, elle contient, dit-on, cent quatre-vingt douze mille Habitans.

P R O V I N C E

D E N E W - Y O R K .

C'ÉTOIT jadis une Colonie Hollandoise ; fondée dans l'année 1623, prise par les Anglois quelques années après, & échangée par le Traité de Breda, pour celle de Surinam. — Tous les premiers Colons y restèrent : à la révocation de l'Edit de Nantes, un très-grand nombre de Familles Fran-

çoises y trouvèrent un heureux asyle, ainsi que dans plusieurs autres endroits de ce Continent; ils apportèrent avec eux le goût & le génie du Commerce : les uns fondèrent la Bourgade de la *Nouvelle-Rochelle*, à dix lieues de New-York, où pendant long-tems ils conservèrent leur langage & leurs mœurs; les autres bâtirent la ville de *Richmond*, & peuplèrent entièrement l'Isle des Etats (1), *Staten-Island*, dans le voisinage de cette capitale. — Des Flamands, malheureux dans leur patrie, occupèrent la partie occidentale de l'Isle de Nassau (2); des autres Européens échappés

(1) Staten-Island, ou l'Isle des Etats, contribue à former le Havre de New-York; il y a précisément neuf milles de distance entre la Pointe Orientale de cette Isle, & le Fort George de la Ville de New-York. Jadis on y parloit François.

(2) Presque toute la partie Occidentale de cette Isle a été habitée par des François & des Flamands. La grande Baie, vis-à-vis New-York, s'appelle encore aujourd'hui Walloons-Baie, ou Baie des Flamands, le nom de toutes les Familles en prouve l'origine. C'est une des parties de l'Amérique les mieux cultivées & les plus fertiles. C'est dans cet heureux Canton que les premières familles de New-York ont leurs maisons de plaisance, où elles jouissent d'un air pur, de la vue de la Mer, de celle du Havre, d'une Pêche excellente, & de la plus grande abondance de Comestibles.

des conflagrations du Palatinat, vinrent s'établir sur la rivière de *Paltz*, dans le Comté d'Ulster & y habitèrent un Canton auquel ils donnèrent le nom de leur ancienne Patrie. — Il est difficile de voyager dans ce Continent, sans trouver des familles qui ne soient descendues, du côté de père ou de mère, de quelque tige Gauloise; l'Amérique leur a beaucoup d'obligations. — J'ai entendu dire à mon père, qu'il y a quarante ans, l'Eglise Gallicane de New-York, étoit la mieux composée de toutes, & que les Gouverneurs Anglois y alloient constamment; que les Familles les plus riches & les plus distinguées de cette Ville étoient de cette Nation. — Pendant bien des années, ces deux Peuples furent les seuls qui habitèrent cette Province: les Hollandois, comme les plus nombreux & les plus graves, absorbèrent les seconds: peu-à peu les François perdirent même l'usage de leur langue, & aujourd'hui personne ne la parle: — les Hollandois ont toujours conservé leurs anciennes coutumes, la même façon de s'habiller, la même économie, le même degré de propreté, ainsi que leur langage, malgré l'introduction du Gouvernement Anglois.

Sous le règne de la Reine Anne, beaucoup d'Allemands, victimes des désastres de la guerre, vinrent augmenter la population de cette Province, & cultivèrent les bords du Fleuve, vers

yle, ainsi que
e Continent;
& le génie du
bourgade de la
New-York, où
r leur langage
nt la ville de
ent l'Isle des
inage de cette
neureux dans
occidentale de
éens échappés

tribue à former
t neuf milles de
Isle, & le Fort
y parloit Fran-

de cette Isle a
ds. La grande
re aujourd'hui
nom de toutes
des parties de
fertiles. C'est
es familles de
elles jouissent
Havre, d'une
dance de Co-

les Montagnes Bleues⁽¹⁾. Telles sont les sources premières d'où sortent les Colons qui, aujourd'hui, cultivent le sol de cette Province : leurs nuances caractéristiques ne peuvent donc pas être si décidées que celles des Colonies que nous venons de passer en revue. — Quand l'amalgame sera plus complet, ils acquerront leur caractère distinctif & particulier ; — aujourd'hui ils possèdent seulement ces traits généraux que donnent l'air & la liberté Américaine.

Le Havre de la Nouvelle-York est spacieux, profond & commode ; il est ouvert dans toutes les saisons, & peut être regardé comme le centre de cet hémisphère. La Ville est bâtie sur la pointe occidentale de l'Isle de *Manhatan*, qui a six lieues de long & une de large ; elle est baignée d'un côté par la rivière d'Hudson, & de l'autre par le bras de mer formé par l'Isle-Longue qui mène à la Province de *Connecticut* ; c'est à trois lieues de New-York, sur ce canal, qu'on voit ce fameux passage, appelé *les Portes d'Enfer*,

(1) La Province concéda à ces infortunés auxquels la Reine Anne avoit fait donner beaucoup de Provisions, un Terrain situé aux pieds des Montagnes Bleues, & des deux côtés du Fleuve, connu même aujourd'hui sous les noms de Camp Oriental & Camp Occidental, parce qu'ils y campèrent en arrivant.

Hell-Gate, qui, à basse mer, présente aux yeux effrayés, un gouffre qui n'est passable qu'à haute mer.—D'habiles Pilotes y ont cependant conduit des Frégates.—Il n'y a point d'années qu'il n'y arrive plusieurs naufrages.

Cette Province à l'Est, n'a que vingt mille de large, depuis la rivière d'Hudson, jusqu'aux limites de *Connecticut*:—à l'Ouest, il faut remonter la même rivière près de trente mille, avant de voir son territoire s'étendre des deux côtés du fleuve; car depuis Sandy-Hook jusqu'au quarante-unième degré de latitude, marqué sur un grand rocher, tout appartient à la Province limitrophe de *New-Jersey*.

Celle de New-York est dédommée de la petitesse de ses limites maritimes, par l'étendue de son territoire, au Nord-Ouest vers les lacs *Ostège & Caniadérage*, & à l'Est, vers l'extrémité du lac Champlain.—Elle est traversée par une chaîne de montagnes appelées *High-Lands*, & les montagnes Bleues occupent presque tout l'espace compris entre les rivières *Hudson & Delaware*; la première de ces rivières fait son plus bel ornement, & lui procure des avantages inappréciables; elle est navigable pour des vaisseaux de soixante tonneaux, jusqu'à Albany, à cent soixante dix mille de distance:—des bateaux plats peuvent la remonter jusqu'au fort

Edward. — Albany est une très-jolie Ville, bâtie par les Hollandois, au confluent de la rivière des *Mohawks* avec celle d'*Hudson* : cette Ville communique avec la partie navigable de la première, par le moyen d'un chemin de seize mille, à travers une forêt de pins, & aboutit à la ville de *Skaneclady*, bâtie sur ses bords : — c'est dans le voisinage d'*Albany* qu'on voit la fameuse cataracte appelée *Coho*, où la rivière des *Mohawks* se précipite dans celle d'*Hudson*. — Il sera possible d'ouvrir un jour une communication entre ces deux rivières par le moyen du *Ruisseau des Normands*, & peut-être d'unir les sources du premier de ces fleuves avec les eaux de *Wood Creek*, qui se jettent dans le lac *Ontario*, au fond du havre d'*Oswégo*; — alors les productions de ce lac immense, qui a deux cens lieues de circonférence, les denrées de toutes les Colonies qui s'établiront sur ses rivages, viendront aboutir à Albany, de là à *New York*. — Son havre, sa proximité de la mer, qui n'en est qu'à trente-trois mille; sa liaison avec les lacs, sa supériorité géographique & commerciale sur les Provinces voisines de *New Jersey* & de *Connecticut*, lui donneront, sur toutes les autres Villes du Continent, une prospérité, une supériorité que rien ne peut lui ôter : il ne faut peut-être pas un siècle de liberté pour accomplir ce grand ouvrage : —

on y a déjà pensé. Il ne nous manque ni ardeur ; ni zèle, ni connoissances, ni génie, ni l'amour du bien : il ne nous faut que des hommes ; ils croîtront, ils viendront, ces hommes.

Cette Province étoit une des plus Monarchiques de toutes. Les anciennes familles avoient trop aisément obtenu, de la Couronne, des concessions immenses de terre, qu'elles eurent l'adresse de retenir par des Loix particulières ; ces grandes possessions leur donnèrent un poids énorme, disproportionné, & par conséquent impolitique & injuste : ce poids ne servit qu'à fomentier les divisions. — Cela est si vrai, que les partis qui ont déchiré cette Province, ne sont connus que sous le nom des familles auxquelles les richesses ont donné un pouvoir trop étendu ; l'un de ces Partis étoit Monarchique, & l'autre Républicain. — Quel mal ces divisions n'ont-elles pas fait à cette Province ! combien de Loix injustes n'ont-elles pas sollicitées ! combien de projets heureux n'ont-elles pas renversés (1) !

Les Hollandois, dès l'origine de cette Colonie, firent la même faute. — La République, pauvre & dénuée de ressources, concéda à la famille des *Ranslaer*, par voie de dédommagement,

(1) Il faut observer que tout ceci a été écrit long-tems avant la révolution.

ment pour ses avances patriotiques, un terrain dans le voisinage d'Albany, de quarante mille de long, sur vingt-quatre de large (1); méthode dangereuse dans tous les Pays, mais sur-tout dans une Colonie naissante, dont la prospérité est autant fondée sur la douce égalité, que sur la liberté & la tolérance (2).

Le sol de cette Province est très-varié; en général, il y en a plus de mauvais que de bon: le meilleur Canton n'est point encore entièrement cultivé. Le comté de Mongommery, sur la rivière des *Mohawks*, deviendra un des plus riches, comme il est par la nature de son terrain, un des plus fertiles. — Les montagnes ne sont point inutiles; on a établi, dans leur sein, des forges, des ouvrages de fer, où on en manufacture d'excellent, de l'acier, des canons, des ancres de quatre mille. Le voisinage de la rivière du Nord ou d'*Hudson*, vivifie tout, & procure, aux Etablissmens intérieurs, une commodité unique pour le transport des denrées: on y vient aborder de toutes parts, & même des endroits de la Province de *Massachusetts*, de *Con-*

(1) Cette immense Concession est bien connue sous le nom de Ranslaerwick.

(2) Les Etats ont promulgué des Loix de peine. La révolution peut détruire toutes ces anciennes substitutions.

nélicut & du *Nouveau-Jersey*, qui en sont plus proches que de leurs propres Villes. — Le comté d'Albany est fameux pour les excellens moulins à scie qu'on y voit ; l'industrie des habitans fait convertir en superbes planches, les pins blancs dont elle abonde. — J'ai vu de ces moulins qui portoient quatorze scies, & j'y ai vu des planches de trois pieds de largeur & de dix-huit pieds de long, sans un seul nœud. — Il y a quelques années, on découvrit & on exploita une mine d'argent assez riche, sur les bords de la rivière de *Hudson*, à un endroit appelé *Singsing* : on a été obligé, depuis, de l'abandonner, parce que la veine passoit sous la rivière.

La ville de *New-York* est belle, quoiqu'irrégulière. Cette irrégularité vient de la nature du terrain, de l'escarpement de la Péninsule, sur laquelle ont été bâties les premières maisons, ainsi que de la nécessité où l'on est tous les jours de former un sol factice pour augmenter l'étendue de la Ville, & procurer au commerce les magasins & les quais nécessaires. Les habitans tiennent ce goût de bâtir sur les eaux, des premiers Hollandois, & de leur propre sagacité l'adresse singulière avec laquelle ils l'exécutent. Je ne crois pas qu'il y ait de Villes, sur ce Continent, où on ait poussé plus loin l'art de fonder & de construire les quais. J'en ai vu former un

, un terrain
ante mille de
) ; méthode
sur-tout dans
rosperité est
, que sur la

ès-varié ; en
que de bon :
core entière-
mmery, sur la
un des plus
e de son ter-
montagnes ne
ans leur sein,
où on en ma-
des canons,
isinage de la
isifie tout, &
rs, une com-
des denrées :
& même des
ffets, de Con-

connue sous le

x de peine. La
s substitutions.

dans quarante pieds d'eau : cela se fait avec des troncs de pins attachés les uns aux autres, qu'ils enfoncent graduellement avec des pierres, dont ensuite ils couvrent la surface avec de la terre. — La *Rue du Castor*, aujourd'hui si éloignée des bords de la mer, fut ainsi nommée, parce que, jadis, c'étoit une petite baie où ces animaux avoient fait une digue. J'ai parlé à des Anciens, qui m'ont dit avoir vu la marée monter jusques dans le voisinage de la Maison de Ville : vous savez qu'elle est située à plus de quatre cens toises de la mer. — J'ai connu une vieille femme qui m'a dit avoir été fouettée, étant enfant, pour avoir pris des pommes dans un verger qui subsistoit sur le même emplacement qu'occupe aujourd'hui cette même Maison de Ville.

Plusieurs rues ont des trottoirs des deux côtés, pavés de pierres plates & ornés de platanes dont l'ombre, dans l'été, est également utile aux passans & aux maisons. Ici, on trouve l'union de la propreté Hollandoise, avec le goût & l'architecture Angloise ; les maisons y sont finies, distribuées & peintes avec le plus grand soin ; les Marchands y sont intelligens, habiles & riches, & les Artisans très-adroits, sur-tout les Charpentiers ; les Ebénistes & les Menuisiers : la pierre étant rare, presque toute la Ville est bâtie en briques. Que ceux qui, comme moi, ont éprouvé

éprouvé à quel point les habitans de cette Ville poussent l'hospitalité , leur rendent la justice qu'ils méritent. New-York étant le rendez-vous fixe des paquebots Anglois , cette Ville est nécessairement la première où abordent les étrangers Européens ; l'accueil qu'ils y reçoivent est bien suffisant pour leur donner une haute idée de la générosité Américaine , ainsi que de l'affabilité simple & cordiale qu'ils doivent éprouver dans les autres Villes du Continent.

Je n'en connois point où les comestibles de toute espèce soient à meilleur marché & en plus grande abondance ; la viande , le lard , les jambons , le mouton , le beurre , le fromage , les farines , le poisson & les huîtres , tout concourt à y rendre la vie saine & à bon marché ; aussi tout le monde y vit à l'aise , tout le monde s'y nourrit d'excellens alimens , sans en excepter le plus pauvre Manœuvre. Je pourrois vous nommer vingt-quatre espèces différentes de poissons à coquilles , & cinquante-sept à écailles ; chaque saison en fournit qui ne paroissent que pendant une période limitée : chaque barque de Pêcheurs est toujours suivie d'un très-petit bateau , construit de bois de cèdre & rempli de trous. — C'est dans ces réservoirs ambulans que tout le poisson vient au marché de New - York ; la quantité d'huîtres qu'on y apporte de toutes parts est sur-

prenante ; toutes les grandes baies de l'Isle-Longue , ainsi que le Havre , en sont remplies : elles valent communément 36 s. le cent.

Les rues sont souvent nettoyyées , & sont éclairées pendant les nuits obscures. On y compte trois mille quatre cents maisons , vingt-huit mille habitans , & vingt Eglises (1) appartenantes à différentes Sectes. On y voit avec plaisir un Collège d'une belle Architecture ; il est muni d'une bonte Bibliothèque , & d'un grand nombre d'intruments de Mathématique d'un grand prix : on regrette seulement que cette nouvelle Académie n'ait pas été bâtie plus loin de cette Capitale , dans quelque retraite champêtre , où les Ecoliers eussent été relégués loin du tumulte du commerce , des dissipations & des plaisirs , toujours fréquens dans les grandes Villes. — On a bâti dernièrement , à une distance convenable de New-York , sur un terrain

(1) La Ville de New-York compte vingt Eglises dans ses murs , à savoir , trois Episcopaliennes , les plus belles du Continent ; l'une d'elles à un Portique soutenu par des colonnes de pierre de soixante pieds de hauteur ; une Juive ; une Calviniste Française ; une Calviniste Allemande ; une Calviniste Réformée ; une Méthodiste ; deux Presbytériennes ; une Ancienne Hollandoise , la première de toutes ; deux Nouvelles Hollandaises ; une Anabaptiste ; une Sécider ; deux Quakers ; une Morave & deux Luthériennes.

élevé non loin de la rivière d'*Hudson*, un magnifique Hôpital pour les Matelots, dont l'Architecture, l'emplacement & l'établissement font beaucoup d'honneur aux bons Citoyens qui l'ont fondé, ainsi qu'au Corps Législatif qui l'a adopté. — C'est un Corps Politique, incorporé par un acte d'Assemblée, & gouverné par des personnes électives; la manutention en est très-soigneusement veillée : après que les sommes supposées nécessaires furent avancées par les Souscripteurs, l'Assemblée de la Province leur accorda un supplément très-considérable.

Il y a une Chambre de Commerce, dont les Membres sont incorporées par un acte de l'Assemblée. Trois personnes de ce Corps, choisies tous les mois par le reste, décident, sans frais & sans délai, toutes les disputes mercantilles qui leur sont présentées.

Cette ville jouit aussi d'une Société Marine; également incorporée; elle est composée d'un grand nombre de Souscripteurs qui en ont fourni les premiers fonds. Elle donne des pensions annuelles & autres secours aux veuves & aux enfans des Maîtres de Navires & autres Marins qui, pendant un certain nombre d'années, ont mis dans les fonds de la Société une portion de leur paie annuelle. Le bien qui résulte de cette institution est inappréciable. Elle jouit d'un fonds de

plus de 30,000 (1) & il augmente tous les jours.

On se flatte que, dans peu, New-York va être abondamment fournie, de la quantité d'eau nécessaire pour l'usage des maisons & le rafraîchissement des rues. On y érige actuellement une pompe à feu, dont le piston est d'onze pouces de diamètre, qui doit avoir dix mouvemens dans une minute, & fournir cinquante-huit pots d'eau à chaque mouvement du balancier (2). Tous les habitans de cette Ville sont divisés en Compagnies, dont les Membres sont obligés d'avoir, suspendus dans le vestibule de leurs maisons, un certain nombre de seaux de cuir, ainsi qu'un certain nombre de poches : ils sont obligés de se porter aux incendies avec la plus grande célérité, d'y aider les Pompiers, d'y maintenir l'ordre, d'y porter de l'eau, & de sauver les effets des malheureux.

Il y a en outre, dans la ville de New-York, une Compagnie d'Assurance, très-bien composée & très-riche ; elle tend à animer, à encourager le Commerce.

Cette Ville est environnée d'eau de presque tous les côtés ; car, à une petite distance, un

(1) 394000 livres tournois.

(2) Cette pompe a été entièrement détruite par la guerre ; & cette Ville a perdu dix-sept cens maisons.

ruisseau venant de la rivière du *Nord*, se jette dans le *Sound*, & par le moyen d'une foible dépense, on y auroit fait un canal qui auroit rendu la Ville une île parfaite. J'ignore pourquoi cela n'a pas été fait; on ne peut y arriver que par eau, excepté du côté de *King's-bridge*, où un pont étroit unit l'île de *Manhatan* avec le Continent. Du côté de *Jersey*, on ne peut y aborder que par le bac de *Paulus Hook*, à travers la rivière de *Hudson*; du côté de l'île-Longue, que par le bac de *Brooklin*: ces bras de mer ont presque une demi-lieue de largeur. — Les habitans de la partie orientale du Nouveau-Jersey, profitent de l'avantage de leurs rivières, qui se déchargent dans la baie de New York, pour transporter à cette Ville, sur des chaloupes pontées, toutes leurs denrées; le *Sound* y amène la plus grande partie de celles que produit la province de *Connecticut*; la grande rivière du *Nord*, celles de l'intérieur de la vaste Région qu'elle arrose, & les vaisseaux étrangers arrivent par *Sandy-Hook*, sur lequel il y a un beau *Phare*, qui a cent vingt pieds de hauteur.

Rien n'est plus beau, rien ne donne au Spectateur contemplatif une plus haute idée des richesses de cette Ville, ainsi que de la nature d'un commerce heureux & libre, que cette multitude de vaisseaux de toutes les grandeurs, qui, sans

cesse , louvoyent dans cette Baie pour sortir de la rade ou pour arriver à la Ville ; telle est la raison pour laquelle tant d'affaires s'y font sans bruit & sans voitures.

Il n'y eut jamais d'Isle plus stérile que celle de *Manhatan* , sur la pointe de laquelle New-York est bâtie. — La richesse & l'industrie des habitans par-tout y a forcé la Nature , & par-tout a vaincu les obstacles qu'elle y avoit mis. L'œil d'un Européen est agréablement surpris , quand il voit l'intérieur de ce désert cultivé & rempli d'habitations , ces rivages escarpés , applanis , convertis en délicieux jardins , ornés de maisons élégantes , de jolies retraites , plantés avec des arbres fruitiers , devenus des prairies ou des champs labourables. — Ce spectacle est plus touchant encore que celui qu'offre la Ville , parce que tous ces miracles ont exigé une industrie , une persévérance , un goût pastoral & champêtre , que je préfère à celui du commerce , & qui est vraiment édifiant , quand on les trouve réunis dans les mêmes personnes.

Cette Province , comme vous le savez , produit les plus belles farines du Continent ; elle en exporta , l'année passée , 250,000 barrils , outre plus de 120,000 boisseaux de froment , & pour plus de 300000 liv. sterl. d'autres articles. Ces farines sont manufacturées dans des

moulins dont la beauté & le mécanisme vous ont surpris bien des fois; j'en connois plusieurs dont la simple construction a coûté 100000 liv. tournois. — Les Réglemens que l'Assemblée Provinciale a faits en 1772 au sujet de l'exportation de ces farines, sont sages & utiles.

On voit dans le voisinage de l'Isle-Longue, des moulins à double mécanisme (1), qui ne vont qu'avec la chute de la marée; les eaux du flot sont contenues par des digues dans les rivières d'eau salée qui, de toutes parts, intersectent les nombreuses prairies Salées, éparées sur les côtes & dans les baies de cette Isle. — Je ne connois rien de si beau, ni de si frappant que la navigation sur la rivière du Nord, depuis New-York jusqu'à Albany, quoique les rivages de ce Fleuve soient, en général, très-âpres & très-escarpés. La côte de *Tappan* (2) offre à l'œil étonné du Voyageur, une muraille perpendiculaire dans l'espace de plus de vingt milles, qui a au moins cent pieds d'élévation. Mais le plus grand phénomène qu'offre cette belle Rivière, est son passage à travers les montagnes appelées

(1) Ce double mécanisme tend à accélérer le mouvement des meules qui iroient trop lentement si elles n'étoient conduites que par le nombre ordinaires des roues.

(2) Orange Town.

High-Lands ; elles ont plus de vingt milles de large ; & comme si la main du Créateur les avoit coupées exprès , elles offrent un passage libre & plus profond encore aux eaux de ce Fleuve , que par-tout ailleurs ; car les plus grands vaisseaux pourroient y mouiller (1), quoique la profondeur de la Rivière ne soit que de quinze pieds avant d'y arriver & en en sortant. Ces montagnes sont effrayantes à voir des deux côtés , car elles sont coupées presque perpendiculairement : les masses de rochers & de marbre sur lesquelles elles sont fondées , sont également perpendiculaires sous les eaux , & à une profondeur énorme. — On peut faire la même observation sur presque toutes les grandes Rivières de ce Continent , qui coupent à angle droit toutes les chaînes des montagnes qu'elles traversent ; sans ce phénomène extraordinaire , tout ce Continent ne seroit qu'un vaste Lac , & les hommes n'auroient jamais pu l'habiter. Avant de quitter ce beau Fleuve , je ne puis résister au plaisir de vous raconter l'histoire de deux espèces d'aigles qui , tous les ans , viennent faire leurs nids sur ses bords. — Au retour de chaque été , la basse de mer , poisson pesant entre quarante & cinquante

(1) La rivière conserve une profondeur de plus de deux cents pieds dans son passage à travers les montagnes.

livres , vient y chercher un asyle pour y déposer ses œufs : deux espèces d'aigles paroissent alors , & présentent un spectacle bien singulier. — Le premier de ces oiseaux est l'*Aigle-pêcheur* , qui , toute l'année , habite les rivages de la mer , & se nourrit de poisson : il ne manque jamais d'accompagner la *basse* dans son émigration périodique ; il la suit dans son passage , & possède l'art de l'attraper. — Pour cet effet , il s'élève si haut qu'il est à peine possible de le distinguer dans les airs ; de ce point sublime , son œil perçant aperçoit aisément ces gros poissons qui se jouent sous les eaux : aussi-tôt qu'il a fixé son choix , il descend avec la rapidité de la foudre. Le Spectateur attentif , qui l'avoit presque perdu de vue , peut à peine le suivre dans sa chute précipitée ; souvent il ne le retrouve que par le bruit qu'il fait en frappant l'eau , & par l'agitation qu'il y cause. — Il s'y plonge , j'ignore à quelle profondeur , & disparaît. — Dans l'espace d'une demi-minute ; on le revoit avec étonnement surnager & s'élever avec un gros poisson dans ses talons : excédé de ce poids , il agite ses aîles avec plus de vélocité qu'auparavant. Il arrive enfin à une hauteur égale à celle de son nid : alors il y vole. Dans ce moment , l'*Aigle à tête chauve* (1) , qui ne manque

(1) Bald Eagle, ou Aigle à tête chauve, c'est un bel

jamais de s'établir dans son voisinage , & que la disette de gibier a forcé d'abandonner les *Montagnes Bleues* sa patrie , se prépare au combat & à l'exercice de l'adresse la plus surprenante : il a suivi de vue son antagoniste ; il connoît le moment précis , & jamais ne le manque. — Cet aigle aime le poisson ; sans cependant pouvoir l'attraper ; & connoissant toute la supériorité qu'il a sur l'*Aigle-pêcheur* , il quitte l'arbre qui fait sa demeure , il s'envole , & le poursuit avec la plus grande vélocité. L'autre , accablé d'un poids qu'il peut à peine soutenir à la vue de son ennemi , se dégage de sa proie & s'enfuit : à peine commence-t-elle à tomber , que l'*Aigle des montagnes* s'élançe après elle , & , avec une adresse étonnante , la rattrape & la saisit avant qu'elle soit replongée dans la rivière : triomphant de son heureux succès , il l'emporte à son nid , où il en nourrit ses petits.

Il n'y a point de Religion particulière établie dans cette Province ; elles y sont toutes tolérées , excepté la Romaine. La raison est que cette région fut jadis concédée au Duc d'York & d'Albany , frère de Charles II , qu'on soupçonnoit , dans ce

oiseau , d'une force proportionnée à sa grandeur , sa tête est blanche , il vit pendant le reste de l'année dans les *Montagnes Bleues*.

tems là , d'être de cette Communion ; & comme on dit qu'elle est dominante , on craignit qu'une fois introduite dans cette Colonie , elle ne cherchât à opprimer les autres.

Le Gouvernement étoit composé d'un Gouverneur , d'un Conseil nommé par le Roi , & d'un Corps législatif , choisi par les Habitans de tous les Comtés qui , tous les hivers , s'assembloient à *New-York* pour y promulguer les Loix dont la Province prévoit avoir besoin , & veiller aux dépenses , aux recouvremens , & à l'emploi des taxes. — Je ne vous dirai rien de l'Isle de *Nassau* , appelée l'*Isle-Longue* , à cause de sa longueur de cent vingt milles. — Cette Isle est un petit épitome de l'Univers ; on y voit un peu de tout ce qu'il contient ; son voisinage de la mer lui fournit les baies & les havres les plus commodes , des prairies salées & fraîches , des montagnes & des plaines , (vous connoissez celles qu'on appelle *Hamstead*) (1) des terres de la plus

(1) Les plaines de *Hamstead* , sur l'*Isle-Longue* , ont quarante-cinq milles de long , sur dix de large ; elles nourrissent un nombre infini de moutons. Les Villes circonvoisines de cette plaine ont formé des Réglemens extrêmement sages , pour la conduite de ce grand troupeau. Ces Villes sont *Hamstead* , *Jéricho* , *Jérusalem* , la *Jamaïque* , & *Oysterbay*.

grande fertilité, ainsi que des plus mauvaises ; des lacs & des étangs , des bourgades & des villes , des forêts des plus beaux arbres , & des forêts de misérables pins. — La population & les productions seules de cette Isle sont très-considérables. — La Province de New-York. exporta , il y a quelques années , pour 525000 liv. st. de denrées , & en importa pour 531000 liv. st. ; elle contient , dit-on , deux cent cinquante mille habitans , Hollandois , François , Allemands , Anglois , Ecoissois & Irlandois.

Sherburn, 30 Août 1771.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE NANTUCKET.

OUI, je le fais, vous avez lu plusieurs relations de nos Provinces ; mais qu'elles sont imparfaites ! — Il y a dans ce grand tableau mille nuances nouvelles & intéressantes , que les Auteurs ont négligées. — Ils ne nous parlent que de l'époque de nos établissemens ; que de l'esprit de nos différentes chartes , que de nos anciennes guerres , ou plutôt , de nos anciennes injustices envers les Sauvages ; & ils ont négligé de vous peindre le génie différent des habitans de chaque

Province, leur genre d'Agriculture, leurs mœurs ; leur industrie, les ressources innombrables par le moyen desquelles l'indigent industrieux peut acquérir une subsistance honnête & la transmettre à sa postérité. — Ou ces Ecrivains n'ont point résidé parmi nous, ou ils ont négligé tous ces détails, qu'il seroit cependant si aisé de rendre intéressans ; peut-être aussi ont-ils cru nos sociétés trop jeunes, pour avoir des nuances marquées & dignes d'être observées.

Cependant, les grandes variétés qui se trouvent dans nos climats, dans nos Gouvernemens, dans nos occupations ; les différentes circonstances qui ont occasionné tous ces établissemens, les différentes souches de notre population, leur présentent un vaste champ. — Quelle tâche instructive & agréable, de tracer toutes ces idées, de suivre attentivement le développement graduel de tous ces événemens, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'au *Mississipi* ! — L'Histoire n'offre rien de plus digne de son pinceau : — Hé quoi ! dédaignerait-elle de parler d'un peuple naissant, parce qu'il n'a pas encore fait rougir la vertu, par les fraudes de sa politique, & parce qu'il n'a pas encore ensanglanté la terre ?

Convaincu de mon *inhabileté* à vous conduire, au milieu d'un champ aussi vaste, je me contente aujourd'hui de chercher quelqu'endroit qui vous

s mauvaises ;
rgades & des
rbres, & des
population & les
t très-considé-
k. exporta, il
00 liv. st. de
00 liv. st. ; elle
quante mille
Allemands,

rn, 30 Août 1772.

I O N
UCKET.

lusieurs rela-
elles sont im-
tableau mille
que les Au-
arlent que de
de l'esprit de
os anciennes
es injustices
ligé de vous
ns de chaque

soit presque inconnu , & qui cependant puisse vous intéresser. — Mais où trouverai-je ce canton ? Une foule d'établissmens se présentent de tous côtés ; chacun d'eux offre un aspect différent , porte un caractère particulier , quoique tous semblent réunir ce qui est essentiel au bonheur des hommes , la liberté & l'amour du travail.

Sur les côtes maritimes qui abondent en poissons , la pêche fournit à la subsistance & à la richesse des uns ; d'autres abattent ailleurs les pins qui bordent les grandes rivières , & en forment des radeaux qu'ils conduisent avec une adresse infinie , à travers *cent courans rapides* , vers les ports de mer , où ils sont employés à l'usage de la Marine ; plus loin , ils construisent des vaisseaux pour toutes les nations ; dans le sein des montagnes , on fabrique le fer , l'acier , les canons & les ancres nécessaires à la Marine ; dans les lieux convenables , ils convertissent les troncs d'arbres en planche de toutes les dimensions , par le moyen de moulins à scie de la plus grande beauté ; presque par-tout où la charrue peut tracer des sillons , ils cultivent la terre , élèvent des bestiaux , défrichent & enclosent des champs nouveaux , embellissent la nature par leurs travaux , & peuplent les déserts.

Je connois un endroit où on ne fait aucune de ces opérations ; malgré cela il nous récom-

penfera , j'en fuis sûr , de l'infpection minutieufe que nous allons en faire ; fon terrain eft infructueux , fon étendue très-bornée , & fa fuaion incommode. Ce canton ne poffède aucuns matériaux pour la bâtiffe des vaiſſeaux , ni pour la conſtruction des maifons ; on n'y trouve ni pierre , ni carrière : il femble n'avoir été peuplé que pour démontrer ce que les hommes peuvent faire , quand leur génie jouit en paix de toute l'étendue de ſes reſſorts , & quand leur induſtrie eſt libre & ſans entraves. — C'eſt ici où je puis vous faire obſerver les heureux effets de la ſagacité & de la perſévérance ; & vous donner des preuves d'un nouveau genre de proſpérité qui n'a jamais eu d'autre baſe , jamais joui d'aucune autre aſſiſtance que de celle du bon ſens , de la ſimple raifon & de la liberté.

C'eſt pour moi la ſatiſfaction la plus douce , dans l'examen des parties qui compoſent ce grand Continent , quand je vois proſpérer les travaux des habitans ; quand je vois , qu'en verſant des ſueurs , ils peuvent acquérir une honnête fortune ; quand , après avoir ſurmonté leurs premières difficultés , ils vivent à leur aïſe & laiffent à leur poſtérité l'abondante ſubſiſtance qu'ils avoient ſi bien méritée. — Mais cette proſpérité vient de la douceur du climat , de la fertilité particulière du ſol , je partage avec eux

tout le bonheur dont ils jouissent, il est vrai ; mais je ne m'arrête que peu de tems avec eux ; ce spectacle n'offre rien qui me montre ce que peut l'homme.— Mais quand , au contraire , je rencontre quelques Cantons stériles , fertilisés à forces de travaux ; quand je vois l'herbe croissante où nulle herbe ne croissoit auparavant , les moissons succédant aux ronces , des maisons aux cabanes , des richesses enfin acquises par les moyens les plus extraordinaires : là , je m'arrête ; ces objets deviennent le sujet de mes recherches , de mes plus douces spéculations.— Je laisse avec plaisir les premiers Colons , sillonnant leurs champs féconds , & je retourne avec empressement contempler ceux qui ont vaincu tant de difficultés , qui ont surmonté tant d'obstacles , par la persévérance , par la sagesse , & par le courage laborieux.

Je ne prétends point écrire les Annales de l'Isle de *Nantucket* , ses habitans n'en ont point ; car ce n'est point un peuple de Guerriers : je ne veux que raconter simplement l'Histoire de leurs travaux , depuis l'époque de leur arrivée jusqu'à ce jour. Le seul but que je me propose , est de vous tracer les moyens par lesquels ils se sont élevés de leur premier état , au bonheur civil & à l'opulence qu'ils possèdent aujourd'hui ; & de vous donner une esquisse de leurs Coutumes , de leur Religion,

de

de leurs Mœurs, de leur police, Pêches, Commerce & Gouvernement.

J'observe avec plaisir que nulle sédition, nulle convulsion politique, n'a jamais terni la gloire de cet établissement, & n'a jamais agité ou retardé le bonheur de cette société isolée; il ne fut point fondé sur l'intrusion, sur le droit du plus fort, sur la violence & le sang, comme tant d'autres. — Il tire sa première origine, d'un côté, de la nécessité (ce grand principe d'action); de l'autre, du consentement & de la bonne volonté : depuis cette époque, tout n'a été qu'une suite non interrompue de paix & d'industrie.

Les Fondateurs de cet établissement n'avoient cependant jamais entendu parler de *Lycurque* ni de *Solon* : tout ce qu'on voit aujourd'hui à *Nantucket*, loin d'être l'ouvrage de personnes éminentes, ou de puissans Législateurs, n'a été commencé & conduit à la perfection où nous le voyons, que par de simples Colons, qui n'avoient pour toute richesse que l'industrie & la persévérance naturelle à tous les hommes, quand ils sont encouragés, protégés par un Gouvernement juste & bienfaisant. — Une Isle sablonneuse, contenant à peine vingt-trois mille acres, qui ne produit ni pierres, ni bois, dont la surface n'offre aux yeux ni prairies, ni sol labourable, possède une Ville composée de plus de cinq cens maisons, habitée par

plus de cinq mille habitans ; compte dans son havre plus de deux cens voiles ; emploie année commune deux mille cent cinquante Matelors. — Croiriez - vous , mon ami , que ce terrain puisse nourrir quinze mille moutons , cinq cens vaches , deux cens chevaux , & que plusieurs des habitans de *Sherburn* aient acquis des fortunes de plus de vingt mille guinées ? Ce sont cependant autant de faits indisputables.

Si cette Isle eût été placée dans le voisinage d'une grande Monarchie , elle n'auroit jamais nourri que quelques foibles peuplades de Pêcheurs qui , écrasés sous le poids des taxes , enchaînés par mille entraves , & intimidés par l'aspect des vaisseaux de guerre , n'auroient jamais poussé leurs projets ni leurs espérances au-delà d'une subsistance foible & précaire. — Ils n'auroient jamais connu cette hardiesse de spéculation , cette fécondité de projets , si naturelle aux habitans de *Nantucket* , qui les a élevés au rang d'Armateurs , de Marchands , & des premiers Pêcheurs de baleine. — Ils vont au Nord , sous la Ligne sur les côtes de Guinée , du Brésil , ils vont , à la vue d'un autre Pole , attaquer cet énorme poisson qui , par sa force & sa vitesse , semble être indomptable pour l'homme.

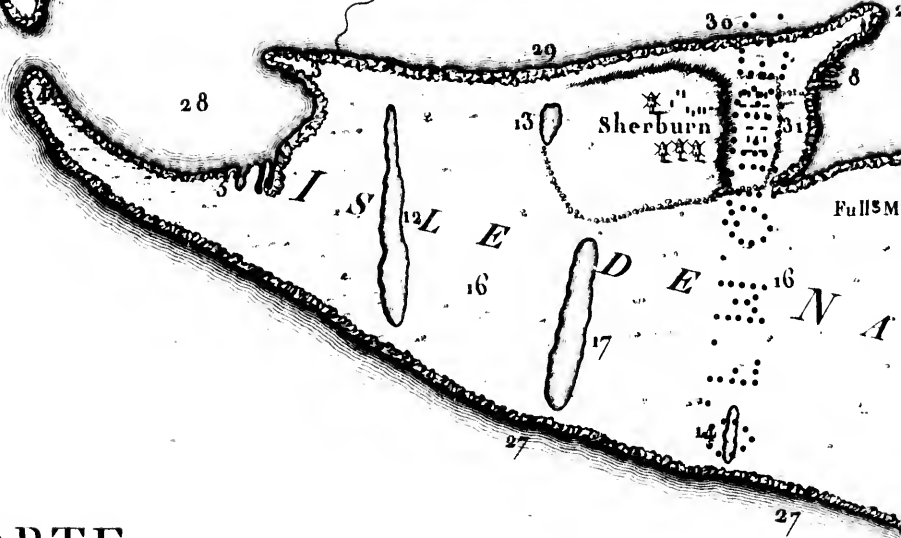
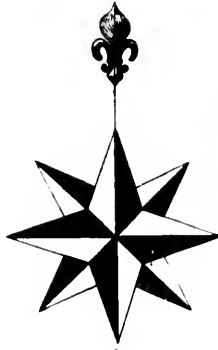
Cette Isle n'a rien de remarquable que ses habitans ; ils sont encore logés dans leurs pre-

ote dans son havre
loie année com-
nte Matelots. —
ce terrain puisse
inq cens vaches,
eurs des habitans
tunes de plus de
ependant autant

ans le voisinage
n'auroit jamais
euplades de Pè-
ds des taxes, en-
ntimidés par l'af-
auroient jamais
pérances au-delà
caire. — Ils n'au-
essè de spécula-
ers, si naturelle
i les a élevés au
ds, & des pre-
vont au Nord,
inée, du Brésil,
le, artaquer cet
e & sa vîtelle,
omme.
quable que ses
ans leurs pre-

Renvois de l'Île de Na

- 1 Pointe Coiton
- 2 Pointe de Brandt sur l'extrémité il y a un beau Ehard
- 3 Pointe aux Anguilles
- 4 Pointe de Smith
- 5 Ruisseau des Anguilles amers
- 6 Champs de Rasconsset
- 7 Pointe aux Sables
- 8 La Ville, les Quais et les Magasins
- 9 Marais où on pêche les huîtres
- 10 Champs de Crosskaty
- 11 Petit District de Squam
- 12 Long Etang



CARTE
DE L'ÎLE

DE NANTUCKET,

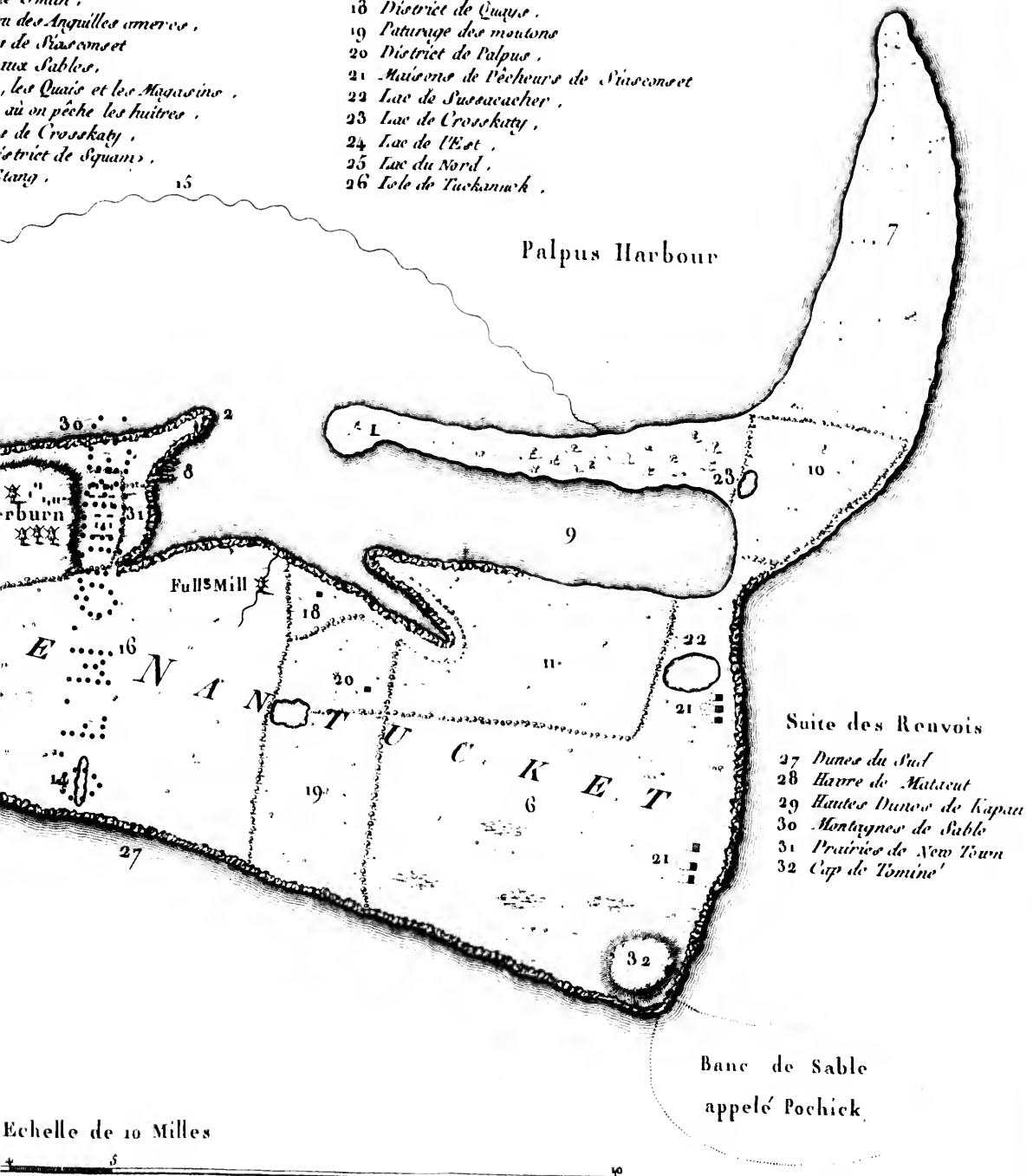
pour les Lettres d'un Cultivateur Amériquain.

Echelle de 10 Milles



Reuvoir de l'Île de Nantucket
 Coiton
 de Brandt sur l'extrémité de laquelle
 un beau Echaré,
 aux Anguilles,
 de Smith,
 ou des Anguilles amères,
 de Siscoonset
 aux Sables,
 les Quais et les Magasins,
 où on pêche les huîtres,
 de Crosskaty,
 le District de Squam,
 l'Etang.

- 13 Etang des Moutons.
- 14 Etang de Miammet.
- 15 La barre sur laquelle il y a 3 Pds d'eau.
- 16 Lots de Titankimah.
- 17 Lac étroit.
- 18 District de Ququo.
- 19 Paturage des moutons.
- 20 District de Palpus.
- 21 Maisons de Pêcheurs de Siscoonset.
- 22 Lac de Sussacacher.
- 23 Lac de Crosskaty.
- 24 Lac de l'Est.
- 25 Lac du Nord.
- 26 Isle de Tuckanuck.



- Suite des Reuvoir
- 27 Dunes du Sud
 - 28 Havre de Matcat
 - 29 Hautes Dunes de Kapan
 - 30 Montagnes de Sable
 - 31 Prairies de New Town
 - 32 Cap de Tomine

Echelle de 10 Milles





CARTE
DE L'ÎLE
DE NANTUCKET,
pour les Lettres d'un Cultivateur Américain.



Gravé par P. F. Tardieu

nières cabanes , & ils y ont encore leurs premières vertus ; point de citadelles imposantes , pas même une simple batterie pour empêcher l'approche d'un ennemi , ou pour annoncer quelque heureuse nouvelle ; quant à leur culture , ils ne connoissent que celle qui est absolument utile.

Cette Isle est située sous la latitude de 41° , $10'$, cent milles Nord-Est du *Cap Cod* ; 27 milles Nord d'*Hyannés* , ou *Bardstable* , petite ville sur la péninsule de *Namsét* (1) ; 21 milles Ouest par Nord du *Cap-Pog* , sur l'Isle de *Marthre* ; 50 milles Ouest par Nord de *Woodhole* , sur l'Isle d'*Elisabeth* ; 80 milles Nord de *Boston* ; 120 milles de l'Isle de *Rhodes* ; 800 milles Sud des *Bermudes*. La ville de *Sherburn* , contient cinq cens trente-sept maisons ; elles sont toutes bâties de charpente , le dedans en est latté & plâtré , leurs plus belles chambres sont couvertes de beau papier , le dehors est doublé de planches de cèdre , polies à la varlope , artistement jointes ensemble & décentement peintes : chaque maison a une cave de même dimension , bâtie en pierres , élevée de deux à trois pieds au-dessus du niveau de la terre. — Rien ne peut être plus simple que

(1) *Namsét* est l'ancien nom Sauvage de la grande Péninsule du *Cap Cod*.

ce genre d'Architecture : leur unique ornement intérieur & extérieur , consiste dans la commodité & dans la propriété. — Je n'en connois qu'une qui soit bâtie en brique ; elle appartient à M. * * * , un des plus riches Citoyens de l'Isle. Observez que tous les matériaux de ces maisons viennent du Continent. — Cette Ville est construite sur un côneau sablonneux qui , du rivage , s'avance graduellement vers la campagne : le Havre est commode , & à l'abri de tous les vents. — On ne voit ici que deux Eglises : la première appartient à la Société des *Amis* ; la seconde à celle des *Presbytériens*. — On voit dans le milieu de cette Ville un bâtiment isolé , aussi simple que tous les autres : c'est leur *Maison-de-Ville* , où s'administre la Justice , où se tiennent les Comptes , où sont conservés les Registres publics : dans le voisinage est le marché. — Les champs voisins de la Ville , fertilisés par l'industrie de ces bonnes gens , rapportent aujourd'hui des grains & des légumes. Les rues de *Sherburn* ne sont ni si droites , ni si régulières que je m'y étois attendu , sachant que cette Ville avoit été fondée par des hommes qui observent la plus grande régularité dans tout ce qu'ils font , & chez qui l'ordre & la méthode président. Plusieurs de leurs rues sont ornées de pêchers & de cerisiers , ainsi que les champs voisins : l'air & le

voisinage de la mer empêchent les pommiers d'y venir.

Quoique cette Isle ne soit chargée d'aucune montagne , elle a cependant une surface très-inégale ; ces inégalités forment plusieurs vallées & quelques marais couverts de l'herbe appelée *bleubent*. Ces marais leur fournissent aussi de la tourbe excellente , dont les plus pauvres se chauffent. On compte quatorze petits lacs de différentes dimensions : les uns , par leurs directions transversales , facilitent la division de l'Isle en différens cantons , pour l'usage de leurs bestiaux ; les autres abondent toute l'année en poisson & en gibier.

Les rues de la Ville ne sont point encore pavées ; mais cet inconvénient est de peu de conséquence , parce qu'elles ne sont jamais remplies de voitures de campagne , & parce qu'ils ne se servent de celles de la ville , que quelque tems avant le départ & après l'arrivée de leurs flottes. — La première chose qui me frappa , après mon débarquement , fut l'odeur que je sentis : cette odeur vient de la grande quantité d'huile de baleine , qui est le premier commerce de cette Ville ; c'est un inconvénient inévitable , & auquel on s'accoutume bientôt ; c'est un mal que la propreté , si naturelle à ces gens-là , ne peut empêcher ni prévenir. — Cette huile est

leur principale récolte , c'est de leur singulière adresse à attraper les baleines , de leur hardiesse , de leur étonnante navigation dans tous les climats , que résultent leurs richesses. — Il y a dans le voisinage des quais de débarquement , plusieurs magasins vastes , commodes & bien bâtis , où ces huiles sont déposées , ainsi que les matériaux nécessaires à l'armement , l'expédition & le radoub de leurs vaisseaux. — Ils ont trois jetées principales de trois cens pieds de long , autour desquelles on trouve ordinairement dix pieds d'eau. — Semblables à celles de *Boston* , elles sont construites de troncs d'arbres , apportés du Continent , remplies de pierres & recouvertes de gravier. — Un espace très-considérable entre ces quais & les premières maisons de la ville , facilite le débarquement & l'embarquement des marchandises ; ce qu'ils font par le moyen de leurs petites charrettes à un cheval , les seules voitures en usage sur cette Isle. — Ces quais , ces jetées , si propres , si commodes & si bien construites , donnent à un étranger une haute idée de l'industrie des habitans , ainsi que de la prospérité de leur ville : trois cens voiles peuvent aisément aborder autour de ces jetées à l'abri des vents & des flots. — Quelques jours après l'arrivée de leurs flottes , le bruit & le mouvement qui se fait sur cette place , vous feroit imaginer

que *Sherburn* est la capitale d'une province opulente & considérable. — Ils ont bâti un Phare élevé, solide & élégant, sur la pointe de terre qui forme la partie occidentale du havre, où tous les soirs on allume un feu. La Péninsule connue sous le nom de *Coitou*, met le havre à l'abri des plus mauvais vents.

Si, du côté de la mer, la vue de tant de vaisseaux, de tant d'activité & de tant d'affaires, inspire les réflexions les plus instructives; de l'autre, les champs voisins de cette ville en occasionnent de non moins satisfaisantes. — Avec une persévérance & une sagacité qui excite l'étonnement & l'admiration, les habitans de cette Isle ont trouvé le moyen de fertiliser les sables de ce voisinage. — Les boues de leurs rues, le fumier de leurs vaches, le parquement de leurs moutons, les vases de leur havre, les pailles, les engrais du Continent, tout leur a servi; ils ont cherché & épuisé tous les moyens, pour donner de la consistance à ces sables, & ils y ont réussi. — Ils y ont employé autant d'industrie & d'argent que si une immense population eût déjà rempli toute la surface du Continent, & que si ce lieu fût le dernier de la terre où les hommes pussent habiter. Les champs voisins de *Shetburn* rapportent aujourd'hui du maïs, des pommes de terre excellentes;

des *squashes* (1), des *potirons*, des pois, des fèves, des haricots, du houblon, du seigle, des navets, du trèfle, du farrasin, &c.

Sur l'endroit le plus élevé, ils ont construit quatre moulins à vent, qui réduisent en farine les grains qu'ils cultivent ou qu'ils achètent. — Peu loin de là est la maison où ils manufacturent leurs cables & les cordes nécessaires aux agrès de leurs vaisseaux.

A une petite distance des rivages du havre, & des jetées de la Ville, on voit, avec plaisir & surprise, une excellente prairie, enclosée avec soin & formée avec des dépenses qui annoncent combien le foin est rare & utile à *Nantucket*.

Vers la pointe de *Shémah*, le terrain y est plus plat & moins stérile : — c'est-là qu'ils ont enfermé un espace considérable, où ils cultivent en commun leurs récoltes annuelles. — On ne voit sur cette Isle que peu de plantations, parce qu'on n'y trouve que peu d'endroits qui admettent la charrue, sans l'aide de beaucoup de préparations dispendieuses & indispensables; de beaucoup de

(1) *Squashes*, espèces de Gourdes excellentes à manger, dont nous avons appris la culture des Sauvages, & dont le goût est exquis, particulièrement quand elles sont cuites sous les cendres.

bois pour enclorre les champs, & de beaucoup de fumier.

Cette Isle fut concédée à vingt-sept Propriétaires, en 1761, sous le sceau de la Province de *New-York* qui, dans ce tems-là, réclamoit toutes les Isles, depuis les montagnes de *Nevisink*, près *Sandy-Hook*, jusqu'au *Cap Cod*. — Les premiers habitans, trouvant leur nouvelle acquisition stérile & peu convenable à l'Agriculture, convinrent de ne la point diviser; ils se trouvèrent forcés de jeter les yeux sur la mer qui les environnoit; sa richesse les détermina bientôt à devenir Pêcheurs: pour cet effet, ils cherchèrent un havre, au fond duquel ils bâtirent une bourgade composée de vingt-sept maisons: telle a été l'origine de *Sherburn* & de toutes les villes du Continent; ils arpentèrent ensuite tout le terrain de la baie, qu'ils divisèrent en vingt sept portions de quatre acres chacune, ce qui fut appelé *lots de domicile* (1). C'étoit une heureuse idée; car à quoi bon auroient-ils désiré d'en posséder davantage? puisque l'inspection du terrain leur annonçoit qu'ils n'en pourroient tirer aucun parti, & qu'ils ne pourroient pas même enclorre leur nouvel héritage; la Nature n'ayant pas planté un seul arbre sur toute l'étendue de cette Isle. — Une surface

(1) *Home lots.*

de quatre acres étoit donc tout ce qui pouvoit leur être nécessaire pour la commodité de leurs pêches, l'emplacement de leurs maisons, & l'espoir de quelque jardin.

Ils convinrent ensuite de jouir du reste de l'Isle en commun ; mais de quelle espèce de jouissance pouvoient-ils se flatter ? — Avec une sagacité admirable, ils prévirent que l'herbe de l'Isle pourroit s'améliorer un jour par l'introduction des moutons ; pour cet effet, ils convinrent que chacun d'eux auroit droit d'en nourrir cinq cens soixante : par cette convention, le troupeau national devoit consister en quinze mille cent vingt ; c'est à-dire, que la partie de l'Isle non divisée, non-seulement serviroit à nourrir pour chacun d'eux le nombre spécifié, mais rendroit leur nouveau domaine idéalement divisible en autant de portions qu'il y avoit de moutons ; portions auxquelles néanmoins nulle quantité de terrain n'étoit assignée ; car, dans ce tems-là, à peine savoient-ils quelle étoit la véritable étendue de leur Isle ; & il auroit été impossible au plus habile Arpenteur d'en avoir combiné la quantité & la qualité que chacun avoit droit de réclamer. — Ils convinrent de plus que, si ce troupeau national amélioreroit le pâturage, une vache représenteroit quatre moutons, & deux vaches un cheval ; & que dans la suite on fixeroit le tarif le plus équi-

table pour déterminer la quantité de terre qui seroit jugée être équivalente au pâturage d'un mouton.

Tel fut le berceau de leur établissement, qui peut véritablement être appelé Pastoral. Plusieurs de ces *titres de pâturages* (1) ont depuis été réalisés sur différens terrains aujourd'hui en culture, devenus la propriété de ceux qui les ont obtenus. — Les autres *titres de pâturages* ont été tant subdivisés, à l'occasion des mariages, que souvent bien des filles se marient, n'ayant d'autres portions que leurs meubles, leur linge, & le privilège de nourrir quatre moutons, ou le droit d'avoir une vache dans le troupeau national : ces droits sont d'autant plus flatteurs, que quiconque en possède un certain nombre, peut espérer de les voir réalisés un jour en terres, par le conseil des Propriétaires (2). Voilà pourquoi ces titres sont si difficiles à obtenir & coûtent toujours beaucoup plus qu'ils ne valent ; ils nourrissent

(1) *Sheep pasture titles, &c.*

(2) Un conseil de Propriétaires, établi par les premiers fondateurs, existe toujours sur cette Isle : devant lui sont portés toutes les disputes Territoriales. Tous les Titres sont recordés dans les Livres du Comté que cette Ville représente, ainsi que tous les Contrats de vente, d'achats, d'échange, &c.

dans l'esprit du possesseur l'espoir de posséder un jour un franc-aleu, où il bâtera une maison qui lui servira d'asyle dans sa vieillesse.

Adieu, ST. JOHN.

Nantucket, 5 Septembre 1772.

DEUXIÈME LETTRE.

L'ISLE DE NANTUCKET.

CETTE Isle n'offre aux Naturalistes ni marbre, ni granits, ni rares végétaux; je n'y connois que peu d'objets dignes d'observations. *Nantucket*, comme les autres Isles, semble être le sommet d'une grande montagne de sable, dont les différentes élévations sous les eaux forment ces bancs si bien connus des Navigateurs, sous le nom de *Nantucket-Shoals*; une partie de la surface de cette Isle est couverte d'*oseille sauvage*, de *five fingers*, de *plain-grass*, de *blue-grass*, de quelques *buissons de cèdre rouge*, & de *chênes nains*; les marais qu'on y rencontre sont beaucoup plus estimés par l'excellente tourbe qu'ils produisent, que par le pâturage de leur surface, quoiqu'on y rencontre dans de certains endroits le *bleu-bent*, qui est une excellente espèce d'herbe. — Tous les

coûteaux qui tendent vers les rivages, sont couverts de *beach-grafs*, mauvais foin quand il est sec, mais excellent étant vert. On voit vers la partie Orientale de l'Isle plusieurs prairies salées (1) assez considérables, elles sont soigneusement enclosées, & produisent aujourd'hui une quantité considérable de cette espèce de foin.

Parmi les lacs de *Nantucket*, les uns sont d'eau douce, & les autres d'eau salée. — Ces premiers ont été produits par l'interruption de l'Océan, tels que les lacs de *Wiwida*, de *Sussaccaher*, de *Crofskaty*, & plusieurs autres. Dans quelque ancien orage les vagues de la mer brisèrent sans doute les foibles Dunes qui défendoient l'intérieur de l'Isle; les espaces submergés se remplirent alors de poissons, qui s'y trouvèrent enfermés à l'arrivée des sables apportés par ces mêmes vagues. — Les habitans s'amusement dans de certaines saisons à ouvrir ces bancs; aussi-tôt que la brèche est faite ils y placent des filets, dans lesquels le poisson se trouve arrêté, en suivant l'élé-

(1) Prairies salées, ce sont des terres basses, dans le voisinage de la Mer, ou de quelque Rivière d'eau salée, qui rapportent un jonc fin & haut, qu'on fauche, & qui fait un foin très-sain pour les chevaux & les bestiaux. Ce foin répandu sur la terre est un fumier excellent & lui procure un grand degré de fertilité.

ment qui s'écoule. Le poisson le plus commun est la *basse tachetée*, le *poisson bleu*, le *tom-cod* (1), le *maquereau*, le *teutag*, la *plis*, la *basse de mer*, l'*anguille*, &c. cette pêche est une des plus grandes fêtes de cette Isle. J'ai eu le plaisir d'assister une fois au desséchement du lac *Wiwida*. Vous m'accuseriez sans doute de partialité & d'ignorance, si j'osois avancer que la joie pure, les récréations simples, mais charmantes, l'exercice, qui forment cette Fête maritime & champêtre, composée des bonnes gens de *Sherburn*, me frappèrent beaucoup plus que ne le feroit la vue d'un de vos Opéra, quoique je ne les connoisse que par les descriptions particulières qu'on m'en a faites. — Les autres lacs procurent aux habitans la facilité de diviser leur Isle en plusieurs cantons, pour le pâturage des bestiaux.

A l'Ouest de *Nantucket*, on trouve le havre de *Mardiket*, formé par *Smith-Point*, au Sud-Ouest, par la pointe des Anguilles au Nord, & par l'isle de *Tuckanuck*, au Nord-Ouest; mais il n'est ni si sûr, ni si commode que celui de *Sherburn*; il y a dans ce havre trois ruisseaux d'eau salée, qui produisent les anguilles les plus amères dont j'aie jamais goûté.

(1) *Tom-cod*, espèce de petite Morue qu'on trouve sur les petits bancs; elle est excellente.

Entre les lots de *Polpice*, à l'Est, la vallée de *Barey*, le lac de *Miacomit*, au Sud, & le *Lac étroit*, à l'Ouest, vers la pointe de *Shémah*, on voit un territoire assez considérable ; c'est le terrain le plus plat & le plus fertile de toute l'Isle ; il est divisé en sept cantons, dont un est régulièrement planté ou semé tous les ans, par la partie des habitans qui y a droit ; ce District est appelé la *Plantation commune*, ou les Lots de *Tétoukemah*. Admirable expédient ! car si chaque petit propriétaire étoit obligé d'enclorre sa propriété, cette séparation de champs exigeroit une quantité prodigieuse de poteaux & de palissades (1), qu'il faut aller chercher au Continent, & qui coûtent fort cher ; par cette méthode, au contraire, tout est compris dans le même champ, & entouré aux dépens des propriétaires dans la proportion du territoire qu'ils cultivent. D'ailleurs cette espèce de communauté excite l'émulation, unit leurs intérêts, force tous les Colons à cultiver leurs portions avec le plus grand soin possible. — Dans l'espace de sept années, tout ce District se trouve tellement enrichi par

(1) Poteaux & palissades. Tous les Champs de ce pays-ci sont enclos avec des Poteaux plantés de dix pieds en dix pieds, & joints ensemble par cinq palissades plates, placées horizontalement.

le fumier , par la charrue & par le trèfle qu'on y sème après la récolte , que les six septièmes de cette portion de l'Isle , procurent pendant cette intervalle un excellent pâturage au grand troupeau de vaches , appartenant aux habitans de la Ville.

Un Berger les conduit aux différens endroits désignés pour chaque saison , & les ramène régulièrement tous les soirs ; à peine sont-elles arrivées à la vue de la Ville , qu'elles s'empressent de retrouver la maison d'où elles étoient parties le matin , sûres d'y recevoir , en récompense du lait qu'elles rapportent , un petit présent de son , de grain ou de pommes de terre ; telle est à cet égard l'économie de ces bonnes gens. — Ne vous imaginez pas cependant que tous les habitans de *Sherburn* possèdent des terres , ou s'occupent des travaux de la campagne ; le plus grand nombre est en mer sous différentes latitudes , poursuivant les baleines , ou pêchant la morue sur les grands bancs , ou employés dans d'autres expéditions de commerce. — Les Etrangers , pour la plupart Artisans , ne suivent que leurs métiers ; & même , parmi les Insulaires , le plus grand nombre occupé dans leurs comptoirs , de leurs spéculations maritimes , n'ambitionnent pas la possession d'un sol aussi ingrat ; ils se contentent seulement , pour le bien-être de leurs familles , d'un
nombre

nombre assez grand de ces *titres*, pour jouir du lait d'une ou de deux vaches.

Ceux qui, en réalisant ces *privilèges*, ont acquis des terres, s'y sont formé de jolies habitations. — *Polpice* réunit l'avantage d'une situation commode, à la proximité du havre. *Quayes* est petit, mais fertile; l'ami C * * y a fait construire une maison, qui est la plus belle de l'Isle; c'est une retraite bien digne des honnêtes & bonnes gens qui l'habitent; on rencontre dans ce voisinage un joli ruisseau, sur lequel est construit un moulin à foulon.

Vers l'Orient est la portion de l'Isle appelée *Squam*; elle est arrosée d'un ruisseau, sur lequel on voit aussi un second moulin à foulon: ce sont les seuls qui préparent le drap que l'on fait ici. — Leur grand troupeau national fournit annuellement une quantité prodigieuse d'excellente laine (1); une partie est filée & teinte par leurs industrieuses femmes; c'est avec ces étoffes domestiques, (bonnes, quoique un peu grossières) qu'elles vêtissent leurs maris & leurs enfans; le reste est vendu aux familles étrangères, qui ne jouissent d'aucuns *droits de pâturages*. — La partie Sud-Est de cette Isle, appelée *Siasconcet*, est di-

(1) La laine de *Nantucket* est d'une excellente qualité; leur Troupeau national en produit plus de 50,000 livres.

visée par elle-même ; on y trouve plusieurs marais, dont l'herbe s'est bien améliorée depuis quelques années ; c'est-là que les habitans engraisent les bestiaux qu'ils destinent pour leurs provisions d'hiver. — Tout proche de la pointe du *Sud - Est* commence le banc de sable appelé *Po-chick-Rip*, où on prend le meilleur poisson de l'Isle, tels que la *basse de mer*, le *tewtag*, le *cod*, *alofne*, *brochet*, &c.

C'est sur ce rivage, ainsi que sur ceux de *San-katé*, & de *Suffakaché*, que les habitans de *Sherburn* ont érigé les maisons qu'ils habitent pendant la saison de la pêche ; c'est comme qui dirait en Europe, le tems de la vendange & des plaisirs.

La grande Péninsule de *Coitou* n'offre qu'un terrain léger & sablonneux, il est couvert de petits buissons de cèdres rouges, les lapins y abondent, & va en attraper qui veut. Souvent on y conduit le grand troupeau de moutons, qui y paissent sur le *Beach-Grass* (1), ainsi que sur les herbes maritimes des rivages qui l'environnent ; ces buissons de cèdres servent d'abri & de retraite aux moutons pendant les neiges de l'hiver. — A l'Ouest de *Nantucket* est l'Isle de *Tuckanuck* ; c'est-là où on envoie les jeunes bestiaux pendant le

(1) *Beach-Grass*, espèce d'herbe qui ne vient que sur les bords de la Mer, sans cependant être salée.

printems ; elle ne contient que quelques buissons de chênes nains (1), & deux lacs d'eau douce. Dans la belle saison , elle est couverte d'oiseaux de mer ; c'est alors que les oisifs , & les gens nouvellement revenus de la mer , vont s'amuser pendant quelques jours à cette chasse facile & peu fatigante. — Ces deux Isles n'ont ni cerfs , ni ours , ni renards , ni loups ; aussi les habitans élèvent-ils une grande quantité de volailles de toute espèce.

Nantucket jouit d'un climat extrêmement tempéré pendant l'été ; les chaleurs du Continent (quelquefois violentes) sont toujours adoucies par les brises de mer qui rafraîchissent cette Isle. — D'un autre côté , les rigueurs de l'hiver s'y font doublement sentir , le vent du Nord-Ouest , (ce tyran du Continent) après être échappé de nos montagnes & de nos forêts , se déchaîne sur cette Isle dans son passage sur l'Océan (2), & la rend très-froide : elle ne jouit que peu de l'avantage de nos neiges. — Les habitans alors n'ont d'autres

(1) *Shrub-oak*, espèce de chêne qui ne vient qu'en buisson , & qu'on trouve sur tous les mauvais terrains

(2) Le vent de Nord-Ouest est le plus impétueux de tous nos vents ; j'ai connu un Capitaine de Vaisseau , qui m'a dit avoir appareillé de Sandy Hook , avec un gros vent Nord-Ouest , qui l'avoit conduit jusqu'en Angleterre.

ressources que dans l'excellence de leurs habits ; que dans la bonté de leurs maisons, la chaleur de leur feu & l'abondance de leur table. --- Mais souvent il arrive que, pendant les rigueurs de cette saison, plus de la moitié des habitans, sous des climats plus tempérés, sont occupés à chercher leur proie.

Nantucket, comme je vous l'ai déjà dit, n'est que le sommet d'une montagne de sable, qui, heureusement plus élevée que les autres, a procuré aux hommes l'asyle dont je vous parle. Les montagnes moins élevées, que les navigateurs rencontrent dans le voisinage, ont des profondeurs, &, à des distances différentes, forment cette Région si bien connue aux Marins sous le nom de *Nantucket-Shoals*. Ce sont-là les boulevarts (si redoutables aux vaisseaux) qui défendent cette Isle de l'action d'un Océan toujours agité, & qui, sans ces puissans obstacles, auroit détruit, il y a long-tems, ce monceau de sable ; ce sont-là les bancs d'où les premiers habitans tirèrent leurs premières richesses ; c'est-là où ils firent l'apprentissage de cette industrie, de cette hardiesse, de cet esprit d'entreprise qui les a conduits depuis sous tant de latitudes différentes, dernièrement jusqu'aux Isles *Falkland*, ou Malouines.

Les rivages de cette Isle fournissent aux habitans, outre une grande quantité de poissons de

toute espèce, trois sortes de *clams* (1); les *succiwags*, ou écailles tendres; les *quahags*, ou écailles dures; & les *topsiwags*, pêchées dans les grandes mers. C'étoit jadis la ressource & le pain quotidien des Sauvages qui habitoient cette Isle, ainsi que de ceux qui habitoient les côtes de la grande péninsule du Continent : la Nature n'a jamais donné aux hommes une nourriture plus saine, plus abondante & plus aisée à se procurer. Ces *clams* restent immobiles dans le sable : on peut aisément les distinguer, par le moyen d'un orifice toujours rempli d'eau, qu'elles lancent perpendiculairement à l'approche d'un ennemi. — Je suis étonné que les Européens n'aient jamais cherché à transporter & à naturaliser sur leurs côtes, un poisson qui multiplie si aisément, & qui feroit tant de bien aux habitans maritimes de leurs pays.

Les descendans des anciens habitans de cette Isle, vivent ensemble dans des maisons commodes & décentes, bâties sur les bords du lac *Miacomit*, vers le Sud de l'Isle. Ils sont industrieux & paisibles; ils aiment la pêche de la baleine & les

(1) Clams, espèce de coquillage, plus allongé qu'une huître, dont l'écaille est lisse & brune en-dehors, pourpre & blanche en-dedans; elles pèsent entre un quart & un livre chacune; il n'y a point de poisson plus nourrissant.

expéditions maritimes autant que les Blancs : ils étoient en guere les uns contre les autres, lorsque les premiers Fondateurs arrivèrent ; & le premier présent qu'il leur firent, fut la paix. Hélas ! c'étoit pour en jouir, qu'ils étoient venus eux-mêmes s'établir sur un terrain aussi infructueux ! les persécutions atroces qu'ils essuyèrent de la part du Gouvernement de *Massachusetts Bay*, les obligèrent enfin à quitter leur Patrie. Les uns achetèrent des Sauvages, *Moshawfick* (aujourd'hui appelée *Providence*). Ce district, quoique réuni dans la suite à la Colonie de l'Isle de *Rhodes*, fut cependant distingué dans la charte d'incorporation, & l'est encore, sous le nom de *Plantations de Providence*. Les autres abordèrent sur cette Isle, qui, dans ce tems-là, appartenoit au Duc d'*York* (1), Propriétaire de la Province du même nom, ainsi que les Isles d'*Elisabeth*, de *Marthre*, &c. : ce changement de juridiction procura à ces premiers Colons la paix qu'ils cherchoient — Ainsi, l'enthousiasme & la persécution, en Europe comme en Amérique, ont produit, tour-à-tour, des Emigrations, des Etablissmens

(1) C'est ce même Duc d'York, frère de Charles II, qui devint ensuite Roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques Second, & qui finit ses jours au Château de Saint-Germain-en-Laye.

nouveaux , & enfin toutes ces belles Colonies qui embellissent aujourd'hui les rivages de cet Hémisphère.

Depuis long-tems , toutes ces Isles , jadis réclamées par la province de *New-York* , ont été incorporées avec celle de *Massachusetts Bay* , dont elles sont bien plus voisines. — Celle-ci en forme un des Comtés, connus sous le nom de *comté de Nantucket*; celle de *Kapawock* ou l'*isle Marthre*, ainsi que celle d'*Elisabeth* , dans le voisinage de la Grande Péninsule (1) , forment le comté du *Duc*. — Toutes les deux possèdent le même Etablissement Municipal que celle de la Terre-Ferme, c'est-à dire , qu'elles ont leurs *Juges de Paix, Shériffs, Colonels de Milice, Superviseurs (2), Assesseurs (3), Collecteurs, Connétables, Pères des Pauvres, Inspecteurs des Chemins, &c.* : leurs taxes sont proportionnées à celle de la Métropole ; comme chez nous, elles sont levées sui-

(1) C'est la Péninsule de Namset, aujourd'hui appelée Cap Cod.

(2) Superviseurs, ce sont des Officiers choisis par le Peuple pour inspecter les comptes, & arrêter la dépense & la recette des Comtés.

(3) Assesseurs, ce sont des Officiers également choisis par le Peuple pour taxer tous les Francs Tenanciers, suivant le détail que chacun est obligé de donner de sa fortune.

vant les évaluations des biens fixés par la Loi, Les deux tiers des Officiers Municipaux qui gouvernent aujourd'hui l'Isle de *Nantucket*, sont de la société des *Amis*. Malgré mon envie d'être laconique, je me trouve entraîné par la longueur des détails que je ne puis abrégér : excusez ces longueurs & croyez-moi, &c.

ST. JOHN.

Nantucket, 10 Septembre 1772.

TROISIÈME LETTRE.

S A U V A G E S.

AVANT de vous esquisser le Gouvernement particulier de cette Isle, l'industrie des Habitans, leur coutume, leur commerce & leur pêche, je me crois obligé de vous donner une légère idée de l'état des Naturels de *Nantucket*, avant l'arrivée des Européens; ils entrent pour quelque chose dans les détails suivans; ils forment les premières nuances du grand tableau de ces Colonies. Cette petite digression semble d'autant plus nécessaire, que cette Race s'affoiblit de plus en plus: ceci est peut-être le dernier compliment qui lui sera fait par les Voyageurs. Mais si journallement leur nombre devient moins considé-

able , ce n'est ni la tyrannie , ni l'injustice qui occasionne ce dépérissement; la province de *Massachusetts* a toujours religieusement observé les conventions qui ont été faites avec ces Nations. Elles ont conservé en paix tous les terrains (1) que leurs ancêtres s'étoient réservés ; & je pourrois même vous citer plusieurs Loix promulguées pour prévenir l'aliénation de ces terres , qui ne rentreront à la Province que quand tous les Naturels seront morts.

Les Fondateurs de *Nantucket* , animés du même esprit de douceur & de charité que ceux de *Philadelphie* , ont toujours traité comme frères ceux qu'ils trouvèrent sur l'Isle ; ils vivent encore aujourd'hui dans la plus grande paix : ils ne font qu'un Peuple , sans cependant s'être unis autrement que par les liens de la Société.

Il est incertain si le premier droit du Comte de *Stirling* ou du Duc d'*York* , étoit fondé sur l'achat du terrain , & si véritablement les Sau-

(1) Les différens terrains & districts que les Sauvages se sont réservés dans les Concessions qu'ils ont faites aux Européens , ont été respectés dans les Provinces de la Nouvelle Angleterre plus encore que par-tout ailleurs. Elles ont promulgué des Loix pour empêcher que les Sauvages mêmes ne pussent démembrer ces terrains. Elles ne seront jamais concédées tant qu'il se présentera un seul Sauvage qui les réclamera.

vages y avoient consenti : ce que nous savons , est que les vingt-sept premiers Colons achetèrent la propriété de cette Isle de ces deux Seigneurs. — Avant leur arrivée , les Sauvages de *Nantucket* , comme tous ceux qui habitoient les côtes voisines , ne vivoient que du poisson & du coquillage qu'ils attrapotent journellement , & jamais rivages n'ont été plus poissonneux & plus abondans. — Si le nombre des Naturels est aujourd'hui si diminué , cela ne peut être attribué qu'à une cause secrète & générale , qui produit invariablement les mêmes effets depuis un bout du Continent jusqu'à l'autre , par-tout où les deux Races se sont trouvées mêlées. Avant l'arrivée des Européens , ils étoient très-nombreux , & sur le Continent , & sur les Isles. L'histoire ne nous informe point de quelle Nation particulière étoient les habitans de *Nantucket* ; probablement ils avoient anciennement émigré de la côte d'*Hyannes* , sur la grande Péninsule , qui n'est qu'à vingt-sept milles de distance. Cette opinion me semble d'autant plus vraisemblable , qu'ils parloient , & parlent encore la langue *Nattick* , qui , comme le *Huron* dans le *Haut-Canada* , le *Mohawk* parmi les Nations Confédérées , l'*Algonkin* dans le *Bas-Canada* , étoit la Langue-Mère de cette région. M. *Elliot* , un des premiers & des plus zélés Missionnaires de la province de *Massa-*

chuffets traduisit la Bible en *Nattick* vers l'an 1666 ; elle fut imprimée à *Cambridge* , où les premiers Colons avoient déjà jeté les fondemens de la célèbre Université que nous voyons aujourd'hui.

Si on ne connoissoit pas l'effet de la malheureuse destinée , qui par-tout suit les hommes , à peine pourroit-on croire que les habitans de cette petite Isle étoient divisés en deux partis , qui se faisoient la guerre la plus cruelle. — Quelle en pouvoit être la cause ? Les côtes de leur Isle abondoient également en poisson , *clams* & huîtres. Ainsi que les Sauvages du Continent , ils ne connoissoient point la propriété exclusive des terres : ils s'entr'exterminoient cependant avec une fureur singulière. — Ce petit coin de la terre , pauvre & isolé , auroit dû être le séjour de l'innocence & de la paix ; mais le même principe qui précipite les Nations civilisées dans leurs guerres fastueuses , pour la possession d'une Province , avoit créé une haine nationale sur laquelle étoit fondée la guerre implacable qu'ils se faisoient. La partie de ces Sauvages qui occupoit l'*Est* de l'Isle , haïssoit , depuis un tems immémorial , les habitans de l'*Ouest* , & réciproquement ces deux Tribus étant devenues , par la suite , peu nombreuses , les survivans commencèrent à craindre que leur race ne s'éteignît. Au

milieu de leur ignorance & de leur haine sanguinaire, d'où leur pouvoit venir cette crainte? Ils trouvèrent un expédient qui mit fin à leur guerre, & empêcha leur entière destruction, peu d'années auparavant l'arrivée des Européens. — Ils agréèrent entr'eux de fixer une ligne de démarcation, Nord & Sud, qui diviserait l'Isle en deux parties égales. Ceux de l'Ouest s'engagèrent à ne point tuer les habitans de l'Est, à moins que ces derniers n'outrepassassent cette ligne; ceux de l'Est promirent d'en faire autant: bientôt ils apprirent à goûter les douceurs de la paix. — C'est la seule action dont on ait conservé la mémoire, qui semble leur mériter le nom d'hommes.

Après ce Traité, ils multiplièrent beaucoup; mais un autre malheur les attendoit. Les Européens arrivèrent, & introduisirent parmi eux la petite vérole, qui en détruisit un grand nombre: à ce nouveau fléau succéda la connoissance de l'eau-de-vie. — Telle est la cause qui a si fort diminué le nombre de ces anciens habitans, depuis une extrémité du Continent jusqu'à l'autre: dans certains endroits, des Tribus entières ont disparu. Il ne reste plus que onze Sauvages dans le village de *Nattick*, auprès de Boston, qui étoit jadis si nombreux.

Il y a quelques années, les Sauvages de trois grands canots revenant de *Niagara*, où ils avoient

été à la Traite , furent attaqués de la petite vérole , à la longue pointe du lac *Erié* (1) : ils périrent tous ; leurs carcasses , leurs canots , leurs marchandises , furent trouvés quelque tems après par des Voyageurs Européens , & leurs chiens vivoient encore.

Outre ces deux grandes causes de destruction ; une apathie également puissante & également destructive , se manifeste par-tout où ces Naturels vivent , dans le voisinage des Européens ; ils deviennent , je ne fais pourquoi , journellement exposés à une variété d'accidens , d'infortunes morales & physiques ; ils tombent dans une espèce d'oisiveté , d'inaction & de paresse , qui s'étend même jusqu'à l'amour que les hommes , par-tout , ont pour leurs femmes.

Cette observation est invariable par-tout où je l'ai appliquée ; à *Nattick* (anciennement la Métropole de ces Cantons) , à *Mashpé* , à *Sockanossit* , dans les limites de *Falmouth* , à *Nobscoffset* , à *Housatonick* , dans la province de *Connecticut* , à *Montauck* , sur l'Isle-Longue , à *Kapawock* ;

(1) Cette pointe a plus de trente lieues de long ; un Canal qui uniroit les deux côtés du Lac qui la baigne , éviteroit bien des délais & des naufrages ; ce Canal ne seroit pas d'une demi-lieue.

aujourd'hui l'Isle de la *Vigne-de-Marthre*. — La Nation *Mohawk* elle-même, jadis si nombreuse, si puissante & si renommée, n'a plus aujourd'hui que deux cents Guerriers, depuis que les Etablissemens des Européens ont circonscrit leurs châteaux & les habitations qu'ils s'étoient réservées.

Avant l'arrivée des Européens sur la grande péninsule de *Namset* (1), une épidémie affreuse avoit emporté un très-grand nombre de ces Naturels : cet évènement rendit l'arrivée & l'intrusion de nos pères beaucoup plus aisée qu'elle ne l'auroit peut-être été. — Dans l'année 1763, plus de la moitié des Sauvages de cette Isle & des voisines, périrent d'une infection qui ne se communiqua cependant point aux Blancs, leurs voisins : cette Race semble être condamnée à disparaître devant le génie supérieur des Européens. — La seule ancienne coutume de ces Peuples dont on se souviene, est que, dans leurs foibles échanges, quarante *clams* séchées au soleil &

(1) La Péninsule de *Namset* est celle aujourd'hui appelée *Cap Cod*. Peu d'années avant l'arrivée des Blancs, c'est-à-dire, vers l'an 1610, une espèce de peste avoit enlevé plus de la moitié de l'espèce humaine tout le long des côtes de ce continent.

erfilées , valoient à-peu-près un de nos sols : ils ne connoissoient ni l'usage , ni la valeur du *wampun* (1).

Les familles qui résident aujourd'hui sur cette Isle, sont donc ce qui reste des anciens Propriétaires. — J'ai passé plusieurs jours avec eux ; tous méprisables qu'ils paroîtroient sans doute aux yeux de vos Riches & de vos Savans , ce sont cependant les véritables enfans de la Nature , & tels qu'ils sont sortis de ses mains. — Quelle étoit donc son intention , en formant les hommes ? — Nous vouloit-elle du bien , nous vouloit-elle du mal ? — Elle forma la terre, la couvrit de forêts , la remplit d'ours , de loups , de cerfs & d'hommes qui , souvent , sont obligés de manger leurs semblables , quand leur chasse est stérile. — J'ai trouvé ceux de *Nantucket* instruits , doux , tranquilles , alertes & industrieux ; leur ancienne férocité n'existe plus ; ils ont été convertis à la Religion Chrétienne de très-bonne heure par les Missionnaires de la Nouvelle Angleterre , & sont régulièrement élevés dans les Ecoles que les Quakers ont établies. — C'est pour l'usage de ces Ecoles , qu'on a traduit & fait imprimer à *Bos-*

(1) *Wampun*, c'est une écaille ronde & polie que l'on tire des Clams, qui leur sert d'ornement & de preuves juridiques.

ton, & en Langue Sauvage, non-seulement la Bible, mais le Catéchisme de l'Eglise Ecossoise, & plusieurs Livres utiles. — Ils aiment la mer, & s'embarquent volontiers dans toutes les expéditions de l'Isle : il y en a toujours cinq dans les vaisseaux baleiniers. — Telle est la raison qui a engagé plusieurs familles des Isles voisines, de *Nawsham*, *Capoquidick*, *Kapawock*, &c., à venir s'établir ici.

Quelles révolutions ces Nations n'ont-elles pas essuyées depuis moins de cent cinquante ans ! Je me demande quelquefois, en parcourant ces Contrées, que sont devenues les nombreuses Peuplades que jadis habitoient les rivages étendus de la grande baie de *Massachussets*, depuis *Numkéag* (1), *Saugus* (2), *Shamut* (3), *Patuxet*, *Naponset* (4), *Matapan* (5), *Winésmet* (6), *Pocasset*, *Pokanoket* (7), *Suckanoffet* (8), *Nobscuffet* (9), *Nauffit* (10), *Titicut* (11), jusqu'à *Hyannes*, &c., & tant d'autres Villages qui étoient établis sur les côtes, de plus de quatre

(1) Salem.

(2) Lynn.

(3) Boston.

(4) Milton.

(5) Chelsea.

(6) New Plimouth.

(7) Falmouth.

(8) Yarmouth.

(9) Eastham.

(10) Chatham.

(11) Barnstable.

cens milles d'étendue? Que sont devenues les grandes Nations qui vivoient sur les rivières de *Hudson*, *Houffatonick* (1), *Connecticut*, *Titi-quit*, *Merrimack*, *Piskataqua*, *Sawko*, *Sagadahock*, *Kennebeck*, *Shespcot*, &c. telles que les *Méhikandres*, *Mohigins*, *Péquods*, *Narragansets*, *Nianticks*, *Massachussets*, *Wamponoags*, *Nipnets*, *Tarrantins*, &c.? Elles n'existent plus, ces Nations; nulle part on ne trouve les plus foibles vestiges de ces Peuplades immenses qui couvroient les rivages de cette partie de l'Amérique; mes plus attentives recherches n'ont pu découvrir un des descendans du fameux *Masconoméo*, Sachem du *Cap-Anne*, qui montra tant d'humanité pour la détresse des premiers Anglois qui y firent naufrage en 1629. — Il n'existe plus un seul membre de la famille de *Massasoit*, père (si bien connu) de *Métacomet*, (2) & de *Wamsutta* (3), qui, le premier, céda des terres aux Colons Anglois qui y abordèrent en 1625; ils ont tous disparu dans les guerres qu'ils ont eues avec les Européens; ils ont péri par la petite-vérole, par l'usage de l'eau-de-vie, ou ils ont insensiblement dégénéré dans l'oubli & l'ob-

(1) La rivière de Stradford.

(2) Philippe.

(3) Alexandre.

curité, au milieu de la paix dont ils jouissent sur les districts qu'ils s'étoient réservés. Il ne nous reste rien aujourd'hui de toutes ces Nations, qu'un seul monument, & encore le devons-nous à l'industrie des Européens ; je veux dire la Bible, & plusieurs autres Livres traduits en Langue *Nuttick*. Enclavés dans leurs Territoires par les plantations des Blancs, ils ont cessé d'être Chasseurs ; ils ont oublié leurs anciennes mœurs, leur férocité & leur courage ; en cessant d'être Sauvages Américains, ils ne sont point devenus Européens : telle a été la destinée de tant de Nations puissantes, jadis indépendantes & libres. Leurs guerres particulières & leurs divisions ont été la cause de leurs pertes ; s'ils avoient su unir leurs forces & faire un intérêt commun, peut-être les Européens n'auroient-ils jamais pu s'établir ici, même malgré leurs armes à feu.

J'espère que les détails suivans ne paroîtront pas étrangers à mon sujet. La grande péninsule de *Namsset* (1), à l'arrivée de nos pères, étoit divisée en deux Régions ; celle du côté de la baie appelée *Nobscesset*, du nom d'un de ses principaux Villages, & sa Métropole étoit *Naussit* : les habitans de cette Région demeuroient dans les villages de *Pamet*, *Nossset*, *Pachée*, *Potomaket*,

(1) Cap Cod.

Soctouwet & Nobscuffet. — La partie de cette Péninsule, baignée par l'Océan, étoit appelée la région de *Mashpée*, & contenoit les tribus de *Hyannes*, *Costowet*, *Waquoit*, *Scoutin*, *Sacouasset*, *Mashpée* & *Namsset*. Plusieurs de ces villages ont été depuis convertis, par les Européens, en établissemens très-opulens; la plupart sont encore connus sous leur ancien nom. — Cette Péninsule, peu d'endroits exceptés, est tres-sablonneuse; à peine y voit-on d'autres arbres que des pins; elle est divisée en sept Districts; savoir, *Barnstable*, *Yarmouth*, *Harwick*, *Chatham*, *Eastham*, *Pamet*, *Namsset* ou *Province-Town*, qui est situé à l'extrémité du Cap. — Malgré la stérilité du sol, ce Pays est cependant extrêmement peuplé; la quantité prodigieuse de poisson & de coquillages dont les habitans font leur principale nourriture, ajoute beaucoup à la fécondité de leurs femmes, & a converti cette ingrate Péninsule en une pépinière d'hommes forts, sains, courageux, & les meilleurs Marins de toute l'Amérique.

Le Ministre de *Province-Town* reçoit, du Gouvernement de *Massachusetts*, un salaire annuel de 1000 liv. tournois, & telle est la pauvreté de ses Paroissiens, qu'au lieu de la souscription qu'ils doivent lui payer, la Loi n'exige d'autre tribut envers leur Ministre, que deux

cens Sea-Spines (1) par tête, avec lesquels ce Prêtre primitif fertilise ses terres, qu'il cultive lui-même; car rien ne viendrait dans ces sables arides, sans l'assistance de ce fumier extraordinaire; quatorze boisseaux de bled d'Inde par acre, sont considérés comme un produit considérable. Toutes ces côtes fournissent annuellement au commerce & aux grandes pêches, un nombre considérable de Matelots.

Nantucket, comme formant un des Comtés de la Province de *Massachusetts*, jouit d'une Cour inférieure, dont on appelle au Tribunal suprême de *Boston*, connu sous le nom de *Cour générale*. — Les *Amis* composent les deux tiers de la Magistrature de cette Isle, & les Propriétaires de la plus grande partie du terrain; mais avec tout cet appareil de Loi, on se sert rarement de ces pouvoirs coercitifs; rarement y voit-on un Citoyen amendé ou puni: leur prison n'inspire aucune terreur: pas un coupable n'a encore perdu la vie juridiquement à *Sherburn* depuis la fondation de cette ville, qui a plus de cent vingt ans d'existence.

Je n'y ai vu ni Gouverneur environné de pom-

(1) Singulier Poisson, à écaille très-large, que l'on met au pied de chaque plante de Blé d'Inde pour le faire croître.

pe , ni Magistrats revêtus de pourpre : le respect des loix , le mépris de l'oïveté , suffisent pour maintenir l'ordre de la société , la paix de l'Isle , & l'union parmi tous les Habitans. — Mais , me direz-vous , comment cela se peut-il faire , sans l'effroi des châtimens , sans la terreur des cachots , sans la sévérité du Gouvernement ? Comment les foibles sont ils protégés contre la violence des plus forts ? — L'oïveté , le luxe , la pauvreté , ces causes de tant de crimes , sont inconnues à *Nantucket* : ici tous cherchent , par le moyen d'un travail honnête , cette portion de subsistance qui leur est nécessaire ; tous les momens de leur vie sont entièrement remplis : ils sont occupés ou à la mer , ou sur la terre. — L'espérance de profits raisonnables , celle du crédit d'un ami , & des secours de la bienveillance , leur fait ignorer la noire jalousie , la cupidité , la paresse & la pauvreté : la simplicité de leurs mœurs abrège le catalogue de leurs besoins , & leur active industrie les rend aisés & contents avec peu de choses. — La Loi , que tout le monde connoît & révère , semblable à une Divinité tutélaire , est toujours prête à exercer son pouvoir , pour protéger ceux qui en réclament l'assistance. — Il est rare de voir les vices croître & se répandre sur une terre ingrate , pour peu que les hommes y soient passablement bien gouvernés ; &

comment les folies , si communes dans les riches Sociétés , pourroient-elles prendre racine sur une terre qui ne produit rien sans un labour assidu ? — Cette Isle ne fournit rien ; ce n'est que par leur hardiesse à la mer qu'ils acquièrent des richesses , qui bientôt se trouvent divisées parmi le grand nombre d'enfans que la nature leur donne. *Nantucket* doit donc produire la santé , la tempérance , la pureté des mœurs , l'égalité des conditions , ou la misère la plus abjecte. — S'il étoit possible d'introduire ici , seulement pour un an , les mœurs & les usages de vos sociétés européennes , semblables à une vapeur épidémique , elles détruiroient tout ; le plus grand nombre des habitans ne pourroit pas subsister un mois ; ils seroient obligés d'émigrer & d'abandonner une terre qu'ils ne fertiliseroient plus avec leurs sueurs.

Comme dans toutes les sociétés (excepté celle des Naturels) , quelque différence doit nécessairement exister parmi les membres qui la composent , soit par leurs talens ou par leurs richesses , de même on trouve ici plusieurs gradations parmi ces bonnes gens. — Ces nuances sont même plus remarquables parmi ceux qui ne vivent que du produit de leurs expéditions maritimes , que parmi une société d'Agriculteurs. — Les nuances que j'ai observées à *Nantucket* ,

ne
sue
pêc
tion
arif
mo
met
dan
jalo
dan
ronn
poir
d'eu
heur
teur
qui
rece
au C

ne sont fondées que sur le bon ou le mauvais succès de leurs flottes baleinières & de leurs pêches : elles n'en proviennent point de l'éducation, encore moins de distinctions féodales ou aristocratiques ; celle-ci est la même pour tout le monde ; simple & utile, comme leurs habillemens & leurs maisons ; mais cette différence dans les fortunes ne produit jamais ces noires jalousies, source de tant de haine & de divisions dans les riches sociétés. La mer, qui les environne, promet également à tout le monde l'espoir de la fortune ; & quand il arrive que l'un d'eux a été trompé dans son attente : *je serai plus heureux une autre année*, se dit-il. — Un Collecteur de la douane de Boston est le seul Officier qui paroisse sur ces heureux parages, pour y recevoir les foibles droits que cette société doit au Gouvernement.

Adieu, ST. JOHN.



Nantucket, 23 Septembre 1772.

QUATRIÈME LETTRE, É D U C A T I O N.

LA meilleure manière de connoître les mœurs, les opinions civiles & religieuses d'une nation, est certainement d'examiner quelle est l'espèce d'éducation que l'on donne aux enfans ; comment ils sont traités dans la maison paternelle ; quels sont les principes & les préjugés qu'on leur inspire ; ce qu'on leur enseigne dans les temples, ce qu'on leur apprend dans les écoles. — L'imagination des enfans de cette Isle, doit de très-bonne heure être frappée de la conduite uniforme de leurs parens ; elle est en général grave sans pédanterie, & sérieuse sans tristesse. — Le principe de subordination auquel ils sont soumis, n'est presque jamais altéré par des passions soudaines, ou par des punitions inconsidérées : ils sont tenus uniformément par des cordons qui unissent la douceur à la force, ainsi que par les préceptes journaliers, l'exemple & les heureux préjugés de leurs pères : ils sont corrigés avec tendresse, instruits par la conversation, soignés avec affection, habillés avec cette décente &

rigide simplicité , dont leurs parens ne s'éloignent jamais : plus encore par la force de l'exemple que par celui des préceptes (toujours infructueux sans l'assistance du premier) ; ils apprennent à penser & à juger des choses comme leurs pères , & à marcher sur leurs traces , c'est-à-dire , à mépriser le luxe & l'ostentation , & à le considérer comme une action coupable. Ils acquièrent un goût décidé pour l'ordre & la propreté ; ils apprennent à être prudents , économes , industriels & actifs : le ton de voix avec lequel on leur parle , les accoutume , dès la plus tendre enfance , à une douceur de diction qu'ils ne quittent jamais , & qui devient habituelle.

Une société entière de pères & de mères qui , constamment , mènent une vie frugale & sobre dans le physique comme dans le moral , qui sont rarement sujets aux passions bruyantes , qui suivent toujours avec soin quelque occupation utile , rarement coupables de dissipation & de débauche , fuyant les plaisirs bruyans & le tumulte , cultivant , chérissant la modestie , la douceur & la paix , pratiquant la justice & l'équité , ne peuvent manquer d'élever leurs enfans dans les mêmes principes : la conduite égale des anciens , devient le modèle de celle des jeunes gens pour tout le reste de leur vie. — S'ils héritent d'une fortune , ils ont appris à en jouir avec modéra-

tion & décence , ainsi que l'art de la faire fructifier par de nouvelles spéculations (car il n'y a pas ici une seule personne oïseusement opulente). S'ils sont destinés à commencer leur vie avec peu , ils savent comment s'aventurer , comment travailler & exercer leurs talens à l'instar de leurs pères. — Si , au contraire , ils sont infortunés , il y a sur cette Isle , comme par-tout où cette société s'est établie , d'amples ressourcés pour les malheureux , fondées sur les principes de la plus ample bienveillance & de la plus utile charité : les accidens imprévus sont souvent réparés par la générosité de parens ou d'amis plus heureux.

A l'Eglise , on leur enseigne les simples préceptes de leur Secte , c'est-à-dire , la morale de Jésus-Christ ; c'est par le moyen de ces principes , qu'ils deviennent sobres , industrieux , justes & miséricordieux. — On leur enseigne les devoirs essentiels du Chrétien , tels que ceux de ne point offenser la Divinité par de mauvaises actions , de redouter sa colère , & de ne pas encourir le châtement qu'il a prononcé contre les méchans : on leur apprend à regarder comme le père de la nature , ainsi que de celui de tous les hommes , à avoir confiance dans sa Miséricorde , en même tems qu'il faut révérencer sa Justice.

Chaque Secte , vous le savez , a un culte &

des opinions fondés sur les interprétations différentes de l'Écriture-Sainte ; ces différentes *nuan-ces religieuses* en ont apporté dans les préjugés religieux & civils des Sectaires. — *Celle des Amis* est bien connue ; par-tout ils sont distingués par leur obéissance aux Loix , par la justice & la bienveillance générale , par leur zèle pour la tolérance , leur sobriété , leur douceur , leur amour pour la propreté , l'ordre , & enfin leur goût pour le commerce ; ils sont aussi recommandables ici par ces vertus , qu'à *Philadelphie* , leur berceau Américain , & à bien juste titre le triomphe de cette société.

Leurs enfans apprennent dans les écoles , jusqu'à douze ans , à lire & à écrire d'une belle main ; après quoi on les met Apprentifs au métier de Tonnelier , branche d'industrie que tout le monde doit savoir : à quatorze ans on les envoie à la mer sur des vaisseaux baleiniers ; là , ils apprennent de leurs Compagnons (qui presque toujours sont leurs parens ou leurs amis) les règles de la Navigation , l'art de manœuvrer un vaisseau dans toutes les situations différentes qu'exigent si souvent les flots & les vents ; celui de vaincre tous les obstacles provenans de ces deux élémens. Peut-il y avoir dans le monde une école plus prompte & plus instructive ? Ils passent ensuite par tous les grades , de Pilotes , de Rameurs , de Harpon-

culte &

neurs, &c. C'est ainsi que, sans nulle distinction, commencent tous les jeunes gens de *Nantucket*. Il seroit honteux pour eux de s'établir sans avoir fait cette espèce de caravane.

Si la fortune leur destine des richesses, ils apprennent, par leur propre expérience, ce qu'il en a coûté à leurs parens pour amasser le bien qu'ils possèdent; si, au contraire, ils ne sont pas nés riches, sans cet apprentissage, comment seroient-ils capables de gagner leur subsistance & de s'établir? — C'est donc cette école qui les perfectionne dans l'art de prendre les baleines, où ils acquièrent ce courage & cette audace maritime, qui leur a mérité, à si juste titre, la réputation des premiers Navigateurs de ce continent. C'est-là qu'ils apprennent les règles de la construction, de l'expédition & du ravitaillement des vaisseaux. — Après trois ou quatre ans d'expérience dans cette nouvelle carrière, ils deviennent capables de commander un vaisseau baleinier, de devenir les Correspondans de leurs pères dans quelques Ports de mer du Continent, ou d'entrer dans leurs comptoirs.



Nantucket, 4 Octobre 1772.

CINQUIÈME LETTRE

Progressive Industrie des premiers Colons.

LES premiers propriétaires de cette Isle commencèrent leur carrière d'industrie avec une simple barque à rames (1) ce fut avec ces foibles nacelles, qu'ils entreprirent d'aller à la pêche de la morue, sur les écueils qui environnent leur Isle; le voisinage de ces bancs leur procura la facilité de multiplier les premières expéditions : le succès qui les accompagna, leur fit imaginer d'attaquer les baleines qui, jusqu'alors, avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sables.—Ils réussirent enfin, après plusieurs essais mal-adroits & malheureux.—Jugez du triomphe de ceux qui, les premiers, eurent l'audace & l'habileté de prendre un poisson si puissant, & le bonheur de l'amener sur leurs Côtes : les profits de ces foibles entreprises, faites avec ses foibles

(1) Les nacelles Baleinières sont des barques d'une invention & d'une construction Américaines; elles sont faites de bois de cèdre, très-légères, & sont ce qui va plus vite sur l'eau après les grands Canots d'écorce des Sauvages. On les appelle en Anglois Whaleboat.

nacelles, leur procura bientôt les moyens d'acheter par la suite de meilleurs vaisseaux , & de pousser leurs expéditions maritimes beaucoup plus loin.— Avant cette époque , ils divisèrent la Côte Méridionale de leur Isle en quatre parties à peu-près égales ; chacune de ces parties fut assignée à une compagnie de six hommes , qui élevèrent dans le milieu de leur district , un mât garni d'échelons , sur le haut duquel un d'eux étoit constamment en vedette , pour observer le soufflement des baleines, pendant que les cinq autres se reposerent dans une cabane construite tout auprès. — Aussi-tôt que la Sentinelle en appercevoit une , il l'annonçoit , & descendoit à l'instant pour aider ses compagnons à lancer la nacelle , dont chaque compagnie étoit pourvue : ils poursuivoient leur gibier avec tout la vélocité & toute l'adresse dont ils étoient capables. — Aujourd'hui , devenus les plus habiles Baleiniers de l'Univers , rarement ils manquent leur proie. — Ceux qui sont moins heureux dans ces grandes entreprises, vont s'en dédommager à la pêche de la morue sur les grands bancs , ou dans le voisinage de l'Isle de Sable (1).

(1) Isle de sable, extrêmement poissonneuse, à dix lieues du Cap Breton ; elle est environnée de bancs de sable , sur lesquels on pêche une excellente espèce de Morue. C'est

Peu d'années après leur établissement , ils allèrent , avec des vaisseaux pontés , visiter le *Cap Breton* , le *Détroit de Belle-Isle* , la *Côte de Labrador* , la *Baie d'Hudson* , le *Détroit de Davis* , le *Cap Désolation* , à 70 degrés de latitude. Depuis ces premiers tems ils ont parcouru toutes les mers , tous les parages où se trouvent les baleines : les *Açores* , la *Latitude de 34* , fameuse pour ce poisson ; les *Côtes du Brésil*. Ils font leurs huiles à la vue même des établissemens Portugais , que leur exemple n'a pu encore ni instruire , ni animer. Depuis plus de vingt ans , ils vont à la *Côte de Guinée* chercher ce poisson , ainsi qu'aux *Isles Falkland* : ils ont le projet d'envoyer leurs vaisseaux dans la mer du Sud ; telle est la hardiesse inspirée par leur longue expérience , ainsi que par leurs connoissances.

D'après l'exemple de ces hardis Insulaires ; plusieurs compagnies se sont formées dans nos Capitales , pour suivre le même plan. — La probabilité du succès étoit d'autant plus grande , que ces Capitales possèdent tous les articles nécessaires

en parcourant tous ces Parages que ces hommes ont enfin découvert , tracé , suivi & marqué le grand courant du Golphe du Mexique ; découverte importante , qui doit nécessairement raccourcir le passage des vaisseaux entre l'Europe & l'Amérique.

à ces sortes d'expéditions , sans être exposés à la dépense & au risque d'une double importation , comme les Marchands de *Nantucket* ; mais telle a été l'industrie particulière des habitans de cette Isle, que leurs Compétiteurs n'ont point réussi.— *Sherburn* est devenu le plus grand marché d'huile, d'os de baleine & de spermacetty (1) , qu'il y ait sur cette Hémisphère. — Malgré tous ces détails il ne faut pas cependant vous imaginer qu'ils soient toujours heureux ; ce seroit un champ bien extraordinaire où les récoltes seroient toujours bonnes. — Souvent il arrive que les expéditions ne payent pas les frais de l'armement : ils supportent leur infortune en véritables Marchands ; jamais ils n'aventurent toute leur fortune à la fois , comme font les joueurs désespérés : ils réitérent une seconde, une troisième fois ; & il est bien rare qu'ils ne réussissent par quelques-uns des moyens qu'ils emploient! — M. C..... me dit qu'au retour de ses vaisseaux , il y a deux ans , il lui en manqua un ; après une absence de treize mois , il le crut perdu. — Quelle fut sa joie & sa surprise , lorsqu'il le vit rentrer avec six cens barils d'huile. — Le Capitaine n'ayant pu rien découvrir sur la

(1) Spermacetty, c'est la cervelle de la Baleine, dont on fait de très-belles Chandelles, après en avoir exprimé l'huile, qui est limpide, claire & brûle sans fumée.

Itari
visit
ner
de c
rine
les A
est e
en e
par la
ils o
plus
dans
ce va
cet e
beau
Ils
pour
plus
plove
porte
des p
tent
Iles,
qu'el
fut le
autre
bonne
lacion

station où il avoit été envoyé, résolut d'aller visiter les Côtes de Guinée, plutôt que de retourner à vide, & il réussit. — Une partie du produit de ces pêches est vendue dans les villes du Continent, ou échangée pour les différens articles dont les Armateurs de *Nantucket* ont besoin : le reste est envoyé en Angleterre, où le tout est converti en espèces. — Quand ce dernier projet est adopté par la Société qui équipe les vaisseaux baleiniers, ils ont soin qu'un de ces vaisseaux soit beaucoup plus grand que les autres ; ils le chargent d'huile dans les parages mêmes où elle est faite, & de-là ce vaisseau fait voile pour la Grande Bretagne : cet expédien. accélère leur retour & épargne beaucoup de frais.

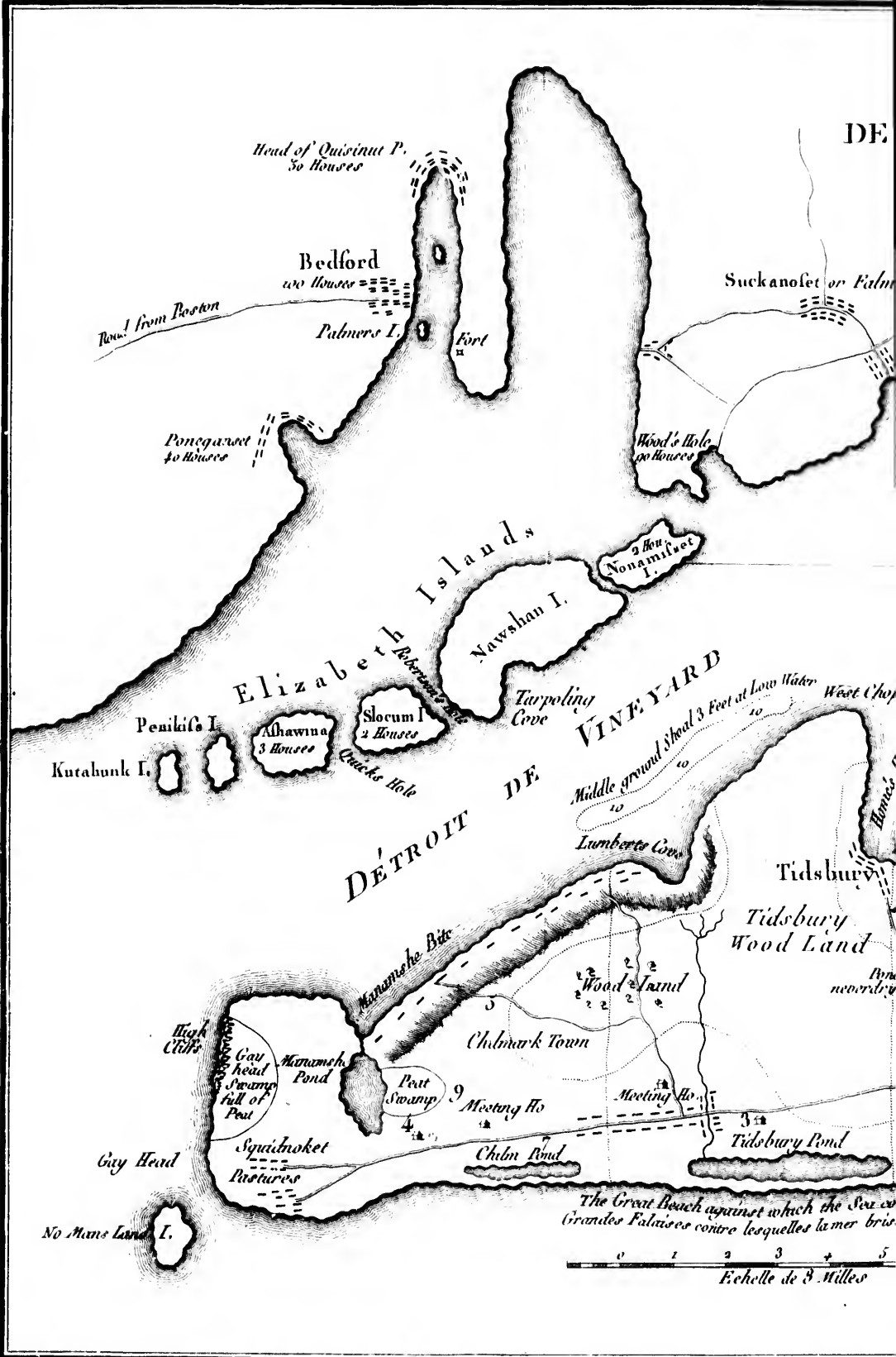
Ils ont plusieurs autres branches de commerce pour supporter ces expéditions pêcheuses ; de plus grands détails vous ennuieroient. — Ils employent une partie de leurs Vaisseaux à transporter, aux Isles, du merrain, des provisions, des planches, & mille autres articles qu'ils achètent ou échangent sur le Continent. — De ces Isles, ils tirent en retour toutes les productions qu'elles fournissent, qu'ils vont ensuite échanger sur le Continent pour des farines, salaisons & autres provisions. L'habileté, la sagacité de ces bonnes gens, leur procure sans cesse des spéculations nouvelles, & des ressources qu'ils ne man-

quent jamais d'embrasser. Je ne connois point d'hommes qui poussent l'esprit du commerce & de toutes ses combinaisons, à un plus haut degré de perfection. — A toutes ces expéditions baleinières, ils ont joint une variété d'autres affaires très-lucratives ; ils tirent des douves, des bois de construction, &c. des rivières de *Kennebeck* & de *Penobscot* ; du goudron, du bray & des mâts de la Caroline Septentrionale ; des farines & du biscuit de *Philadelphie* ; du bœuf & du lard salé de la Province de *Connecticut* ; ils savent quelle est la meilleure saison de porter aux Isles leurs morues vertes & salées, afin de les échanger pour le ratafia, les syrops & le sucre dont ils ont besoin, non-seulement pour leur propre consommation, mais pour leur commerce d'échange. La réunion de toutes ces spéculations, & de ces différentes branches de commerce produisent à *Nantucket* une circulation d'affaires, y amènent une multitude de vaisseaux, qui feroit croire à un Européen nouvellement débarqué, que *Sherburne* est la capitale d'une Province infiniment opulente. — Tel est l'effet du commerce sur cette Isle sablonneuse : telles sont les ressources innombrables qui font ici vivre tant de familles ; parce qu'à l'abri de Loix justes & humaines, ces mêmes familles vivent sans crainte de monopoles exclusifs, d'impôts arbitraires & des rapacités du fisc.

abondance
prairie
pierre

nois point
commerce &
aut de gré
ons balei-
es affaires
des bois
Kennébeck
y & des
es farines
e du lard
ent quelle
les leurs
ger pour
t'besoin,
amation,
réunion
fférentes
tant ket
e multi-
n Euro-
burne est
lente. —
e sablon-
bles qui
à l'abri
familles
s, d'im-

abonde en pâturages de la meilleure espèce , en
prairies , en ruisseaux propres aux Moulins , en
Pierre pour enclore les champs. — Le district de



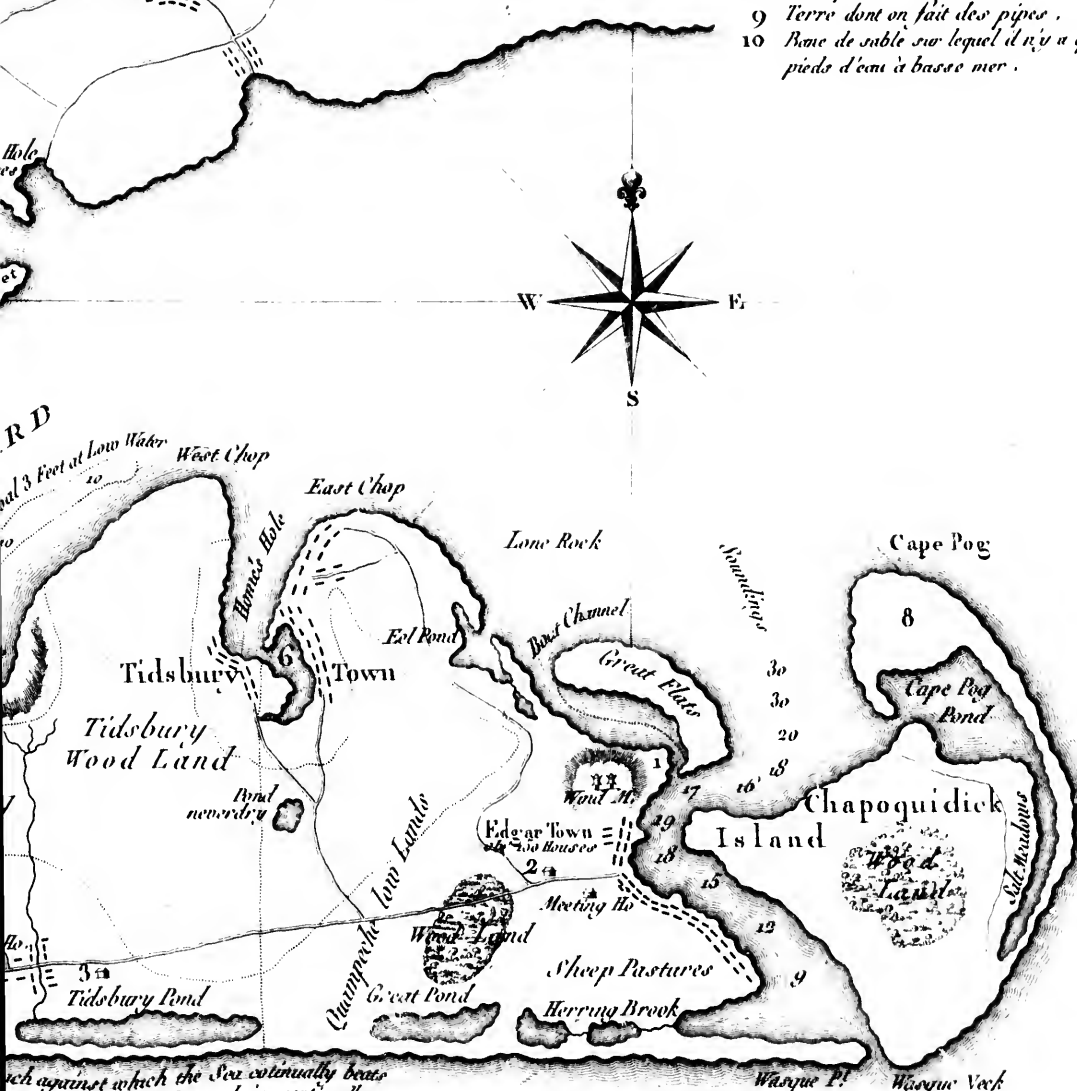
Gravé par P. F. Tardieu

CARTE
DE L'ÎLE
DE MARTHA'S VINEYARD
avec
ses dépendances.
pour les Lettres

Suckanofet or Falmouth d'un Cultivateur Américain.

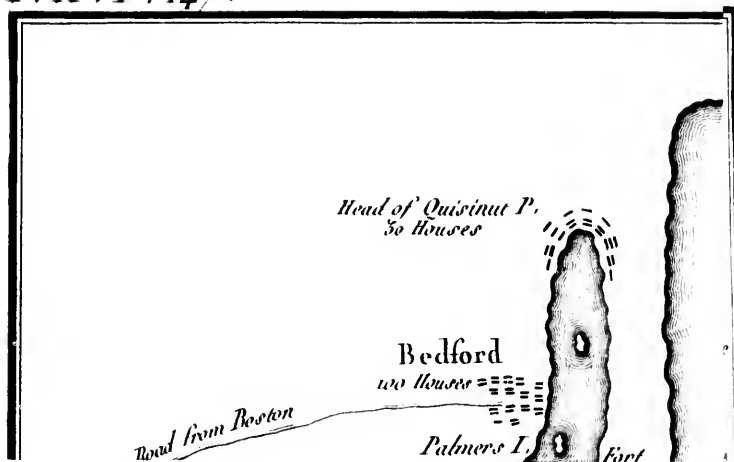
Renvois de la Carte de l'Île de la Vigne de Marthe.

- 1 Pointe Starbuck.
- 2 Maison de Periah Noran Col^d de la Milice.
- 3 Île de James Athearn Ecuyer.
- 4 Id. du Docteur Mahew.
- 5 Mine de fer dont le minéral est porté aux forges de Taunton.
- 6 Marais où l'on prend dans l'hiver sous la glace les plus belles Basses de Mer.
- 7 Belles prairies qui produisent 4 tonneaux d'herbe noire à l'acre.
- 8 Champs de Maïs.
- 9 Terre dont on fait des pipes.
- 10 Banc de sable sur lequel il n'y a que trois pieds d'eau à basse mer.



...ch against which the Sea continually beats
 ... contre lesquelles la mer brise continuellement

Echelle de 3 Milles



de Loix justes & humaines, ces mêmes tamules
vivent sans crainte de monopoles exclusifs, d'im-
pôts arbitraires & des rapacités du fisc.

SIXI

L'I

J'ESRÈRE
roîtront par
Vigne de M
de large; el
nent: — El
autres Isles
cinq. — Ell
turages qu'
cellent bac
mouth, sur
neuf milles
à quatre m
trois cens S
priétaires e
possède un
des environ
tans sont d
mark est fa
abonde en
prairies, e
pierre pour

Nantucket, 12 Octobre 1772.

SIXIÈME LETTRE.

L'Isle de la Vigne de Martre.

J'ESPÈRE que les détails suivans ne vous paroîtront pas déplacés : l'Isle de *Kapawock* ou la *Vigne de Martre*, a 20 milles de long, sur 7 à 8 de large ; elle est située à neuf milles du Continent : — Elle est divisée en trois districts : — Les autres Isles qui en dépendent, sont au nombre de cinq. — Elles produisent toutes les meilleurs pâturages qu'on puisse voir. — On a établi un excellent bac entre *Edgartown*, & la ville de *Falmouth*, sur le Continent, dont la distance est de neuf milles. — Le nombre des Habitans se monte à quatre mille, parmi lesquels on y comprend trois cens Sauvages descendans des anciens propriétaires de cette Isle. — Le district d'*Edgar*, possède un excellent havre ; & comme le terrain des environs n'est pas bon, plusieurs des Habitans sont devenus Navigateurs. — Celui de *Chilmark* est fameux par l'excellence de son sol ; il abonde en pâturages de la meilleure espèce, en prairies, en ruisseaux propres aux Moulins, en pierre pour enclorre les champs. — Le district de

Tisbury est remarquable par l'excellence de son bois , & par un havre capable de recevoir les plus grands vaisseaux ! Les troupeaux de l'Isle consistent en vingt mille moutons , deux mille têtes de bestiaux , outre les chèvres & les chevaux. — Leurs bois sont remplis de cerfs , leurs rivages de gibier , & la mer qui les environne abonde en poisson. — Cette Isle a été un des premiers Séminaires pour l'éducation des Sauvages ; ils furent d'abord convertis à la Religion Chrétienne par la respectable famille des *Mahews*. — Le premier de ce nom à qui cette Isle fut concédée , en légua la moitié à une fille chérie qui s'appeloit *Martre* ; cette partie de l'Isle se trouva si remplie de vignes sauvages , que son nom de *Kapawock* , fut dans la suite changé en celui de *Vigne de Martre* ; elle forme avec les Isles voisines , connues sous le nom d'*Elizabéth* , un des Comtés de la grande Province de *Massachussets* , appelé *Comté du Duc* , & jouit de tous les privilèges municipaux nécessaires au bonheur des habitans.

La postérité des anciens naturels vit encore ici sur l'Isle de *Capoquidick* , qui n'est divisée de la grande , que par un très-petit canal : leurs ancêtres s'étoient réservé cet asyle dans leurs anciennes concessions. — Une Loi de *Massachussets* défend à tous citoyens d'acheter ces terres réservées , quand même les Sauvages voudroient les

vend
de leu
Provi

sera.

été pa

les au

Les

ru.en

leur p

rien i

ils me

caract

— Ser

vages

pour

nières

Loix

& de

ambit

femm

roits

silenc

jugem

avec l

lins.

(1)

Conne

vendre : ce ne sera qu'après l'extinction totale de leur race , que ces districts retourneront à la Province , & alors le Corps législatif en disposera. Piût à Dieu que de pareilles Loix eussent été passées & aussi religieusement observées dans les autres Provinces !

Les naturels que j'ai vus à *Capoquidick* , me paraissent entièrement Européens par leur décence , leur propreté & leur industrie. — Ils ne sont en rien inférieurs aux autres habitans : comme eux , ils me parurent laborieux & religieux , principal caractère des habitans de ces quatre Provinces (1). — Semblables aux Européens , les jeunes Sauvages de cette Isle , vont souvent à *Nantucket* , pour être employés dans les expéditions baleinières : ils vivent en paix , & sont soumis aux Loix du pays : nulle part je n'ai vu tant d'union & de fraternité ; ils semblent n'avoir nulle autre ambition , que celle de soutenir décentement leurs femmes & leurs enfans. — J'aperçus sous leurs toits l'aïssance , les commodités de la vie , le silence & la paix ; ils cultivent leurs terres avec jugement & adresse : tous ont leurs nacelles , avec lesquelles ils vont pêcher sur les bancs voisins. Si j'étois un pauvre *itinérant* , comme il y

(1) New Hampshire, Massachussets, Isle de Rhodes, Connecticut.

en a tant en Europe , (suivant ce que vous me dites ,) sans feu ni lieu , sans amis , sans protection , j'entrerois bien volontiers dans la société de ces bonnes gens , que ridiculement nous osons appeler *Sauvages* ; j'y vivrois heureux & tranquille : différens des blancs , ils ignorent la fureur de devenir riches ; fureur qui nous fait verser tant de sucurs , courir tant de dangers , entreprendre tant de projets , & nous exposer à tant de peines & de chagrins. — Satisfaits d'un ample nécessaire , ils ne travaillent que pour vivre substantiellement , & n'ont d'autres desirs que d'élever leurs enfans , & de leur laisser un petit champ à cultiver , une nacelle & l'art d'attraper le poisson de leurs rivages. — Quel dommage que cette race tende vers sa fin !

L'Isle de la Vigne de Martre est habitée par deux classes d'hommes : la première cultive la terre avec le plus grand soin & la plus grande adresse : la seconde vit à la mer , (cette grande source d'industrie & de richesses.) Cette Isle est devenue la pépinière d'où sort annuellement ce grand nombre de pêcheurs , de pilotes côtiers , & de marins de toutes espèces : car c'est ici un des pays les plus maritimes de toute l'Amérique : aussi la culture de la terre & la navigation l'ont elles rendu un des plus peuplés. — Vous trouverez des habitans de ces deux Isles dans tous les ports de

mer, depuis la *Nouvelle Ecosse* jusqu'au *Mississipi*; le climat est favorable à la population, la subsistance des familles s'y procure si aisément, il y a tant de débouchés, que le Mariage devient un premier desirs d'un jeune homme : c'est un bonheur si aisément obtenu, & ils sont si attachés à leurs femmes, que le nombre des enfans est très-grand. — De-là une population qui, comme une source féconde & intarissable, produit sans cesse une exubérance d'hommes, que la nécessité force à l'émigration. — Cette surabondance d'habitans, va continuellement peupler d'autres cantons, & souvent fonder de nouvelles Colonies.

L'extrême fécondité des femmes de la *Nouvelle Angleterre*, la chasteté, la simplicité de leurs mœurs, leur conduite sôbre & religieuse, produit & produisent tous les jours des milliers de population, auxquels plusieurs districts de ce Continent doivent les nombreux habitans qui les cultivent aujourd'hui.

Sans cesse l'Europe nous envoie ses pauvres & ses désœuvrés, sans cesse nos parties maritimes fournissent des hommes pour une navigation qui augmente chaque année; nos établissemens intérieurs se remplissent journellement, notre agriculture commence à s'étendre partout : déjà nous avons franchi les montagnes

d'*Alléghany*. — Que ne ferons-nous pas dans un siècle de plus ? — Quand on contemple, comme je le fais souvent, ce vaste champ ouvert à l'industrie humaine, toutes les branches d'industrie futures, toutes ces ressources alimentaires, enfin l'immensité & la profondeur de ce Continent; l'imagination est surprise du nombre d'hommes qui paroîtront un jour, ainsi que de la richesse & de la force que ce Continent acquerra. — C'est de cette Isle que sortent journallement les pilotes les plus experts pour la grande baie de *Massachusetts*, le *Cap Cod*, le *Détroit de ces Isles*, les bancs de *Nantucket*, & toutes les autres parties de cette région. — Ces pilotes sont toujours à la mer, cherchant les vaisseaux qui atterrent; quelque tems qu'il fasse, ils les abordent avec une d'extérité singulière, & les conduisent heureusement dans les ports pour lesquels ils sont destinés. — Le cap de *Gayhead*, qui forme la pointe occidentale de cette Isle, fournit une grande quantité d'*ocres*, verts, rouges & bleus, ainsi que de la terre à Foulon; les habitans se servent des premiers, broyés avec de l'huile, pour peindre leurs Maisons.

Adieu, ST. JOHN.



SE

LES
dition
neaux
à alle
titude
feau
afin q
& q
vaiffe
sonne
qui
néce
de c
dans
trice
la p
l'éq
jour
lieu
succ

Nantucket, 17 Octobre 1772.

SEPTIÈME LETTRE.

Pêche de la Baleine.

LES vaisseaux les plus convenables à ces expéditions, sont des Brigs de cent cinquante tonneaux, particulièrement quand ils sont destinés à aller chercher des baleines sous différentes latitudes éloignées. — L'équipage de chaque vaisseau est toujours composé de treize personnes, afin que les deux nacelles puissent être armées, & qu'il reste un homme pour avoir soin du vaisseau. — Chaque nacelle contient six personnes, quatre rameurs, l'harponneur, & celui qui tient le gouvernail. — Il est absolument nécessaire qu'il y ait pour chaque vaisseau deux de ces nacelles, afin que si l'une est détruite dans l'attaque de la baleine, l'autre, spectatrice du combat, puisse sauver les hommes de la première. — Cinq des treize qui composent l'équipage de ces vaisseaux, sont presque toujours des Sauvages; chaque personne à bord, au lieu de gages fixes, tire une certaine portion du succès de l'entreprise, ainsi que l'Armateur. Par

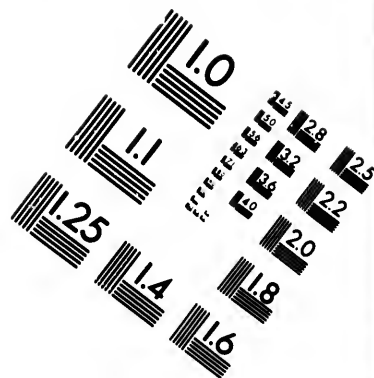
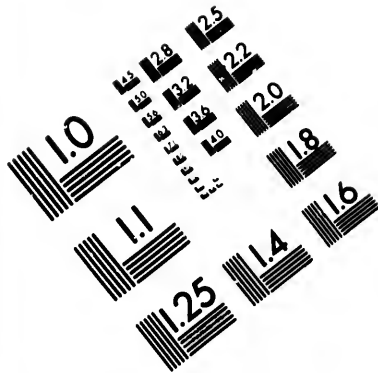
ce sage arrangement , ils sont tous intéressés à la prospérité du voyage , & sont tous également actifs & vigilans.

Ils n'embarquent jamais personne à bord de ces vaisseaux , qui ait plus de 40 ans ; ils croient qu'après cette période , l'homme perd cette vigueur & cette agilité qu'exige une entreprise aussi hasardeuse. — Aussi tôt qu'ils sont arrivés sous les latitudes qu'ils croient convenables , un de l'équipage monte au haut du grand mât ; — dès qu'il apperçoit une baleine , il crie : *awaité Pawana* , je vois une baleine , tous demeurent immobiles & en silence , jusqu'à ce que la sentinelle ait répété une seconde fois *Pawana* , une baleine ; — alors , dans moins de six minutes , les deux nacelles sont lancées à l'eau , & remplies de tous les instrumens nécessaires pour l'attaque. — Ils rament vers leur proie avec une célérité étonnante. — Souvent il est arrivé (avant que les blancs eussent tant multiplié) que tout l'équipage d'un vaisseau baleinier étoit composé de Sauvages , à l'exception du Patron. Rappelez-vous aussi que le *Nattick* est entendu de presque tout le monde ; voilà pourquoi ces expressions sont devenues usitées à bord des vaisseaux baleiniers.

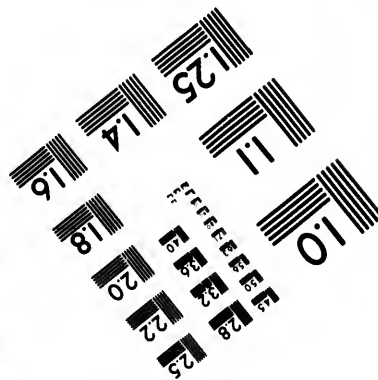
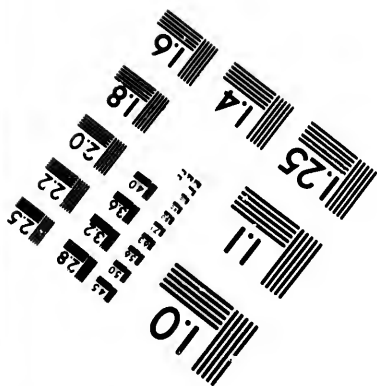
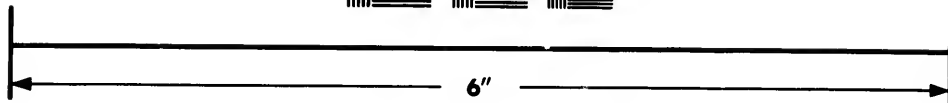
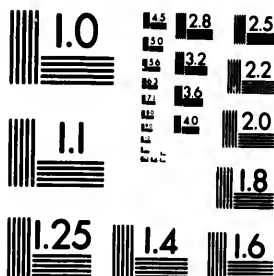
Il y a plusieurs façons d'approcher la baleine , suivant l'espèce particulière ; — cette première connoissance est d'une grande importance. — Quand

les deux nacelles sont arrivées à une distance convenable, une d'elle s'arrête sur ses rames, elle est destinée à être le témoin inactif du combat qui va se livrer. — Vers la proue de la nacelle attaquante, l'harponneur est fixé; c'est de son adresse que dépend principalement le succès de l'entreprise; il est habillé d'une veste courte, & étroitement attachée à son corps, avec des rubans au lieu de boutons; ses cheveux sont arrêtés à la Canadienne, par le moyen d'un mouchoir fortement noué par derrière; — dans sa main droite il tient l'instrument meurtrier, fait du meilleur acier possible, quelquefois il est marqué du nom de leur vaisseau, quelquefois de celui de la ville d'où ils viennent. — Une corde d'une force & d'une dimension particulière est arrangée dans le milieu de la nacelle avec la plus scrupuleuse attention; une des extrémités est fixée au bout du manche du harpon, & l'autre à un anneau fermement attaché à la quille de cette nacelle. — Tout étant ainsi préparé, ils rament, & rament dans le plus profond silence, abandonnant la conduite de ce moment important au harponneur, dont ils reçoivent les ordres; quand il se juge assez près, c'est-à-dire à la distance de 15 pieds de la baleine, il leur fait signe de s'arrêter. — Peut-être a-t-elle un veau, la préservation duquel fixe toute son attention;





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

13 28
14 29
15 30
16 31
17 32
18 33
19 34
20 35
21 36
22 37
23 38
24 39
25 40
26 41
27 42
28 43
29 44
30 45
31 46
32 47
33 48
34 49
35 50
36 51
37 52
38 53
39 54
40 55
41 56
42 57
43 58
44 59
45 60
46 61
47 62
48 63
49 64
50 65
51 66
52 67
53 68
54 69
55 70
56 71
57 72
58 73
59 74
60 75
61 76
62 77
63 78
64 79
65 80
66 81
67 82
68 83
69 84
70 85
71 86
72 87
73 88
74 89
75 90
76 91
77 92
78 93
79 94
80 95
81 96
82 97
83 98
84 99
85 100

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

c'est une circonstance favorable ; peut-être est-elle d'une espèce dangereuse , qu'il est plus prudent d'éviter ; mais c'est un sentiment que leur présomption & leur audace permet rarement de suivre. — Peut-être est-elle endormie , ce qui arrive assez souvent , — alors il tient son harpon élevé à la longueur de son bras , horizontalement & dans le plus parfait équilibre ; bientôt il le balance par des vibrations aisées , dont il accélère insensiblement la vitesse ; cherchant alors dans ce moment critique à réunir toute l'énergie , l'adresse , la force & le jugement dont il est capable , il le lance ; la baleine est frappée , car rarement ils manquent leur coup ; ils jugent de son caractère par ses premiers mouvemens , ainsi que du succès de leur combat — Quelquefois dans les premiers accès de la colère , elle attaque la nacelle , & d'un seul coup de sa queue elle la brise en morceau ; dans un instant la frêle chaloupe disparoît , & les assaillans sont immergés. — Ah ! si la baleine étoit armée de la mâchoire menaçante & terrible du requin ; si , comme ce monstre , elle étoit vorace & sanguinaire , ces hardis navigateurs ne reviendroient plus chez eux y amuser leurs femmes chéries par les récits de leurs merveilleuses aventures. — Quelquefois la baleine , pleine de fureur & de rage , plonge sous les eaux , & disparoît pour toujours ; tout

doit
Dan
com
elle
véloc
bord
repar
long
c'est
presq
l'affo
se ca
roître
presq
que
après
qu'el
ses
men
qu'e
qu'e
trier
alter
fait
véloc
dan
atte
la r

doit alors céder à sa vélocité , ou tout est perdu. Dans d'autres occasions , elle nage & s'enfuit , comme si elle n'étoit pas blessée ; elle tire après elle la corde fixée au harpon avec une si grande vélocité , que la friction quelquefois enflâme les bords de la nacelle ; — souvent elle se plonge & reparoît. Si elle surnage avant d'avoir épuisé la longueur de la corde , qui est de 3000 brasses , c'est un heureux présage , alors ils se croient presque sûrs de leur proie. Le sang qu'elle perd l'affoiblit bientôt , au point que si elle cherche à se cacher sous les eaux , elle est obligée de reparoître , alors la nacelle la suit avec une vélocité presque égale à la sienne ; cela dure jusqu'à ce que , fatiguée enfin par l'obstacle qu'elle traîne après elle , ainsi que par l'extrême agitation qu'elle se donne , elle teint la mer de son sang , ses forces s'épuisent , sa vitesse diminue , elle meurt & surnage. — Mais quelquefois il arrive qu'elle n'est pas morellement blessée , quoiqu'elle porte dans son corps l'instrument meurtrier ; — alors pleine d'une vie étonnante , alternativement , elle paroît & disparoît dans sa fuite , & entraîne après elle la nacelle avec une vélocité effrayante. Le harponneur , toujours fixé dans la même place , la hache à la main , regarde attentivement le progrès de l'immersion ; — déjà la nacelle commence à prendre de l'eau par dessus

ses bords, elle s'enfonce de plus en plus, le moment devient critique, il approche sa hache tout près de la corde; il s'arrête encoré, & suspend le coup qu'il alloit donner, tout dépend de lui. L'appât du gain, la crainte d'être accusé de timidité, souvent leur fait courir de grands risques, se flattant encore que la vélocité de la baleine va enfin diminuer; mais ce n'est qu'une vaine espérance, il sent au contraire qu'elle redouble d'efforts, un instant va déterminer le sort de leur proie, ainsi que celui des six personnes qui la poursuivent. Les hommes quelquefois plus soigneux d'amasser des richesses que de préserver leurs vies, s'exposent à des dangers, dont la seule vue feroit trembler un spectateur désintéressé. — Il est étonnant jusqu'à quel point ces pêcheurs ont poussé l'audace dans ces momens douteux. — Mais il est inutile d'espérer, le harponneur coupe la corde; la nacelle, prête à être engloutie sous les eaux, se relève & surnage; — mais si après être ainsi dégagée de la force qui la retenoit, la baleine reparoit, ils ne manquent jamais de l'attaquer une seconde fois; & s'ils réussissent à s'en approcher assez près pour la blesser, bientôt elle meurt. — A peine les agonies de la mort sont-elles passées, qu'ils la conduisent à côté de leur vaisseau, où ils l'attachent du mieux qu'ils le peuvent. — Quelle étonnante & hasardeuse en-

trepris
 ment
 l'objet
 pelez
 & l'ag
 se pass
 mer &
 chasse
 l'empl
 toute
 jugem
 sont ca

La
 en pied
 exprès
 l'huile
 mais c
 lente
 du va
 vent,
 qu'un
 d'aba
 quelq
 sent c
 dition
 le bo
 Ce
 je co

reprise! En effet, si vous considérez attentivement l'immense disproportion qui existe entre l'objet assailli & les assaillans; si vous vous rappelez la foiblesse de leurs nacelles, l'inconstance & l'agitation de l'élément sur lequel cette scène se passe, les accidens imprévus provenans de la mer & des vents, vous conviendrez que cette chasse, si je puis me servir de ce terme, exige l'emploi le plus parfait de toute l'énergie, de toute la force, de tout le courage & de tout le jugement dont le corps & l'esprit des hommes sont capables.

La seconde opération est de couper la baleine en pièces avec des haches & des hêches faites exprès; les grandes chaudières sont fixées, déjà l'huile découle, & ils en remplissent leurs barrils; mais comme cette opération est beaucoup plus lente que celle de *dépecer*, ils jettent à la calle du vaisseau, aussi promptement qu'ils le peuvent, tous les fragmens qu'ils découpent, crainte qu'un orage, ou l'agitation des flots, ne les oblige d'abandonner leur proie, comme cela arrive quelquefois. — La quantité d'huile que produisent ces poissons est surprenante, & ces expéditions leur sont fort avantageuses, lorsqu'ils ont le bonheur de rencontrer des *baleines*.

Celle du golfe Saint-Laurent, (la seule que je connoisse) a 75 pieds de long, 16 pieds de

profondeur, 20 pieds dans la largeur de la queue, 12 de longueur *des os de mâchoires* : elles fournissent communément 180 barrils d'huile ; la langue seule de la dernière que j'ai vue en produisit 16.

Après avoir vaincu ce fameux *Leviathan de l'Océan*, après avoir surmonté tous les obstacles des vents & des flots, ces Pêcheurs ont encore deux ennemis à redouter ; le premier est le *requin*, ce monstre cruel & affamé, auquel la nature a donné des armes si meurtrières & si terribles ; souvent ils viennent en foule le long du vaisseau, & en dépit des armes, du soin & de la vigilance des hommes, ils partagent avec eux une partie de leur proie ; c'est la nuit sur-tout qu'ils font beaucoup de mal, & qu'il est difficile de s'en garantir. Le second ennemi de ces Pêcheurs est plus terrible encore, on l'appelle le *killer* (1), ou le *thrasher* (2) ; c'est une espèce de baleine de 30 pieds de long, elles nagent avec une si grande vélocité, que souvent elles attaquent même les *spermacetty* (3), & souvent emportent la proie des Pêcheurs : *præda minoris fit præda majoris*. — Quels moyens de résistance

(1) Meurtrier.

(2) Le Batteur.

(3) Grande espèce de Baleine.

l'homme
apport

Aut
d'huile
teurs

Patrie
tant de
n'aient
à porte
niers.

Tell
fible d
pêches
font le
une gr
poisson
voie le
toutes
connue

Baleine
soix

Le Di
land

Right
elle

mu
Sperm

T

l'homme, isolé dans un frêle vaisseau, peut-il apporter à un ennemi si puissant ?

Aussi tôt que tous leurs barrils sont remplis d'huile, ou que le tems marqué par leurs Armaçons est expiré, ils s'en retournent dans leur Patrie avec les richesses qu'ils ont acquises par tant de dangers & tant de hasards; à moins qu'ils n'aient chargé en mer quelque vaisseau destiné à porter en Europe la récolte de plusieurs baleiniers.

Telles sont, aussi brièvement qu'il m'a été possible de vous le dire, les différentes branches de pêches pratiquées par ces hardis Navigateurs; tels sont les moyens dont ils se servent pour aller, à une grande distance de leur Isle, chercher ce poisson monstrueux. Permettez que je vous envoie le nom, ainsi que le caractère distinctif de toutes les espèces de baleines qui leur sont connues.

Baleine du golfe Saint-Laurent, décrite ci dessus, soixante-quinze pieds de long.

Le *Disko*, qui se trouve dans les mers du *Groënland*.

Right-Whale, où la Baleine de sept pieds d'es; elles ont soixante pieds de long, & sont communes dans toutes les mers de l'Amérique.

Spermacetty; elles se trouvent dans toutes les

mers, font de toutes les dimensions ; les plus grandes ont soixante pieds de long, & produisent cent barrils d'huile.

Hump-Back, ou le *Dos-Bossu*, communes sur les côtes de Terre-Neuve ; elles ont depuis quarante jusqu'à soixante-dix pieds.

Fin-Back, ou la *Baleine Américaine* ; elle a trop de vitesse pour être attrapée.

Sulphur-Bottom, ou *Ventre-Soufré* ; elles se trouvent dans la rivière Saint-Laurent : on les attrape fort rarement, à cause de leur grande vélocité.

Grampus, trente pieds de long : on ne peut l'attraper.

Killer ou *Thrasher*, trente pieds de long ; c'est le plus grand ennemi de la Baleine, à laquelle il fait toujours la guerre.

Black-Fish-Whale, ou *Baleine au poisson noir* ; elles ont vingt pieds de long ; elles donnent depuis huit jusqu'à dix barrils d'huile.

Le *Matsouin*, pesant cent soixante livres ; il donne beaucoup d'huile : on en fait des pêches considérables dans le golfe Saint-Laurent, & sur toutes les côtes de Labrador.

En 1769, les Armateurs de *Nantucket* expédièrent cent vingt-cinq baleiniers du port de cent cinquante tonneaux ; les premiers cinquante

qui retou
d'huile.

En 17
seaux po
vaisseau ;
vingt-cin
des provi
tiers à ci
pour por
mes d'éq
vaisseaux
Matelots
entre la
nières &
où trou
trois mil
l'espace
leur seule
dérables :

qui retournèrent , apportèrent onze mille barrils d'huile.

En 1770 , ils expédièrent cent trente-cinq vaisseaux pour la grande pêche , à treize hommes par vaisseau ; quatre pour les Îles , à douze hommes ; vingt-cinq pour apporter à *Nantucket* du bois & des provisions , à quatre hommes ; dix-huit cabotiers à cinq hommes , & quinze gros vaisseaux pour porter leurs huiles à Londres , à onze hommes d'équipage : tout cela fait deux cents cinq vaisseaux , & deux mille cent cinquante neuf Matelots ou Gens de mer. — Quelle distance entre la possession de quelques nacelles baleinières & celle d'une pareille flotte ! Dites-moi , où trouverez vous une Isle de sable de vingt-trois mille acres , dont les habitans aient , dans l'espace d'un peu plus d'un siècle , acquis , par leur seule industrie , des richesses aussi considérables ?

Adieu , ST. JOHN.



Nantucket, 28 Octobre 1772.

HUITIÈME LETTRE.

Mœurs.

LES préjugés, les opinions, les goûts, les vices & les vertus d'un Peuple qui passe les deux tiers de sa vie à la mer, doivent être bien différens de ceux de leurs voisins du Continent, qui ne s'occupent que de la culture de la terre. — L'abstinence sévère à laquelle les premiers sont souvent exposés, l'effet des vapeurs salines de la mer, la répétition fréquente des dangers auxquels ils sont exposés, la hardiesse & le courage qu'ils acquièrent en les surmontant, l'impulsion même du vent, toutes ces raisons doivent nécessairement influer sur le physique & le moral, & doivent, à leur tour, inspirer à ces Marins un plus grand penchant pour l'ivresse, ainsi que pour tous les autres plaisirs dont ils ont été si longtemps privés. — Malgré les puissans effets de toutes ces causes, je n'ai observé aucunes irrégularités à la rentrée de leur flotte; aucune de ces assemblées tumultueuses, si communes dans nos Capitales où l'insouciant Matelot jouit des plaisirs les plus grossiers; &, s'imaginant qu'une semaine

de déba
d'abstin
jours, l
servai i
—La r
Marins
bien je
leur uni
— D'ail
les hom
ceux qu
Matelot
ici de M
débauch
à bord d
leur go
l'aiguill
c'est le
fortune
eux? —
quent a
de succ
toie un
son tra
l'huile
pour fa
maréca
semble

de débauche peut le récompenser pour six mois d'abstinence , & dépense follement , dans peu de jours , les fruits d'une année de travail : je n'observai ici , au contraire , que paix & décence.

— La raison en est , je crois , que presque tous ces Marins sont mariés ; car ils prennent des femmes bien jeunes : le charme de les revoir devient leur unique plaisir , & absorbe tous les autres.

— D'ailleurs , les motifs qui conduisent à la mer les hommes de *Nantucket* , sont bien différens de ceux qui y forcent la plus grande partie des Matelots ; à proprement parler , ils n'ont point ici de Matelots. — Ce n'est ni l'oisiveté , ni la débauche , ni la haine du travail , qui les mènent à bord des baleiniers ; c'est un plan d'action , c'est leur goût , c'est l'exemple de leurs pères , c'est l'aiguillon de l'espérance qui les déterminent ; c'est le seul chemin de leur commerce & de leur fortune : & que feroient ils s'ils restoient chez eux ? — La mer est leur patrimoine ; ils s'embarquent avec autant de plaisir , avec une espérance de succès aussi forte , que le Cultivateur qui nettoie un marais. — Le premier avance son tems , son travail & son industrie , pour se procurer de l'huile de la surface de la mer , comme l'autre pour faire croître de la bonne herbe sur un terrain marécageux. — Ceux qui habitent la Ville , ressemblent beaucoup , dans leur conduite & dans

leurs mœurs , aux habitans de *Philadelphie* ; ils sont graves sans être tristes , réservés sans froideur , faisant beaucoup d'affaires sans tumulte , ni précipitation.

Je fus cordialement reçu , à mon arrivée , par ceux auxquels j'avois été recommandé ; par-tout j'y trouvai les portes de l'hospitalité ouvertes : il est impossible qu'un voyageur habite cette ville pendant une semaine , sans connoître les chefs de toutes les principales familles. — Il ne faut ni introduction , ni l'usage d'aucunes cérémonies ; il suffit seulement qu'on sache que vous logez chez un tel , dont vous êtes l'ami. — Par-tout j'observai une simplicité de style & de mœurs , plus primitive & plus rigide encore que je ne m'y attendois : cela vient de leur situation isolée. — Jamais ruche n'a contenu de mouches plus industrieusement occupées à ramasser de la cire & du miel des champs voisins , que ne le sont les habitans de cette Isle dans leurs différentes opérations ; chacun poursuit , avec la plus grande diligence , quelques branches de pêches , de négoce , quelques affaires ou quelque métier ; l'Artisan est descendu de parens aussi respectables , & est aussi bien vêtu , aussi bien nourri que l'Armateur & le riche Négociant : ils sont autant estimés & considérés , que ceux qui les emploient. Les différens degtés de prospérité &

de rich
Société
accide
l'arrog
& la
propre
tienne
bons
rueux ;
bondar
trouvée
ancien
rurent
j'eusse
la Pen
que j'
j'étois
qui n'
l'huile
& les
de la
verso
des
bran
je ch
gaci
les
une

de richesse forment les seules nuances de cette Société, & , heureusement , cette différence accidentelle n'y a point introduit , d'un côté , l'arrogance & l'orgueil , de l'autre , la bassesse & la dégradante servilité. Leurs maisons sont propres , commodes & décentes ; plusieurs contiennent eux familles ; elles sont garnies de bons lits & de meubles plus utiles que fastueux ; part-tout j'y ai vu la bonne-chère & l'abondance ; & après la seconde visite , je me suis trouvé tout aussi à mon aise que si j'eusse été un ancien ami de la famille. Les provisions me parurent aussi abondantes à *Nantucket* , que si j'eusse été dans un des plus beaux quartiers de la Pensilvanie ; à peine pouvois-je me persuader que j'avois quitté le fertile Continent , & que j'étois sur un banc de sable tout-à-fait stérile , qui n'étoit fertilisé en certains endroits que par l'huile de baleine : leur culture est très-bornée , & les meilleures plantations sont fort éloignées de la Ville. Pendant le séjour que s'y fis , je conversois avec les personnes les plus intelligentes des deux sexes ; je m'informai des différentes branches de leur industrie & de leur commerce ; je cherchai à pénétrer dans les replis de cette sagacité profonde , qui leur a procuré l'aisance & les richesses qu'ils possèdent aujourd'hui : c'est une énigme qui ne peut être résolue qu'en étu-

diant, sur le lieu même, leur activité, leur génie national, la patience, la persévérance qu'ils mettent à tout ce qu'ils font. Tous possèdent la perfection du bon sens & une singulière justesse d'esprit; ils ont acquis ces lumières sans aucuns secours académiques; ils héritent de l'expérience de leurs pères, comme de leur fortune.

Les talens brillans, les connoissances acquises à l'Université, seroient ici entièrement inutiles; elles ne serviroient qu'à obscurcir les lumières naturelles, & à les égarer peut-être. Je me suis amusé bien des fois à leur faire raconter les différentes circonstances de leur vie, les heureuses aventures de leurs pères & de leurs amis, les gradations de leur bonne & de leur mauvaise fortune; j'ai parcouru avec eux tous les pas de leur carrière maritime, depuis les premiers essais qu'ils firent avec une seule nacelle baleinière, jusqu'à la possession d'un, deux, trois, quatre, & même d'une douzaine de vaisseaux de cent cinquante tonneaux. Je suis cependant bien éloigné de chercher à vous persuader qu'ils réussissent tous; la même combinaison de bien & de mal qui se trouve répandue sur toute la terre, se manifeste, comme ailleurs; nulle part la prospérité n'est le lot de tous les hommes: mais si tous n'obtiennent pas des richesses, tous obtiennent au moins une subsistance aisée. — Et ne

vaut-il pas mieux, après tout, ne posséder qu'une parcelle baleinière & quelques *droits de pâturages*; ne vaut-il pas mieux vivre libre & indépendant, sous un gouvernement doux, dans un climat sain, sur une terre de charité & de bienveillance, que de ne posséder rien qu'une industrie inutile, que d'avoir des bras que les riches dédaignent & ne veulent point employer, que d'être perpétuellement jeté d'une vague adverse vers une autre, que d'être enchaîné par les liens de la dépendance la plus humiliante, sans aucun espoir d'en sortir?

Le plus grand nombre des personnes employées dans cette pêche, ainsi que dans les différens métiers, sont des Presbytériens venus du Continent. Tous (comme je vous l'ai déjà dit) commencent par être de simples baleiniers: cet apprentissage dangereux & pénible, est regardé comme nécessaire (même aux enfans des plus riches); il forme le tempérament, exerce le jugement, & leur enseigne l'économie, la prudence, & l'art de conduire le principal commerce auquel ils sont tous destinés.

Adieu, ST. JOHN.



— Et ne

Nantucket, 7 Novembre 1772.

NEUVIÈME LETTRE.

Mariages.

ICI tout le monde se marie de très-bonne heure : prendre une compagne, est un des premiers désirs de l'homme. — La Nature parle le même langage dans tous les Pays ; mais ici on craint moins de l'écouter & de lui obéir que partout ailleurs : les jeunes gens n'attendent ni ne demandent aucune portion avec leurs épouses ; on ignore ce que c'est que de se marier à l'ombre de ces pompeux contrats , rédigés par de savans Avocats, qui souvent ne servent qu'à embarrasser la postérité , ou à nourrir l'orgueil. Les Loix ont pourvu à toutes les circonstances ; alors un simple certificat est tout ce qu'il y a de nécessaire : la Nature elle-même exige , ratifie & solemnise nos contrats. La dot des filles de *Nantucket* n'est composée que de l'exemple des mères , d'une éducation utile , la santé , de l'industrie , quelques *droits de pâturages* , & trousseau ordinaire ; & que pourroient donner de plus , les pères d'une nombreuse famille ? De même que la fortune de la jeune épouse dépend de son économie future , de sa modestie , de son adresse ; de même celle

du m
sur l
pecta
de q
espér
ques
raren
quen
nomb
de la
voisin
vague
capab
vent-
vages
leur p
ces e
hardi
rité q
perts
à leur
expéc
balei
tails i
gens
le m
sou
ils a

du mari est fondée sur son aptitude au travail, sur la connoissance de quelque profession, l'expectative de quelque commerce, ou la possession de quelque terre. — Rarement la réunion de ces espérances manque-t-elle de succès, après quelques années de persévérance & d'application; rarement leur industrie & leur travail manquent ils de leur fournir les moyens d'élever la nombreuse progéniture qui presque toujours sort de la couche nuptiale : leurs enfans, nés dans le voisinage de la mer, entendent le tumulte de ses vagues, le bruit de ses flots, aussi-tôt qu'ils sont capables d'écouter quelque chose. — A peine peuvent-ils marcher, qu'ils se traînent sur ses rivages, se plongent & apprennent à nager; tel est leur premier apprentissage. — C'est au milieu de ces essais de l'enfance, qu'ils acquièrent cette hardiesse, cette présence d'esprit, cette dextérité qui les rend dans la suite des Marins si experts : souvent ils entendent leurs pères raconter à leurs amis les aventures de leur jeunesse, leurs expéditions maritimes, leurs combats avec les baleines, leurs premières difficultés. — Ces détails impriment dans l'imagination de ces jeunes gens une curiosité précoce, un goût décidé pour le même genre de vie : dans un âge plus avancé, souvent ils passent le bac qui conduit au continent, ils apprennent dans ces petits bâtimens, dans

ces premiers voyages , l'art de se rendre capables d'en entreprendre de plus longs & de plus dangereux ; ce n'est pas sans raison qu'ils passent pour d'excellens Marins. Un homme de *Nantucket* peut être aisément distingué entre cent autres , par sa démarche , la souplesse de ses membres , & par une agilité que la vieillesse même ne lui ôte pas : on dit qu'ils doivent cela aux effets de l'*huile de baleine* , dont ils sont si souvent imprégnés , dans toutes les opérations qu'ils lui font subir avant d'être envoyée en Europe , ou à la Manufacture de chandelles de Spermacerry.

Nantucket, 8 Novembre 1772.

DIXIÈME LETTRE.

Émigration.

Vous me demanderez , sans doute , que devient cette surabondance de population , provenant de tant de mariages , de la tempérance nationale , de la salubrité du climat , & de la pureté des mœurs ; car leur Ville , ainsi que leur Isle , ne peut contenir qu'un certain nombre d'habitans. — Je réponds : l'émigration est aisée & naturelle aux Marins ; tous les ans plusieurs

familles quittent leur patrie , pour aller s'établir dans d'autres parties du Continent , attirées par quelques branches de commerce, ou par l'acquisition des terres ; d'ailleurs , l'augmentation annuelle de nos moissons exigent annuellement un plus grand nombre de vaisseaux & de Marins: quelquefois semblables aux abeilles, ils émigrent par essaims.

Parmi les *Amis*, il y en a qui, attachés plus particulièrement que les autres à la prédication, visitent tous les ans les principales Congrégations établies sur ce Continent. — Par ce simple moyen, les membres de cette Société jouissent d'une espèce de correspondance générale & suivie avec toutes les parties du Corps ; ces hommes itinérans sont en général riches, bien instruits, & excellens Prédicateurs : ce sont des Censeurs utiles, qui arrêtent le vice par-tout où ils le rencontrent, qui empêchent qu'on ne s'écarte des anciennes contumes, qui bannissent la tiédeur, maintiennent l'ancienne discipline ; par-tout ils portent la douce admonition & les bons conseils. En voyageant ainsi ils recueillent les observations les plus utiles, sur la situation du commerce des différens endroits qu'ils visitent ; sur le sol, les mines, les productions, le prix des terres, la distance des rivières navigables, &c. — Ce fut en conséquence de semblables informations

reçues à *Nantucket*, en 1764, qu'un nombre considérable d'habitans de cette Isle acheta une grande étendue de terrein dans le *Comté d'Orange*, *Caroline du Nord*, vers les sources de *Deep-River*, une des branches Occidentales de la grande rivière du *Cap - Fear*. — Ils y furent déterminés par l'avantage inappréciable de pouvoir se transporter dans des bateaux jusqu'à une très - petite distance de leur nouveau domaine; ainsi que par l'extrême fertilité du sol, la beauté du climat, & les nombreux ruisseaux qui l'intersectent & l'arrosent: telles furent les raisons qui les déterminèrent à quitter leur Patrie, où d'ailleurs il n'y avoit plus de place; là, ils ont fondé un charmant établissement qu'ils appelèrent *New-Garden* (1); il n'est pas fort éloigné de la fameuse Colonie *Morave*, où les Frères de cette Société ont fondé les grandes bourgades de *Bétharaba*, *Béthuania* & *Salem*, sur les branches de la rivière *Yadkin*.

Rien dans la Nature ne peut être ni plus agréable, ni plus attrayant pour l'homme, que ce district de *New Garden*: tout conspire à rendre cet établissement charmant; l'air, la terre & le climat: c'est un mélange de *declivités boisées*, de côteaux doux & fertiles, de terres basses, fécondes au delà de ce qu'on peut concevoir, entre-

(1) Jardin nouveau.

toupe
à l'é
vu un
ample
mains
rés) c
hany
de for
ensuit
Caroli
land:
nant l
& cell
lation
pératu
établis
avec le
de l'an
des gr
Ce

(1)
fes gra
fertile
les for
grande
veines
le pay

coupées d'un grand nombre de ruisseaux propres
 à l'établissement de moulins : nulle part je n'ai
 vu un terrain qui récompense l'homme aussi
 amplement que celui-là , pour le travail de ses
 mains ; & tel est en général (peu d'endroits excep-
 tés) cette vaste Région , située au pied des *Allég-
 hany* (1) d'où découle cette foule innombrable
 de fontaines & de ruisseaux, dont la réunion forme
 ensuite les grands fleuves qui arrosent les deux
 Carolines , la Georgie , la Virginie , & le Mary-
 land : c'est peut-être la Contrée de tout ce Conti-
 nent la plus intéressante en-deça des montagnes
 & celle qui est le plus susceptible d'une popula-
 tion immense. — Outre la douceur de la tem-
 pérature , & l'extrême fertilité de la terre , ces
 établissemens jouissent d'une communication aisée
 avec les Ports de mer , dans de certaines saisons
 de l'année , par le moyen du gonflement des eaux
 des grandes rivières.

Ces Régions jouissent d'un air bien plus sain

(1) Toute cette partie de l'Amérique , située au pied de
 ses grandes montagnes qui la traversent , est délicieuse &
 fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les ruisseaux ,
 les fontaines , qui forment les différentes origines des
 grandes rivières y sont si nombreuses , qu'ils ressemblent aux
 veines du corps humain portant le sang aux artères. C'est
 le pays de la santé & de la fertilité.

que le Pays plat qui les sépare de l'Océan. *New-Garden* est situé dans l'intérieur des terres, à trois cens soixante-sept milles de la Ville de *Cape-Fear*, dans la Caroline Septentrionale, dont *Nantucket* est éloigné de sept cens cinquante: c'est en conséquence de ce grand éloignement, qu'ils n'ont aujourd'hui d'autre communication avec leur ancienne Patrie, que par le moyen des *Amis Prédicateurs itinérans*.

Plusieurs autres essaims ont été s'établir sur la grande rivière de *Kennebeck*, dans le territoire de *Sagadahock* (1), à cent cinquante lieues de *Nantucket*; là, ils ont trouvé le secret d'adoucir le pénible travail de nettoyer les terres les plus chargées de bois qu'il y ait en Amérique, par l'introduction du commerce que leur procure la rivière & le voisinage de la mer. — Par le moyen de moulins à scie, ils exploitent leurs bois, & au lieu de les consumer par le feu (comme nous faisons), ils les convertissent en articles d'export-

(1) *Kennebeck*, les terres qui avoisinent cette profonde & belle rivière sont d'une grande fertilité, particulièrement pour les herbages; les meilleures herbés croissent sur les terrains les plus élevés, aussi-tôt que les arbres en sont abattus. Le chanvre, le lin, le seigle, le maïs, & le pâturage des bestiaux, joint à la pêche du Saumon, telles sont les avantages qui doivent enrichir les Colons de cette rivière.

tations
de cha
Pour c
dance
comme
les Ant
Je con
possède
tirent
leur bo
les univ
leur so
propre

Le ti
tient à
les pou
chuffets
fide à L
dans fa
est sup
ceur d
des pr
vail, e
aussi v
de con
tans fu
jour n

Te

tations ; telles que planches , douves , pièces de charpente , pieux , palissades , essentes , &c. Pour cet effet , ils entretiennent une correspondance suivie avec leur Isle , dont l'industrie & le commerce fait trafiquer de tous ces articles dans les Antilles & par-tout où ils peuvent être vendus. Je connois plusieurs habitans de Sherburn qui possèdent des plantations sur cette rivière , & en tirent la plus grande partie de leur subsistance ; leur bois , leurs viandes & leurs grains : la mer les unit malgré la distance , & ces terres éloignées leur sont aussi utiles qu'une ferme située sur leur propre Isle.

Le titre premier des terres de *Kennébeck* appartient à l'ancienne Compagnie de *Plimouth* , sous les pouvoirs de laquelle la Colonie de *Massachusetts* , fut établie. — Cette Compagnie , qui réside à *Boston* , concède encore les terres vacantes dans sa juridiction. Si la région de *New-Garden* est supérieure à celle de *Kennébeck* par la douceur du climat , la fécondité du sol , la variété des productions , une moindre nécessité de travail , elle ne produit cependant pas des hommes aussi vigoureux que cette dernière , ni si capables de combattre les dangers & les fatigues : les habitans futurs du pied des *Alléghénis* deviendront un jour nécessairement plus oisifs , plus efféminés ,

moins robustes & moins laborieux que ceux de *Kennébeck*. Si j'avois à choisir un établissement, je préférerois certainement la dernière région à l'autre, quoique si douce & si attrayante; j'y ferois déterminé par l'attrait de la navigation d'une des plus belles rivières de l'Amérique, par la grande abondance de saumons & d'autres poissons; par un climat dur, mais constamment sain; par les heureuses rigueurs de l'hiver, dont les neiges facilitent les communications & couvrent les grains d'un manteau vivifiant; enfin, par l'heureuse nécessité du travail. Toutes ces raisons me feroient négliger les contrées plus douces & plus agréables de la Caroline, où le Colon, pour peu qu'il soit industrieux, moissonne trop pour ce qu'il sème, ne travaille point assez & s'accoutume trop vite à jouir des dons de la nature, sans être obligé de les acheter, de les mériter par l'industrie & les sueurs. Je connois bien des personnes qui mépriseroient mon opinion, & m'appellerois un mauvais juge: mais qu'elles aillent habiter les bords charmans de l'*Ohio*, de la *Monongahéla*, du *Muskingham*, du *Sioto*, le pied des *Alléghénys* & des *Apalaches*. Avec un plaisir égal, j'éleverois ma tente sur les âpres rivages de *Kennébeck*; ce sera toujours une région de santé, de travail, d'industrie & d'activité, que je prise

beaucoup
lence, d'
dre néce

Mais
ainsi des
habitans
Tel est
l'Angleterre
plus gra
moins pe
fournisse
Indes, s
que l'int
font dev
tucket pe
sageffe &
ntiles qu
fois que
surabond
avec plus
culation
riche, &
ter le ce
principe
commerç
carrière d
vieillesse
ainsi que

beaucoup plus que ceux d'une plus grande opulence, d'une vie plus voluptueuse, & d'une moindre nécessité de fatigues & de travaux.

Mais quoique cette ruche féconde envoie ainsi des essaims aussi industrieux que les anciens habitans, elle reste cependant toujours pleine. Tel est l'effet de l'émigration : les parties de l'Angleterre & de l'Irlande qui nous envoient le plus grand nombre d'habitans, n'en sont pas moins peuplées. — Les parties de l'Espagne qui fournissent le plus de Matelots au commerce des Indes, sont beaucoup plus remplies d'habitans que l'intérieur de ce Royaume, parce qu'elles sont devenues plus riches. — On ne voit à *Nantucket* personne oisif, que les vieillards, dont la sagesse & l'expérience deviennent au moins aussi utiles que leur ancienne industrie. Toutes les fois que cette société se trouve dégagée de la surabondance qui la gêne, elle semble se porter avec plus d'activité vers quelques nouvelles spéculations : plus un citoyen de *Sherburn* devient riche, & plus ses richesses lui servent à augmenter le cercle de ses affaires. Tel est le véritable principe qui peut rendre une nation vraiment commerçante. Celui qui a presque terminé sa carrière d'industrie, adoucit les amertumes de la vieillesse par ses conseils & par ses réflexions, ainsi que par l'intérêt qu'il prend à la postérité

de ses descendans. Leur vie n'est donc , comme vous le voyez , qu'une suite d'industrie & de travaux : & que feroient-ils dans l'accroupissement de l'oïfiveré ? — Mais ne vous paroîtra-t-il pas étonnant que les familles qui ont accumulé des richesses , ne préfèrent point d'échanger leur situation sur une Ile stérile & infructueuse , à des établissemens plus doux & plus commodes sur le Continent ? Ne vous paroîtra-t-il pas extraordinaire , qu'après avoir passé le matin & le midi de leur vie , au milieu du tumulte des vagues & des affaires , fatigués du poids d'un commerce laborieux & pénible , ils ne désirent point de passer le déclin de leurs jours au sein d'une société plus étendue & moins bruyante , dans quelques endroits de la *Terra-Firma* , où la févérité des hivers est heureusement compensée par une suite de scènes plus douces & plus agréables qu'on n'en trouve à Nantucket ? Je leur ai fait les mêmes questions ; voici la réponse qu'ils m'ont faite : — Le même pouvoir de l'habitude » & de la coutume , qui force l'Esquimau , le » Sibérien , le Hottentor à préférer son climat , » son sol , à des situations plus agréables , nous » persuade aussi qu'il n'y a rien dans le monde » de si analogue à nos inclinations & à notre » goût que *Nantucket* : ici nous sommes au » milieu de nos parens , de nos amis. — Hélas

» que f
 » nos e
 » somp
 » curer
 » ostent
 » l'aide
 » citoye
 » grand
 » des id
 » ne se
 » devie
 » terior
 » pouv
 » imagi
 » princ
 Ils abho
 fruits d
 d'empl
 à répar
 amis. —
 ne se
 taine s
 ritres &
 Il n
 grand
 neroit
 leur in
 activit

„ que ferions-nous éloignés d'eux , éloignés de
 „ nos enfans & de nos petits-enfans ? — Vivre
 „ somptueusement , leur répondis je , vous pro-
 „ curer de nouveaux amis par une générosité
 „ ostentiveuse , par le moyen de vos tables , à
 „ l'aide de vos bons vins , comme le font les
 „ citoyens de Londres quand ils ont acquis de
 „ grandes fortunes dans les Indes. — Ce sont
 „ des idées , mon ami , me répondirent-ils , qui
 „ ne sont jamais entrées dans nos têtes ; nous
 „ deviendrions à jamais coupables , nous méri-
 „ terions l'exécration de notre postérité , si nous
 „ pouvions seulement former de pareils projets ,
 „ imaginer des plans de conduite si différens des
 „ principes dans lesquels nous avons été élevés ». .
 Ils abhorrent l'idée de dépenser en vain luxe les
 fruits du travail d'une longue vie ; ils préfèrent
 d'employer leurs capitaux à établir leurs enfans ,
 à réparer leurs malheurs , ainsi que ceux de leurs
 amis. — Ignorant les honneurs monarchiques , ils
 ne se bornent point à la possession d'une cer-
 taine somme , avec laquelle ils achètent de vains
 titres & des noms frivoles.

Il n'y a point cependant à *Nantucket* un aussi
 grand nombre de gens riches qu'on se l'imagi-
 nerait , après avoir examiné le grand cercle de
 leur industrie , de leurs connoissances & de leur
 activité : plusieurs quittent la vie sans avoir à se

plaindre que la fortune les ait négligés une seule fois ; malgré cela ils ne laissent point à leur postérité cette affluence que promettoit leur prospérité : la première raison est, je crois , le grand nombre d'enfans qui divisent la fortune de leurs pères : la seconde , est la dépense de leurs tables ; car *Nantucket* ne fournissant presque rien , chaque famille est obligée de faire venir du Continent tout ce dont elle a besoin. — Rien ne manque à *Sherburn* , & c'est précisément ce qui épuise leurs fortunes : le premier usage qu'ils font de leurs huiles & de leurs os de baleines , est d'en échanger une partie pour des farines & des viandes. — Les nécessités , les besoins journaliers d'une famille nombreuse , quoique strictement économe , consomment nécessairement une partie des profits ; — & si par quelque accident ces profits sont interrompus , alors le capital en souffre : — souvent il arrive aussi qu'une partie de ce capital est sur mer, exposée aux incertitudes de la destinée , aux dangers des flots & des vents.

Adieu , ST. JOHN.



O N

IL n
cette l
les Di
font d
des Fi
Prêtre
pour
pour
cepen
sienne
térien
gréga
— L
me v
Mini
l'Or
de pr
& d
tout
peu
& e

Nantucket, 10 Novembre 1772.

ONZIÈME LETTRE.

La religion de l'Isle.

IL n'y a dans cette Ville, & par conséquent sur cette Isle que deux Sectes; elles s'assemblent tous les Dimanches dans leurs Eglises respectives, qui sont deux édifices aussi simples que les maisons des Fidèles. — Il n'y a à *Nantucket* qu'un seul Prêtre. Quoi! observera-t-on, qu'un seul Prêtre pour instruire tant d'hommes, pour diriger, pour conduire tant de consciences! Il en est cependant ainsi: chaque individu fait guider la sienne. Ce Ministre isolé, est un Prêtre Presbytérien, qui préside à l'instruction d'une Congrégation très-considérable & très-respectable. — L'autre est composée de Quakers qui, comme vous le savez, ne reconnoissent aucun de ces Ministres qui, en conséquence des pouvoirs de l'Ordination, possèdent exclusivement le droit de prêcher, de catéchiser, de baptiser, d'inhumer & de recevoir certains salaires pour leurs peines: tout citoyen, parmi eux, qui s'y croit appelé, peut expliquer les écritures dans leurs Eglises, & exhorter le reste des frères; & comme d'ailleurs

ils n'admertent aucun Sacrement ; ni aucune forme de culte , un Prêtre feroit pour eux un personnage inutile. — La plupart de ces bonnes gens font souvent à la mer , où ils adorent le Maître de la Nature au milieu des orages , contre lesquels ils font fi souvent obligés de lutter. — Ces deux Sectes vivent dans l'harmonie & la paix la plus parfaite. Ils font passés, ces anciens jours de discorde & de haine religieuse , lorsque chacun croyoit faire une action méritoire, non-seulement de damner son voisin , (ce qui n'auroit été qu'un manque de charité) , mais de le persécuter , & de le tuer pour la gloire de cet Etre , qui n'exige de nous que de nous entr'aimer comme frères. — Chacun va à l'Eglise qui lui convient , & ne s'imagine pas que son voisin ait tort , parce qu'il ne l'y fuit pas.

On ne voit ici que deux Médecins. — Et de quel service la Médecine peut-elle être dans une société primitive comme celle-ci , où les excès sont si rares ? quel besoin a-t-on de remèdes dans une ville , où à peine trouve-t-on des fièvres & des estomachs délabrés ? — La tempérance , le calme des passions , la frugalité , l'exercice continu , conservent intacte l'excellente constitution qu'ils ont reçue de leurs parens : — leurs enfans font tous les fruits du plus saint & du plus chaste amour.

D
essuy
caus
vage
& d
ont a
mala
Je
socié
fanté
gran
& qu
sages
C
men
Sud,
riqu
fucr
L
la m
leur
la f
qu
con
ext
roi
no
en

Depuis sa fondation, *Nantucket* n'a jamais essuyé le fléau de ces épidémies terribles, qui causent dans certaines contrées de si grands ravages. — On voit ici quelquefois des pulmonies & des fièvres automnales; plusieurs d'entr'eux ont appris des Sauvages l'art de guérir les simples maladies auxquelles ils sont sujets.

Je ne fais où il est possible de rencontrer une société aussi nombreuse, qui jouisse d'autant de santé, & au sein de laquelle on trouve un aussi grand nombre de vieillards frais & vigoureux, & qui annoncent leur âge par leur gravité & leur sagesse, plutôt que par les rides de leur front.

Ces grands avantages les récompensent amplement de ne pas vivre sur les sols plus fertiles du Sud, où les fièvres bilieuses, les coliques néphrétiques & la mort croissent à côté de la canne à sucre, de l'ananas, de l'indigo, &c.

La situation de leur Isle, la pureté de leur air, la nature de leurs occupations, leur modération, leur pauvreté, sont les causes de la vigueur & de la santé dont ils jouissent. — Veuille la destinée que cette Isle ne devienne jamais un objet de conquête, & qu'aucun Tyran ne cherche à en extirper ses paisibles habitans! — Et que trouveroit ici un Conquérant, si une fois ils abandonnoient leur Isle? Quelques âcres de terres bien encloses & bien cultivées, & des maisons rem-

plies de meubles de peu de valeur. — Le génie , l'industrie des habitans , les suivroit ou périroit avec eux ; c'est leur seule richesse : ils iroient peut-être fertiliser quelque autre endroit , par les mêmes moyens avec lesquels ils ont fertilisé celui-ci , s'ils y jouissoient de la même liberté.

Un seul Avocat s'est établi à Nantucket depuis quelques années ; sa fortune vient plutôt de ce qu'il a épousé une riche héritière , que des émolumens de son cabinet : il est quelquefois employé à recouvrer les sommes d'argent qui ont été prêtées sur le Continent , ainsi qu'à prévenir les accidens que l'esprit de chicane occasionne quelquefois ; rarement est-il employé comme défenseur , mais il l'est souvent comme conciliateur.—Les Praticiens sont si nombreux dans toutes nos villes , qu'il est étonnant de n'en pas rencontrer ici un plus grand nombre : ce sont des plantes qui croissent dans toute espèce de terrain , pourvu qu'il soit cultivé par la main des autres ; mais quand une fois ils y ont pris racine , ils détruisent toutes les plantes voisines , en épuisant leurs sucres végétaux ; les fortunes rapides qu'ils acquièrent dans toutes les provinces , sont surprenantes. Placez le plus ignorant de cette profession dans l'établissement le plus obscur ; bientôt il encouragera l'esprit de chicane , si naturel à nos Colons , & y amassera plus d'argent , sans labour , que le Cultivateur le

plus
mill
leur
qu'
— C
tion
font
épo

D

A

& r
Ma
taire
les
n'en
par
vie
tun
obli
la L
est
cert

plus industrieux avec toutes les sueurs de sa famille. Les Juristes ont mêlé leurs doctrines & leurs problêmes avec nos loix, si adroitement, qu'ils s'en sont rendus les interprètes nécessaires. — C'est un des plus grands vices de nos constitutions, qui n'admet d'autres remèdes qu'une refonte générale. — Quand arrivera cette heureuse époque ?

Nantucket, 19 Novembre 1772.

DOUZIÈME LETTRE.

Coutumes Particulières.

AL'ABRI de toute espèce d'oppression civile & religieuse, cette société de Pêcheurs & de Marchands vit sans aucun établissement Militaire, sans Gouverneurs, ou autres maîtres que les Loix : leur Code Civil est si léger, qu'on n'en ressent jamais le poids. — Un citoyen peut parcourir les différens évènements d'une longue vie, surmonter les obstacles de la mauvaise fortune, paisiblement jouir de la bonne, sans être obligé, dans ce long intervalle, d'avoir recours à la Loi. — Le principal avantage qu'elle confère, est la protection générale & individuelle, & cette protection est acquise en payant les taxes

les plus modérées & les plus équitables : rien ne m'a jamais paru plus simple que leur organisation municipale ; elle est plus simple encore, quoique semblable à celle des autres Comtés de la même Province , parce que les habitans de cette Isle sont plus séparés du reste de la grande société , plus distingués des autres par leurs mœurs , par leurs coutumes , ainsi que par leurs affaires.

Tout semble , parmi eux , être analogue à la simplicité du culte qu'ils rendent à l'Être Suprême ; ils ne paient ni dîmes , ni salaires , ni aucuns droits d'Eglises. — Les anciens sont les seuls instructeurs de leur jeunesse , & rarement ils manquent d'être l'exemple du troupeau : ils visitent les malades & les encouragent : après leur mort , ils sont enterrés par leurs parens & par leurs amis , sans nulle autre cérémonie que l'affliction de leurs cœurs.

Le Ministre Presbytérien , comme un bon Pasteur de l'Évangile , enseigne les vérités qu'elle nous apprend , les récompenses qu'elle promet aux bons , les châtimens qu'elle prononce contre les méchans : le culte de ces derniers auroit mérité le nom primitif , si celui des Quakers plus simple encore , n'eût jamais paru. Les Membres de ces deux Sectes , comme Chrétiens & obéissans au même Législateur , s'entr'aident & s'af-

sister
comme
frère
la m
subsi
expé
vaisse
ter le
du m
loix,
pas d
l'escl
Heur
aussi
sive à
Le
simp
auxq
gran
habi
fons
& q
phra
cont
qui
plus
qui
ses

sistent mutuellement dans tous leurs besoins : comme compagnons de travail , ils s'unissent en frères dans tous leurs projets ; en un mot, c'est la même famille. La seule émulation qui paroisse subsister parmi eux , ne consiste que dans leurs expéditions maritimes , dans l'art d'armer leurs vaisseaux , d'attraper les baleines , & de rapporter les plus grandes récoltes d'huile. Comme sujets du même Gouvernement, ils obéissent aux mêmes loix, & sont soumis aux mêmes droits. Je ne crois pas qu'il y ait un esclave sur cette Isle , quoique l'esclavage soit si commun sur le Continent. — Heureux les hommes sujets à un gouvernement aussi doux ! heureux le Gouvernement qui préside à la conduite de Colons aussi industrieux !

Les différentes coutumes introduites par la simplicité des Quakers , sont devenues des loix auxquelles ils sont infiniment attachés. — Cette grande simplicité s'étend non-seulement à leur habillement , à l'ameublement de leurs maisons , mais même au style de leurs conversations ; & quoique la construction de plusieurs de leurs phrases & de leurs expressions les plus usitées soit contraire aux règles de la langue , celui cependant qui voudroit corriger ces erreurs , en s'exprimant plus correctement , passeroit pour un innovateur , qui méprise les bonnes & honnêtes coutumes de ses pères. — Qu'un étranger arrive sur cette Isle,

qu'il s'exprime dans toute la pureté de leur style primitif, (suivant leur manière de l'appeler), cette perfection le recommandera sur le champ à tous les Membres de la Société ; parce qu'ils le regarderont comme un véritable frère, comme un *ami*, qui a été bien élevé & qui chérit les anciens usages, & l'antique phraséologie. Plusieurs fois ils ont été attrapés par des imposteurs ; aujourd'hui ils commencent à devenir plus sages : si quelqu'un d'entr'eux s'avisait de porter pendant un des jours de la semaine un habit de drap Anglois, il seroit exposé à la censure secrète de tout le monde, il seroit regardé comme un prodigue, comme un insouciant, à qui il seroit inutile de donner crédit & qu'il seroit dangereux d'assister dans ses malheurs.

Deux riches citoyens de *Sherburn* firent venir de *Boston*, il y a quelques années, chacun une chaise à un cheval (1), que l'on fait dans cette Capitale, légères & commodes.—L'introduction de ces

(1) Ces chaises à un cheval sont des voitures Américaines, très-douces & très-commodes, & fort élégantes; elles sont suspendues sur quatre ressorts de bois ingénieusement imaginés & placés : il n'y a point de Colon parmi nous qui n'en ait une. C'est en général la propriété de la femme, qui s'en sert souvent pour aller visiter ses voisines.

voiture
parmi
coupab
dorées
tes de
mome
& égu
prédire
les aut
pour le
la fond
évèner
Société
pénétr
occasio
voiture
perver
remon
le non
dant c
respec
leurs f
cheva
si vou
leur
voitu
des h
L'o

voitures mondaines , causa un scandale universel parmi ces bonnes gens ; rien ne leur parut plus coupable , plus impie que l'usage de ces chaises dorées & peintes , au mépris des petites charrettes de leurs pères. Ce luxe nouveau & jusqu'à ce moment inconnu , causa une espèce de schisme , & éguisa la langue de la calomnie : — les uns prédirent la ruine prochaine de ces deux familles , les autres appréhendèrent le danger de l'exemple pour leurs enfans : jamais , non jamais , depuis la fondation de cette ville , il n'y étoit arrivé un évènement qui eût tant *malédifié* cette primitive Société. — Le possesseur d'une de ces chaises , pénétré de repentir pour le scandale qu'il avoit occasionné , prudemment renvoya sa profane voiture au Continent : l'autre plus obstiné & plus pervers , garda la sienne , en dépit de toutes les remontrances de ses voisins : depuis cette époque le nombre s'en est augmenté. — J'ai observé cependant que les familles les plus riches & les plus respectables , alloient encore à leurs Eglises avec leurs femmes , dans des petites charrettes à un cheval , décentement couvertes avec un drap ; & si vous considérez le mauvais état des chemins de leur Isle , & son sol sablonneux , ces dernières voitures semblent très - bien adaptées à l'usage des habitans de *Nantucket*.

L'oïveté est le plus grand péché qu'on puisse

commettre ici ; c'est même un grand délit. — Un homme oisif & désœuvré exciteroit d'abord la pitié & la compassion, & ensuite l'indignation ; car l'oisiveté n'est considérée que comme un mot synonyme à *besoin* & *faim*. — Ce principe est si profondément gravé dans tous les esprits ; & est devenu un préjugé si universel , que , strictement parlant , vous ne voyez ici personne d'oisif. — Quand ils vont à leur marché , qui est le Café de la Ville , (si j'ose me servir de cette expression) soit pour y rencontrer leurs amis , soit pour y faire des affaires , ils tirent de leurs poches un morceau de cèdre & un couteau , & tout en parlant ils en font , presque instinctivement , une bonde ou un fossét pour leurs barrils , ou quelque autre chose d'utile ; c'est ainsi qu'ils s'amuseut pendant leurs momens de repos. — Les jeunes gens qui sont en croisière poussent l'adresse & l'industrie beaucoup plus loin : ils ne manquent jamais d'embarquer assez de cèdres rouge & blanc , pour pouvoir occuper tous leurs momens de loisir à faire des *bowles* (1) , des jattes , des vases de toutes les formes , des boîtes , & mille autres petits meubles , qu'ils donnent , à leur retour , à leurs femmes , s'ils en ont , ou à

(1) Bowles , ce sont des vases ronds & creux , dont on se sert pour boire du punch.

leurs an
de rapp
ques de
files qu

Ce g
est ce q
ici qui
poche ,

Quoi
qui s'app
vation
cependa

l'achat d
Boston

habit ; a

lustre ,

qu'ils in

plus nor

reléguer

acheter

cinquan

ressemb

hommes

exister q

ne soit r

quelque

Com

fois très

Tom

leurs amies. — Rarement les jeunes gens oublient de rapporter de leurs longues croisières ces marques de souvenir ; j'ai vu plusieurs de ces ustensiles qui étoient faits avec une adresse singulière.

Ce goût pour tailler, couper, façonner le bois est ce qui fait que vous ne rencontrerez personne ici qui n'ait au moins deux couteaux dans sa poche, l'un plus grand & l'autre plus petit.

Quoiqu'ils méprisent souverainement tout ce qui s'appelle mode, ainsi que toute espèce d'innovation dans leur manière de se vêtir, ils sont cependant tout aussi embarrassés dans le choix & l'achat de leurs couteaux, qu'un jeune homme de *Boston*, dans celui de ses boucles ou de son habit ; aussi-tôt que ces instrumens ont perdu leur lustre, ils sont remplacés par une autre espèce qu'ils imaginent plus commode, (c'est-à-dire, plus nouvelle), ils ne manquent jamais de les reléguer dans un coin de leurs Bureaux & d'en acheter de nouveaux. J'en ai vu un jour plus de cinquante chez M. **, il n'y en avoit pas un qui ressemblât à l'autre ; c'étoit cependant un des hommes les plus respectable de l'Isle. Mais peut-il exister quelque part, sur la terre, une société qui ne soit marquée au coin de quelque erreur ou de quelque folie ?

Comme leurs voyages de mer sont quelquefois très longs, les femmes de *Nantucket*, pen-

dant l'absence de leurs maris , sont obligées de veiller à toutes les affaires de la famille , d'arrêter les comptes , de tout gouverner enfin. La fréquente répétition de ces circonstances ne manque jamais de leur donner les qualités nécessaires , ainsi que le goût de cette espèce de surintendance. Elles sont en général renommées pour leur prudence & leur bonne administration. Cette occupation mûrit leur jugement & les élève à un rang supérieur à celui des autres femmes ; voilà pourquoi , comme celles de Montréal (1) , les femmes de *Nantucket* sont si sociables , si affables & si versées dans les affaires. — Les maris , au retour de leurs croisières , fatigués des travaux de la mer , pleins de confiance & d'amour , approuvent avec joie ce qu'elles ont fait , & dédient tous les momens qu'ils passent à terre , au repos , au plaisir d'être avec leurs femmes , & à la reconnoissance. — Et que feroient ces honnêtes Marins , sans le secours de leurs fidèles compagnes ?

L'absence de tant d'hommes pendant le cours de certaines saisons , rend la ville sombre &

(1) Les femmes de Montréal , en cela , ressemblent beaucoup à celles de *Nantucket* , parce que leurs maris sont souvent absens des années entières parmi les Sauvages , avec lesquels ils font un grand commerce.

solitaire
femmes
quand le

De-là
terres pl
est fini ,
tout y es
leurs ou
désigné
à travail
ger d'ex
pas dire
composé
absens ;
qui reste
particip
assemblée
mari est
trouver

Souve
s'assembl
lière , où
ce sont l
plus pur
cartes , n
danse , i
lâtrer , c
aventure

solitaire ; cette situation mélancolique oblige les femmes de se visiter beaucoup plus souvent , que quand leurs maris sont avec elles.

De-là ce goût pour s'assembler par petites coteries plusieurs fois la semaine ; dès que le dîner est fini , la maison est scrupuleusement balayée , tout y est arrangé avec le plus grand soin ; alors , leurs ouvrages à la main , elles vont à l'endroit désigné : tout le tems de ces visites est employé à travailler , à converser , à boire le thé & manger d'excellentes choses. — Je ne veux cependant pas dire que ces coteries soient exclusivement composées de femmes dont les maris sont absens ; il s'en faut bien , la présence de ceux qui restent n'empêche pas leurs compagnes de participer également aux plaisirs de ces petites assemblées. — Dans ce dernier cas , dès que le mari est revenu de son travail , il va gravement trouver sa femme , qui l'attend pour revenir.

Souvent les jeunes gens & les jeunes filles s'assemblent aussi dans quelque maison particulière , où la partie a été préalablement arrangée ; ce sont les époques de la joie la plus naïve & la plus pure. — Comme ils ne connoissent ni les cartes , ni la musique , ni les instrumens , ni la danse , ils s'amuseut à dire des histoires & à folâtrer , chacun parle de ses campagnes , de ses aventures contre les baleines ; & de quoi s'oc-

cuperoient-ils ? ils entretiennent leurs amies des pays & des habitans qu'ils ont vus dans leurs différentes relâches. — « L'Isle de Sainte-Catherine , » dit l'un d'eux , est une Isle comme il n'y en a » pas dans le monde , je le parie : & pourquoi » donc cela , demande une des filles ? C'est parce » qu'on ne souffre point que les femmes y abor- » dent , & que les hommes y sont condamnés » à vivre seuls ; il n'y a pas , comme ici , de » jolies filles & de braves garçons , qui s'assem- » blent pour rire & s'amuser ; ce que nous ferons » ce soir est un péché dans ce maudit pays , à » ce qu'ils disent : — quel péché que celui d'être » heureux & content ! — Qui de nous ne bénit » son étoile que ce ne soit pas la coutume à » Nantucket ? Aussi ses garçons & ses filles sont » bien les meilleurs qu'il y ait dans tout l'Uni- » vers , n'est-ce pas » ? A peine cette innocente faillie fut-elle prononcée , que le fourire de la satisfaction fit le tour de l'assemblée , & peignit sur toutes les physionomies les signes d'approbation que chacun donnoit au raconteur de la dernière histoire. — Mais puis-je vous peindre des scènes qui sont si douces , sans que les traits ne s'échappent de mon foible pinceau ! Que vous dirai-je ? chacun parle à l'oreille de son voisin , lui communique les sentimens inspirés par la présence de ses amis , ils s'amusent & sont contents.

Le
confitu
lent re
verfati
y est d
les sa
naïves
passent
dans l
joie la
Je c
égales
néral,
tucket,
la sur
ignore
sique,
la bon
mome
arrive
dernie
l'orate
rient
droien
on jo
l'Euro
foule,
ils re

Le thé, le chocolat, le café, les gâteaux, les confitures, les tranches de bœuf fumé, un excellent repas, enfin, succède aux plaisirs de la conversation, & termine la soirée; tout le tems qui y est dédié est embelli par les ris spontanés, par les faillies jocondes, & par mille réflexions naïves. — Ainsi les jeunes gens de Nantucket passent une partie du tems qu'ils font à terre, dans l'heureuse innocence & au comble de la joie la plus pure.

Je crois que peu de personnes, à circonstances égales, vivent aussi bien que les Quakers en général, & particulièrement les habitans de *Nantucket*; cela est même poussé quelquefois jusqu'à la surabondance. Je n'en suis pas étonné : ils ignorent les plaisirs de la bouteille, de la musique, des chansons & de la danse; sans ceux de la bonne chère, comment rempliroient-ils les momens de loisir que la société donne? — S'il arrive qu'un des membres de ces coteries soit dernièrement revenu de croisière, il est constitué l'orateur de la soirée; mais souvent ils parlent & rient tous ensemble & sont heureux; ils ne voudroient pas échanger leurs plaisirs pour ceux dont on jouit dans les plus brillantes assemblées de l'Europe; hélas! qu'y feroient-ils? L'embarras, la foule, la confusion, l'étonnement, pourroient-ils remplacer la simplicité, l'innocence, la joie

vive dont ils jouissent parmi eux? Ces assemblées durent jusqu'à onze heures : alors chaque jeune homme reconduit *l'amie* de la soirée chez ses parens. — Telle est l'idée que je voulois vous donner de leurs soirées de repos & de loisir, jusqu'à ce que la nouvelle saison les rappelle à la mer, aux fatigues & aux dangers de la pêche.

Est-il donc étonnant qu'ils se marient si jeunes? Leurs inclinations ne sont jamais arrêtées par les sévères loix de la convenance, où par la disproportion de rang & de richesses ; tout entr'eux est égal. Pour se marier, ils n'ont besoin que de deux choses, de s'entr'aimer & du consentement de leurs parens, ce qui n'est pas difficile à obtenir. Mais à peine ont-ils subi la cérémonie, qu'ils cessent d'être si joyeux & si gais ; le nouveau rang qu'ils occupent, suivant l'étiquette de la *société*, leur suscite de nouvelles idées & une nouvelle manière d'être. — L'exemple général leur prescrit la réserve ; le nouveau titre de chef de famille, de mari, de père, exige une conduite grave & solide ; c'est le ton de la société. — La nouvelle épouse, de son côté, marche sur les pas prescrits par la coutume, aussi puissante que la tyrannie de la mode. — Insensiblement elle commence à se servir de la phraséologie d'usage. « Mais, mon » ami, ne devrois-tu pas faire cela, ne devrois-tu pas aller à tel endroit? Écoute que je te dise,

» vas-
 » pas
 » Cou
 — Bien
 laisse
 restent
 ral. —
 les fem
 périeur
 beauc
 metter
 — Leu
 pouvo
 ces an
 avoir
 choses
 de la
 — Ai
 faits,
 L'
 fortu
 noiss
 puiss
 moind
 carac
 petit
 dire
 elle

» vas-t-en payer telle somme, & ne manque
 » pas de recevoir, en chemin faisant, ce que le
 » Cousin ** nous doit, entends tu, mon ami » ?
 — Bientôt après le nouveau mari s'embarque, &
 laisse sa femme maîtresse de tour. — Ceux qui
 restent chez eux sont presque aussi passifs en gé-
 néral. — Il ne faut pas cependant vous imaginer que
 les femmes de *Nantucket* soient hautaines & im-
 périeuses, il s'en faut bien; elles ont au contraire
 beaucoup d'affabilité & de douceur : elles se sou-
 mettent aux préjugés reçus, à la coutume enfin.
 — Leurs maris, également soumis à ces deux
 pouvoirs, ne s'imaginent pas qu'en obéissant à
 ces anciens & respectables usages, il puissent y
 avoir rien de contraire à l'ordre ordinaire des
 choses; ils craignent d'affaiblir les principes
 de la société, en changeant ces anciennes règles.
 — Ainsi les deux partis sont parfaitement satis-
 faits, & tout respire la paix & la concorde.

L'homme le plus riche de cette Isle doit la
 fortune & la prospérité dont il jouit, aux con-
 noissances & à l'industrie de sa femme; c'est un
 puissant titre qui est bien enregistré dans la mé-
 moire de tout le monde. Pendant les premières
 caravanes de son mari, elle tint école & une
 petite boutique. — Ses premiers succès l'enhar-
 dirent; elle acheta des articles plus considérables,
 elle écrivit à Londres, s'y procura des correspon-

dans & un crédit. Elle fonda enfin un grand commerce qu'elle a toujours continué depuis sous son nom & avec le plus grand succès.

Quel est le Citoyen de Philadelphie, de New-Yorck ou de Boston, quel est le voyageur qui n'a pas entendu parler, ou qui ne connoît pas la tante *Késiah*? Elle est la femme de l'ami C**, un des hommes les plus respectables de l'Isle; satisfait des connoissances de sa compagne, il se repose sur son jugement & ses lumières, si pleinement, qu'il ne se mêle en rien des affaires de sa famille. Il est devenu un des Prédicateurs les plus renommés, & s'est adonné depuis un grand nombre d'années à la vie contemplative. — Ils possèdent à *Quays* une charmante plantation, où ils ont fait bâtir une maison ample & commode; là, retirés des affaires, ils vivent dans la plus parfaite union, & voyent souvent leurs parens & leurs amis. — Ils n'ont malheureusement qu'une fille, qui un jour héritera d'une fortune de plus de 20,000 guinées.

Non-contentes de bien gouverner les affaires de leurs maris pendant leur absence, les femmes de *Nantucket* sont renommées pour leur industrie dans la conduite de leurs maisons. — Elles filent & font filer beaucoup de laine & de lin; elles perdroient leur bonne réputation, elles seroient irrévocablement deshonorées & méprisées, si

route
drap fa
couven
l'intér
pas de

Les
permis
des ro
il faut
couleu
aucune
vêtus,
rence d
les rich
que de
de fête
cela,
sen le

(1)
des am
suite.

route leur famille n'étoit pas vêtue de linge & de drap faits à la maison ; si tous les lits n'étoient pas couverts de courte-pointes de leur façon , si tout l'intérieur de leurs maisons enfin ne se ressentoit pas de leur propreté & de leur industrie.

Les premiers jours (1) sont les seuls où il soit permis aux deux sexes de porter des habits & des robes de manufactures Angloises ; & même il faut qu'elles soient d'un prix modique , & de couleurs graves & sérieuses. — Je n'ai observé aucune différence dans la manière dont ils sont vêtus, aucunes nuances qui annoncent la différence de fortunes. Dans les jours de la semaine, les riches, comme les moins aisés, ne portent que des habits faits par leurs femmes ; les jours de fêtes, tous portent du drap Anglois. — En cela, comme dans toute autre chose, ils ressemblent aux membres de la même famille.

Adieu, ST. JOHN.

(1) Premier jour, c'est le Dimanche, suivant le style des amis ; ils appellent le Lundi second jour, ainsi de suite.



Nantucket, 25 Novembre 1772.

TREIZIÈME LETTRE.

Singulière Coutume.

LES femmes de *Nantucket* sont soumises à une singulière coutume qui m'a beaucoup surpris.— Je ne puis concevoir qu'elle en a pu être la cause.— Depuis plusieurs années, elles ont adopté celle de prendre tous les matins une dose d'opium ; ce besoin est devenu si nécessaire, qu'un très-grand nombre ne peuvent pas commencer leur journée sans ce mets Asiatique : parmi les hommes, peu s'y sont assujettis.— Le Shériff chez qui je logeois, excellent Médecin, & qu'on peut, à juste titre, appeler la première personne de l'Isle, ne manquoit jamais d'en prendre trois grains avant de déjeûner : il m'a avoué, avec le plus grand degré de sincérité, qu'il n'étoit pas capable d'entreprendre aucune affaire sans cette dose.— Il est difficile de concevoir, je l'avoue, comment une société aussi heureuse, aussi saine, ait jamais pensé à l'assistance de ce narcotique ; mais, mon ami, dites moi où est la société d'hommes parmi lesquels on ne trouve ni erreurs, ni folies ? La plus parfaite est certainement celle où il s'y trouve plus

de bi
reurs
Le
Isle,
Propri
est cor
origin
vince
Irlan
tout l
table
confa
paten
s'entr
c'est l
dans
l'accu
gets,
usage
d'une
Pami
Le
les es
géné
leur
les a
de p
dant

de bien que de mal, plus de lumières que d'erreurs, plus de vertus que de vices.

Le plus grand nombre des habitans de cette Isle, sont les descendans des vingt-sept premiers Propriétaires auxquels elle fut concédée; le reste est composé de Colons, d'Artisans & de Pêcheurs, originairement venus de *Massachusetts* & des Provinces voisines. On ne trouve ici ni Ecoffois, ni Irlandois, ni François, ni Allemand, comme dans tout le reste du Continent; c'est une Race véritablement Angloise: il se trouve parmi eux une consanguinité générale, qui les rend presque tous patens & alliés. — De-là, l'usage général de s'entre-appeler oncle, tante, cousin & cousine: c'est l'appellation usitée dans les affaires, comme dans la société; & si quelqu'un s'y refusoit, on l'accuseroit de fierté & d'affectation — Les Etrangers, les Voyageurs, tous se soumettent à cet usage primitif, qui nous retrace sans cesse l'image d'une nombreuse famille unie par les liens de l'amitié, de la fraternité & de la paix.

Leur goût pour la pêche de baleine & pour les entreprises maritimes, a de tout tems été si général, qu'il semble exclusivement occuper toute leur attention: c'est, je crois, ce penchant qui les a empêchés d'introduire un plus grand degré de perfection dans leur agriculture. Il y a cependant plusieurs moyens faciles d'améliorer leurs

terres sablonneuses; je connois plusieurs arbres dont l'ombre féconderoit ce sol aride (1), & qui embelliroit en même-tems ces plantations chéries, qu'ils ont fertilisées & encloses avec tant de dépenses & d'affiduité. Le cèdre rouge, le platane, le chêne-châtaignier & plusieurs autres, pourroient utilement couvrir les plus mauvais terrains, & convertir en épaisses forêts ce qui, aujourd'hui, ne présente à l'œil qu'une plaine aride. Ils cultivent le bled d'Inde dans les champs qui ont été engraisés par leur troupeau national : pour cet effet, il est conduit sur les terres qu'on veut ensemer. Trois fois pendant la nuit il est permis d'épouvanter ses moutons avec des charbons ardens; chaque fois la terreur les force à déposer leur fumier : pendant une nuit un troupeau de ces animaux, fertilise & engraisse singulièrement le champ qui les renferme. Le froment, semé après le maïs, commence à y croître. Le seigle, de tous les grains, semble être le plus naturel au sol de *Nantucket*, particulièrement aux terrains qui ont été adoucis par la cul-

(1) L'ombre de l'Acacia est très-salutaire pour la terre; plusieurs personnes que je connois ont arrêté des sables mouvans, & fertilisé ces mêmes sables, par le moyen de l'Acacia. Je vous communiquerai dans peu un Mémoire sur leur culture & leur usage.

ture
tiron
marin
par ce
jardin

QU

L'o

produ
ceper
plaisi
granc
spécu
amis
meill
meul
la mé
celui
pron
lacs,
l'eau

ture des pommes de terre, des navets, des por-
turons, des squashes, &c. — Si leurs expéditions
maritimes ne les occupoient pas tant, à en juger
par ce qu'ils ont fait, cette Isle seroit devenu un
jardin, malgré la stérilité de son sol.

Adieu. ST. JOHN.

Nantucket, 27 Novembre 1772.

QUATORZIÈME LETTRE.

Plaisirs Champêtres.

L'OPULENCE & l'augmentation des richesses
produites par tant d'industrie, n'occasionnent
cependant aucun luxe, ni aucune dissipation. Le
plaisir d'être riche ne se manifeste que par une
grande étendue dans les affaires, par de nouvelles
spéculations. Les riches voient plus souvent leurs
amis, leur donnent des mets plus choisis, de
meilleurs vins; l'apparence, l'habillement, les
meubles, le train de vie, restent toujours dans
la même simplicité. — Leur plus grand plaisir après
celui de boire & de manger ensemble, & de se
promener, d'aller ouvrir quelques-uns de leurs
lacs, pour attraper le poisson qui s'enfuit avec
l'eau; le second est d'aller à *Polpice*, où il y a

une auberge, & où les plaisirs qu'on y va chercher sont tout aussi simples que ceux dont ils jouissent en ville. — Cette maison de *Polpice*, est le rendez vous général de tous ceux qui possèdent une chaise à un cheval, ainsi que des autres Citoyens qui, attachés aux primitifs véhicules de leurs pères, s'y transportent avec leurs femmes & leurs enfans dans des petites charrettes. Là ils s'assemblient sans ordre, ni méthode ; ils forment de petites coteries, se promènent & causent de leurs affaires : les autres, assis à l'ombre, se réjouissent le cœur avec du punch, du vin & leurs femmes qui, comme vous le savez, partagent tous leurs plaisirs. Les Anciens, assis autour de la table, racontent les histoires de leur jeunesse, fument leur pipe, & animent, par leurs discours, l'activité de leurs jeunes gens qui, de leur côté, s'amuse à jeter la barre (1), à lancer des pierres, à courir & à sauter. Telle est l'idée que je voulois vous donner d'une de leurs plus grandes fêtes ; elles sont si simples, qu'elles donnent peu de matière à la description. — J'ai eu la satisfaction d'y conduire une des plus belles filles de l'Isle ; comme les autres, elle étoit

(1) Jeter la barre, est un exercice Américain qui demande de l'adresse & de la force.

habillé
admira
sement
veux ;
robe de
blanche
petit bo
étoit co
chapeau
noire,
vroient
étoit ch
véritabl
l'amie *
fir pour
est belle
de l'art
ment, t
laideur
qu'un é
l'obscur
vu tant
badines
être coq
joie &
car cha
conduir
liberté,

habillée avec l'élégance la plus simple & la plus admirable ; l'éclat de son teint étoit merveilleusement relevé par le brun de ses beaux cheveux ; tout son ajustement consistoit dans une robe de soie grise ; dans l'extrême propreté & la blancheur d'un tablier , d'un mouchoir & d'un petit bonnet plat de la plus belle batiste ; sa tête étoit couverte , pendant la route , d'une espèce de chapeau à la manière des *Amis* , fait de soie noire , doublé de blanc , dont les contours couvroient en partie son dos & ses épaules ; sa taille étoit charmante , sans être trop fine : telle est la véritable idée que je voulois vous donner de l'amie *** , qui , ce jour-là , voulut bien me choisir pour son compagnon. — Quand une femme est belle , qu'a-t-elle besoin des vaines ressources de l'art ? elle n'a qu'à paroître , n'importe comment , tous les yeux la voient & l'admirent. La laideur , au contraire , n'acquiert , par la parure , qu'un éclat plus mortifiant ; elle n'exige que l'obscurité de la modestie. Je n'ai , de ma vie , vu tant de filles si gaies sans ris immodérés , si badines sans être volages , si charmantes enfin sans être coquettes : toutes , ce semble , jouissoient d'une joie & d'un plaisir analogue à leurs dispositions ; car chacune d'elles (à l'usage de l'Isle) avoit été conduite à *Polpice* par son bon *ami*. L'heureuse liberté , sans gêne & sans contrainte , l'amour ,

l'amitié, l'innocence de la nature, déployés dans cette fête champêtre, remplirent la mesure de ce jour qui, comme tant d'autres, me parut trop court. — Cette assemblée vous auroit offert une perspective embellie des plus belles couleurs; car la Nature elle-même s'étoit servi de son plus riche pinceau pour peindre toutes les physionomies qui la composoient.

Qu'auroit pensé, qu'auroit dit un de vos riches voyageurs, si, à son retour de Rome & de Paris, il s'étoit trouvé ici? — Une troupe d'hommes, de femmes, de garçons & de filles assemblés sans violon, sans danse, sans musique & sans cartes, sans aucun dessein prémédité, lui auroit paru un assemblage bien insipide. — Ces fêtes de *Nanrucket* ressemblent beaucoup à celles de notre Province; la seule différence est que nous aimons la danse & l'exercice qu'elle procure, quoiqu'elle ne soit animée & conduite que par les accens baroques d'un violon Africain.



QU

Excus

JE fus

parcour

Pour ce

en est la

remarq

sable tr

près de

le savez

les clôtu

& régu

cultivés

bonne r

vallée d

dante &

passé pa

Siascond

Com

l'Isle qu

(1) C

Ton

Nantucket, 3 Décembre 1772.

QUINZIÈME LETTRE.

Excursion vers la partie orientale de l'Isle.

JE fus faisi, quelque tems après, du désir de parcourir l'Isle dans sa plus grande étendue. — Pour cet effet, je résolus d'aller à *Siasconcet*, qui en est la partie la plus orientale : cet endroit n'est remarquable que par le *Pochick-Rip*; banc de sable très-abondant en poisson. Je passai tout auprès des lots de *Tétoukémah* (qui, comme vous le savez, sont les champs de la Communauté); les clôtures étoient faites de bois de cèdre, droites & régulières : les différens grains qu'on y avoit cultivés étoient fleurissans, & promettoient une bonne récolte. — De-là je descendis dans la vallée de *Barrey*, où je trouvai l'herbe fort abondante & d'une excellente qualité (1). Après avoir passé par le petit lac de *Gillb*, j'arrivai enfin à *Siasconcet*, distant de dix milles de *Sherburn*.

Comme il n'y a qu'une très-petite partie de l'Isle qui soit cultivée, & qu'on n'y voit presque

(1) C'est le Blue-Bent & le Spear-Grass.

aucun arbre , le coup-d'œil n'en est pas fort amusant ; c'est une plaine inégale , remplie de petites vallées. Ces plaines ne rapportent qu'un herbage très-maigre , mais qui cependant nourrit un grand nombre de moutons , & s'améliore tous les ans.

Plusieurs maisons ont été construites sur ce rivage inculte & sauvage , pour servir d'abri aux habitans dans la saison de leur grande pêche ; elles étoient par conséquent toutes vides , excepté celle où j'avois été adressé comme les autres , elle étoit placée sur la partie la plus élevée de ce rivage ; elle ne jouissoit que de la perspective uniforme de l'Océan. — Le terrain du voisinage ne me parut composé que de galet & de sable , anciennement jeté sans doute par la violence des vagues ; il étoit couvert d'une espèce d'herbe que la Nature fait croître sans nul sol végétatif.

Ce qui rendoit cette maison plus digne de mon attention , c'est qu'elle avoit été construite sur les ruines d'une des anciennes cabanes qui furent érigées par les premiers Propriétaires , pour observer du haut de leurs mâts l'apparence des baleines : ce sont les seules antiquités qu'on trouve ici. — Cette maison étoit habitée par une famille nombreuse : je n'avois , de ma vie , vu un endroit qui fût plus propre à fournir des idées contemplatives ; car elle étoit séquestrée du reste des habitations de l'Isle , comme cette Isle est divisée elle-même du

Contir
l'unique
yeux ,
attenti
yeux s'é
surface
zontale
Quel é
premier
nous ha
satisfait
qui , se
nature ,
Mes ore
bruit dé
en se re
elles éto
invisible
nacer ces
choient
proximit
rement l
perpétue
les herbe
Mon im
flexions c
qu'elles
suis trop

Continent. Le tumulte perpétuel des vagues fut l'unique objet sur lequel je pouvois jeter mes yeux, & qui, par conséquent, dûit fixer mon attention & commander tous mes sens. — Mes yeux s'étendoient involontairement sur toute cette surface immense, même jusqu'à la ligne horizontale, qui semble diviser l'Océan des cieux. — Quel élément, me dis-je à moi-même ! c'est le premier & le plus puissant de tous ; la terre que nous habitons, le Continent, les Isles, tout peut s'affaïffer, s'écroûler & disparaître sous les eaux qui, seules, par leur mouvement & par leur nature, semblent devoir durer éternellement. Mes oreilles étoient continuellement frappées du bruit déchirant de ses vagues qui se poursuivoient en se reployant les unes sur les autres, comme si elles étoient guidées par une impulsion régulière & invisible ; de toutes parts elles sembloient menacer ces rivages sablonneux ; car elles s'en approchoient avec une force proportionnée à leur proximité. Mes narines respiroient involontairement les vapeurs salines dispersées par le choc perpétuel des flots & de l'écume, ainsi que par les herbes marines qui couvroient ces rivages. Mon imagination me suscita mille autres réflexions qui sembloient élever mon ame, quoiqu'elles fussent vagues & peu distinctes ; car je suis trop ignorant pour pouvoir aller plus loin,

dans la carrière de la contemplation , qu'aux premiers pas de son crépuscule.

Quel est l'homme , demeurant comme moi au milieu des bois , qui peut considérer , sans effroi & sans admiration , ce singulier élément qui , par l'agitation continuelle de ses vagues & le pouvoir dissolvant de ses eaux , semble être destiné , dans le long cours des siècles , tour-à-tour à détruire une partie de cette planète , & à en rassembler les ruines & les fragmens sous la forme d'Isles & de Continens nouveaux , propres à redevenir l'habitation des hommes ? Qui peut observer les vicissitudes régulières de ces marées , tantôt se gonflant pour aller pénétrer dans toutes nos rivières , & y ouvrir les portes de la navigation , tantôt se retirant à une distance immense , pour nous procurer la facilité d'attraper les *clams* , les huîtres & les gros poissons ? Qui peut contempler de sang froid ces orages impétueux qui , quelquefois , soufflent avec assez de violence pour faire craindre que la terre ne soit forcée de quitter les limites de son ancien orbite , dont l'exactitude fait notre sûreté ?

Comment se peut-il faire que ce même vent qui , si souvent , nous rafraîchit dans nos champs Américains ; que ces zéphirs , qui ondoyent nos moissons jaunissantes , puissent être convertis en un nouvel élément si destructeur & si terrible , qui

convu
des n
tant
famil
vit p
de ma
poser
cette
ils pas
jouiss
C'est
& no
bonda
cette
lesque
des v
nomb
âges ,
ans.
rises
vivoie
l'ainé
sous
redou
mides
des p

convulse les vagues de la mer, les soulève comme des montagnes, démâte les vaisseaux, & cause tant de malheurs & tant de naufrages? — La famille isolée avec laquelle je passai deux jours, vit presque entièrement de poisson & de farine de maïs, car la charrue n'a pas encore osé décomposer les couches arides des champs voisins de cette maison. — Et où les hommes ne peuvent-ils pas habiter & se trouver heureux, quand ils jouissent de la liberté & du bonheur civil? — C'est cela qui embellit le désert le plus lugubre, & nous fait trouver le contentement & l'abondance sur le rivage le plus sauvage & sur les champs les plus stériles. — Rien ne manquoit à cette solitude que quelques vieux arbres, sous lesquels le contemplateur pût se reposer à l'abri des vents & du soleil. Cette famille étoit très-nombreuse; il y avoit des enfans de tous les âges, les fruits d'un mariage contracté à vingt ans. — Ils me parurent tous frais comme des cerises, sains comme le poisson sur lequel ils vivoient, & durs comme des coques de pin; l'aîné, âgé de douze ans, osoit déjà se plonger sous les vagues, sans trembler à leur approche redoutable; les autres, plus jeunes & plus timides, traînoient, sur les bords d'un étang reculé des petits vaisseaux faits à l'imitation de ceux

qu'ils devoient faire naviguer un jour à travers une mer plus orageuse & plus agitée.

Ces bonnes gens m'apprirent que la laine de leurs moutons, compris dans le troupeau national étoit plus que suffisante pour les vêtir; que leurs cochons vivoient de poisson sur tous ces rivages; qu'ils possédoient un champ dans la communauté du *Tetoukémah*; que leurs vaches païssoient dans la vallée de *Burrey*; que toutes les saisons leur procuroient beaucoup de poisson, dont ils faisoient une partie pour vendre; qu'ils avoient l'art d'attraper des *Marfouins*, dont ils faisoient beaucoup d'huile, projet qui les avoit déterminés à bâtir une maison dans un endroit si éloigné de leurs amis; qu'ils étoient contens & heureux, & qu'ils ne changeroient pas leur condition pour celle du Gouverneur de Boston. — Le bruit des rouets, jusqu'à dix heures du soir, m'annonçoit assez l'industrie des femmes; elles avoient un métier, car la mère & la fille aînée étoient Tisseranes, comme le sont la plupart des bonnes Américaines; enfin j'y vis l'abondance des choses nécessaires, la propreté, la commodité, la santé & la paix, quoiqu'au milieu d'une plage stérile. — Que faut-il davantage pour constituer le véritable bonheur? — Très-certainement rien de plus.

Adieu, ST. JOHN.

S E

A PR
pas à t
n'avoit
adonna
n'ont
leurs
la Bib
dans l
nachs
vinces
Livre
& l'A
toute
Juif
avoit
roître
des h

(I
Poëm
guerr

Nantucket, 10 Décembre 1772.

SEIZIÈME LETTRE.

Livres & Réflexions finales.

APRÈS mon retour de *Siasconcet*, je ne tardai pas à m'appercevoir que les habitans de *Sherburn* n'avoient que peu de Livres, & qu'ils étoient peu adonnés à la lecture. Cela ne m'étonna point, ils n'ont pas le tems de lire : la plus grande partie de leurs foibles Bibliothèques, ne consiste que dans la Bible, le Caréchisme, & des Livres de prières dans la Langue Angloise & Nattick ; les Almanachs de l'année, les Gazettes de plusieurs Provinces, ainsi que celles d'Angleterre, quelques Livres instructifs sur la Navigation, la Médecine & l'Agriculture ; je trouvai aussi dans presque toutes les maisons *Hudibras*, (1) & l'Histoire du Juif Joseph. — Personne ne put me dire qui les avoit fait venir, ni dans quel tems — Il vous paroîtra sans doute aussi étonnant qu'à moi, de voir des hommes naturellement si graves, ne connois-

(1) *Hudibras* est, comme vous devez le savoir, un Poème qui fut composé du tems de Charles II, sur les guerres Civiles qui avoient fait périr son Père.

sant aucune branche de Littérature, lire cependant avec plaisir ce singulier ouvrage, dont la lecture exige quelque espèce de goût & de connoissance historique : plusieurs m'en ont répété par cœur de très longs passages ; & il est beaucoup moins étonnant de leur voir l'Histoire de Joseph, parce qu'ils y voient celle d'un Peuple de qui nous avons reçu les Prophéties que nous croyons, & une partie des Loix religieuses que nous suivons.

Le voyageur nouvellement revenu de l'Italie, plein de l'admiration que lui a causé l'examen des statues, des monumens, des peintures que contient cet antique pays, croiroit difficilement qu'un endroit aussi limité, aussi peu orné, & aussi stérile que cette Isle, qui en effet ne contient rien d'intéressant ni de remarquable, que le génie, l'industrie & l'activité des habitans mérite d'être visité.— Mais comme je n'ai jamais vu l'Europe, je me contente d'examiner attentivement ce que ma Patrie offre de plus intéressant. — Si nous n'avons ni dômes, ni palais, ni monumens anciens, nous jouissons dans nos bois d'un bonheur réel, que toutes les merveilles de l'art ne peuvent jamais remplacer. — Il n'y a de pauvres parmi nous, que les oisifs & les fainéans ; la force des bons exemples & la vigilance des Loix, les conduit bientôt à l'industrie. — En Europe, les moyens de subsister sont souvent précaires ; quel-

quefois
soldats
que le
ruriers
travail
d'hom
peut f
qu'une

Ici,
un ch
dans t
rempl
si j'en
vous d
à vos
téressa
dont
les nu
des in
que p
dont

Pu
long-
de l'
comm
gent.

quelquefois il arrive que les Rois n'exigent point de soldats, que la Marine est remplie de Matelots, que les Cultivateurs des terres & les Manufacturiers, ont autant de subalternes qu'exigent leurs travaux : que peut donc faire cette multitude d'hommes qui ne possèdent que leurs bras ; que peut faire cette foule de désœuvrés qui n'ont qu'une bonne volonté inutile ?

Ici, au contraire, l'industrie humaine a acquis un champ immense, où elle peut se déployer dans toute son énergie ; champ qui ne sera pas rempli dans bien des siècles. — Ainsi, mon ami, si j'en avois le loisir & l'habileté, je pourrois vous conduire à travers le Continent, déployer à vos yeux une perspective moins brillante qu'intéressante, moins captivante qu'attendrissante, dont les détails sont bien peu connus, & dont les nuages ne sont occasionnés que par la folie des individus, que par notre esprit litigieux, & que par ces calamités imprévues & inévitables, dont nulle société n'est ni ne peut être exempte.

Puisse les habitans de Nantucket, vivre long-tems au sein de la paix, à l'abri des fureurs de l'élément qui les environne, ainsi que des commotions politiques qui menacent ce Continent.

Adieu, ST. JOHN.

New-Brunswick, 10 Mars 1773.

P R O V I N C E
DU NOUVEAU JERSEY.

Tous les rivages qui gissent à l'ouest de la ville de *New-Yorck*, appartiennent à la province de *New-Jersey* : — son étendue n'est pas considérable; elle n'est pas moins renommée pour l'excellence & l'abondance de ses denrées; pour la quantité immense de ses prairies naturelles & de ses marais boisés, qui, un jour feront sa plus grande richesse, pour le grand nombre de ses ouvrages de fer, de ses forges, de ses mines de cuivre, ainsi que pour l'industrie & la propreté de ses habitans. Cette province comprend toute la côte maritime depuis *Sandy Hook* jusqu'au *Cap-May* à l'embouchure de la *Delaware*; de-là, toujours bornée par la rive orientale de cette même rivière, son territoire s'étend jusqu'à celle de *Mahakamack*, dans le district de *Menissinck*, près les Montagnes-Bleues. — Du confluent de cette dernière rivière, une ligne décrite à travers les bois & (marquée par des pierres jusqu'à un certain rocher sur la rivière d'*Hudson*), la divise du territoire de *New-Yorck*. De ce point, gravé

sur ce
rivage
connoi
plus in
cœur d
dance,
noncer
font bo
jeunes
berges
nomb
abonde
fiste ic
toutes
établiss
elles c
vince
air de
pant;
& les
— Ph
leurs
rouge
Ce
cuits
chan
bois
tans

sur ce rocher, cette province s'étend le long des rivages de la mer jusqu'à *Sandy-Hook*. — Je n'en connois point de plus agréable à habiter, ni de plus intéressante à examiner : tout y réjouit le cœur d'un bon citoyen. — La prospérité, l'abondance, la propreté, l'industrie fructueuse y annoncent le bonheur des habitans; les chemins y sont bons, les plantations agréables à voir, les jeunes villes nombreuses & bien bâties, les auberges excellentes, les sites charmans; un grand nombre de rivières la traversent & les moulins y abondent. Un certain esprit éclairé & social subsiste ici, encore plus que par-tout ailleurs, entre toutes les familles opulentes & polies, dont les établissemens embellissent ces heureux cantons; elles contribuent à rendre le séjour de cette province infiniment agréable. Les maisons y ont un air de propreté & de décence qui est très-frappant; la plupart sont bâties en pierres de taille, & les autres sont décorées & peintes avec soin. — Plusieurs des Colons ont un gazon devant leurs portes, orné des deux côtés avec des cèdres rouges.

Cette province abonde en blés, farines, biscuits de mer, lard & bœuf salé, jambons, lin, chanvre, fer, cuivre, fer platiné, cidre, merrain, bois, &c. Elle n'a point de capitale où les habitans puissent vendre leurs denrées : *Perthumboy*

jouit d'une belle situation , à la vérité , à l'embouchure de la rivière de *Rariton* ; mais les quais , les magasins , les grands capitaux & la concurrence des Marchands établis à *Philadelphie* d'un côté , & à *New-York* de l'autre , attirent toutes les productions de cette province ; le cours même de leurs rivières semble indiquer les endroits marqués par la Nature pour y disposer de leurs denrées.

La race primitive des Colons de cette province a été singulièrement mêlée : la partie qui avoisine *New-York* étoit , & est encore entièrement Hollandoise ; l'Occidentale étoit jadis occupée par des *Suédois* & des *Finlandois* , qui s'étoient établis sur les rivières de *Racon* & de *Cohensey*. — Leur postérité s'est répandue dans plusieurs endroits. — A ces deux premières tiges se sont unis depuis des émigrations d'Anglois , de François , d'Irlandois & d'Ecoffois. — De ce mélange il est résulté une nouvelle race forte , active & industrieuse , qui se monte , à ce qu'on m'a dit , au nombre de cent trente mille.

Cette province a fait bâtir un très-beau Collège à *Prince-Town* , sur la grande route de *New-York* à *Philadelphie* ; il est d'une architecture agréable , & dans une situation saine & champêtre : on y enseigne la langue Latine , la Physique & la Théologie ; — sa bibliothèque n'est pas

encore
qu'une
l'attent
blique.
— Il fa
Collège
l'imper
parle a
que nu

Qui
suscept
l'enthou
de ces
vifent
Les un
établies
ont feu
autres
traite ,
pour c
rence
querel
nées ,
Provin
duifer
lumiè
chaqu
fois.

encore considérable ; ce n'est , pour ainsi dire , qu'une académie naissante , à laquelle le tems , l'attention du Gouvernement & la générosité publique , donneront toute la consistance nécessaire. — Il faut plutôt s'étonner du grand nombre des Collèges déjà fondés , que de la foiblesse & de l'imperfection de ses fondations. — Celui dont je parle a malheureusement un rival qui ne peut que nuire à son accroissement.

Qui croiroit que le flegme Hollandois , seroit susceptible des inquiétudes & des agitations de l'enthousiasme ? — Les querelles Théologiques de ces Colons qui sont riches & nombreux divisent cette Province depuis plusieurs années — Les uns prétendent que les *Classes Ecclésiastiques* établies en *Hollande* par le Concile de *Dordreë* , ont seules le pouvoir d'ordonner les Prêtres ; les autres plus indépendans soutiennent , au contraire , que leurs Synodes Américains suffisent pour conférer cette Ordination. — De cette différence d'opinion , il s'en est suivi des parris & des querelles intérieures , qui , depuis plusieurs années , déchirent les Eglises Hollandoises de cette Province. — Heureusement les querelles ne produisent plus aujourd'hui que du scandale : les lumières du siècle , & l'esprit tolérant diminuent chaque jour l'importance qu'on y attachoit autrefois. — Le plus grand mal qu'ait produit cette

effervescence, & le seul qui intéresse le public, est d'avoir donné lieu à la fondation d'un second Collège. — Ces deux Académies se nuiront mutuellement, parce que la Province n'est point assez riche ni assez étendue pour les supporter, & parce qu'on y enseignera des principes différens, qui entretiendront une rivalité nuisible, sans jamais pouvoir être utile. La richesse & le caractère des Colons Hollandois, n'annoncent pas beaucoup de modération de leur part. — Il est étonnant que le Gouvernement se soit prêté aux fantaisies de cette nouvelle opinion. — Et qu'importe au public où les Prêtres Hollandois soient ordonnés, pourvu qu'ils le soient? L'éducation du Collège de *Prince-Town* n'est-elle pas assez bonne pour eux? Qu'importe d'où ils reçoivent leurs pouvoirs Ecclésiastiques, pourvu qu'ils sachent édifier leurs Congrégations par leurs bonnes mœurs, & les instruire par leurs connoissances? — Qu'ils aillent en Hollande, ou qu'ils soient consacrés par un Synode *Batavo-Américain*, peu importe au bien public, qui n'exige que la paix & la plus parfaite liberté dans toutes les opinions religieuses.

Il n'est pas possible que, pendant votre séjour dans cette Province, vous n'ayez entendu parler de la fertilité du Comté de *Burlington* : il produit le lard & les jambons les plus exquis du Conti-

ment. —
d'une g
perfect
entend
Comté
possède
désécho
cours d
à la vue
quelque
de New
cette ro
blant, d
c'est-à
la Ville
excellen
vastes p
ment d
fameus
de New
de New
menter
qui par
maine.
agréabl
douceu
merce,
rées, le

ment. — C'est là que l'on voit des champs de maïs
 d'une grande étendue, & que l'Agriculture est très-
 perfectionnée. — Il ne se peut que vous ayez
 entendu parler aussi de la richesse des prairies du
 Comté de *Salem*. — Les habitans de ce Canton
 possèdent mieux que tous les autres, l'art de les
 dessécher & de bâtir des digués pour arrêter le
 cours des eaux. — N'avez vous point été étonné,
 à la vue de ce superbe chemin qu'on a fait, il y a
 quelques années, à travers de la grande prairie
 de *New-Ark*? — Ils ont trouvé l'art de consolider
 cette route, quoique conduite sur un terrain em-
 blant, dans une étendue de plus de quatre milles?
 c'est-à dire, depuis la Péninsule de *Bergen* jusqu'à
 la Ville de *New-Ark*: ils y ont établi trois bacs
 excellens, sur les trois rivières qui traversent ces
 vastes prairies. — C'est un des plus beau monu-
 ment d'industrie qu'offre ce Continent. — Cette
 fameuse route avoit été entreprise par des habitans
 de *New-Ark*, pour faciliter la communication
 de *New-York* à *Philadelphie*: elle est actuelle-
 ment entretenue par le moyen d'un carrosse public,
 qui part de la ville de *New-Ark* deux fois la se-
 maine. — Avez-vous jamais vu de bourgade plus
 agréablement située & mieux bâtie? Elle unit la
 douceur de la vie champêtre à la facilité du com-
 merce, ainsi qu'à celle du transport de leurs den-
 rées, le voisinage d'une grande ville à celui de la

met. — Aussi est-il aisé de prédire que *New Ark* deviendra dans la suite des tems l'emplacement des manufactures d'une ville considérable... Cette Province, dont l'intérieur est si fertile, est heureusement défendue des fureurs de la mer, par un grand espace de marais sablonneux, que la Nature a planté avec des forêts immenses de cèdres blancs; c'est de leur sein que les habitans tirent les bardaux dont les maisons sont couvertes, des mâts, des vergues & des planches. Dans nul endroit connu de ce Continent, on n'y rencontre autant de prairies immenses; elles n'attendent que le décheffement & l'application de l'industrie humaine pour devenir des terrains consolidés & fertiles. — C'est sur ces nouveaux sols qu'ils cultivent avec tant de succès, le chanvre & toutes les espèces de foin & de maïs. — Des milliers d'acres encore sous les eaux, dans peu d'années améliorés par le progrès du tems & de la population, enrichiront les Colons qui les possèdent, & embelliront cette partie de l'Amérique. — La quantité immense de marais boisés n'est pas moins surprenante: tout le cours de la rivière de Pifaick, ainsi que les bords de toutes leurs rivières, offrent des deux côtés des terrains aujourd'hui fangeux, mais qui feront un jour convertis en prairies. — Je connois un canton, auprès de *Basking-Ridge*, qui contient plus de cinq mille acres, & dont le

Propriétaire

Propriété
Quel v
n'offrira
de sa po
Non lo
fait érig
rable; c
être filé

Cette
cuivre :
conde ri
fois on
elle a é
voit un
moins c
dix-huit
de haut
dont je
qu'on v
prairies
étendu
Bergen
Jersey
mille a
chées t
en mul

Propriétaire (1) a déjà fait défricher une partie. — Quel vaste coup-d'œil, quelle riante perspective n'offrira pas un jour cet immense plateau, à ceux de sa postérité qui habiteront son élégante maison! Non loin de cet endroit, ce même Propriétaire a fait ériger un moulin d'une construction admirable; ce moulin brise le lin & le rend propre à être filé.

Cette Province contient plusieurs mines de cuivre : celle qui est située sur les bords de la *seconde rivière* est très-profonde & très-riche : deux fois on y a établi une pompe à feu, & deux fois elle a été brûlée. — Non loin de cette mine on voit un matais de cèdres blancs, qui contient au moins quinze cens acres; il est rempli d'arbres de dix-huit pouces de diamètre & de soixante pieds de haut : c'est un trésor aussi utile que la mine dont je viens de parler. — C'est dans ce voisinage qu'on voit aussi un des plus grands espaces de prairies salées qu'il y ait ici. — C'est une mer étendue, qui n'est bornée que par la Péninsule de *Bergen* d'un côté, & par les terres du *Nouveau-Jersey* de l'autre. — On y compte, je crois, six mille acres, dont la plus grande partie sont fauchées tous les ans. — Les habitans élèvent le foin en mulons chacun sur son terrain, après avoir eu

(1) Plantation du Lord Sterling.

soin de construire un plancher élevé de quatre pieds, qui le mette à l'abri des hautes marées.

C'est à travers cette prairie qu'ils ont construit le superbe chemin dont je vous ai parlé. — La première couche est formée par des troncs de cèdres, placés les uns près des autres; ils sont recouverts ensuite avec des branches incorruptibles du même arbre, & ces branches avec du gravier. — Tous ces matériaux ont été apportés à grands frais des deux terres voisines.

Il est impossible de voyager à travers cette Province l'espace de quelques lieues, sans rencontrer quelque petits fourneaux où l'on fond & où l'on forge le fer. — Un propriétaire a-t-il un grand marais boisé qu'il voudroit nettoyer? il commence par faire une digue à son extrémité pour arrêter l'eau du ruisseau qui le traverse. — Il tire ensuite de cette eau retenue, deux partis très-utiles; il y établit les roues nécessaires à la fabrique du fer, qui sont mises en mouvement par ce courant factice; & le séjour de ces eaux élevées à cinq ou six pieds, pourrit tous les arbres du marais dans le cours de peu d'années. Ainsi l'industrie Américaine fait tirer parti de tout ce que la Nature lui offre avec une si grande profusion. — Quand tous les arbres du marais sont détruits, ils détruisent aussi la digue qui retenoit les eaux, ils démolissent les légers bâtimens qu'exigeoit la

fabri-
nées, l
vaste é
n'avoit
enclum
des cha
delléche
multitu
qu'on o
peu d'a
nissent
petites
chariots.

Le bo
un supe
Boon-T
exécuté
les roule
on le ve
Une sim
pour l'a

Cette
gneurs E
visions q
& beau
dant lon
vince. El
& l'occi

fabrique du fer , & dans un petit nombre d'années , le Voyageur qui n'avoit vu en passant qu'un vaste étang rempli d'arbres renversés , & qui n'avoit entendu que le bruit des marteaux & des enclumes , voit , avec une surprise agréable ; des champs bien enclos & des prairies vertes , desséchées & divisées en petites portions par une multitude de fossés. — Telle est la métamorphose qu'on observe presque par-tout dans le cours de peu d'années : les montagnes voisines leur fournissent la mine dont ils ont besoin pour ces petites forges , qu'ils vont chercher dans leurs chariots.

Le bon Citoyen voit avec le plus grand plaisir un superbe moulin à plainer le fer , auprès de *Boon-Town* ; le mécanisme en est très - bien exécuté , & les mêmes roues qui servent à mettre les rouleaux en mouvement , servent aussi , quand on le veut , à faire mouvoir un moulin à bled. — Une simple mécanique le soulève ou l'abaisse pour l'arrêter ou le faire agir.

Cette Province fut jadis concédée à seize Seigneurs Ecoissois ; de-là des divisions & des subdivisions qui ont occasionné beaucoup de difficultés & beaucoup de procès , & même ont retardé pendant long-tems l'établissement de cette belle Province. Elle est divisée en deux parties , l'orientale & l'occidentale ; chacune de ces divisions a soit

Conseil de propriétaires. Je crois qu'il est inutile de vous parler des jolies villes de cette Province: vous connoissez, comme moi, New - Ark, Brunswick, Amboy, Hakenfack, Elifabeth-Town, Trenton, Burlington, Salem, &c. Son Gouvernement ressemble en tout à celui de New-York, & les séances de son Assemblée législative se tiennent à Burlington. Prince-Ton, Morris-Town, Frechohl, &c.

Philadelphie, 25 Septembre 1773.

P E N S I L V A N I E.

Nous voici enfin arrivés à l'une des plus célèbres des dix-huit Provinces; vous en conviendrez, je l'espère, après que vous aurez parcouru la foible esquisse que je vais vous en donner.—Je ferai aussi laconique qu'il me sera possible.

Toutes celles que nous venons de passer en revue, ont été fondées en partie par la violence & par la perfidie, & presque toujours par la force, dégénérée en guerre & en oppression. Il est difficile de suivre les Européens dans leurs découvertes & dans leurs établissemens, sans observer l'effet de ce caractère destructeur, qui les distingue de tous les Peuples. — Ils vont commettre sur des rivages étrangers des dévastations & des

injustic
rougira
toutes
L'origi
entrete
fang. C
puisse p

Gui
fondat
cipes c
devenu
vince d
suivant
écrit au
& de la
Frères
& la h
n'ont c
Amis :
que leur
d'hui,
Quake

(1) C
en 1632
Sauvage

(2) I

(3) I

injustices dont les *Sauvages* les plus féroces rougiroient. — Ils donnent cependant ce *nom* à toutes les nouvelles Nations qu'ils découvrent. — L'origine des sept Provinces dont je viens de vous entretenir , ont presque toutes été arrosées de sang. Quelle est la Société humaine dont on ne puisse pas en dire autant ?

Guillaume Penn est le second (1) parmi les fondateurs modernes , qui ait suivi des principes contraires. — Son arrivée ici , en 1681 , est devenue une époque fameuse dans cette Province dont il jeta les premiers fondemens l'année suivante. — Il aborda sur le lieu d'où je vous écris aujourd'hui , sous les enseignes de la Paix & de la Fraternité : — il traita les Naturels comme Frères ; aussi ces Nations , oubliant leur férocité & la haine qu'ils portoient à tous les Européens , n'ont cessé depuis d'aimer & de respecter les *Amis* : ils donnèrent à Penn le nom d'*Onas* (2) , que leurs principaux Chefs portent encore aujourd'hui , ainsi que celui des premières familles des Quakers (3) qui arrivèrent avec lui. — Et quel

(1) Calvert, Lord Baltimore, arriva dans le Maryland en 1632, & le premier y acheta son nouveau domaine des Sauvages.

(2) Père.

(3) Plusieurs Chefs des Sauvages s'appellent encore

plus beau monument pouvoient-ils ériger à sa mémoire ?

Ses premiers pas furent éclairés par les lumières de la plus douce Philosophie. — Il trouva , en entrant dans la rivière *Delaware* , un grand nombre de *Suédois* & de *Finlandois* , établis à *Helsimbourg* , sur les bords de la rivière *Christine* , ainsi que sur les Crêches de *Racoon* & de *Cohensy*. — J'ignore quel motif les y avoit conduits. Fatigués sans doute, des malheurs qui , dans cette période convulsive , agitoient alors toute l'Europe , ainsi que *Guillaume Penn* , ils étoient entrés dans la rivière *Delaware* , & y cultivoient en paix les terres sur lesquelles ils avoient abordé ; ils y avoient même bâti des Eglises. — Ce nouveau propriétaire , auquel le Roi d'Angleterre Charles II , avoit concédé ce nouveau Domaine , au lieu d'envahir les possessions de ces Etrangers , confirma , par des titres authentiques , tout ce qu'ils réclamèrent , ainsi que les privilèges & les immunités de leurs Eglises : il les reconnut & les adopta comme frères. — Telles furent ses premières

Lognan , nom d'un des Compagnons de Guillaume Penn ; celui qui déclara la guerre à la Virginie en 1775 , étoit connu sous ce nom. Vous devez vous rappeler le beau discours qu'il fit au Gouverneur Lord Dunmore , quand la paix fut rétablie.

actions
qu'il a
charte
plus h
pour le
mes a
comme
connue
comme
obscur

(1) S
par Guil
peut être
plus gran
de celle
Puissant
la lumièr
tion div
mages ;
persuade
personn
conque
comme
Monde ;
j:steme
molesté
pratique
obligée
Ministr

actions. — Il publia ensuite la charte de privilèges qu'il avoit promise à ses Compagnons ; cette charte contient les principes les plus sages & les plus humains qui aient jamais été promulgués pour le bonheur des hommes. — Les paroles sublimes avec lesquelles il établit le Tolérantisme comme la base de sa Législation , méritent d'être connues de tout le monde (1). Cette charte fut comme une lueur qui parût au milieu d'une nuit obscure. — Il publia ensuite des mémoires instruc-

(1) Section troisième des Loix accordées en Angleterre par Guillaume Penn en 1682. Sachant que nulle Société ne peut être véritablement heureuse , quoiqu'elle jouisse de la plus grande liberté civile , à moins qu'elle ne jouisse aussi de celle de la conscience ; sachant aussi que le Dieu Tout-Puissant est le seul scrutateur des consciences , le Père de la lumière des esprits , l'auteur & l'objet de toute spéculation divine , ainsi que de toute notre foi & de nos hommages ; que seul il illumine nos esprits , & que seul il peut persuader l'entendement des hommes , je déclare à toute personne , ou personnes habitans cette province , que quiconque reconnoîtra un seul Dieu Tout-Puissant & Eternel comme l'Auteur , le Préserveur & le Gouverneur du Monde ; qui se croiront obligés de vivre paisiblement & justement dans la Société civile , ne seront aucunement molestés ni inquiétés pour leur persuasion religieuse ou pratique , en matière de Foi & de Culte , & ne seront jamais obligés de fréquenter ou de maintenir que les Eglises & les Ministres qu'ils jugeront à propos , &c.

rifs & des invitations, qu'il fit traduire dans plusieurs langues, & répandre dans différentes parties de l'Europe. — Est-il étonnant qu'une Législation aussi sage, & un sol aussi fertile, ait procuré la prospérité & la richesse dont nous jouissons aujourd'hui ? La première idée que nous donne l'établissement de cette Province, est celle d'un père uni au reste de sa famille par les liens de l'intérêt & de l'affection : tous le respectèrent pour la sagesse de ses institutions & l'usage modéré qu'il fit de son autorité. Tous ceux qui le suivirent, ainsi que les autres Européens qui y abordèrent dans la suite, trouvèrent le repos, l'égalité & la liberté qu'ils cherchoient : personne ne calomnia ces heureux commencemens ; aussi je crois qu'il n'y eut jamais de Colonie qui ait si amplement récompensé l'industrie de ses habitans.

Si jamais la bénédiction céleste s'est manifestée sur la terre, c'est ici où cette manifestation a été plus évidente ; la paix, la concorde, l'esprit patriotique, l'humanité des Loix, la félicité publique & notre population (1), en font les preuves les

(1) La province de Pensilvanie exporta en 1771 pour la somme de 631,534 livres sterlings ; en 1774, pour celle de 784,254 livres sterlings ; en 1773, pour la somme de 720,135 livres sterlings. Ces exportations consistoient en farines, biscuits de mer, bled, maïs, bœuf & lard salé,

plus évidentes. — Ici une foule de malheureux de toutes les parties de l'Europe , sont venus chercher un asyle & de la terre à cultiver ; ici les victimes d'un zèle amer & brûlant sont venues , & elles y ont trouvé la liberté de la conscience & la rosée du Tolérantisme. — Chaque Secte apporta ses différentes opinions ; chacune les a suivies dans l'égalité & la paix la plus parfaite (1), parce que le Gouvernement , en les protégeant toutes , n'a accordée de suprématie à aucune.

La discordance dans les opinions religieuses ; est devenue le fondement de l'harmonie générale. — Ceci n'est point un rêve plausible , enfant de l'imagination , c'est un principe vrai , simple & unique , dont nous avons éprouvé les effets les plus heureux : je vais vous en convaincre. — Dans

jambons en barrils , fer en barres , fer en métal , goudron , térébenthine , planches , douves , merrain , cercles , bardeaux , troncs de noyers , acajou , *lignum - vita* , peaux de cerf , pelleteries , soude grise & blanche , graine de lin , cire , chandelles de Spermacetty , suif , chandelles , savon , graisse de lard , chocolat , coton , biere , cuir , riz , amidon , &c. , & vaisseaux neufs.

(1) Le seul nuage qui peut être appelé une fermentation de religion , fut excité par un nommé *George Keith*. Cet homme étoit plus fou qu'enthousiaste ; il n'y eut aucun excès de commis,

l'espace de moins d'un siècle , *Philadelphie* a été bâtie , 30000 habitans s'y sont réunis , & ont poussé les Arts & le Commerce à un point qui vous étonneroit , si j'osois entrer dans des détails particuliers. Les Marchés de cette Capitale (1) , son Hôpital , sa Maison de travail (2) , son Hôtel de Ville , dont les portes & les fenêtres sont décorées de marbre blanc , ses rues bien pavées & à angle droit ; l'uniformité , la décence de ses Maisons , ses trottoirs commodes , ses Pompes de distance en distance , sa Police admirable , ses trois Bibliothèques , sa Société Académique , ses Quais longs & commodes , cette multitude de Vaisseaux qui remontent & descendent perpétuel-

(1) Le grand Marché de *Philadelphie* a trente pieds de large , sur cinq cens de long ; il est élevé de trois pieds , bâti en briques , sur des arcades , & placé en ligne droite dans le milieu d'une rue de plus de cent cinquante pieds de large. Le Marché à Poisson est bâti sur un beau Pont de pierre , au bord de l'eau. Rien ne peut être plus propre que ces deux Marchés. La viande y est toujours étalée sur du linge blanc.

(2) *Bettering House* , est une maison où les fainéans apprennent à devenir meilleurs & plus industrieux. C'est un établissement Quaker , auquel toute la ville a contribué. C'est un beau monument d'Architecture. Tous les Souscripteurs ont chacun une voix pour la nomination des Administrateurs.

leme
truit
peuv
mens
bords
camp
bre in
ponts
& de

(1)
tiles de
rivière
Pittsbo
dont le
riches ,
d'opule
duifant
sources
leur sel
a remp
le sol
C'est-l
d'y tro
qui m
voyag
voient
un jou
(2)
pour
produ

lement la rivière , ce grand nombre qu'on construit tous les ans ; telles sont mes premières preuves. — L'étendue immense de nos Etablissements déjà poussés au-delà des montagnes , sur les bords de la *Monongahéla* (1) ; la beauté de nos campagnes , l'excellence de nos moulins , le nombre infini de nos chemins , de nos bacs & de nos ponts , la quantité immense de nos productions & de nos exportations (2) , une population

(1) Cette région est une des plus belles & des plus fertiles de la terre. Ce qu'on appelle les sources de la belle rivière , comprend un terrain immense ; la situation de Pittsburg , situé au confluent de trois Fleuves Navigables , dont les ramifications coulent à travers les terres les plus riches , promet à cette Ville naissante le plus grand degré d'opulence & d'importance. Je ne connois rien de plus séduisant que ce charmant séjour ; la Nature y a placé des sources d'eau salée , qui fournissent en abondance le meilleur sel , du charbon de terre , les plus beaux bois , qu'elle a remplis d'une excellente pâture ; le poisson y abonde , & le sol y est bien plus riche que celui que nous cultivons. C'est-là que les pauvres Européens devroient aller , sûrs d'y trouver les moyens de s'établir. J'ai vu des voyageurs qui m'ont dit que leurs chevaux s'engraissoient dans leurs voyages , au moyen de l'excellent pâturage qu'ils trouvoient toutes les nuits dans les bois. Cette région deviendra un jour l'Eldorado de ce Continent.

(2) Il faut avoir vu , comme moi , les livres de la Douane , pour pouvoir savoir la quantité immense des denrées que produit annuellement cette province.

surprenante , vu la date de son origine (1) ; — voilà de quoi vous convaincre que *Guillaume Penn* a établi son Gouvernement sur la base la plus étendue, ainsi que sur les principes les plus justes & les plus vrais.

Ce seroit ici le lieu de célébrer la mémoire de ce grand homme, si son nom & ses vertus avoient besoin de l'être, notre bonheur, la vénération de l'Europe entière, pour ses loix & ses institutions, la vertu & la vigueur de notre excellente constitution, deviennent de jour en jour l'éloge le plus éloquent. — Que n'a-t-il terminé sa carrière dans la ville qu'il avoit fondée ! nous révérerions aujourd'hui ses cendres, en célébrant sa mémoire.

Cette Province est fameuse pour son industrie ; son génie & son esprit public ; je me hâte de le prouver. — Comme preuve de son industrie, je dis qu'on imprime ici sur du papier Américain, à meilleur marché & aussi bien qu'à Londres (2). — Ici on fabrique plusieurs articles avec

(1) On assure que cette Province & les trois Comtés sur la Delaware, contiennent une population de quatre cens cinquante mille habitans, dont au moins deux cens mille sont Allemands.

(2) Ceux qui ont vu le beau papier d'Euphrata, & les belles éditions de Thomas Bell, seront convaincus de ce que je viens d'avancer.

autan
conv
riots
cario
en av
vous
dit v
égalo
Malg
rois,
au m
de M
par e
nos f
derni
dans
des I
preté
roue
souve
chine
ces m
suiva

(1
provin
cheva
prena

autant de perfection qu'en Europe. Tout notre commerce intérieur se fait par le moyen de charriots ; il est calculé que cette vaste communication en employe au moins 10000 (1). — Où en avez vous vu de mieux construits ? Où avez vous vu de plus beaux chevaux ? — Vous m'avez dit vous-même que nos voitures & nos attelages égaloient ce que vous aviez vu en Angleterre. Malgré les dépenses extraordinaires de ce charrois , nous vendons nos farines dans les Isles , au moins à aussi bon marché que les Marchands de *New-York* , dont les denrées viennent toutes par eau. Il y a plus , pendant bien des années , nos farines ont été si supérieures à celles de cette dernière Province , que nous avons la préférence dans les Marchés étrangers. — Nos Moulins sont des Palais pour la hauteur , l'élégance , la propreté & la beauté du mécanisme ; une seule roue fait mouvoir cinq blutoirs , dans l'étendue souvent de cinq étages , outre plusieurs autres machines propres à nettoyer le bled. — Chacun de ces mouvemens peut être arrêté ou mis en action suivant le besoin. — L'industrie des habitans se

(1) Il est très-sûr que le commerce intérieur de cette province , se fait par le moyen de plus de quarante mille chevaux ; cela seul est un phénomène d'industrie bien surprenant.

manifeste dans tout ce qu'ils font ; avez-vous jamais étudié le mécanisme de nos poëles ? Ils sont composés de doubles plaques entre lesquelles la fumée circule ; le devant en est ouvert , on peut y bouillir ou y rôtir ; une petite porte placée sur la partie circulaire , qui sert d'âtre , s'ouvre d'elle-même aussi-tôt que la chaleur est montée à un degré qui seroit nuisible , & en corrige immédiatement l'effet. — En fait d'Agriculture , il n'est pas possible , je crois , d'en pousser la perfection plus loin qu'elle ne l'est , sur-tout dans le Comté de *Lancaster* (1) , où le bled rapporte en raison de trente-six pour un. — Leurs champs environnés d'*acacias* , qui leur servent de poretux vivans pour leurs palissades , est une invention aussi utile qu'agréable (2).

Ici les sciences ont toujours été cultivées avec

(1) Le Comté de Lancaster est fameux non-seulement pour la fertilité de son sol , mais encore pour la singulière adresse & industrie de ses Colons. Cette ville est bâtie en brique , elle contient près de deux mille maisons , propres & commodes ; elle est à soixante milles de Philadelphie. C'est-là que l'on voit les plus beaux moulins , les plus beaux chevaux & les cultivateurs les plus riches.

(2) L'usage qu'ils font de ces *Acacias* , épargne beaucoup de bois , parce que ces arbres vivent fort long-tems , & que leur ombre ajoute à la fertilité de la terre , ce qui distingue cet arbre de tous les autres.

plus de
je ne s
avons
genres
Guillau
premie
jourd'h
trand ,
le plus
François
la Musi
une inv
les Ang
Astrono
Sphère
admirab
espèce ;
lui-même
admirat
sa charr
berg , de
me , s'é
la haute
phie lui
lui ont

(1) C
nert.

plus de soin & de succès que par tout ailleurs : je ne fais sur quoi cela peut être fondé. — Nous avons eu des grands hommes dans bien des genres, comme célèbres Géomètres, Arpenteurs; *Guillaume Scull* a joui de la réputation d'être le premier du Continent; *Benjamin West* est aujourd'hui le Peintre d'histoire du Roi; *Jean Bertrand*, par une espèce d'inspiration, est devenu le plus célèbre Botaniste des dix-huit Provinces; *François Hopkinson* a singulièrement excellé dans la Musique. — Le fameux cadran de *Hadley* est une invention *Pensilvanienne*, quoi qu'en disent les Anglois. — *M. Ritten Housé*, ce célèbre Astronome, est bien connu dans l'Europe. — Sa Sphère, appelée *Orrery*, est d'un mécanisme admirable, on dit qu'elle est l'unique de son espèce; l'inventeur, enfant de la nature, l'exécuta lui-même. — On ne peut voir, sans la plus grande admiration, ce simple Cultivateur, marchant de sa charrue vers l'étude des horloges de *Nurenberg*, de la connoissance de ce simple mécanisme, s'élançant avec la plus grande rapidité vers la haute Astronomie. Les Citoyens de *Philadelphie* lui ont fait élever un Observatoire (1), & lui ont fourni tout ce dont il a eu besoin; l'as-

(1) Cet Observatoire est le premier & le seul du Continent.

semblée législative lui a depuis accordé une pension, avec le titre d'Astronome de la Province.

Benjamin Franklin, avec une hardiesse & une sagacité singulière, a tracé & ouvert aux hommes une carrière nouvelle & utile. C'est ici que les expériences sur l'Electricité ont été les plus étonnantes. — Par une longue suite d'essais & de raisonnemens, aussi profonds qu'intéressans, il a enfin ouvert le sanctuaire de la nature, où réside ce phénomène destructeur, presque inconnu jusqu'à cette époque. — C'est au milieu de toutes ces expériences qu'il a trouvé l'analogie qui subsiste entre le fer & la foudre, & enfin l'usage des *baguettes électriques*, pour garantir nos Maisons de ce terrible fléau. — C'est donc à ce grand homme que l'humanité doit les avantages qui ont résulté de cette célèbre découverte; c'est à lui que nous devons la tranquillité avec laquelle nous dormons au milieu des éclats du tonnerre. Les ravages annuels qu'il causoit dans cette Province étoient auparavant très-considérables; les Greffiers de tous les Comtés eurent ordre d'en tenir un registre, dont les résultats furent publiés dans nos Gazettes. Avec quelle joie, avec quelle reconnoissance ne vîmes-nous pas cesser ce fléau destructeur, à mesure que l'usage des nouveaux Paratonnerres devint plus général! — Qu'il est consolant

consolar
de notre

Notre
mieux fo
avons un
Contine
tructifs &
que nou
qu'il a fo
politique
Trésorier
que souf
payemen
pour cert
lire des
nombreu
que le be
est joint
très curie
globes d'
réflexion
largeur,
des fossile
les, &c. M
thèques,

(1) Cin

(2) Six

consolant d'être homme, quand on voit la dignité de notre espèce ainsi relevée!

Notre Collège est un des mieux établis, un des mieux fournis de Professeurs & de Maîtres. Nous avons une Société Académique, c'est la seule du Continent ; déjà ses Mémoires sont devenus instructifs & savans : c'est aux soins de *B. Franklin* que nous la devons, ainsi que la Bibliothèque qu'il a fondée. — Cette Bibliothèque est un Corps politique, gouverné par dix Directeurs & un Trésorier, annuellement choisis au scrutin. Chaque souscription coûte *trente piastras* (1), & un paiement annuel de *cinq quarts de piastre* (2) ; pour cette foible somme les souscripteurs peuvent lire des milliers de volumes, & y étudier les nombreuses machines qui y sont déposées, ainsi que le beau Cabinet d'Histoire Naturelle qui y est joint : on y voit une pompe pneumatique très curieuse, une vaste machine électrique, deux globes d'un grand diamètre, des télescopes à réflexion, un double microscope d'une grande largeur, un miroir concave de douze pouces, des fossiles américains, une collection de médailles, &c. Nous avons en outre deux autres Bibliothèques, dont l'une appelée *Loganienne*, a été

(1) Cinquante Ecus.

(2) Soixante-quinze sols.

légua au Public par un *Ami* de ce nom , fils d'un des premiers Compagnons de *Guillaume Penn* (1).

En fait d'esprit public , l'Assemblée Législative a plusieurs fois imposé des taxes pour établir des Emigrans , & les nourrir pendant quelque tems , pour donner des récompenses à ceux qui planteroient des haies vives , & pour accélérer mille autres objets d'utilité publique ; pour faire placer dans les carrefours des chemins , des poteaux de direction , & des pierres millièrès ; pour faire construire des ponts solides , pour rendre les bacs libres à tous les charriots chargés , venant à Philadelphie , &c. Notre Hôpital pour les fous est le premier qui ait existé sur cet hémisphère.—Vous les avez vus ; dites moi si la propreté & la charité peuvent aller plus loin ? — Notre Maison d'industrie & de travail (2) , est un monument

(1) Logan étoit un homme riche & savant ; il légua sa belle Bibliothèque au Public , par son dernier testament.

(2) Telle est la bonne administration de cette Maison , que , déjà les Ouvrages qui en sortent , contribuent à son entretien ; les hommes qui y sont renfermés sont bien nourris & bien vêtus. On leur donne leur liberté aussitôt qu'ils ont donné des preuves d'industrie suffisante pour pouvoir les faire vivre. La moitié des habitans de cette Maison y sont volontairement.

unique
publiqu
tion est
neuf jou
la famil
qu'elle c
plus affi
Delawa
auparava
sous l'ea
vous ? il
les sourc
Péninsul
supeak ,
ner à not
sans cour
— Ce pr
ne s'y fû
— Où tro
comme à
celui des
nocente

(1) Ce
source de la
C'étoit un
de Philadel
de la Baie s'

unique pour la construction, l'élégance, l'utilité publique, & la manière dont cette belle instruction est gouvernée; l'argent en fut souscrit en neuf jours, & elle coûta 15000 livres tournois; la famille des Penn donna le bel emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. — Avec les soins les plus assidus, on a rendu les rivières *Scullkill* & *Delaware* plus navigables qu'elles ne l'étoient auparavant. On a trouvé le secret de faire sauter sous l'eau des rochers considérables. Le croiriez-vous? ils ont osé proposer d'unir, par un canal, les sources de deux rivières (1) dans la grande Péninsule, dont l'une coule dans la baie de *Chesapeake*, & l'autre dans la *Délaaware*, afin d'amener à notre Ville les productions de cette baie, sans courir le risque de la navigation des Caps. — Ce projet auroit été exécuté, si le Maryland ne s'y fût opposé: j'en ai vu les nivellemens. — Où trouveriez-vous des Etablissmens Moraves comme à *Béthléem*, à *East-Town*, &c. comme celui des *Dunkards* à *Euphrata*? Cette Secte innocente & douce nous fait aimer sa simplicité

(1) Ce Canal devoit être coupé de manière à unir la source de la rivière *Sassafra*, & celle de la rivière *Blackbird*. C'étoit un beau projet, qui auroit contribué à la prospérité de Philadelphie. Les provinces qui occupent les deux côtés de la Baie s'y opposèrent.

& son institution ; c'est la seule parmi nous qui rejette l'éternité des punitions ; ils croient Dieu trop juste , trop bon pour punir à jamais des fautes momentanées.— Ne vous ont-ils pas édifié, toutes les fois que vous les avez vus ? J'ai connu bien des personnes qui trouvoient un remède à tous leurs maux , en passant quelques jours avec ces bonnes gens ; leur rigide probité , leur singulière industrie , la simplicité de leurs mœurs , la douceur , la propreté de leurs compagnes , tout chez eux est édifiant , & devient l'objet des plus douces méditations. — Cette retraite , située sur la rivière *Cocolico* , dans le Comté de *Lancaster* , est devenue un Séminaire d'éducation pour bien des jeunes gens. — Je n'en connois point où les mœurs de la Jeunesse puissent être conservées pures plus long tems (1).

C'est ici que l'on peut voir l'assemblage du plus grand nombre de Sectes , dont l'union & la paix n'ont jamais été dérangées par la moindre convulsion (2). — Ces Sectes sont comme les

(1) La douceur, la beauté de la retraite, la contemplation journalière des plus belles vertus morales, la connoissance de la langue Allemande, de l'Écriture, de l'Arithmétique, telles ont été les raisons qui ont déterminé plusieurs de mes amis d'y envoyer leurs enfans.

(2) Si on en excepte, comme je l'ai déjà dit, l'affaire de

branc
d'hon
à la r
le cul
suprê
temp
réuni
doux
y voi
siècle
Législ
cipes
pour
ricord

Qu
c'est-à
ce son
leur b
que ce
de leu
Quak
dicté
ouver
Sectes
mand

George
qu'une

branches du même arbre ; elles sont composées d'hommes qui sont tous frères. — En obéissant à la même morale , chacune de ces Sectes rend le culte qu'elle croit être le plus agréable à l'Être suprême. Il faut venir parmi nous pour y contempler la paix chrétienne qui y subsiste , & la réunion de tant de Nations , unies par les liens doux d'un Gouvernement humain & sage ; pour y voir le plus beau Monument du dix-huitième siècle , pour y étudier enfin ce beau système de Législation & d'Agriculture , établi sur deux principes seulement , que *Guillaume Penn* prit ensuite pour l'épigraphe des armes Provinciales : *Miséricorde , Justice*.

Que je paie ici mon hommage aux Allemands , c'est-à-dire à plus de la moitié de nos Habitans ; ce sont les *Parfis* de la *Pensilvanie* : leur gravité , leur bon sens , leur industrie les conduit à faire ce que cet ancien Peuple faisoit jadis , par l'influence de leur Religion. Si la sagesse & l'humanité des Quakers ont promulgué les meilleures Loix , ont dicté les Réglemens les plus utiles , ont enfin ouvert les portes de cette province à toutes les Sectes , ainsi qu'à toutes les Nations ; les Allemands ont bien payé ce qu'ils devoient à cette

George Keith , qui n'eut aucune conséquence , & ne fut qu'une effervescence momentanée.

Société, par le soin singulier avec lequel ils ont perfectionné l'espèce de leurs chevaux, les meilleurs qui soient en Amérique, par la sobriété, l'activité lente, mais persévérante, & par l'économie dont ils sont devenus les plus parfaits modèles. — Différens de tous les autres Colons, ils ne se rebutent d'aucunes difficultés, & sont toujours sûrs de réussir à force de persévérance. — La *Pensilvanie* leur doit l'établissement de plusieurs branches d'industrie, la construction des plus beaux Moulins & des meilleurs Chariots (1).

Pendant près de quarante ans les Quakers furent presque les seuls Magistrats, & les seuls Législateurs de cette Province. — Pendant la durée de cette période, jamais on ne vit la moindre dispute avec les Sauvages. La paix avec ces peuples

(1) Les Chariots qu'on construit ici sont les plus beaux & les meilleurs du Continent; ils portent six milliers, & sont attelés de quatre gros chevaux, qui presque tous viennent du Comté de Lancaster. J'ai vu un de ces chevaux d'attelage, qui avoit coûté deux cens piastres. Rien ne peut être plus propre & mieux entretenu que les harnois; j'en ai vu garnis de pièces d'écarlate & picqués de blanc. Jamais ces Charioteurs ne vont seuls, il y a toujours au moins trois voitures ensemble, afin de s'entr'aider dans le besoin; vous savez, sans doute, que tous ces chevaux de trait ne mangent jamais que de la paille coupée, mêlée avec de la farine de seigle.

étoit fo
disputes
par un J
défriche
avec un
cette Pr
prospéri
Les Eur
vaniens
encore :
la paix
entre qu
dont je
règne d'
reufe ré
product
mode,
tous les
en socié
Le G
Gouvern
la révol
cette d
verneur
du Roi
ce dern
ne puis
Comté

étoit fondée sur la justice & l'équité ; toutes les disputes entre les deux Nations étoient décidées par un Juré, par six Blancs & six Sauvages. — Les défrichemens & les établissemens furent poussés avec une rapidité étonnante. L'accroissement de cette Province a été accompagné d'un degré de prospérité qu'on n'avoit jamais vu auparavant. Les Européens, informés du bonheur des Pensilvaniens, y accoururent en foule, & y viennent encore : il ne se passe point d'années, depuis la paix, qu'on en ait vu arriver annuellement entre quatre & cinq mille. La première période dont je viens de vous parler fut véritablement le règne d'*Astrée*. — Les Colons trouvèrent ici l'heureuse réunion d'une situation avantageuse, de productions utiles, d'une navigation sûre & commode, & la jouissance de tous les droits & de tous les privilèges qui conviennent à l'homme uni en société.

Le Gouvernement de cette Province, appelé *Gouvernement Propriétaire*, ressembloit, avant la révolution, à celui de *New-York*. Comme cette dernière Colonie, celle-ci avoit son *Gouverneur* nommé par la famille des *Penn*, & agréé du Roi, son Conseil & son assemblée législative ; ce dernier Corps étoit choisi par les Habitans. Je ne puis finir ce récit sans vous parler des trois Comtés sur la *DélaWare* ; ils forment un *Gou-*

vernement distinct & séparé , quoique enclavés & unis avec la Pensilvanie ; comme cette dernière , ils jouissent d'une constitution semblable. — Ces trois Comtés devenus un état séparé, sont situés sur la grande Péninsule , formée d'un côté par la baie de *Chefapéack* , & de l'autre par la rivière *Délaware*. — Elle est terminée par le cap *Henlopen* , son commencement est formé par les montagnes de fer , (*Iron-Hills*) & n'a que douze milles de large , depuis la tête de l'*Elk* , jusqu'à *Willmington*. — Outre les trois Comtés dont je viens de vous parler , on y voit celui de *Kent*, appartenant au *Maryland*, & ceux d'*Acomack* & de *Northampton* , appartenans à la *Virginie* : elle a plus de trois cens milles de long. Je ne connois aucune partie de l'Amérique qui soit aussi riche , aussi variée dans ses productions , & aussi bien située pour la navigation. — Cette Péninsule exporta l'année passée 200000 barrils de farine , 150000 boisseaux de blé , beaucoup de tabac , de goudron , de mâts , de vergues , planches , &c. Je connois une Suédoise , qui se rappelle encore l'arrivée de Guillaume Penn (1).

(1) Elle m'a dit avoir logé , pendant le premier hiver , avec son mari , dans un trou qu'ils firent sous le rivage , aujourd'hui la rue de l'Eau , ou *Water-Street* ; les Sauvages lui donnèrent de quoi se nourrir pendant toute cette première

D
L E
abandon
que j'a
ma sub
vu naî
quelle
me fra
m'envi
sous le
aux m
jour &
de six
mes y
suppor
des au
suffit.
hyper
& de

façon,
pagnor
Suédoi

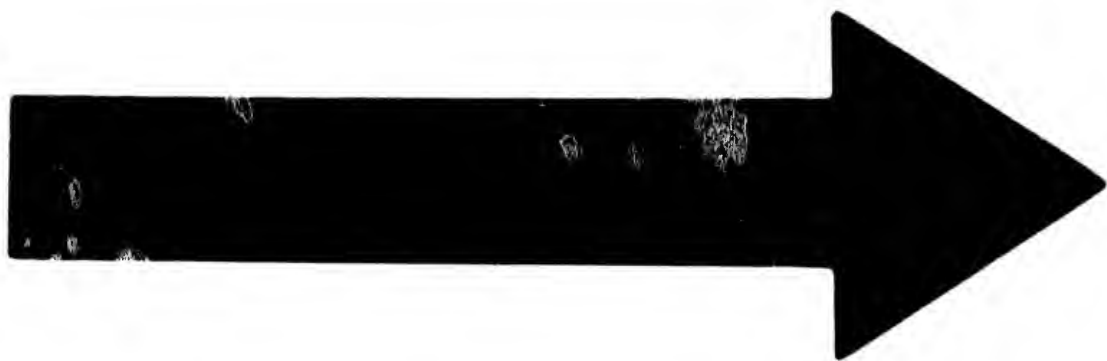
 Comté d'Orange, 15 Septembre 1779.

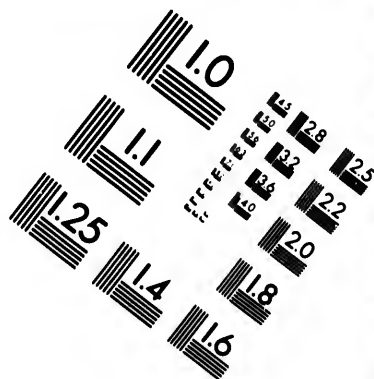
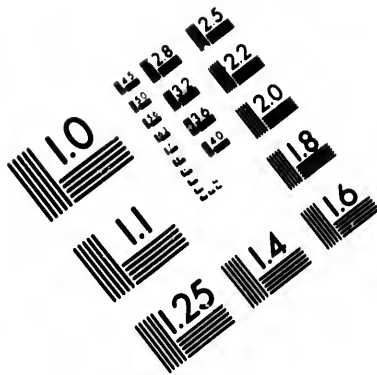
L' H O M M E

DES FRONTIÈRES.

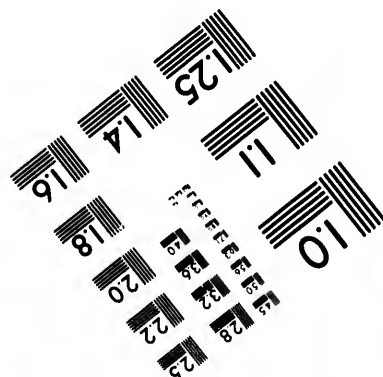
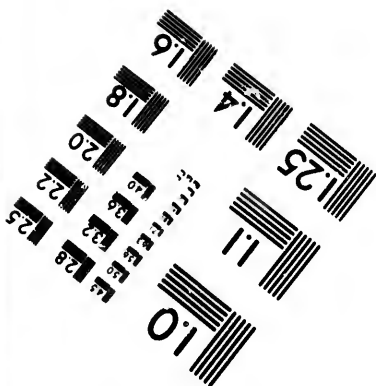
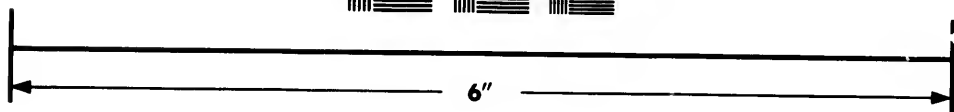
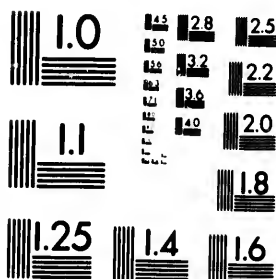
LE moment est enfin arrivé ; il faut périr, ou abandonner ma maison. Il faut quitter ces champs que j'ai défrichés moi-même & dont je tirois ma subsistance ; il faut fuir de ces lieux qui m'ont vu naître, de ce beau verger que j'ai planté : mais quelle Contrée irai-je habiter ? Si même je puis me frayer un passage à travers les dangers qui m'environnent, où porter mes pas ? Fuirai-je sous le Pole, vers ces climats où l'année n'offre aux mortels que la triste alternative d'un long jour & d'une longue nuit ? Que dis-je ; un jour de six mois seroit trop gai, trop brillant pour moi ; mes yeux, fatigués de pleurs, pourroient-ils le supporter ? Il ne leur faut que la lueur incertaine des aurores-boréales, un simple crépuscule leur suffit. Fuyons, hâtons nos pas vers ces Régions hyperboréennes ; elles sont le séjour de la tristesse & de la mélancolie.

saison, ainsi qu'à un grand nombre des plus pauvres Compagnons de Penn. Quelle révolution rapide & heureuse cette Suédoise n'a-t-elle pas vue ?





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

87
18
20
22
25
28
32
35
38
42

10
11
12
13
14
15
16
17

Ah! que ne m'est il possible de transporter ma plantation sur les sombres rivages de l'Oby! Oui, j'irois volontiers les habiter; je m'associerois au Samoyède; j'irois m'ensevelir dans la caverne du Lapon, y boire son huile degoûtante, y respirer son épaisse fumée. Ah! s'il m'étoit possible d'emmener ma famille avec moi, j'irois à Pello, à Tobolskoy, par tout où les rigueurs de la Nature pourroient être compensées par la paix, par la tranquillité, par l'absence du mal & des crimes. Pourrois-je jamais effacer de ma mémoire le souvenir des scènes terribles dont j'ai été le témoin, scènes qui, après avoir navré mon cœur si profondément, ont presque bouleversé mon foible esprit?

J'ai donc cessé d'être heureux! Et pourquoi osois-je prononcer cette parole si douce & si charmante? elle nous caractérisoit jadis dans la plus grande étendue de son sens énergique. Il est passé, ce moment; cette période est écoulée, & la génération présente n'en verra peut-être point le retour.

De quelque côté que je jette mes regards, je n'y vois que précipices effrayans, au fond desquels ont déjà péri presque tous mes amis, & plusieurs de mes parens. Et par les mains de qui ont-ils ainsi péri? Par celles de ceux que jadis nous appelions nos frères; par celles des barbares

que
incer
cher
peut
Q
modi
quan
ruine
nou
& l'h
huma
alors
la pe
fang,
crime

Av
n'avo
jamai
je tra
du bo
reche
prosp
alors
des i
cette
funèl
tinè
Il

que l'Angleterre a rassemblés à *Niagara* pour incendier , pour détruire nos frontières. Pourquoi chercher à détruire sans remords , ce qu'on ne peut conserver sans injustice ?

Que l'homme est malheureux dans routes les modifications de son existence ! mais , sur-tout , quand il cesse de vivre en société , ou quand des ruines de l'ancienne , il cherche à en former une nouvelle , quels sacrifices ne fait pas alors la raison & l'humanité , pour le bien futur de cette même humanité ! qu'elle carrière l'homme n'a-t-il pas alors à parcourir ! Quelque brillante qu'en soit la perspective , chaque pas est toujours teint de sang , & presque toujours accompagné ou suivi de crimes & de malheurs.

Avant l'époque de ces jours de calamités , je n'avois jamais formé de pareilles idées , je n'avois jamais réfléchi sur ces grands objets ; je vivois , je travaillois de jour en jour ; j'avois l'habitude du bonheur , & j'en jouissois sans avoir jamais recherché quelle étoit la base de cette douce prospérité. Tout s'est écoulé , tout a disparu ; c'est alors que mon imagination , éclairée par le choc des idées , est devenue plus clairvoyante : mais cette triste lumière , comme celle d'une pompe funèbre , n'a servi qu'à me faire voir plus distinctement les malheurs qui m'environnent.

Il n'y eut jamais de situation aussi déplorable

que la mienne. Vous voulez tout savoir , mon ami ; écoutez donc patiemment les détails suivans , tels que mon cœur encore agité va me les rappeler. Un Cultivateur Américain n'est pas un Ecrivain , vous le savez , la vérité des faits & l'énergie provenant d'un sentiment vrai & vif , pourront seules rendre ce qui suit , intéressant aux yeux de l'amitié , & peut-être leur faire verser des pleurs

Que suis-je ? Membre d'une très - grande Société , Citoyen d'une division particulière de cette même Société , mari , père , homme , trop sensible peut-être aux malheurs des autres , ainsi qu'aux siens , trop sujet peut-être à se révolter à la vue du mal ; telle est ma situation. Je connois plusieurs de mes voisins qui ont cessé d'en être autant frappés qu'auparavant ; peut-être que , fatigués par l'excès des sensations douloureuses & journalières , leurs cœurs se sont retrécis , & ne palpitent plus que pour ce qui les touche. Ah ! que ne suis-je de même ! que mon cœur n'est-il émouffé comme le leur , par le choc continuel des malheurs !

A la vue de tous les liens qui m'attachent , de toutes les circonstances qui m'environnent , je ne serois pas saisi , comme cela m'est souvent arrivé , d'un délire d'imagination , d'un tumulte de pensées qui me transportent au-delà de ses bornes ,

& d
mêm
cru p
& ch
elle
mes
ame
mièr
la vi
V
feme
une
pays
bitat
tance
la pa
C'est
peut
nous
vons
dans
pouv
étant
le C
vière
elle
prod
patri

& détruisent souvent la faculté de décrire , & même de me rappeler ces mêmes pensées. J'ai cru plusieurs fois que ma raison alloit s'échapper & cherchoit à briser la foible mesure dans laquelle elle est logée. J'ai eu besoin de rassembler toutes mes forces pour rétablir la tranquillité dans mon ame désolée , & conserver cette précieuse lumière qui nous éclaire dans tous les sentiers de la vie.

Vous connoissez la position de notre établissement ; vers le Nord Ouest, il est confiné par une vaste chaîne de montagnes ; vers l'Est, le pays n'est encore que foiblement habité : nos habitations isolées sont placées à une grande distance les unes des autres ; car chacun se place sur la partie de ses terres qui lui convient mieux. C'est du sein de ces montagnes que notre ennemi peut sortir à chaque moment pour nous ruiner & nous écraser ; c'est une retraite d'où nous ne pouvons les chasser , & d'où ils peuvent s'introduire dans nos cantons quand ils le veulent. Nous ne pouvons échapper à une destruction totale , tout étant déjà brûlé depuis la rivière de l'*Ognion* sur le *Champlain* , jusqu'à *Pittsburg* sur la belle rivière , la Grande-Bretagne croit nous affoiblir ; elle se trompe ; la ruine de trois mille familles produira plus de six mille défenseurs à notre patrie.

Ce qui rend ces incursions plus terribles encore, c'est qu'elles sont exécutées presque toujours dans les ténèbres de la nuit. Nous n'allons jamais travailler dans nos champs, sans être saisis d'un effroi involontaire, qui affoiblit nos forces & diminue la somme de nos travaux. Le récit de ces expéditions devient le sujet de nos conversations journalières; chacun rapporte avec lui les détails de quelque nouvelle destruction. Ces histoires, répétées au coin de nos feux, se multiplient, se grossissent dans nos imaginations effrayées, & augmentent la masse de nos terreurs.

Nous ne nous mettons jamais à table, sans que le plus petit bruit ne répande une alarme générale, & ne nous empêche de jouir du plaisir de nos repas. L'appétit, qui jadis provenoit de nos travaux & de la tranquillité de nos esprits, n'existe plus; nous ne nous repaissons que par pure nécessité.

Notre sommeil est interrompu par une succession de rêves effrayans; quelquefois même, frappé d'un bruit imaginaire, je m'éveille, j'appelle tous mes gens, je fors avec précipitation pour aller à la rencontre de l'ennemi, croyant le moment de son attaque arrivé. D'autres nuits, le hurlement de mes chiens nous semble un pronostic certain de l'approche des Sauvages (que ces animaux mêmes redoutent); pour lors toute

ma fa
pauvre
qu'elle
larmes
en me
nière
enfants
encore
de ce
notre
aux ra
fenêtre
à périr

La
bruits
nous p
plus s
tures a
fois o
alarme
heures
tourme
cet ét
néste
décisif
maud
ma fé
flexio

ma famille se lève , chacun prend ses armes. Ma pauvre femme (la poitrine gonflée de sanglots qu'elle cherche à étouffer , les yeux pleins de larmes qu'elle voudroit cacher) me dit adieu , en me prenant par la main , comme pour la dernière fois ; elle saisit rapidement les plus jeunes enfans , qui soudainement éveillés , augmentent encore , par leurs questions innocentes , l'horreur de ce moment terrible ; elle va les cacher dans notre cave , comme si cette cave étoit inaccessible aux ravages du feu. Je place tous mes gens aux fenêtres , j'occupe ma porte , où je suis déterminé à périr.

La terreur augmente , & multiplie tous les bruits d'alentour ; nous prêtons l'oreille ; le cœur nous palpite ; chacun écoute avec l'attention la plus scrupuleuse , & communique ses conjectures à son voisin ; on croit deviner , quelquefois on se flatte , que ce n'est qu'une fausse alarme : c'est ainsi que nous passons souvent des heures entières , nos cœurs déchirés , nos esprits tourmentés par le doute le plus cruel. Fatigué de cet état d'incertitude , je me sens saisi de la frénésie du courage , & je désire l'arrivée du moment décisif ; car alors la vie me paroît un présent maudit : dans d'autres momens , je sens toute ma fermeté s'évanouir par la multitude de réflexions que je fais , & particulièrement lorsque

ma femme envoie un de nos enfans s'informer de l'état des choses, & il ne manque jamais, en outre, de me faire les questions les plus embarrassantes. C'est alors, je le confesse, que les sensations de mari & de père me plongent dans le désespoir, & étouffe le germe du courage. Convaincu enfin que c'étoit une fausse alarme, nous nous couchons une seconde fois; mais quel bien peut nous faire le doux sommeil, quand il est interrompu par de pareilles scènes?

Tous les matins, mes enfans racontent leurs rêves: l'un nous dit qu'il a vu des Sauvages armés de casse-têtes faits d'acier & de cuivre; les autres déclarent qu'ils ont vu des hommes blancs, dont les yeux étoient lumineux comme des verres polis; les plus jeunes racontent qu'ils ont aperçu un globe de feu nageant dans l'air, & prêt à tomber sur la tête de leur mère. En vain je cherche à leur imposer silence, il m'est impossible; ces images, productions d'une imagination effrayée, au lieu d'être regardées comme futiles & vaines, sont aujourd'hui considérées comme des présages certains, comme des inspirations du Ciel, qui nous avertit de notre destinée. Je ne suis pas superstitieux; mais, je l'avoue, depuis l'époque de nos malheurs, je suis devenu plus timide & plus disposé à croire à ces sortes d'augures.

Placé,

Placé
& de la
ennuier
Différen
vous pr
triste hi
soupirs
cœur, &
ruine pr
opulente
remplis
la derniè
miserable
remords
Quoiqu
l'habitude
comme il
contraire
catastroph
nous, si
habitation
personnes
tons nos t
nous ajout
autres mal
pas comme
tacher. L
d'ance, ne
Tome 1

Placé , comme vous êtes , au sein de la paix & de la tranquillité , ces récits affligeans ne vous ennuieront-ils point ? je ne saurois le croire. Différent des autres hommes , je suis sûr que vous prêterez l'oreille de la sympathie à ma triste histoire ; je suis sûr que chacun de mes soupirs en enfantera de semblables dans votre cœur , & que vous verserez des larmes sur la ruine prochaine d'une famille jadis heureuse & opulente , dont tous les momens sont aujourd'hui remplis d'amertume , qui croit chaque nuit être la dernière , & dont tous les membres sont aussi misérables que des criminels opprimés par les remords les plus vifs.

Quoique nos calamités aient été graduelles , l'habitude n'en diminue cependant pas le poids , comme il en est de la plupart des maux ; au contraire , plus nous semblons approcher de la catastrophe , plus je suis saisi d'horreur. Où irons-nous , si nous abandonnons nos maisons ? Les habitations intérieures sont déjà remplies de personnes qui s'y sont réfugiées. Si nous quittons nos terres , nous serons destitués de tout ; nous ajouterons la pauvreté à la somme de nos autres malheurs : le bien des Cultivateurs n'est pas comme celui des Marchands , léger & facile à cacher. L'indigence , la disette & la dépendance , ne sont-elles pas pires que la mort ?

Comme Membre de la grande Société, de nous faisons partie, je sens que les liens qui nous attachent sont plus foibles que ceux qui nous unissent avec la partie dont je suis immédiatement un individu. On dit que la grande Nation qui nous réclame, est libre & juste, plus que toute autre dans ses limites insulaires, mais que la sagesse & l'équité de ses Loix ne s'étendent pas toujours sur toutes les parties éloignées de l'Empire; je ne saurois croire que dans le même Sénat où il se trouve tant de vertus, tant d'énergie & tant de connoissances, il s'y trouve aussi une majorité d'erreurs & d'absurdités.

Comme Membre d'une division inférieure de cette même Nation, je vois que la plus petite opposition aux sentimens nouveaux, mène à l'opprobre & à la jalousie. Avec quelle rapidité les hommes ne passent-ils pas de l'union à la discorde, de l'amitié à la haine la plus amère? J'ai vu la paix, vous le savez; que faut-il donc que nous fassions? Je vous le demande; d'un côté je sens toute la force du respect que j'ai eue pour notre ancienne alliance; de l'autre, je tremble lorsque je considère les fatales conséquences qui doivent suivre le nouveau plan tyrannique adopté par notre Métropole. Tout ce que peut savoir un Cultivateur comme moi, c'est que j'étois heureux, que je ne le suis plus; que l'Angleterre n'a cessé depuis

ans, de
mettre
bonhe
citoyen
carrière
avec e
d'un fir
aux int
douze c
ma prop
deviens
anciens

Quant
cette dif
a tant é
que je m
cessent d
agir les
tions, so
rien n'est
l'appareil
liberté. C
duisant q
tous les p
nombreux
c'est touj
fantômes
les tems,

ans, de nous attaquer sourdement pour nous soumettre à son fisc. Comme homme, je regrette le bonheur & le calme dont nous avons joui ; comme citoyen, je vois devant moi une longue & pénible carrière. Je suis mes compatriotes, & j'y entre avec eux ; tel est le seul guide de la conduite d'un simple Colon comme moi. Si je m'attache aux intérêts de la Grande-Bretagne, qui est à douze cens lieues de moi, je deviens l'ennemi de ma propre patrie ; si je suis mes compatriotes, je deviens l'ennemi de nos anciens Maîtres, de nos anciens Protecteurs.

Quant à la multitude d'argumens sur lesquels cette dispute a été fondée, je n'y connois rien ; on a tant écrit & tant raisonné de part & d'autre, que je m'égaré dans ce labyrinthe. Tous ces Livres cessent de m'instruire. Les grands ressorts qui font agir les parties adverses dans toutes les révolutions, sont toujours cachés aux yeux vulgaires ; rien n'est présenté à leur contemplation que sous l'appareil trompeur du sophisme, ce poison de la liberté. C'est le probable, le plausible & le séduisant qu'on explique & que l'on répand. Dans tous les pays, dans tous les âges, la classe la plus nombreuse à toujours été la victime des autres ; c'est toujours sur elle qu'on a élevé les différens fantômes de la puissance ; par-tout & dans tous les tems, la multitude a été condamnée à verser

des sueurs, & à répandre son sang. Mais peut-être le Peuple Américain va-t-il enfin travailler pour lui-même; peut-être nous préparons-nous à acheter par la mort, par les pertes & les fatigues, la liberté des générations futures; c'est le seul espoir qui puisse nous dédommager de tous nos maux, & nous les faire supporter avec courage. Heureux ceux qui verront ce grand, cet important évènement. Je vois par les discours de mes voisins, que la plupart des hommes raisonnent en conséquence de leurs passions; je vois qu'il est inutile de fouiller les replis tortueux d'un problème dans lequel la raison s'est perdue, & a fait place à la brutalité & au plaisir de répandre du sang, comme vous nous l'avez démontré à Lexington.

« O toi, Source immortelle de sagesse, si tu daignes t'intéresser à nos foibles querelles, »
 » accorde-moi un rayon de ta lumière, suffisant »
 » pour éclairer mes pas dans ce sentier épineux »
 » & obscur » ! Encore une fois, faut-il que j'oublie mes anciens principes? faut-il que je renonce à ce nom, à cette Nation que j'ai jadis tant respectée? Je ressens (même encore aujourd'hui), la puissante attraction de ces anciens sentimens, ils nâquirent avec moi, ils furent greffés sur mes premières connoissances, ils furent mêlés dans les premiers préjugés de mon éduca-

tion; n
 ennemi
 Oserois
 contre d
 j'ai resp
 m'arme
 les amis
 voisins?
 lesquels
 & répug

Que v
 t-elle de
 peuses,
 perte? V
 me soum
 Veut-ell
 triotes,
 La Natur
 une mul
 force inv

Quoiq
 bois, je p
 des calan
 un bout
 ont porté
 des meur
 leurs éte
 plaintes &

tion ; m'unirai-je à ceux qui sont devenus nos ennemis les plus cruels ? Cette idée me révolte : Oserois-je m'armer contre cette terre chérie, contre cette terre que je préfère à toute autre, où j'ai respiré pour la première fois ? Oserois-je m'armer contre les compagnons de ma jeunesse ; les amis de mon cœur, mes compatriotes, mes voisins ? Je mériterois le mépris de ceux pour lesquels je m'armerois ; cette idée me fait frémir, & répugne à mon cœur.

Que veut donc la Grande-Bretagne ? Qu'exige-t-elle de nous par toutes ses proclamations trompeuses, qui déjà ont conduit tant de gens à leur perte ? Veut-elle qu'en devenant son partisan, je me soumette à être appelé parricide & traître ? Veut-elle que je perde l'estime de mes compatriotes, pour mériter le nom de son loyal ami ? La Nature m'a placé ici ; ici elle m'a attaché par une multitude de liens ; je ne résiste point à leur force invincible.

Quoique situé loin de la mer, & au milieu des bois, je puis cependant tracer sur la carte le cours des calamités qui ont inondé ce Continent depuis un bout jusqu'à l'autre. Par-tout où les Anglois ont porté la guerre, je vois des ruines accumulées ; des meurtres inutiles. Je vois ces mots écrits sur leurs étendarts, *rapine & cruauté*. J'entends les plaintes & les sanglots d'une multitude de familles

qui gémissent dans l'esclavage, ou totalement ruinées, ou manquant des premiers besoins de la Nature dans leurs prisons. Je vois ceux de nos Marins qui sont tombés dans leurs mains, enfermés dans leurs prisons, comme coupables de haute trahison, &, pour comble d'horreur, je les vois forcés de servir à bord de leurs vaisseaux de guerre, pour les aider à répandre le sang de leurs propres compatriotes; je ne puis compter la multitude d'orphelins que la bayonnette Bretonne a faits sur ce Continent, depuis *Québeck* jusqu'à *Savannah*.

Mais voici quel est notre plus grand malheur; nous sommes divisés, plus encore sur les frontières qu'ailleurs; toutes ces grandes, toutes ces cruelles vérités, que je leur raconte souvent, ne les touchent ni ne les persuadent: ce qu'un parti appelle méritoire, l'autre l'appelle criminel; ces opinions se flétrissent ou s'épanouissent, paroissent ou disparaissent suivant les évènements de la guerre sur lesquels elles sont fondées.

Et après tout, quel est le plus grand coupable? celui qui traverse l'Océan, pour venir m'imposer des taxes injustes par le moyen de sa bayonnette, celui qui, pretextant son devoir, pille, enlève tout ce qui lui convient, tue, assassine, brûle & convertit, en désert, un pays fertile; ou celui qui, armé pour sa propre défense, repousse la force par la force, avec un courage guidé par l'humani-

rité ?
yeux d
sira po
fondé
Ciel a
Norre
de la f
mens
jouet d
jugés,
la plus
gouver
patriot
en arr
Nature
Tribun
jugés?
des év
sans po
périr c
misph
vient
turels
où si n
que n
ayons
quelq
nos re

nité ? Lequel fera le plus grand coupable aux yeux du tranquille spectateur ? Celui qui ne réussira point. Encore si notre succès pouvoit être fondé sur la justice de notre cause ; mais non , le Ciel abandonne tout au pouvoir du plus fort. Notre destinée est enfermée dans la roue obscure de la fortune. A quoi bon donc tant de raisonnemens inutiles ? Les hommes sont nés pour être le jouet d'un aveugle destin. Adieu principes , préjugés , prévoyance ; adieu , vous êtes inutiles à la plus grande partie des hommes. Celui qui se gouverne suivant les principes reçus par ses compatriotes , peut être appelé honnête ; & , quoi qu'il en arrive , il sera moins blâmable , car il aura la Nature pour sa justification. Et devant quel autre Tribunal trois millions d'hommes peuvent-ils être jugés ? Que sommes nous dans la grande balance des évènements ? Pauvres habitans des frontières , sans pouvoir & sans défense. L'Univers qui a vu périr douze millions d'habitans dans notre hémisphère méridional il y a deux cens ans , qui vient de voir disparaître trois millions des naturels du *Bengale* ; se soucie-t-il si nous vivons où si nous avons cessé d'être ? Quelque vertueux que nous ayons été , quelque mérite que nous ayons eu par nos travaux & par notre industrie ; quelque talens que nous ayons fait éclore dans nos retraites éloignées , rien n'est d'aucun poids.

La vertu & l'innocence ne garantissent point des afflictions & des malheurs ; nous ne sommes pas d'une plus grande conséquence que des républiques de fourmis, détruites & anéanties par la charrue. La ruine de ces insectes industrieux empêche-t-elle le succès de la moisson suivante ? Et qui fait si l'homme est plus intéressant aux yeux du grand Créateur, que ces insectes de la terre ? Ne l'a-t-il pas abandonné à tous les caprices de la destinée ? ne l'a-t-il pas fait naître victime des maladies & de mille accidens, ainsi que de ses passions funestes ? ne l'a-t-il pas assujetti au physique, ainsi qu'au moral, au pouvoir du plus fort ?

Mais écoutons la voix de la Nature, elle dit :
 » L'Angleterre vous égorge ; elle entraîne vos
 » femmes & vos enfans dans l'esclavage ; elle
 » inonde vos maisons de votre propre fang ; elle
 » saccage & brûle vos Villes ; elle se joue des
 » premiers droits de la Nature ; elle se déshonore
 » enfin à la face de l'Univers : si vous ne pouvez
 » vous transporter sur leurs rivages pour les dé-
 » soler, allez les chercher par-tout où ils peuvent
 » être sur votre terre, punissez-les du mal inoui
 » que vous font leurs armées, & des meurtres de
 » leurs Sauvages ; tenez un registre de toutes ces
 » déprédations, que tous ces détails y soient so-
 » lement enregistrés, pour être lus de géné-

» ra
 » su
 » no
 » si v
 » cet
 » eli
 » do
 » qu
 Le
 me re
 de ha
 a oub
 patrie
 Eloign
 fans è
 s'eten
 grand
 tera d
 vaste
 scène
 l'obje
 abstra
 envif
 sensa
 espéc
 des d
 de l'a
 Q

» ration en génération , pour mettre la postérité
 » sur ses gardes , & l'informer des sacrifices in-
 » nombrables que vous avez osé faire pour elle :
 » si vous obtenez votre liberté dans la suite , que
 » cette histoire apprenne à vos neveux combien
 » elle a coûté , & avec quel soin religieux ils
 » doivent la préserver , avec quelle prudence &
 » quelle modération ils doivent en jouir ».

Le Spectateur Anglois , au milieu de son café
 me regardera , sans doute , comme un coupable
 de haute trahison , comme un ingrat Colon , qui
 a oublié tous les services que lui a rendus sa mère
 patrie. Méritions-nous d'être traités en esclaves ?
 Eloigné de tout danger , sa chaude imagination ,
 sans être agitée par la moindre convulsion du cœur ,
 s'étendra aisément sur tous les points de cette
 grande question ; il deviendra éloquent , on l'écou-
 tera de toutes parts , il la considérera comme un
 vaste champ dans lequel est représentée une double
 scène , celle de l'attaque & celle de la défense ;
 l'objet de spéculation lui paroîtra simple &
 abstrait ; la distance où il se trouve , le lui fera
 envisager sous un faux point de vue : toutes ses
 sensations enfin ne lui suggéreront qu'une seule
 espèce d'idée : ici il proclamera le grand crime d'un
 des deux partis , là le droit absolu & irrévocable
 de l'autre.

Que ce même Politique se transporte ici ; qu'il

y vienne résider un mois , une semaine seulement ; qu'il éprouve avec nous nos travaux , nos terreurs & nos alarmes ; qu'il veille avec nous , son fusil dans ses bras , pendant des nuits entières ; son imagination sillonnée pour lors , par le poison corrosif de toutes les passions humaines , amènera un prompt changement dans ses idées , dans sa façon de juger & de voir les choses. Que sa femme & ses enfans soient à chaque moment exposés à la mort la plus cruelle ; que l'existence de sa propriété dépende d'une étincelle soufflée par la bouche de son ennemi ; qu'il tremble avec nous dans nos champs , qu'il recule au moindre bruit des feuilles de nos arbres ; que son cœur soit déchiré par le récit de la fin tragique de ses parens & de ses amis ; qu'il trace avec nous sur la carte le progrès de ces désolations ; que son imagination alarmée lui prédise la nuit , la fatale nuit dans laquelle il pourra périr comme tant d'autres.—Les affections de l'homme éteindront bientôt les sentimens du Citoyen ; l'Anglois deviendra bientôt un Américain ; toutes ses anciennes maximes politiques s'évanouiront bientôt : oui , elles s'évanouiront ; il perdra de vue son ancienne Métropole , & tout son ancien respect sera converti en haine amère ; il ne gémira plus que pour lui ; il ne soupirera plus que pour le bonheur & la tranquillité de sa nouvelle Patrie,

Ah
 situé c
 ment
 victim
 d'écha
 peigna
 qui fo
 mens
 & les

Dan
 tions n
 regard
 notre a
 le tran
 est un
 la plus
 famille
 que fe
 Son ca
 cessero
 & le P
 premie
 d'amou
 à tout a
 comme
 ses pas
 altéré d
 tout à

Ah ! si cet Anglois , orgueilleux & fier , étoit situé où je suis ; que sa maison fût perpétuellement remplie , comme la mienne , des misérables victimes de la barbarie *Anglo-Sauvage* , venant d'échapper aux flammes & au couteau meurtrier , peignant des scènes , racontant des circonstances qui font frémir la Nature ; ses nouveaux sentimens chasseroient bientôt ses anciennes opinions , & les banniroient à jamais de son esprit.

Dans mon malheur , je cherche des consolations même imaginaires ; je jette quelquefois mes regards vers cet Homme couronné , le premier de notre ancien système : serois-je coupable si j'osois le transporter ici en imagination ? Hélas ! lui qui est un Père si tendre , lui qui peut se vanter d'avoir la plus nombreuse , la plus saine , la plus belle famille qu'il y ait peut-être dans ses Royaumes ; que feroit-il , que diroit-il , s'il étoit à ma place ? Son caractère , quoiqu'indélébile & ineffaçable , cesseroit cependant d'agir sur son esprit ; l'Homme & le Père deviendrait supérieur au Roi ; car le premier est l'enfant de la Nature : le sentiment d'amour pour sa progéniture deviendrait supérieur à tout autre. Comme moi , il verseroit des larmes ; comme moi , il ne sauroit de quel côté tourner ses pas ; comme moi , il maudiroit le pouvoir altéré de notre sang , ce pouvoir effréné qui sacrifie tout à une ambition vindicative & absurde , qui

semble mettre son unique gloire à tout détruire.

Dans le cours de cette longue guerre , n'a-t-il donc jamais entendu parler de ces ravages inutilement horribles , ravages qu'il a autorisés peut-être sans le savoir ? Hélas ! s'il en étoit informé , il prêteroit l'oreille à nos cris , du moins à ceux de nos femmes & de nos enfans , qui ne lui ont jamais fait de mal : peut-être arrêteroit-il le cours de cette guerre qui , sans décider la grande querelle , a fait une tache éternelle à son règne. Oui , j'en suis sûr , il l'arrêteroit ; car les bons Rois sont comme la Nature , ils aiment à créer , à féconder & à protéger.

Il faut donc , afin d'être appelé sujet loyal & fidèle , que philosophiquement je me dise à moi-même : « *Il est nécessaire* pour la gloire , pour le
 » succès des armes de la Grande Bretagne , que
 » la tête de mes enfans soit brisée contre les mu-
 » railles de la maison qui les a vu naître ; que ma
 » femme soit poignardée & ait la chevelure em-
 » portée devant mes yeux , comme cela est arrivé
 » à tant d'autres ; il faut que je sois moi-même
 » assassiné ou mené en captivité ; ou que , pour
 » plus de facilité , nous soyons tous enfermés
 » dans notre maison , & réduits en cendres
 » comme l'a été la famille *des Benjamins* & plu-
 » sieurs autres sur les deux branches de la rivière

» *Susqu*
 » j'atten
 » main
 » les plu
 » mes e
 » possibl
 » des li
 » nos bo
 » se repa
 » n'exige
 » & *But*
 » leurs C
 toutes ces
 dans la co
 puis com
 ner. L'inh
 même , f
 Est-ce la
 yeux, ou
 gles & i
 résoudrai
 de Georg
 & le cou
 ni soume
 de ses M

(1) Le
 naissance ;
 sauvages,

» *Susquéhannah*. Il faut , qu'avec résignation ;
 » j'attende ce dernier degré de désolation de la
 » main de barbares , abandonnés aux impulsions
 » les plus atroces ; enfin , il faut que je joigne
 » mes efforts à ceux de ces monstres. S'il étoit
 » possible que la Grande-Bretagne eût transporté
 » des lions de l'Afrique , & les eût déchaînés dans
 » nos bois , ils nous dévoreroient sans doute pour
 » se repaître de nos cadavres ; mais leur appétit
 » n'exigeroit point autant de victimes que *Brandt*
 » & *Buttler* ; (1) en ont immolé à la teneur de
 » leurs Commissions ». On observe, au milieu de
 toutes ces horreurs, une absurdité, un aveuglement
 dans la conduite des Généraux Anglois , que je ne
 puis comprendre , & encore moins leur pardon-
 ner. L'inhumanité, les contradictions, l'ignorance
 même , sont devenues systématiques parmi eux.
 Est-ce la destinée qui met un bandeau sur leurs
 yeux, ou s'ils sont conduits par des Ministres aveu-
 gles & impitoyables ? C'est une question que je
 résoudreai , si je vis : je saurai lequel des Confidens
 de George III lui a conseillé d'employer la torche
 & le couteau des Sauvages , non pour conquérir
 ni soumettre , mais pour détruire. Je saurai lequel
 de ses Ministres a signé les Commissions san-

(1) Le premier de ces conflagrateurs est Mohawk de
 naissance ; le second un Officier Anglois , élevé parmi les
 Sauvages.

glantes que *Brandt & Bruttler* ont reçues. C'est une anecdote qui ne peut intéresser que les Américains, & l'Historien futur qui, en retraçant nos pas dans cette pénible carrière, sera obligé de charger plus d'une fois son tableau de ces lugubres peintures. Cependant, la teneur de toutes ces proclamations mensongères nous exhorte ou à les joindre, c'est-à-dire, à aller à *New York* s'exposer au mépris, au dédain & à l'abandon; ou à prendre les armes pour joindre les incendiaires de nos maisons, ou à rester paisibles sous nos toits; & c'est sous ces mêmes toits que nous sommes sûrs de contempler le progrès de leurs ravages, & d'y recevoir enfin la mort qu'on nous envoie des confins du *Canada*.

C'est donc là, me disoit l'autre jour le Col.***, (jadis grand Royaliste) « qu'il faut que je demeure pour leur plaisir; c'est donc sous ce toit, » autrefois mon asyle, qu'il faut que j'habite jusqu'à ce qu'il plaise à leurs Chefs sauvages de venir le détruire; il faut ensuite que les survivans aillent se cacher dans quelques nouvelles retraites, y déplorer tranquillement la perte de parens, ou captifs, ou tués ou brûlés; il faut qu'ils aillent errer dans les déserts de nos bois, y attendre la mort au pied d'un arbre, sans murmures & sans soupirs. Ils connoissent bien peu le cœur humain, ou ils nous

» pré
 » tou
 » aux
 » côt
 » que
 » glo
 » & e
 » nou
 » lati
 » qu'
 » qu'
 Co
 bleme
 tagne
 haïes
 voisin
 tion c
 pas fa
 Plu
 sieurs
 » que
 » d'u
 » faci
 » a p
 » avo
 » de
 » tro
 » leu

» prennent pour des habitans du *Bengale*, dont
 » toute la vengeance consistoit à venir mourir
 » aux pieds de ceux qui les affamoient. Si, d'un
 » côté, continua le Col. ***, les Anglois exigent
 » que, comme les anciens Martyrs, nous nous
 » glorifions d'une allégeance devenue tyrannie
 » & cruauté; de l'autre, la Nature & notre Patrie
 » nous appellent pour nous venger d'une déso-
 » lation purement atroce & sanguinaire, puis-
 » qu'elle n'enrichit point nos ennemis, quoi-
 » qu'elle nous ruine entièrement ».

Combien de familles n'ai-je pas vu invinci-
 blement attachées aux intérêts de la Grande-Bre-
 tagne, malgré toutes ces raisons? Elles ont été
 haïes, méprisées par leurs compatriotes & leurs
 voisins, & ont péri presque toutes dans l'expédi-
 tion de ***. — Quelles réflexions amères n'ont
 pas faites celles qui ont survécu !

Plusieurs de ces malheureux m'ont dit plu-
 sieurs fois, les larmes aux yeux : « Faut-il donc
 » que nous recevions ce traitement inhumain
 » d'un pouvoir pour lequel nous aurions tout
 » sacrifié, & que nous respections tant? Quelle
 » a pu être la cause de notre aveuglement, après
 » avoir vu pendant trois ans la conduite atroce
 » de ce même gouvernement? Le renard fuit,
 » trompe les chiens qui le poursuivent; l'ours
 » leur résiste hardiment, & même les attaque

» avec courage; la poule, la timide poule combat
 » pour la préservation de ses poulins, & ose
 » rencontrer à ailes déployées le fier vautour ».

» L'homme, doublement pourvu du secours
 » de l'instinct & des lumières de la raison, verra-
 » t-il d'un œil passif & tranquille sa subsistance
 » brûlée, sa famille détruite? Par quelle fatalité
 » est-il arrivé que les sophismes de la raison ont
 » jusqu'ici éteint parmi nous l'impulsion infail-
 » lible de l'instinct? Oui, me dirent-ils avec la
 » voix du courroux & de la vengeance, notre
 » ancien respect & notre attachement se sont
 » évanouis avec le sang qu'on a fait ruisseler sur
 » nos planchers, avec l'incendie de nos mai-
 » sons : nous renonçons à la Grande-Bretagne ;
 » oui, nous y renonçons pour toujours : les
 » moyens dont elle fait usage pour rétablir son
 » empire sur nous, n'ont servi qu'à faire détester
 » sa domination avide & cruelle. Voilà donc à
 » quoi aboutissent soixante ans de victoires, un
 » commerce & un crédit qui a tant accumulé d'or?
 » — Oui; nous renonçons à cette nation altière,
 » nous, nos enfans & les enfans de ces derniers :
 » devenant une Nation nouvelle, nous adop-
 » tons le nom d'*Américains* comme celui qui
 » doit nous distinguer, soit dans la bonne, soit
 » dans la mauvaise fortune. Je vous répète ici à
 » peu près leurs propres paroles ».

C'est

C'est a
 de vos G
 mes qui
 à prendre
 Gouverne
 le Corps
 des Souve
 pendante
 mesures p
 scission, fa
 bandeau d
 millions d'
 sont deven
 avec lesqu
 pour lesqu
 que march
 triotes, ne
 villes, de d
 prisonniers
 des premi
 marqué en
 particulière
 tières, nou
 vers les gra
 dans la ba
 ont été leur
 glant & ba
 Mohawk d

Tome

C'est ainsi que la conduite de vos Ministres & de vos Généraux ont forcé des milliers d'hommes qui leur étoient invinciblement attachés, à prendre les armes. Comme la conduite du Gouvernement Britanique avoit auparavant forcé le Corps de la Nation à en appeler au Souverain des Souverains, en la déclarant libre & indépendante, il est impossible d'étudier toutes les mesures prises depuis dix ans, pour hâter cette scission, sans y voir le doigt de la destinée & le bandeau de l'aveuglement. C'est ainsi que trois millions d'hommes industrieux (s'il en fût jamais) sont devenus les ennemis irréconciliables de ceux avec lesquels seuls auparavant ils commerçoient, pour lesquels seuls ils travailloient. C'est ainsi que marchant d'erreuren erreur, vos Compatriotes, non contents de brûler onze de nos villes, de détruire nos Ports de Mer, d'affamer nos prisonniers, même de nous refuser la jouissance des premiers droits de l'Humanité, nous ont marqué encore pour objets de leur vengeance particulière, nous pauvres habitans des frontières, nous, qui cultivions les derniers champs vers les grandes forêts, & qui n'avions nul poids dans la balance des événemens; & même telles ont été leurs espérances, fondées sur le projet sanglant & barbare, qu'ils ont fait venir Brandt, Mohawk de naissance, beau-frère de feu Sir

W. Johnson, qu'on l'a présenté au Roi, qui l'a élevé au grade de Capitaine, à condition qu'il armeroit autant de ses Compatriotes qu'il pourroit, & que d'accord avec Butler, Capitaine Anglois, habitant du Comté de Tryon, aujourd'hui appelé Comte de Montgomery, qui devoit commander des Blancs non moins barbares, & vêtus à la sauvage, ils uniroient leurs forces, leur adresse, leurs torches & leurs couteaux, pour incendier nos maisons, & remplir nos champs des débris & des ruines de nos moissons, & de nos habitations dans lesquels, hélas! il n'y avoit point d'or.

Telle est la foible esquisse que je voulois vous donner. Quel hideux tableau ne pourrois-je pas vous tracer, si je pouvois parcourir minutieusement ce vaste champ de meurtre & de conflagration, depuis la rivière de l'Ognion, le long des bords du lac Champlain, à travers le comté de Charlotte, dans le voisinage du fort Schuyler, aux Plaines Allemandes (Germain-Flats), à Schoharry, à Cherry-Valley, à Peen-Pack, à Ménésinck, sur les rives de la Susquéhannah, dans la vallée de Buffalo, sur les bords de la Juniata, & dans mille autres endroits! C'est alors, mon ami, que vous rougiriez du nom de ces hommes qui semblent avoir parcouru le grand cercle des crimes politiques & particuliers. Au Bengale, c'est la cupidité &

la soif de
& la mor
dicatif &
c'est le dé
duits dans
encore au
envoyer la
& trompe
leur Isle d
bonne foi
pendant bi
fortune, &
absurdité d
Nation qui
commerce
Non, anglo
éclairé n'a
palpable; le
paix que vo
les trésors d
gonflé le co
levé; une m
que côté qu
& vos trésor
nous avions
mante, succ
&, si vous d
plus heureux

la soif de l'or qui leur ont fait appeler la famine & la mort pour s'enrichir ; ici, c'est l'esprit vindicatif & cruel, c'est l'espoir de nous intimider, c'est le démon de la guerre civile qui les a conduits dans toutes leurs mesures, & qui les anime encore au moment même où ils prétendent nous envoyer la branche d'olivier, branche desséchée & trompeuse, comme tout ce qui est venu de leur Isle depuis bien des années. Un peu de bonne foi & de raison nous auroit enchaînés, pendant bien des années, à leur sort & à leur fortune, & nous l'aurions augmentée. Quelle absurdité de faire payer des taxes arbitraires à une Nation qui ne travailloit que pour eux, & dont le commerce étoit exclusivement dans leurs mains ! Non, anglois, jamais peuple aussi savant & aussi éclairé n'a commis une erreur aussi fatale & aussi palpable ; les succès de la guerre dernière, la paix que vous forçâtes vos ennemis d'accepter, les trésors des Indes, avoient fasciné les yeux & gonflé le cœur de vos Ministres. Le rideau est levé ; une nouvelle scène se présente ; de quelque côté que penche la balance, vous y perdrez & vos trésors, & l'opinion, & la confiance que nous avions en vous. A votre arrogance alarmante, succédera une égalité plus convenable ; & si vous devenez moins riches, vous en serez plus heureux. Comme compatriotes, vous avez

sans doute versé des larmes sur la destruction de tant de villes, sur le carnage de tant de citoyens. Jugez, par l'état où je suis réduit, de celui de plusieurs milliers de familles qui vivoient, il y a quatre ans, dans l'aisance & l'opulence ! Gémissons ensemble à la vue de cette masse énorme de mal physique & moral qui nous environne de tous côtés. Je me sens quelquefois prêt à oublier le mien, quand je contemple attentivement celui qui désole notre Patrie.

Adieu, ST. JOHN.

Baltimore, 10 Mai 1771.

ESQUISSE.

QUE ne donnerois-je pas, si je pouvois connaître les premières impressions qui doivent se former dans l'ame d'un Européen, lorsqu'il est arrivé sur cette terre nouvelle ! certainement il doit se réjouir d'avoir assez vécu pour être le témoin d'une époque aussi intéressante. — Si cet Européen est Anglois, je lui permets de s'en énorgueillir, quand il se dit à lui-même : « Voici
 » l'ouvrage de mes Concitoyens ; ils se sont
 » établis sur ces rivages étendus ; ils les ont
 » cultivés, ils les ont peuplés ; déjà ils ont rendu

» fertile.
 » fuite,
 » — Ap
 » de con
 » été affi
 » pris réf
 » ils appo
 » c'est à d
 » cessions
 » la liber
 » qu'ils po
 » cet Europ
 » craties de
 » parfaite
 » & pouvoie
 » qu'elles in
 » défricher d
 » des champ
 » observera q
 » chiques du
 » à la populat
 » il pourra v
 » d'une façon
 » le germe de
 » ces ; ici, il v
 » génie qui u
 » restant ; il y
 » propres, no

» fertiles une partie de ces déserts , & , dans la
 » suite , ils rempliront tout ce vaste Continent.
 » —Après avoir été agités par une longue suite
 » de convulsions civiles & religieuses , après avoir
 » été affligés des plus cruels malheurs , ici ils ont
 » pris refuge ; heureusement pour l'humanité ,
 » ils apportèrent avec eux leur génie national :
 » c'est à ce génie , ainsi qu'aux généreuses con-
 » cessions des Rois Britanniques , qu'ils doivent
 » la liberté dont ils jouissent , & la subsistance
 » qu'ils possèdent ». — Avec un peu de réflexion ,
 cet Européen doit s'appercevoir que les démoc-
 raties de la Nouvelle-Angleterre , conviennent
 parfaitement au climat où elles ont été établies ,
 & pouvoient seules , par l'amour de la Patrie
 qu'elles inspirent aux hommes , les engager à
 défricher des terres aussi infertiles , & à cultiver
 des champs aussi ingrats & aussi pierreux ; il
 observera que les Gouvernemens plus Monar-
 chiques du Sud , y ont été également favorables
 à la population & au bonheur des hommes. Ici ,
 il pourra voir l'industrie de sa Patrie exercée
 d'une façon toute nouvelle ; ici , il distinguera
 le germe de tous les Arts & de toutes les Scien-
 ces ; ici , il verra l'heureuse transplantation de ce
 génie qui un jour rendra ce Continent si inté-
 ressant ; il y considérera nos villes décentes &
 propres , nos beaux villages ; par-tout des mai-

sons bien bâties & bien peintes , des champs bien cultivés & bien enclos , un pays immense enfin , rempli d'habitations commodes , traversé par un grand nombre de chemins , de ponts , de bacs , orné de prairies , de vergers fleurissans , & couvert de moissons , où , il y a cent ans , tout étoit sauvage & inculte. Quelle source d'idées agréables & d'observations instructives ! quel spectacle pour l'auri des hommes !

Toute la difficulté que je trouve dans la situation de cet Européen , est l'embarras que doit lui causer la multitude des objets , & la manière dont il parcourra une scène aussi variée & aussi étendue. Il est arrivé sur un Continent nouveau ; une Société nouvelle se présente à sa vue , Société si différente de celle qu'il a dernièrement quittée. Elle n'est pas composée , comme en Europe , de Grands qui divisent entr'eux la surface de la terre , & de Plébéiens qui la cultivent pour ces mêmes Grands ; de Riches auxquels l'or procure , sans le moindre travail , toutes les espèces de jouissances possibles , & de Pauvres qui , n'ayant qu'une subsistance précaire , à peine végètent ; d'hommes éclairés & savans , & d'autres êtres qui à peine jouissent des premiers dons de l'instinct.

Ici , les choses se présentent sous un aspect d'égalité plus touchant ; la Cour des Rois , la pompe des Grands , les dignités féodales , les

distincti
la seule
n'avons
en cond
ble , ret
maine. —
inconnus
comme l
& qui d
pour me
ture. — L
éloignés
connoiss
& oiseuse
dégradan
le comm
mes une
depuis le
celles de
Cultivate
de Pays ,
par le m
navigable
vernemen
Loix fan
dées sur
vinités t
qu'elles

distinctions aristocratiques, sont remplacés par la seule, la simple majesté des Loix. — Nous n'avons point de Manufactures immenses qui, en condamnant l'homme au travail le plus pénible, retrécit l'espèce, & diminue l'énergie humaine. — Les poisons du luxe nous sont encore inconnus; de ce luxe qui corrompt le physique comme le moral, qui s'élève jusqu'au sanctuaire, & qui descend jusques dans la couche nuptiale pour mettre un frein impie aux vœux de la Nature. — Le Riche & le Pauvre ne sont que peu éloignés les uns des autres, parce que nous ne connoissons point, d'un côté, la richesse apathique & oiseuse, ni, de l'autre, la pauvreté absolue & dégradante. Si vous en exceptez nos villes, où le commerce occupe le premier rang, nous sommes une Société purement agricole, qui s'étend depuis les rives du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à celles de Mississipi; nous sommes une Nation de Cultivateurs, répandue sur une étendue immense de Pays, communiquant les uns avec les autres par le moyen de bons chemins ou de rivières navigables, & tous unis par les liens d'un Gouvernement sage & humain. Nous respectons les Loix sans les craindre, parce qu'elles sont fondées sur l'équité & la liberté; elles sont nos Divinités tutélaires, qui menacent plus souvent qu'elles ne punissent.

Celui qui voyage dans nos Provinces , n'y voit point, il est vrai, l'antique château , ni la superbe maison ; mais aussi n'y voit-il pas la chétive cabane , où l'homme & l'animal, devenus compagnons , s'échauffent mutuellement dans les rigueurs de l'hiver , & passent de tristes jours sous les haillons & dans la pauvreté. Ici , au contraire , on observe une uniformité consolante de bâtimens , de meubles , & de substance : les plus obscures de nos maisons , sont celles construites de troncs d'arbres , (*Logg-houses*) elles procurent à l'homme une retraite salutaire & commode. — Les plus beaux titres que donnent nos villes aux Citoyens , sont ceux d'Avocat , de Magistrat & de Marchand ; celui de Cultivateur appartient aux habitans de nos campagnes. — Là, le Dimanche , il y voit une congrégation de Fidèles remplissant nos Eglises ; ce ne sont que des Colons respectables , accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans : ils sont tous montés sur de bons chevaux , ou portés dans des chariots commodes. — Il n'y en a pas un parmi eux qui ait le titre d'Ecuyer , si vous en exceptez l'honnête Magistrat du voisinage , ou le Représentant du Canton dans l'Assemblée législative. — Là, il y verra le Ministre de l'Évangile aussi simple que ses Paroissiens ; comme eux il élève une

nombre
fant der
tres, no
de la ter
d'autres
du com
notre ag

Cette
frivole &
semble a
que par
Contine
ne feron
cles. — E
qui peut
duira &
pied d'a
les bord
nous hab

Le sec
doute d
qu'on a
un méla
que la t
des rich
fons ont
de cette

nombreuse famille , & cultive la terre. — Laissant derrière nous le rang de Chasseurs & de Pâtres, nous vivons , nous fleurissons par la culture de la terre ; nous ne connoissons point encore d'autres richesses que celles de la charrue & celles du commerce , qui encourage , protège & anime notre agriculture.

Cette contemplation intéressante n'est point frivole & passagère , comme tant d'autres : le bien semble avoir pris des racines plus profondes ici que par-tout ailleurs ; car l'intérieur de notre Continent , les rivages de nos Lacs immenses , ne seront pas encore habités dans bien des siècles. — Et qui peut dire où en sont les limites ? qui peut prédire les millions d'hommes que produira & nourrira cette terre nouvelle ? Car le pied d'aucun Européen n'a encore voyagé vers les bords inconnus de l'hémisphère profond que nous habitons.

Le second souhait de ce Voyageur , sera sans doute de favoir d'où sont venus ces hommes qu'on appelle aujourd'hui Américains ? — C'est un mélange de toutes les Nations de l'Europe , que la tyrannie , l'injustice des loix , l'inégalité des richesses , l'intolérance , & mille autres raisons ont forcés de s'expatrier. — Nous excepterons de cette observation , les quatre Provinces Orien-

rales (1) , elles sont aujourd'hui remplies des descendans de la race Angloise , qui abandonnèrent leur Patrie sous les deux Charles. — Je suis bien persuadé que cette race n'a pas dégénéré. — Telles qu'elles sont aujourd'hui , elles forment une partie bien intéressante de ce grand tableau , & composent une des perspectives les plus frappantes. — Lisez leur Histoire, déjà si intéressante , alors vous les respecterez comme je le fais , pour l'exactitude & la sagesse avec laquelle elles ont distribué & établi leur territoire , pour la décence de leurs Mœurs , pour leur amour des Belles-Lettres , qui , si-tôt prit l'essor , pour l'établissement de leur collège , fondé trente-six ans après leur arrivée , & le premier de cet Hémisphère , & enfin pour leur industrie ils arrivèrent dans la baie de Massachussets en 1620. — Qu'il me soit permis de le dire , il n'y eut jamais de Peuple , situé comme celui dont je parle , sur un terrain aussi ingrat , aussi dur , qui ait fait plus , en si peu de tems. — Vous en serez convaincu , après avoir examiné le nombre de leurs villes , l'étendue de leurs Etablissemens , leur Commerce , leur Navigation & leur Pêche.

Les Pauvres de l'Europe se sont rassemblés

(1) New-Hampshire , Massachussets , Rhode-Island , Connecticut.

ici. — T
pour op
demand
Pays ils
Emigra
qui erre
dont la
& de pé
Patrie ,
lemagne
de subfif
champs
ils étoien
à la sévé
de la Pu
trie? —
venus en
velle esp
par le fo
velles m
système
plantes :
des rosé
la transp
plantes ,
ciennem
des suje

ici. — Toutes les causes possibles se sont réunies pour opérer ce phénomène. — A quoi bon, se demanderoient-ils aujourd'hui, chercher de quel Pays ils sont venus? Hélas! les deux tiers de ces Emigrans n'avoient point de Patrie. Un Indigent qui erre çà & là, que son travail ne substante pas, dont la vie est une scène continuelle d'affliction & de pénurie, a-t-il quelque raison d'appeler sa Patrie, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande ou l'Allemagne? — Ces régions ne leur procuroient point de subsistance; ce n'étoit pas pour eux que les champs de l'Europe se jaunissoient tous les ans; ils étoient exposés aux caprices de leurs supérieurs, à la sévérité des Loix, à la terreur du crédit & de la Puissance. Ils n'avoient donc point de Patrie? — Non. — C'est ici que ces malheureux sont venus en chercher une; c'est ici que cette nouvelle espèce d'hommes s'est trouvée régénérée, par le souffle vivifiant de nos Loix, par de nouvelles mœurs, un nouveau travail, un nouveau système social. — En Europe ils n'étoient que des plantes inutiles, manquant du sol végétal, & des rosées du Ciel. — Actuellement, par l'effet de la transplantation, semblables à toutes les autres plantes, ils se sont fortifiés & améliorés. — Anciennement ils n'étoient placés dans aucune classe des sujets de leur ancien Pays, car les pauvres ne

font d'aucune ; ici ils sont devenus des Citoyens.

Mais , me demanderez vous , par quel nouveau pouvoir cette métamorphose surprenante a-t-elle été opérée ? — Par le seul pouvoir qui soit sur la terre , nos Loix. — Ces Loix humaines & indulgentes les protègent , les réclament aussitôt qu'ils arrivent , & les marquent du signe de l'adoption ; ils reçoivent ensuite pour leur travail les récompenses les plus amples , ils sont nourris des meilleurs alimens : ces récompenses accumulées leur procurent enfin des terres , & ces terres leur confèrent les immunités d'hommes libres. — Telle est l'opération journalière , qui se fait par le moyen de nos *actes de naturalisation*. — Mais de quelle source viennent ces mêmes Loix ? de notre Gouvernement. — D'où vient ce Gouvernement ? Il est dérivé du génie des Peuples , confirmé par les Rois britanniques. — Voilà la grande chaîne qui nous unit tous , depuis une extrémité du Continent jusqu'à l'autre ; si vous en exceptez *la Nouvelle-Ecosse*. — Là , les Rois anglois ont tout fait. — Ou les premiers habitans n'avoient point de génie , ou leurs demandes ont été horriblement négligées. — Aussi cette Province n'est presque point peuplée ; l'influence de la Couronne , & le fleau des *Moustiches* , ont empêché les hommes de s'y établir. — Cependant une partie de cette Contrée

florissoit
doux &
personne
de leurs
premier
la saine
des hom
Contine
il ne ma

Quel
Européen
ne posséd
gue , son
que lui ,
l'arrêtoie
les lui o
donc néc
de la terr
ubi panis
devise d

Qu'est
Homme
Européen
De là ce
tions , q
sur la s

florissoit jadis. — Jadis on y voyoit un peuple doux & paisible (1). La faute de deux ou trois personnes détermina l'Angleterre à les arracher de leurs foyers. — Ce fut un double crime, le premier fut contre l'humanité, le second contre la saine politique qui exigeoit qu'on conservât des hommes, & qu'on ne les bannît point d'un Continent, d'une Province particulièrement où il ne manque que des hommes.

Quel attachement peut donc avoir un pauvre Européen pour un Pays où il n'avoit rien, où il ne possédoit rien? — La connoissance de la Langue, son amour pour des parens aussi pauvres que lui, étoient sans doute les uniques liens qui l'arrêtoient; l'impérieuse nécessité, la cruelle faim, les lui ont fait briser. — Sa Patrie nouvelle est donc nécessairement devenue celle qui lui procure de la terre & du pain, & la protection des Loix : *ubi panis & libertas, ibi Patria*. — Telle est la devise de tous les Emigrans qui arrivent ici.

Qu'est-ce donc que cet Américain, ce nouvel Homme parmi les Nations de la terre? Il est Européen né, ou le descendant d'un Européen. — De là ce mélange étonnant de sang & de Nations, que vous ne trouverez nulle part ailleurs sur la surface de ce globe. — Je connois une

(1) Les Acadiens.

famille dont le grand-père étoit Anglois, & la grand-mère étoit Hollandoise, dont l'unique fils se maria à une Françoisse de la Rochelle, dont les quatre garçons ont épousé depuis, une Allemande, une Ecossoise, une Irlandoise, & une Suédoise. L'Américain est l'homme qui, après avoir été adopté par notre Mère Patrie, abandonne la plupart de ses anciens préjugés, qui devenu sensible à son bonheur remplit son cœur de reconnoissance envers Dieu, envers sa Patrie adoptive, qui devient actif & laborieux; tel est le véritable Américain. — Tel doit être l'homme qui mérite le titre de Citoyen, & le bonheur qui y est attaché. — Ici les individus de toutes les Nations sont fondus dans une nouvelle race dont les travaux & la postérité produiront un jour des changemens merveilleux dans le monde. — Les Américains sont les Pélerins qui portent vers l'Ouest cette grande masse d'arts, d'énergie, de force & d'industrie, qui naquit avec l'homme dans les plaines de l'Orient. — Par eux finira le grand cercle. — Avant leur réunion sur ces parages, les Américains étoient épars, & perdus dans la foule des habitans de l'Europe. — Aujourd'hui, réunis sur cette terre adoptive, ils ont produit à leur tour un des plus beaux systêmes de population qui ait jamais existé. — Leurs talens, leur industrie, pris collectivement, entrent déjà pour

quelque
merce,
nemens
tons dep
confins d
tems les
portées d
la chaîne
pante, &
fommes

L'Euro
séquent a
tendreme
compens
la suite d
sur la gra
personnel
celui des
dis lui de
à peine
à soulage
gais, sain
avec ce p
ces cham
donneron
rira, lui
une rente
les entrav

quelque chose dans la grande machine de ce commerce, qui aujourd'hui occupe tous les Gouvernemens — Les différens climats que nous habitons depuis les rochers de *Labrador*, jusqu'aux confins du *Méxique*, changeront dans la suite des tems les couleurs primitives que nous avons apportées de l'Europe, & nous caractériseront dans la chaîne des Nations d'une façon bien plus frappante, & bien plus marquée que nous ne le sommes encore.

L'Européen, devenu Américain, doit par conséquent aimer sa nouvelle Patrie, beaucoup plus tendrement que celle d'où il est venu. Les récompenses de son industrie marchent toujours à la suite de ses travaux. Ses travaux sont fondés sur la grande base de la nature même, *l'intérêt personnel*, qui, sans qu'il y songe, s'accorde avec celui des autres. — Sa femme & ses enfans, jadis lui demandoient inutilement de la nourriture; à peine ses sueurs journalières suffisoient-elles à soulager les plus pressans besoins : actuellement gais, sains, l'ame paisible, ils sont tous occupés avec ce père, autrefois si malheureux, à défricher ces champs nouveaux, qui promettent & qui donneront d'abondantes récoltes. — Il s'en nourrira, lui & tout ce qui l'environne, sans payer une rente absorbante & énorme, sans dîme, sans les entraves du fisc.

Ici la Religion, fille du Ciel, protectrice des hommes, n'exige de ce Colon qu'un salaire modique & volontaire, pour l'usage de son Ministre, & la reconnoissance envers Dieu, le père des moissons. — Peut-il refuser ces deux simples obligations? — Les Américains sont divisés en plusieurs Provinces, occupant un espace immense. — Je voudrois examiner cette nouvelle Société. Si mon examen n'offre pas la même variété de couleurs, ni des gradations aussi différentes qu'en Europe, nous avons cependant des nuances qui nous sont particulières; il est naturel, par exemple, de concevoir que ceux qui habitent les parties maritimes du Continent diffèrent beaucoup de ceux qui habitent nos frontières & nos bois. — L'espace intermédiaire nous donnera une troisième classe, différente des deux autres.

Les hommes, à bien des égards, ressemblent aux plantes. — La bonté de leur fruit dépend du Sol, de l'exposition & de la culture : les premiers ne font véritablement rien par eux-mêmes; les différentes modifications qui distinguent les Peuples viennent du Gouvernement auquel nous sommes soumis, de l'air que nous respirons, du climat que nous habitons, de la nature de nos occupations, & du système de Religion qui règne parmi nous. — Ici vous n'observerez que bien

peu

peu de c
nous des
y font re
pures, p
— Je vou
idées; m
toute leu
d'expressio
présenter l
que vous
teur comm

Ceux de
voisinage d
en découpe
ment goût p
s'y embarq
des voyages
gation, pou
d'échanges.
rend les ho
plus entrepr
terre cessent
font néglige
font connoît
ces nouvelles
ment à une
La mer inspi
richesses, un

Tome II

peu de crimes ; le mal n'a pas encore jeté parmi nous des racines profondes, parce que les Loix y sont respectées, parce que les mœurs y sont pures, parce que l'extrême besoin n'existe pas. — Je voudrois être capable de tracer toutes mes idées ; mais ne pouvant les développer dans toute leur étendue, ni les rendre avec assez d'expression, j'essayerai du moins de vous en présenter les traits les plus frappans : c'est tout ce que vous pouvez attendre d'un simple Cultivateur comme moi.

Ceux de nos habitans qui demeurent dans le voisinage de la mer, & des nombreuses baies qui en découpent les rivages, prennent naturellement goût pour cet élément mobile ; souvent ils s'y embarquent, & à la fin s'aventurent dans des voyages lointains ; de-là ce goût pour la navigation, pour le commerce, pour toutes espèces d'échanges. L'habitude d'aller souvent à la mer, rend les hommes plus hardis, plus courageux, plus entreprenans. Les occupations paisibles de la terre cessent d'avoir les mêmes charmes, elles sont négligées. Les excursions maritimes leur font connoître une foule d'hommes nouveaux ; ces nouvelles connoissances conduisent nécessairement à une nouvelle façon d'agir & de penser. La mer inspire un plus grand désir d'acquérir des richesses, un plus grand goût pour les jouissances

& les dépenses. — De-là ce désir de posséder une barque , & de transporter les denrées d'un endroit à l'autre ; de-là un nouveau système d'idées qui nous fait négliger le travail de la terre , & nous fait envisager les récoltes annuelles comme insuffisantes & comme trop lentes. — Cette nouvelle industrie remplace donc le travail des champs , & le désir de les reposséder ne revient plus qu'à l'approche de la vieillesse , à laquelle il faut la paix & un asyle.

Ceux , au contraire , qui vivent au centre de nos Provinces , uniquement occupés de projets & de travaux agricoles , doivent être , & sont nécessairement très-différens de ceux dont je viens de vous parler. La culture de la terre purifie les mœurs , conduit à la tempérance , à la *paucité* des besoins , à la simplicité , elle adoucit la férocité naturelle aux hommes ; car c'est à la campagne qu'on a souvent besoin de secours réciproques. — D'un autre côté , la douceur du Gouvernement , les inspirations d'une Religion tendre , le rang que donne la propriété , qui ne doit rien & ne relève de personne ; toutes ces raisons doivent nécessairement inspirer au Cultivateur Américain des sentimens , lui donner des idées bien différentes de celles dont sa tête auroit été remplie , s'il étoit resté en Europe. Les connoissances qu'ils acquièrent de bonne heure , les échanges de pro-

priété , l
faire de
de quelc
fagacité
de ceux

L'Ann
d'action
prérogati
rend en
& l'obstin
— Comm
toutes les
fant au
Colon lira
sévérité de
politiques
tous les C
dans tous
cassonner l
il blâmera
sans nulle
verneurs &
labourant l
au prix des
culeront s'i
grains en n
feront soig
pour eux qu

priété, les différens marchés qu'ils commencent à faire dès leur plus tendre jeunesse, la possession de quelque chose enfin, leur donne beaucoup de sagacité, & un genre de sagacité bien différent de ceux qui habitent les bords de la mer.

L'Américain jouit d'une très-grande liberté d'action, de paroles & de volonté; mais cette prérogative, si consolante, & si nécessaire, le rend en même tems processif & fier; l'orgueil & l'obstination le mènent souvent au Barreau. — Comme Citoyen cultivateur, participant à toutes les branches du Gouvernement, s'intéressant au mouvement de toutes ses roues, ce Colon lira assidûment les Gazettes, adoucira la sévérité de son travail par l'étude de ces magasins politiques, qui perpétuellement circulent dans tous les Cantons; il entrera, avec ses voisins, dans tous les détails des débats que peuvent occasionner les séances des assemblées législatives; il blâmera librement, il censurera ou approuvera, sans nulle contrainte, la conduite de ses Gouverneurs & Représentans. Comme Cultivateurs, labourant leurs propres terres, ils seront attentifs au prix des denrées en Europe & ailleurs; ils calculeront s'il est plus avantageux de vendre leurs grains en nature, ou de les vendre en farines, ils feront soigneux de tout ce qu'ils font, car c'est pour eux qu'ils travaillent; ils désireront d'étatir

leurs enfans avantageusement , & ne négligeront aucune spéculation qui puisse faciliter cet heureux évènement. Comme habitans d'un pays froid , ils aimeront les liqueurs fortes ; ils s'assembleront souvent dans les Auberges , pour y discuter les affaires du Canton ; ils épouseront toujours avec vivacité , soit un parti , soit un autre , & rarement ils demeureront dans l'apathie de l'indifférence. — Souvent ils seront obligés de suivre leurs Procès , ou ceux des autres , comme Témoins ou comme Jurés. — Souvent ils entreprendront des voyages pour aller voir des Cantons nouvellement établis , & former quelques nouveaux projets , soit pour eux-mêmes ou pour leurs enfans. — Comme Chrétiens , ils chériront & préféreront à tous les autres , le système Religieux établi dans leurs Cantons , soit parce que de bonne foi ils le croient le meilleur , soit parce qu'il ne gêne point leurs opinions ; & ils vous diront : » la tolérance , en fait de Religion , est comme la » liberté des élections du Canton ; chacun est » libre de donner sa voix au Candidat qu'on » croit le meilleur ; pourrions-nous être ce que » nous sommes sans ce double privilège ? Nos » actions , continueront-ils , sont sujettes à l'œil » vigilant de la Loi ; Dieu seul est le juge de » nos pensées. — L'industrie , le goût des projets , & des spéculations nouvelles , une astuce

naturel
très-gra
la fiert
goût de
homme
même d
font les
cains. C
nuances
une extr
font les
je conno
dérable ,
bien-être
grande p
l'habileté
font expo
autres Na
tale , don
génération
que je vo
Américain
Si vous
viens de d
térieure ,
traits , & m
la Religio
des habitan

naturelle, un bon sens, même précoce dans un très-grand nombre, la bonne chère & la bouteille, la fierté, quelques dispositions au Procès, le goût des discussions politiques, la franchise des hommes libres, beaucoup de tolérantisme & même d'indifférence. — Voilà, je crois, quels sont les traits généraux du caractère des Américains. Chacune des Provinces a en outre ses nuances particulières, qu'il est aisé de tracer depuis une extrémité du Continent jusqu'à l'autre : ce sont les Maris & les Pères les plus indulgens que je connoisse. Ici nos femmes ont un rang considérable, & jouissent d'une grande importance. Le bien-être d'une famille Américaine dépend en grande partie du savoir, de l'intelligence & de l'habileté de la femme. Les enfans Américains sont exposés à moins de sévérité que ceux des autres Nations. L'indulgence & la liberté générale, dont tout le monde jouit, s'étend jusqu'à la génération qui vient de naître. — Telle est l'idée que je voulois vous donner non-seulement des Américains en général, mais de nos Cultivateurs.

Si vous quittez cette zône moyenne, que je viens de décrire, & que vous marchiez vers l'intérieure, vous y observerez les mêmes grands traits, & marqués de couleurs plus fortes encore : la Religion a moins d'influence sur la conduite des habitans, les manières y sont moins adou-

cies. — Marchez plus loin, arrivez aux grands bois, dans ces districts les plus récemment habités, vous y verrez les hommes sous une nouvelle apparence ; ils semblent être placés plus loin encore de l'influence du Gouvernement. — Cet éloignement les abandonne , pour ainsi dire , à eux mêmes ; & comment ce Gouvernement doux pourroit-il se faire sentir à une distance si éloignée du centre ? — Il n'y a que la tyrannie qui , comme la foudre , pénètre par-tout. — La plupart de ceux qui habitent nos frontières, y ont été forcés par les malheurs , par la nécessité , par l'envie d'acquérir beaucoup de terre avec peu d'argent ; quelquefois par l'oisiveté , par le défaut d'économie. — Le croiriez-vous ? les vices & l'ignorance de l'Europe se font sentir souvent jusqu'ici , parmi les émigrans qui en viennent. — La réunion des gens d'une pareille espèce , ne présente pas au contemplateur un spectacle bien agréable ; souvent la discorde , le manque de liaison & d'amitié ; souvent tous ces maux ensemble se montrent dans ces derniers Cantons ; de là naissent les querelles , la paresse & la misère. — Le malheur est qu'on ne peut point apporter à ce désordre les mêmes remèdes dont on se sert dans les parties plus anciennement habitées ; le petit nombre de Magistrats qu'on voit sur ces frontières , sont en général grossiers & ignorans ,

parce qu'ils
voisins
dans un
nourrie
pute. —
par la g
dont ils
étoient

dont on
l'homme
— supér
quand il
est malh

Si qu
ses foib
vible éba
d'hui si
cette lon
nouveau
l'homme
de l'appu
force des
honte.

Ces C
d'enfans
d'années
uns, la fé
les autres

parce qu'ils sont nécessairement choisis dans ces voisinages ; — d'ailleurs les habitans sont souvent dans un état ressemblant à une guerre intestine , nourrie par les procès & par l'amour de la dispute. — Ces mêmes hommes deviennent féroces , par la guerre qu'ils déclarent à tous les animaux dont ils sont environnés : peu auparavant ils étoient les seuls habitans de ces antiques forêts , dont on vient les dépouiller. — C'est ici que l'homme m'a paru n'être qu'un animal carnivore ; — supérieur aux autres , il se repaît de leur chair , quand il peut les saisir , & de farine , quand il est malheureux à la chasse.

Si quelqu'un veut voir notre Amérique dans ses foibles commencemens , formant la pénible ébauche de tous ces établissemens , aujourd'hui si rians & si beaux ; qu'il vienne visiter cette longue ligne de frontières , ces champs tous nouveaux de nos derniers habitans ! il y verra l'homme réduit à une industrie précaire , privé de l'appui des idées & des loix morales , de la force des bons exemples , du salutaire effet de la honte.

Ces Colons composent une espèce de cohorte d'enfans perdus ; mais dans un petit nombre d'années , la prospérité établie parmi quelques-uns , la sévérité des Loix , contribueront à policer les autres. — Les incorrigibles s'expatrieront une

seconde fois , & s'unissant avec des compagnons de la même espèce , se retireront sur des terrains encore plus éloignés , & seront forcés d'abandonner leurs premiers établissemens à des familles plus industrieuses , qui bientôt rendront ce nouveau Canton policé & florissant. Ces nouvelles familles changeront la maison de troncs d'arbres , (*Logg-House*) , en maison de charpente , nette & commode : — elles amélioreront les prairies foiblement commencées , clôtureront les champs à peine essartés , planteront des vergers , & donneront à ce district , presque sauvage , la forme d'un pays fertile & régulièrement habité. — Les accens de la Religion & des Loix s'y feront entendre , & seront respectés.

Tel est notre progrès , telle est la marche des Européens , depuis les bords maritimes de ce Continent jusques vers les parties intérieures , & tel en sera l'avancement successif. — Il y a toujours , dans toutes les sociétés , une partie moins bonne & moins pure. — En Europe , on en fait des soldats , les autres deviennent des voleurs & des mendiants ; — ici , ce rebut sert de précurseur aux bonnes gens. — Mon père étoit un habitant des frontières ; le Gouvernement , en lui donnant des terres neuves , l'avoit transporté sur ce même terrain que j'occupe aujourd'hui. — Hélas ! il étoit Européen & pauvre , mais sensible à ce que

la Pensilv
 toujours t
 & nous a
 vail assidu
 aujourd'hu
 temporaire

Il n'y a
 (aujourd'
 étoit ainsi
 par tout o
 mœurs ; da
 on y respe
 nomie : il
 le fort de

Outre ces
 comme je
 ticulier ; il
 climat, la f
 d'un plus c
 coutumes ,
 premiers ha
 ils séjourn
 obéissent in
 tances, qui
 — Dans le
 deviennent
 ou *Pensilva*
 suite des t

la Pensilvanie avoit fait pour lui ; il conserva toujours ses principes de probité & d'industrie, & nous a transmis, après quarante un an de travail assidu, les bons héritages que nous possédons aujourd'hui ; — à peine *un* sur *onze* de ses contemporains, a eu le même sort.

Il n'y a pas plus de quarante ans que ce pays, (aujourd'hui si charmant), le Comté d'Orange, étoit ainsi peuplé ; il est purgé depuis long-tems : par tout on y observe une grande décence de mœurs ; dans toutes les familles on y craint Dieu, on y respecte les Loix, l'ordre, la paix & l'économie : il ne faut pas vous le cacher, tel a été le sort de nos plus beaux Comtés.

Outre ces caractères généraux, chaque Province, comme je l'ai observé auparavant, a le sien particulier ; il est fondé sur le Gouvernement, le climat, la façon de cultiver les terres, la possession d'un plus ou moins grand nombre de Nègres ; les coutumes, les usages particuliers, & le génie des premiers habitans. — A peine les Européens ont-ils séjourné quelque tems parmi nous, qu'ils obéissent insensiblement à cette masse de circonstances, qui ont tant de pouvoir sur les hommes. — Dans le cours de deux ou trois générations, ils deviennent non-seulement Américains, mais ou *Pensilvaniens* ou *Caroliniens*, &c. — Dans la suite des tems, le seul point d'union sera la

Religion , le langage , le même goût pour la liberté , la tolérance , l'agriculture & le commerce.

Quel tableau intéressant la postérité n'aura-t-elle pas à contempler , lorsque toutes les parties intérieures de ce vaste Continent seront remplies de peuplades immenses , qui toutes prendront une nuance caractéristique propre au sol & à leurs situations !

Après vous avoir montré , quoiqu'imparfaitement , comment les Européens deviennent Américains , il ne vous sera pas désagréable , je l'espère , de vous faire voir comment les différentes Sectes de la Chrétienté ont été introduites ici , comment elles se mêlent & se confondent ensemble , & par quelle cause cette tolérance religieuse devient plus générale tous les jours. — Lorsqu'il arrive qu'un nombre considérable de Sectaires réside dans le même voisinage , s'ils ont du zèle & qu'ils soient assez riches , ils y érigent un Temple ; & là , ils adorent la Divinité suivant leurs principes : personne ne s'y oppose ; au contraire , tout le monde s'empresse d'y contribuer. S'il arrive que quelque Secte nouvelle paroisse en Europe , nous sommes sûrs que plusieurs viendront s'établir parmi nous. — Il leur est permis de faire des profélytes , s'ils le peuvent , sans cependant troubler la paix de la société , de bâtir une Eglise , & d'y

fuivre le
Loix , ni
les troubl
des sujet
n'en resst
n'en sou
point alt
conséque
au grand
ne soien
des autre
d'autres
journalle
roitra da
menceron
bonnes g
porelles e
fence de
leurs asse
de vue la
ils se con
Dieu leur
sons. — A
aux diffé
qu'ils son
lange de
gions de
se perd le

suivre les inspirations de leur conscience : ni les Loix, ni le Gouvernement ne s'en occupent ni ne les troublent dans leur zèle religieux. — Ce sont des sujets paisibles ; ils sont industrieux , la société n'en ressent aucun inconvénient , le repos public n'en souffre point , la prospérité générale n'en est point altérée : pas une charrue n'est arrêtée en conséquence de cette nouvelle branche ajoutée au grand arbre. — Mais s'il arrive que ces Sectaires ne soient point établis dans le voisinage les uns des autres ; si , au contraire , ils sont mêlés avec d'autres dénominations , leur zèle deviendra journellement plus froid , plus inactif ; il disparaîtra dans peu de tems : insensiblement ils commenceront à croire que leurs voisins sont d'aussi bonnes gens qu'eux. — Leurs occupations temporelles engloutiront leur système spirituel ; l'absence de leurs Ministres , & l'interruption de leurs assemblées religieuses , leur feront perdre de vue la rigueur de leurs anciennes maximes ; ils se contenteront , comme les autres , d'offrir à Dieu leurs prières dans le silence de leurs maisons. — Ainsi les Américains deviennent , quant aux différentes branches de la Chrétienté , ce qu'ils sont déjà , nationellement parlant , un mélange de toutes les Nations & de toutes les Religions de l'Europe. — Dans le citoyen Américain , se perd le nom d'Anglois , d'Hollandois , d'Irland'y

dois & d'Allemand; ainsi que dans leur culte , se confondent & quelquefois se perdent les règles austères des différentes Sectes , telles qu'on les pratique en Europe. — Cet effet s'étendra encore plus loin , dans la suite des tems. — Les causes morales & physiques en sont radicalement fixées parmi nous. — Les générations futures en verront le développement , contempleront l'effet nouveau , qui doit nécessairement provenir de ce grand mélange de Nations, du tolérantisme, d'une liberté primordiale fondée sur le génie de ce nouveau Peuple , sur les Loix & la sage distribution des terres. — Oserai-je avancer quelques réflexions sur ce sujet ? Les grandes vérités morales sont parmi nous dans toute leur vigueur , & deviendront à jamais la première base de notre Société ainsi que de nos Loix : — déjà un grand nombre des habitans les plus éclairés , ne connoissent plus que ce simple code ; il se fait un vide dans le cœur des hommes , quant à leur attachement particulier , aux dogmes & aux Sectes qui ont été apportés de l'Europe. Si j'osois anticiper en imagination une époque éloignée, s'il étoit possible de concevoir que le laps des siècles futurs pût jamais affoiblir le système auquel nous obéissons, il ne seroit peut-être pas difficile de prévoir ce qui pourroit le remplacer. — Pour cela, il faut considérer que la Nation Américaine est la seule do

l'Univers
ayent infl
date de l'
nales de
Bouffole ,
che lui or
l'Océan, p
organiser l
culture, à
merce, &
exigé l'acc
possible de
rance puiss
velle partie
que l'espri
aux prestig
toutes les M
adoptés, e
rare parmi
lite) ne sui
Quelle révo
qui illumine
les progrès
Que l'ex
ce que je vie
ble depuis
l'établiss
Vous me d

l'Univers dans laquelle le génie & les lumières ayent influé sur son existence ; que son origine date de l'époque la plus intéressante dans les annales de l'esprit humain : que les Sciences , la Boussole , l'Imprimerie , le Compas & la Hache lui ont successivement enseigné à traverser l'Océan , pour aborder sur cette terre nouvelle ; à organiser son Gouvernement , à diriger son Agriculture , à fonder ses villes , à établir son commerce , & à former les Loix subséquentes qu'a exigé l'accroissement de sa population. — Est-il possible de concevoir que les ténèbres de l'ignorance puissent jamais se répandre sur cette nouvelle partie du Monde ? Est il possible de concevoir que l'esprit humain puisse jamais se soumettre aux prestiges de cette multitude d'erreurs , que toutes les Nations de la terre ont successivement adoptés , excepté la Chinoise ? — La vérité , si rare parmi les hommes , (comme un fidèle satellite) ne suit elle pas constamment la lumière ? Quelle révolution pourroit jamais éteindre celle qui illumina le berceau de nos sociétés , & dont les progrès ont été si brillans ?

Que l'exemple suivant serve de justification à ce que je viens d'avancer ! — En voyageant ensemble depuis *** jusqu'à *** , souvenez-vous que l'établissement sur la droite vous frappa beaucoup. Vous me demandâtes à qui il appartenoit. — Je

vous répondis , à un Catholique : il se souvient encore de tout son Catéchisme ; — il croit , comme de raison , à la Transubstantiation , il travaille avec la plus grande assiduité , il jouit d'une situation charmante , il moissonne beaucoup de bled ,

a élevé une nombreuse famille d'enfans , tous sains & robustes : sa foi , sa croyance , ses prières n'offensent personne ; il est aimé , estimé & considéré de tout le Canton. — Plus loin , à un mille de distance , demeure un bon Allemand Luthérien , qui adresse ses prières au même Dieu , le Dieu de tous les hommes , suivant les principes de son éducation. — Il croit à la Consubstantiation : son culte , quoique différent du premier , ne scandalise cependant pas le Catholique qui est un homme très-charitable. Comme ce premier , l'Allemand adore Dieu dans sa maison ; car ils n'ont point d'Églises dans ce voisinage. — Il travaille dans ses champs , avec sa femme , pendant les nuits de lune ; il embellit la terre par ses travaux , il nettoie les marais , &c. Qu'importe au monde , qu'importe à tout autre qu'à lui , ses principes Luthériens ? Il ne persécute personne & personne ne le persécute ; il ne hait personne à cause de la différence de leurs opinions , & personne ne le hait à cause des siennes. Il va voir ses voisins de tems en tems , & ses voisins vont souvent fumer leurs pipes avec lui ; ils

ont mutu
peu plus
Sécider (1)
zèle est i
séparé de
a quitté l'
roit cabal
mêler l'en
gieuse. Co
moissons ;
seaux de b
son est bien
est un des
porte au bi
la Province
de cet hom
la Société.
pu souhaite
fement que
ronné d'acac
croit sincère
de *Dordrech*
celle d'un h
fonctions qu
falaire, sinor
tations ainsi

(1) Secte É

ont mutuellement besoin les uns des autres. Un peu plus loin , sur la droite , est la maison d'un *Sécider* (1), le plus enthousiaste des Sectaires : son zèle est intérieurement chaud & amer ; mais séparé de son ancienne Congrégation depuis qu'il a quitté l'Écossé , il n'a plus d'Églises où il pourroit cabaler , proposer des opinions nouvelles , mêler l'entêtement humain à la violence religieuse. Comme son voisin , il a d'excellentes moissons ; il vend annuellement deux cens boisseaux de bled ; il a trouvé de la marne : sa maison est bien peinte & bien arrangée ; son verger est un des plus beaux du voisinage. — Qu'importe au bien-être du Comté , à la prospérité de la Province , quelles sont les opinions religieuses de cet homme ? c'est son affaire , & non celle de la Société. Guillaume Penn lui-même n'auroit pu souhaiter un meilleur Colon. — Cet établissement que vous voyez sur ce joli côteau , environné d'acacias , appartient à un Hollandois qui croit sincèrement aux Ordonnances du Concile de *Dordreck*. — L'idée qu'il a d'un Ministre est celle d'un homme à gages. — S'il remplit les fonctions qui lui sont prescrites , il lui paye son salaire , sinon il le renvoie ; il se passe de ses exhortations ainsi que de ses prières , & ferme la porte

(1) Secte Écossaise très-rigide.

de son Eglise pendant des années entières. — Malgré ce grossier systême , vous ne pouvez vous empêcher d'observer, que sa maison & sa grange sont très-bien construites , que sa plantation est une des mieux situées du voisinage , que ses champs sont parfaitement bien enclos , &c. Il est laborieux & honnête , quoique réservé , & visitant peu ses voisins : il est donc tout ce qu'il doit être , comme Cultivateur & comme Citoyen. — Plus loin est le moulin d'un Quaker : c'est le pacificateur du canton ; ses bons avis & ses lumières ont été infiniment utiles à ses voisins, depuis bien des années. Tout ce voisinage vit dans la paix & l'union : aux Elections publiques, chacun donne sa voix pour le choix des différens Officiers municipaux, sans s'informer de quelle Secte ils sont ; leurs mœurs, leurs actions , & leurs principes politiques , forment la seule base des opinions.

Chacun de ces Colons instruit ses enfans aussi bien qu'il le peut ; mais ces instructions sont faibles, si vous les comparez à celles qu'on leur donne dans les écoles de l'Europe. — En effet, que peut enseigner un homme qui a plus de zèle que de science , plus de connoissance pratique que de lumières théologiques. Les enfans de ces Colons deviendront , par conséquent, beaucoup moins instruits que leurs pères , & même fort ignorans, chacun

chacun d
qui les c
des Prof
Les faiso
tion ; les
perpétuel
voisinage
ne fera ni
— Dès la
cevez d'u
plutôt d'ig
Secte exig
vera, peut
aimée du
vous le sav
car la diff
de deux fa
aux établis
achèteront
à une dista
élevés. — q
donner à le
fera certain
le nouvel é
venu habite
est de la So
de toute au
cette nouve
Tome I

chacun dans leur Secte , sur les points distinctifs qui les caractérisent. — Le désir violent de faire des Profélytes est presque inconnu dans ce pays. Les saisons rapides demandent toute leur attention ; les travaux se succèdent dans une révolution perpétuelle ; ainsi donc , dans peu d'années , ce voisinage produira un singulier mélange , qui ne sera ni pur Catholicisme , ni pur Calvinisme. — Dès la première génération , vous vous apercevez d'un commencement d'indifférence , ou plutôt d'ignorance de tous les détails que chaque Secte exige. — Dans le cours des choses , il arrivera , peut-être , que la fille du Catholique sera aimée du fils de son voisin le *Sécider*. L'amour , vous le savez , est tolérant ; — ils s'épouseront ; car la différence dans les opinions religieuses de deux familles , n'apporte jamais aucun obstacle aux établissemens des enfans. — Leurs Parens achèteront des terres pour les établir , peut être à une distance considérable du lieu où ils ont été élevés. — quelle éducation religieuse pourront-ils donner à leurs enfans , je vous le demande ? Elle sera certainement très-impairfaite ; mais si , dans le nouvel établissement que ces jeunes gens sont venu habiter , le plus grand nombre des Colons , est de la Société des Quakers , par exemple , ou de toute autre Secte , ce nouveau ménage ira à cette nouvelle Eglise , plutôt que de ne pas adorer

Dieu avec leurs voisins. — Dans la suite il pourra très-bien arriver, comme cela arrive tous les jours, que leurs enfans prennent un goût pour la Doctrine qu'ils entendront prêcher dans cette Eglise, & en deviendront Membres. Jugez par ce foible exemple que je pourrois étendre beaucoup plus loin, s'il étoit nécessaire, quel doit être l'effet inévitable de ce singulier mélange de Sectes & d'opinion religieuses. Le moment est arrivé où les petits enfans du Catholique & du Sécider se marient : l'un épouse une Anglicane, l'autre une Anabaptiste ; les enfans qui naîtront de ces seconds mariages cesseront d'être attachés à aucune Secte particulière ; ils suivront sans remords celle du voisinage où le hasard les conduira, circonstance qui souvent décide de ce choix. — Les Quakers & les Moraves sont les seuls qui retiennent pendant long-tems un goût décidé pour leurs Sectes. Quelque séparés qu'ils soient du corps de leurs frères, ils s'unissent de tems en tems dans leurs Assemblées, & n'oublient jamais de se nourrir dans le recueillement de la méditation, de leurs premiers principes, qu'ils chérissent avec tendresse. — Il n'y a point de distance qui les empêche d'aller au moins une fois par mois à leurs Assemblées religieuses.

Ainsi toutes les Sectes se mêlent & se confondent comme toutes les Nations ; ainsi cette tolé-

rance gé-
se répand
l'autre. —
zèle pour
Culte pur
conservât
& que l'in-
que le zèle
A Dieu
mander or-
Religion,
yeux à la v
mais les ho
vrai uniqu
connoître,
l'erreur de
prétendons
logique su
l'indifféren
qu'il seroit
& nous ne
que nous v
nous croyo
approuver
que ce n'es
sens qu'il f
dit & tout
fluence des

rance générale dégénère bientôt en indifférence & se répand depuis un bout du Continent jusqu'à l'autre. — Il seroit à désirer, sans doute, que le zèle pour la Religion, pour la vérité, pour un Culte pur & vraiment digne de l'Être Suprême, conservât toute sa chaleur & toute son activité, & que l'indifférence dont nous parlons n'éteignît que le zèle fanatique, superstitieux & intolérant. A Dieu ne plaise que nous prétendions recommander ou favoriser l'indifférence en matière de Religion. Nous voudrions pouvoir ouvrir tous les yeux à la vérité, & tous les cœurs à la charité; mais les hommes s'égarerent dans la recherche de ce vrai unique, qu'ils auroient tous tant d'intérêt de connoître, & la multitude des Sectes prouve l'erreur de presque toutes. Au reste, nous ne prétendons entrer ici dans aucune discussion théologique sur les avantages & les inconvéniens de l'indifférence dont nous parlons, & sur les bornes qu'il seroit à propos d'y mettre; nous racontons & nous ne dogmatisons point; nous disons ce que nous voyons arriver journellement, & ce que nous croyons devoir arriver par la suite, sans rien approuver ni condamner expressément, parce que ce n'est pas là notre mission; & c'est dans ce sens qu'il faut entendre tout ce que nous avons dit & tout ce que nous pourrons dire de l'influence des tems, du climat, des mœurs & des

Loix sur toutes ces différentes Sectes religieuses qui se rassemblent en Amérique. Nous prévoyons donc que peut-être un jour il ne restera que la pratique de la Morale universelle dénuée de tout Culte extérieur ; le mélange de tant d'opinions & de Nations, l'immensité des distances, cet esprit d'émigration, d'où provient un flux perpétuel, un mouvement général de familles qui vont chercher des établissemens par-tout où ils croient la terre meilleure, le grand privilège dont jouissent les Américains, de n'être pas attachés à la province qui les a vu naître, mais de pouvoir habiter tel canton qui leur convient le mieux, voilà, je crois, les raisons locales qui, unies à l'esprit tolérant des Loix, tendent à produire parmi nous le nouvel ordre de choses & d'opinions dont je viens de vous donner une foible esquisse. — L'esprit de persécution, l'autorité des Gouvernemens, le zèle religieux, la hauteur d'opinions, l'amour de la contradiction, tous ces motifs de disputes européennes ne sont plus assez concentrées pour agir avec violence ; ils s'évaporent en quelque sorte dans la grande distance de nos Provinces & de nos établissemens ; ce n'est plus qu'un grain de poudre qui s'enflamme en plein air.

Mais revenons à nos Colons des frontières : je n'en ai pas encore fini la peinture. — Pourriez-

vous im
les mœ
dépend
blent, j
plantes
beaucou
— Je va
lisez-les
l'air des
les cerfs
les loups
cochons,
fontaine
poursuive
de leurs ré
tel est le
duit tant
vages, &
toute autre
venus Cha
rend féroce
n'aime poi
Laboureur
currence d
dans les bo
tout de la
plus de foie
les grains

vous imaginer que le voisinage des bois influe sur les mœurs ? cela est pourtant vrai , tant l'homme dépend des lieux ! Les habitans des forêts ressemblent , jusqu'à un certain point , aux fruits & aux plantes qui croissent sous leur ombre ; ils diffèrent beaucoup de ceux qui croissent dans les plaines. — Je vais vous peindre mes idées avec candeur ; lisez-les avec indulgence. — Il est de fait que l'air des bois change le caractère des hommes : les cerfs viennent souvent brouter leurs moissons , les loups dévorer leurs moutons , les ours leurs cochons , les renards leurs poules : — cette guerre fondaine met le fusil dans leurs mains ; ils guètent , poursuivent & tuent ces bêtes fauves. Gardiens de leurs récoltes , ils deviennent bientôt chasseurs : tel est le progrès des choses. Voilà ce qui a conduit tant d'hommes blancs aux villages des Sauvages , & leur a fait préférer cette vie errante à toute autre. — Aussi : tôt que les Colons sont devenus Chasseurs , plus de charrue ; la chasse les rend féroces , tristes , insociables. Un Chasseur n'aime point ses voisins ; bien différent en cela du Laboureur , il les hait , parce qu'il craint la concurrence d'une industrie supérieure. — Le succès dans les bois fait négliger l'Agriculture ; on attend tout de la fécondité de la terre : plus d'amour , plus de soin des champs ; la négligence à entourer les grains expose leurs moissons aux dépréda-

tions des animaux. — Pour réparer ces malheurs, ils vont plus souvent dans les bois, ce nouveau genre de vie, devenu habituel, amène un nouveau système d'opinions, d'idées & de coutumes, que je ne puis vous décrire. — Ces nouvelles mœurs *forestières*, greffées sur l'ancienne tige européenne, produisent un mélange inexplicable. — Celles des Sauvages forment un système respectable, comparé à celui auquel se soumet cet Européen, devenu Sauvage comme eux. — Leurs femmes & leurs enfans vivent dans la paresse & l'inactivité; ils n'ont presque rien à faire : jugez de l'éducation que reçoivent ces derniers ! — Ils croissent & deviennent, comme leurs pères, une race nouvelle qui, de plus en plus, se rapproche de l'état Sauvage. Ces nouveaux Chasseurs perdent bientôt ce délicieux sentiment que leur procura jadis leur changement de situation. — La possession de leur franc-aleu ne leur inspire plus ce noble & doux orgueil, qu'ils avoient d'abord ressenti : — peu d'années de chasse effacent ces heureuses impressions. — Ajoutez à ces raisons, leur situation isolée, les bornes de leurs besoins, la grande distance à laquelle ils vivent les uns des autres. — Vous ne sauriez comprendre l'effet singulier de toutes ces causes puissantes & combinées. — Quel est le plus grand nombre qui compose la classe de ces derniers Colons ? — Des hommes qui, parmi nous,

ont ten
justice,
faucés
ont pass
servitud
rique. I
aller ad
comme
qu'ils a
insensib
du Dim
grande i
on song
ici ils ne
ou pour
raisons l
de nos f
entre les
ce grand
ment &
là ce plus
les vices
Européen
Si les n
jours dan
simples &
travail &

ont tenu une mauvaise conduite, qui fuient la justice, des fainéans qui n'ont pas les connoissances nécessaires pour prospérer, des gens qui ont passé soudainement de l'oppression & de la servitude à la liberté illimitée des bois de l'Amérique. Ils n'ont point de temples où ils puissent aller adorer Dieu ensemble, peu ou point de commerce faute de chemins. Les idées sociales qu'ils avoient avant leur émigration s'effacent insensiblement, faute d'aliment : les Assemblées du Dimanche ont, dans beaucoup d'endroits, une grande influence ; on s'y voit, on se communique, on songe un peu à la propreté & à l'ajustement : ici ils ne s'assemblent jamais que dans les auberges, ou pour la décision d'un procès. — Telles sont les raisons locales qui font qu'en général les habitans de nos frontières forment une classe intermédiaire entre les Cultivateurs & les Chasseurs ; — de-là ce grand nombre de familles qui se sont entièrement & pour toujours réunies aux Sauvages ; de-là ce plus grand nombre encore qui ont contracté les vices de ces peuples, sans perdre ceux des Européens.

Si les mœurs des hommes ne s'épurent pas toujours dans les champs, elles deviennent plus simples & plus douces en cultivant la terre ; le travail & le repos nécessaire qui partagent la vie

des Colons , ne leur laissent ni le loisir , ni l'idée de commettre des crimes : dans l'état de Chasseur au contraire , la vie est divisée entre la dissipation de la chasse & la langueur du repos. — C'est moins le travail que l'ivresse , moins le repos que l'inaction : je ne les accuse pas d'être naturellement enclins au crime ; mais quelquefois la mauvaise fortune les conduit au besoin , & le besoin éveille l'injustice & la rapacité. — Cette gradation fatale en a poussé plusieurs aux actions les plus noires , dans leur commerce avec les Sauvages ; de-là les cruelles reprefailles dont ces fiers habitans des bois ont si souvent usé ; de-là ces dévastations soudaines qui , plus d'une fois , ont ensanglanté de certains Cantons & causé la guerre.

Après ce foible examen concernant les Colons de nos dernières limites , peut-on encore se flatter de rendre les Sauvages Chrétiens ? Nos Missionnaires devraient commencer par convertir ces Européens dégénérés ; mais le nom de la Religion & ses doux accens , se perdent dans l'immensité des bois , où l'on ne trouve ni Temple , ni Ministres , ni moyens d'instruction , & où même le genre de vie que mènent les Colons & la localité de leur situation , les forcent à devenir ce qu'ils sont. — Aussi-tôt que les hommes cessent

d'être d
incertain
ils cessent

Ne yo
qui habi
dégénéré
porté &
pureté n
des Lois
dépravat
la Provin
de partia
preuves d
au milieu
dont les h
alors la fé
à préfère
vail nécess
terres ord
abondante
les homm
cité & d'a

C'est e
tence , &
que les de
été, penda

(1) Terre

d'être domiciliés , & s'abandonnent à une vie incertaine & errante , blancs ou couleur d'olive , ils cessent d'être susceptibles d'instruction.

Ne vous imaginez pas cependant que tous ceux qui habitent nos frontières , tombent dans cet état dégénéré ; j'ai connu plusieurs familles qui y ont porté & conservé la décence de la conduite , la pureté morale , la crainte de Dieu & le respect des Loix. — Le degré plus ou moins grand de dépravation dépend souvent de la Nation ou de la Province dont ils ont émigré. On m'accuseroit de partialité , peut-être , si j'osois donner des preuves de ce que je viens d'avancer. — Quand au milieu de ces forêts , on trouve des rivières dont les bords sont couverts de *terres basses* (1) , alors la fécondité du sol engage les Propriétaires à préférer la charrue au fusil , parce que le travail nécessaire est beaucoup moindre que sur les terres ordinaires , & que les récoltes sont sûres & abondantes ; & même , sur ces rivages charmans , les hommes acquièrent un grand degré de rusticité & d'amour-propre.

C'est en conséquence de cette localité d'existence , & de son effet irrésistible sur les mœurs , que les derniers Colons des deux Carolines ont été , pendant long-tems , une société de bandits ;

(1) Terres toujours très-fertiles.

il étoit même dangereux de voyager parmi eux. — L'énergie de nos Gouvernemens se perd il est vrai dans une Région aussi étendue; mais ne vaut-il pas mieux que les Loix se taisent un instant pour eux que de les soumettre par des moyens contraires à l'humanité? — Le tems efface toutes ces taches à mesure que la grande population s'approche de ces districts. Malgré tout ce qu'on a dit des quatre Provinces de la Nouvelle-Angleterre, jamais leurs Annales n'ont été souillées d'opprobre; leurs derniers Colons ont toujours été contenus dans les liens de la décence & de l'ordre, par la sagesse des Loix du premier établissement, par l'esprit de la Religion. — Après cette esquisse jugez de l'opinion que les Natifs ont dû se former des Européens. C'est avec la classe la moins honnête qu'ils commercent principalement. Ceux-ci s'enivrent avec les Sauvages, les trompent dans leurs achats; de-là naissent nos querelles avec eux; de-là la guerre que les *Shwanèses* déclarèrent à la Virginie en 1774, qui fut terminée par le beau discours de *Logan* au Gouverneur *Dunmore*.

Ainsi s'ouvre la route par où doit arriver la seconde & la meilleure classe des Américains, celle des véritables Fonciers qui composent le gros de notre Nation: respectables par leur industrie, par leur heureuse indépendance, & par cette conquête perpétuelle qu'ils font sur les forêts du

Contine
merce d
que de c
qui font
obéissen
core à no
hommes
pères, s
Ils auroi
convulsio
tems. M
porté ici
pied d'un
petite po
tronc pat
portera d
bien tout
puisque
familles à
l'Ecosse,
ici, cause
exportatio
bled, si el
les fainéan
rendus né
& à la rich
l'or & de l'
taux; je ven

Continent, en augmentant la richesse & le commerce de notre Patrie.—Ce beau Pays n'est peuplé que de ceux qui possèdent le sol qu'ils cultivent, & qui sont Membres du Gouvernement auquel ils obéissent.—Notre distance de l'Europe ajoute encore à notre utilité & à notre importance, comme hommes & comme sujets.—Qu'auroient fait nos pères, s'ils étoient restés sur leur sol originaire? Ils auroient contribué peut-être à prolonger des convulsions qui l'avoient déjà ébranlé trop longtemps. Mais chaque Européen industriel, transporté ici, peut-être comparé à un rejeton né au pied d'un grand arbre; il ne jouit que d'une très-petite portion de la sève; qu'il soit enlevé du tronc paternel & transplanté, il s'accroîtra & portera du fruit. Les Colonies méritent donc bien toute la considération de la Mère - Patrie, puisqu'elles sont peuplées de sujets utiles.—Cent familles à peine végéant dans quelque partie de l'Ecosse, six ans après qu'elles auront été portées ici, causeront, par leurs nouveaux travaux, une exportation annuelle de dix mille boisseaux de bled, si elles sont industrielles. C'est donc ici que les fainéans peuvent être employés, les inutiles rendus nécessaires, les pauvres menés à l'aïssance & à la richesse. Par-là je ne veux point parler de l'or & de l'argent; nous n'avons que peu de ces métaux; je veux dire une espèce de richesse bien plus

durable , des champs défrichés , des bestiaux ; de bonnes maisons , de bons habits , &c.

Est-il donc étonnant que ce Pays présente tant de charmes , & tente si puissamment tous les Européens qui y viennent ? Un voyageur est étranger en Europe aussi tôt qu'il a quitté les limites de son Royaume. Il n'en est pas de même ici ; proprement parlant , nous ne connoissons point d'étrangers ; car c'est ici le Pays de tout le monde : la grande variété de nos terrains , de nos climats , de nos situations , a quelque chose qui est fait pour plaire à tous , suivant leur goût. — A peine un Européen est-il arrivé , qu'involontairement il ouvre les yeux sur la riante perspective qui s'offre à lui ; il retrouve beaucoup des usages de sa Patrie ; par-tout il voit l'industrie la plus active ? il voit le bonheur & la paix répandus par-tout ; il ne voit point de pauvres dont l'apparence & la détresse lui navrent le cœur , presque point de punitions , ni d'exécutions publiques. Sans le vouloir , cet Européen s'attache à un Pays où tout lui paroît si aimable.

Quand ce même homme étoit en Angleterre , il n'étoit alors qu'en Angleterre ; ici , il marche sur la quatrième partie du Globe ; il peut observer les productions du Nord , le fer , les godrons , les bois de construction , &c. : là , les provisions de l'Irlande , les bœufs , les salaisons , le beurre

& les fruits
l'indigo
entouré
les places
ce confl
tant de
il y a de
aura per
ropéen d
& indust
coup d'in
vera à se
bien nou
leurs alim
confidéra
dant pas
y devien
rent une
pourvu c
ne font-
favoient

Mais l
dépendan
il trouve
Société fa
garnies fa
beauté co
élégance

& les fromages ; ici , les grains de l'Égypte ; là l'indigo & le riz de la Chine. Il ne se trouve pas entouré d'une société trop nombreuse , où toutes les places sont occupées ; il ne se ressent point de ce conflit perpétuel qui , en Europe , renverse tant de familles. Le champ est vaste parmi nous ; il y a de la place pour tout le monde , & il y en aura pendant bien des siècles. — Ce pauvre Européen qui arrive , n'est-il qu'un journalier sobre & industriel , il n'a besoin ni de prendre beaucoup d'informations , ni d'aller bien loin ; il trouvera à se louer , ou au mois , ou à l'année : il sera bien nourri , car ici tout le monde vit des meilleurs alimens , & recevra un salaire bien plus considérable qu'en Europe. — Je ne veux cependant pas dire que tous ceux qui viennent ici y deviennent riches : non ; mais ils se procurent une subsistance douce , aisée & décente , pourvu qu'ils soient industriels. Ces avantages ne sont-ils pas suffisans pour des gens qui ne savoient que faire chez eux ?

Mais si , jouissant d'un honnête loisir & de l'indépendance , cet Européen veut voyager , par-tout il trouve la plus honnête réception , par-tout une Société sans vaine ostentation , des tables bien garnies sans aucun luxe , des femmes dont la beauté consiste plus dans la propreté & la simple élégance , que dans des ornemens multipliés ;

par-tout il pourra participer aux amusemens innocens de nos Sociétés , sans beaucoup de dépense. — Combien d'Anglois riches & lettrés n'ai je pas vus préférer ce genre de vie nouveau & charmant pour eux , aux plaisirs bruyans , à la pompe & à la richesse de leurs fêtes & de leurs Opéra ?

A peine un Européen est-il arrivé parmi nous , qu'il se fait une révolution singulière dans toutes ses idées : je ne puis vous en décrire les détails , sans devenir peut-être ennuyeux. J'ai observé le progrès de cette révolution jusques dans les distances ; deux cens milles lui représentoient jadis un espace très-considérable , peut-être l'enceinte de sa Patrie. Chez nous , cette distance n'est presque rien : à peine a-t-il respiré notre air , qu'il commence à former des projets , à concevoir un systême d'occupations auxquelles il n'auroit jamais pensé dans son Pays ; car , en Europe , j'ai ouï dire que le trop plein des Sociétés étouffe les talens les plus distingués. — Ici , l'amplitude des choses leur permet d'éclorre & de fructifier. Voilà comme les Européens deviennent Américains. — Jugez quel changement a dû se faire dans l'imagination d'un pauvre homme , six mois après qu'il a été employé , bien nourri , bien payé , & traité comme un égal. Il se rappelle moins son ancienne servitude & sa dépendance , son cœur s'enfle & s'élève. Cette première chaleur lui inspire de nou-

veaux ser
arriver ,
tôt. Et co
fance sa
lui , il vo
peu d'ann
que lui.
mence al
ce font ,
liberté de
quelques
autres ; p
connoissan
d'abatte
conduite
c'est l'acqu
trouvera d
tera , il é
hardi qu'a
le peu d'a
qu'il a gag
faisons pou
lui procure
sède enfin
vocableme
de deux c
dans la vie
de tel Com

veaux sentimens ; il bénit le moment qui l'a vu arriver ; il regrette même de n'être pas venu plus tôt. Et comment n'aimeroit-il pas avec reconnoissance sa Patrie adoptive ! il regarde autour de lui , il voit beaucoup de familles heureuses qui , peu d'années auparavant , étoient aussi pauvres que lui. Cette réflexion l'aiguillonne , il commence alors à se tracer quelques petits projets : ce sont , hélas ! les premiers qu'il ait jamais eu la liberté de concevoir. S'il est sage , il passera ainsi quelques années occupé à travailler pour les autres ; pendant cet intervalle , il acquerra les connoissances utiles , l'usage des outils , l'art d'abattre les arbres , de cultiver la terre : cette conduite lui procurera une bonne réputation ; c'est l'acquisition la plus utile qu'il puisse faire. Il trouvera des amis ; on l'encouragera ; il consultera , il écouterá les avis. Il se sent enfin plus hardi qu'autrefois ; il achète un morceau de terre ; le peu d'argent qu'il avoit apporté , & tout celui qu'il a gagné , il le donne , & se fie au Dieu des saisons pour le paiement du reste : son bon renom lui procure un crédit de plusieurs années. Il possède enfin le contrat d'achat qui lui donne irrévocablement le franc-aleu , & la propriété absolue de deux cens acres de terre. — Quelle époque dans la vie de cet homme ! il est devenu habitant de tel Comté ; il a une place de résidence ; il va

travailler pour lui-même ; bientôt il épousera une femme indifférente. Telle est à-peu près la marche des pauvres Européens qui arrivent parmi nous. — Cette métamorphose a sur ces hommes de bien puillans effets ; elle éteint la plupart de leurs préjugés : ils ne voient plus , ils ne jugent plus de même la vie humaine ; ils ne supposent plus qu'il y ait par-tout un système d'oppression, sous lequel les derniers des êtres doivent gémir en silence. La Nature & la Société sont changées à leurs yeux ; ils se sentent jouir d'un bonheur imprévu , & l'espérance ne tarde pas à déployer à leur imagination , le riant tableau d'une prospérité peut-être exagérée , mais réelle. La plupart d'entr'eux sont saisis d'une ardeur pour le travail , qu'ils n'avoient jamais ressentie auparavant ; ils éprouvent cette fierté du Citoyen qui fait respecter les Loix , & inspire la plus vive reconnoissance pour un Gouvernement qui semble ne s'occuper que de leur bonheur , & bientôt ces hommes , devenus heureux , deviennent aussi des Colons utiles. — Il ne faut pourtant pas s'imaginer que le même degré de prospérité devienne le partage de tous ceux qui arrivent ; tous ne le méritent pas également. D'ailleurs , on trouve ici , comme dans le reste de l'Univers , une foule de casualités qui , sans cesse , s'opposent à notre prospérité ; des maladies , des accidens imprévus ,

des

des pertes
l'honneur
pas parve

J'en ai
qui ont ce
si douces
lieu de les
qu'à l'oisiv
la possesio
paresse , o
eux la sou
proprier.

En géne
émigrans ,
cent toujou
riches comp
acquièrent
dient attent
avec lesquel
leur inspire
mêmes trac
quitte jamais
travail , d'af
rance , ils ré
tent bien. —
qui a été la P
Pensilvanie e
L'Ecoffois &
Tomè II.

des pertes , &c. : il est cependant rare de voir l'homme sobre , industrieux & persévérant , ne pas parvenir au succès.

J'en ai vu quelques-uns , & cela n'est pas rare , qui ont cessé d'être frappés de ces premières idées , si douces & si riantes ; leur nouvel orgueil , au lieu de les conduire aux champs , ne les a menés qu'à l'oïveté ; ils n'ont conservé que le désir de la possession , & non pas de la jouissance ; la paresse , ou des spéculations folles , ont tari pour eux la source du bonheur qu'ils pouvoient s'approprier.

En général , la classe la plus sage parmi les émigrans , c'est celle des Allemands ; ils commentent toujours par se louer à quelques-uns de leurs riches compatriotes ; dans cet apprentissage , ils acquièrent les connoissances nécessaires , ils étudient attentivement l'industrie prospère de ceux avec lesquels ils vivent ; cette contemplation leur inspire le désir efficace de marcher sur les mêmes traces. — Cette idée frappante ne les quitte jamais. — Ils s'aventurent , & à force de travail , d'affiduité , d'économie & de persévérance , ils réussissent ordinairement : ils le méritent bien. — Après les Anglois , c'est la Nation qui a été la plus utile à ce Continent , & à la Pensilvanie en particulier.

L'Ecoffois & l'Irlandois vivoient peut-être dans

Tomè II.

leurs Patries aussi misérablement que les premiers ; mais , civilement parlant , ayant été bien plus heureux , l'effet de leur nouvelle situation ne les frappe pas si puissamment. — L'Ecossois est un peuple d'hommes moraux & laborieux ; mais leurs femmes n'entendent pas le travail comme les Allemandes qui souvent deviennent les rivales de leurs maris , & partagent avec eux les travaux les plus pénibles. — Voilà pourquoi ces Germains n'ont rien à craindre que les casualités ordinaires de la nature , qui en général font comme un contre trois.

L'Irlandois , je ne fais pourquoi , ne réussit pas si bien ; il aime trop à boire , la boisson le mène aux querelles , il est processif , & bientôt a recours à la chasse qui ruine tout ; il semble d'ailleurs être plus ignorant , que les autres , des affaires rurales. Peut-être la manière dont les terres sont distribuées en Irlande , la nature de leur Gouvernement , le grand nombre de pâturages , empêchent-ils leur industrie d'être exercée. Ce qu'il y a de vrai , c'est que l'Irlandois , chez lui , est très-mal logé , qu'il vit peut être trop de pommes de terre , dont l'abondance le rend paresseux , peut-être que ses gages sont trop foibles , & que son *whisky* est à trop bon marché.

Il n'est pas possible de faire des observations de cette nature , sans s'exposer à l'erreur ; par-

tout il y
 même e
 rentes p
 dire sur
 L'Éco
 toujours
 les occasi
 toujours s
 J'aime b
 mais mên
 des Émig
 pourquoi
 bliffemens
 rens progr
 degrés plus
 de leurs co
 l'économie
 tur : intéré
 quelle diffé
 tions de leu
 leur méchan
 je me plais
 de leurs ave
 voir dans qu
 mettent le
 détails de le
 funestes où ,

tout il y a beaucoup d'exceptions, l'Irlandois lui-même est différent de l'Irlandois dans les différentes parties de ce Royaume. Je ne puis vous dire sur quoi sont fondés ces notables variétés.

L'Écossois , au contraire , n'a qu'une nuance ; toujours industrieux & économe , il ne désire que les occasions de travailler ; aussi sont-ils presque toujours sûr de réussir.

J'aime beaucoup non-seulement à m'entretenir, mais même à examiner la marche & la conduite des Émigrans le plus récemment arrivés ; voilà pourquoi je vais souvent visiter les nouveaux Etablissemens. — J'y observe soigneusement les différens progrès des familles qui les composent , les degrés plus ou moins grands de leur industrie & de leurs connoissances , le caractère des hommes , l'économie & l'adresse des femmes ; quelle peinture intéressante pour l'œil d'un Observateur ! quelle différence de nuances dans les modifications de leur industrie , de leurs procédés , de leur mécanisme ! — Le soir , après leurs travaux , je me plais à leur faire raconter l'enchaînement de leurs aventures. Je ne puis vous faire concevoir dans quel état de méditation & de rêverie me mettent le récit de leurs anciens malheurs , les détails de leur ancienne indigence , de ces tems funestes où , en se levant , ils ne savoient d'où

viendrait le morceau de pain qui devoit les nourrir. — Souvent plusieurs d'entr'eux ont fini leurs histoires par un transport de reconnoissance vers l'Être suprême qui les avoit conduits à travers tant de dangers vers cette nouvelle Terre ; mais toutes les fois que j'ai observé dans ces familles la paresse, la nonchalance & l'inattention , je ne manque jamais de les encourager, & de leur faire les sermons les plus pathétiques , dont le texte est toujours *l'activité*.

En effet , qui pourroit ne pas s'intéresser à ces nouveaux compatriotes, échappés à tant de malheurs ! quel contraste pour un pauvre Écossais , après avoir quitté les montagnes stériles du Nord, de se trouver placé sur quelques plantations fertiles d'une de nos Provinces ! » Hé bien , mon
 » ami, disois-je à l'un d'eux , comment cela va-
 » t-il , à présent ? Je suis venu de plus de cin-
 » quante milles pour vous voir ; comment va la
 » coupe des arbres & des buissons , le nettoye-
 » ment de vos terres , &c. ? Passablement bien,
 » Monsieur ; nous apprenons à nous servir de la
 » hache Américaine fort joliment ; nous réus-
 » sons , avec la bénédiction du Ciel. — Nous
 » vivons fort bien ; chaque jour nos vaches pais-
 » sent dans les bois , & nous donnent tous les
 » soirs le lait dont nous avons besoin ; nos

» cocho
 » Ah ! d
 » que C
 Ne v
 sous ces
 prospéri
 tons, l'on
 d'une vi
 courir de
 & des tre
 le cabine
 qui n'ont
 de famille
 nous seul
 par lesqu
 peuplé ; c
 méthode
 riantes pra
 l'inutile ca
 grains en
 lins en hu
 peu sensibl
 » aujourd
 » charrues
 » toutes p
 » prospéri
 » humide
 » frappée

» cochons deviennent gras dans les forêts. —
 » Ah ! quel bon Pays ; puisse Dieu le bénir, ainsi
 » que Guillaume Penn ».

Ne vaut-il pas mieux cent fois contempler sous ces humbles toits les premiers essais de la prospérité & de la population future de ces Cantons, l'origine d'une Société naissante, le berceau d'une ville peut-être, que d'aller à Naples parcourir des ruines, observer l'effet des volcans & des tremblemens de terre, & d'examiner dans le cabinet d'un Avocat les monceaux de papiers qui n'ont servi qu'à la ruine d'un grand nombre de familles ? — C'est ici, mon ami, c'est parmi nous seulement qu'on peut reconnoître les voies par lesquelles le monde a été graduellement peuplé ; c'est ici qu'on peut voir par quelle méthode le marais fangeux a été converti en riantes prairies, le côteau boisé en champs fertiles, l'inutile cascade en moulins qui changent nos grains en farines, nos bois en planches, & nos lins en huiles. Quel plaisir pour le voyageur un peu sensible, de se dire à lui-même : « j'entends » aujourd'hui la chanson champêtre, je vois les » charrues tracer des sillons, je contemple de » toutes parts la santé, l'allégresse, & la fraîche » prospérité, où, il y a peu d'années, tout étoit » humide, obscur & boisé, où l'oreille n'étoit » frappée d'aucun son agréable, & n'entendoit

» que les cris des Sauvages , la chanson nocturne
 » du hibou , & les sifflemens du serpent ».

L'Angleterre qui contient aujourd'hui un si grand nombre de superbes Palais , de Châteaux , de Maisons de campagne , de Canaux de navigation (ces prodiges de l'art) fut jadis comme l'Amérique , marécageuse & couverte de forêts. Ses habitans , aujourd'hui si fameux dans les Arts & dans le Commerce , furent presque nuds , le visage peint à la Sauvage. Si *Jules César* qui conquiert Albion pouvoit la revoir aujourd'hui , environnée de ses châteaux mouvans , la plus riche & la plus savante des Nations , que diroit-il ? — Nous fleurirons , nous prospérerons à notre tour , & il ne nous faudra pas dix-huit siècles.

Que notre postérité sente donc toute la reconnaissance qu'elle devra à nos travaux , au courage , à la persévérance & au génie des premières générations. — C'est la base & l'unique fondement du système , bienfaisant dont elle jouira pendant bien des siècles ; notre prospérité étonnera l'Univers , dont les débris viendront accélérer notre marche , en dépit des entraves & des Loix. — Nos déserts immenses , nos terres illimitées , les rivages de nos mers intérieures , les bords de milliers de rivières attendent & recevront le trop plein des anciennes Sociétés ; le génie & les arts , affaiblés sous mille poids différens , renaîtront

parmi n
 rera not
 devien
 la race ,
 véritable
 notre pro
 ni la jal
 choses re
 parties d
 donné qu
 bue plus
 repos , à la
 entière. —

Je con
 arrivés de
 m'en ont c
 convenabl
 la Virgini
 injure not
 deux des p
 Le Sénat B
 vu les cho
 punition ,
 plus heure
 hommes m
 devenus ric
 irrésistible d
 crime , ils

parmi nous , dans toute l'énergie que leur procurera notre nouveau système Social. Ce Continent deviendra le grand foyer qui , pour le bien de la race , préservera l'essence de la liberté , de la véritable industrie & du bonheur. — Mais que notre prospérité future n'allume ni les alarmes , ni la jalousie de l'Europe. L'enchaînement des choses rendra notre félicité mutuelle à ces deux parties du monde ; la destinée semble avoir ordonné que notre force , notre perfection , contribue plus qu'on ne se l'imagine aujourd'hui , au repos , à la tranquillité & au bonheur de l'humanité entière. — Viennent ces beaux jours.

Je connois plusieurs Ecoffois , dernièrement arrivés des Hébrides ; suivant les détails qu'ils m'en ont donnés , ces Isles semblent beaucoup plus convenables à la résidence des malfaiçteurs , que la Virginie & le Maryland. — Quelle étrange injure notre Mère-Patrie n'a-t-elle pas faite à deux des plus belles Provinces de l'Amérique ? Le Sénat Britannique a , de ce côté-là , bien mal vu les choses ; ce qui étoit proposé comme une punition , est devenu , au contraire , l'époque la plus heureuse pour un grand nombre de ces hommes malheureux ; plusieurs d'entreux sont devenus riches. Cessant d'être pressés par la force irrésistible du besoin qui les avoit poussés vers le crime , ils sont devenus industriels. La paix de

ces Cantons , l'abondance qui y règne , la sagesse de nos Loix, les ont rendus des Citoyens précieux & exemplaires. Le Gouvernement Anglois auroit dû , il y a long-tems , acheter l'Isle des *Hébrides* , la plus stérile & la plus froide , après en avoir transporté ici les simples & honnêtes habitans. — Alors ce même Gouvernement auroit dû les remplacer par une Colonie de ses mauvais sujets. — La sévérité du climat , la stérilité du terrain , la mer orageuse qui les environne , les affligeroient , les puniroient assez.

En effet , pourroit-on trouver en Europe un endroit plus propre à venger la Société des injures qu'elle auroit reçues par la main de ces criminels? — Plusieurs de ces Isles peuvent être regardées comme l'enfer de la Grande-Bretagne , où ses mauvais sujets devoient être relégués. — Dans peu d'années , la crainte d'être envoyé dans cette région polaire , inspireroit une terreur que ne peut donner leur transportation chez nous ; ce n'est point ici un endroit de punition. Si j'étois un pauvre Anglois , dénué de pain & d'espérance , sans la honte qui y est attachée , je me trouverois heureux d'obtenir ainsi mon passage. — En effet , peu importe à un indigent par quelle voie il arrive ici.

J'ai connu un homme qui aborda à New-York tout nud , c'étoit un François , Matelot à bord

d'un v
il tro
nourri
West-
cock ;
tation
une au
ans ; ét
pris pa
nada.
Albany
Hollan
chez un
ensuite
un bien
bien éta

Après
qu'il a é
une ore
la voix d
» venu f
» le mo
» monta
» rivière
» tu veu
» — Si t
» je te d
» l'aifan

d'un vaisseau de guerre Anglois ; il vagea à terre , il trouva des hommes qui le couvrirent & le nourrirent ; il s'établit ensuite dans le comté de *West-chester* , dans un Canton appelé *Mamara-neck* ; il s'y maria : il a laissé à sa mort une plantation à chacun de ses quatre enfans. — J'ai connu une autre personne , morte depuis à l'âge de 82 ans ; étant âgé de douze ans , ce jeune homme fut pris par les Mohawks sur les frontières du Canada. A peine eut-il séjourné quelque tems à Albany , qu'il fut généreusement racheté par un Hollandois de cette Ville , qui le mit apprentif chez un Tailleur de cette même Ville , il s'établit ensuite à *New-Town* , sur l'isle Longue : il a laissé un bien considérable , & une nombreuse famille bien établie.

Après qu'un Etranger est arrivé parmi nous , qu'il a été naturalisé & rendu Citoyen , qu'il prête une oreille attentive , qu'il écoute dévotement la voix de notre Patrie ; elle lui dit : Sois le bien-
 » venu sur mes rivages, Européen indigent ; bénis
 » le moment qui a découvert à tes yeux mes
 » montagnes boisées , mes champs fertiles , mes
 » rivières profondes , mes lacs poissonneux. — Si
 » tu veux travailler , je te donnerai la subsistance.
 » — Si tu veux être honnête , tempérant , actif ,
 » je te donnerai des récompenses plus étendues :
 » l'aisance , l'abondance , & la douce liberté.

» — Je te donnerai des champs, dont tu tireras
 » ta nourriture, tes vêtemens, tous tes besoins.
 » — Je te procurerai un foyer propre & com-
 » mode où, assis, tu fumeras ta pipe avec tran-
 » quillité, où tu diras à tes enfans les moyens
 » qui t'ont conduit à la prospérité. — Je te don-
 » nerai un bon lit, où tu te reposeras de tes
 » fatigues; je te conférerai en outre toutes les
 » immunités du citoyen Américain. — Si tu veux
 » élever avec soin tes enfans, leur apprendre la
 » reconnoissance qu'ils doivent à Dieu, le Père
 » des Cultivateurs; le respect, l'attachement
 » qu'ils doivent à ce Gouvernement, à ce système
 » bienfaisant, qui a rassemblé sur cette nouvelle
 » terre tant de familles devenues heureuses: je
 » prendrai soin d'eux après ta mort. — Cette
 » consolante perspective n'est elle pas pour l'hon-
 » nête homme l'objet le plus doux qui puisse le
 » flatter, le plus puissant qui agisse sur son ame,
 » le dernier vœu qu'elle adresse à l'Être suprême
 » au moment de la mort? — Vas-donc, tra-
 » vaille, laboure & sème; tu recueilleras, &
 » recueilleras en paix, sans autres redevances
 » que ce que je te demanderai. — Tu peux comp-
 » ter sur le bonheur, si tu continue d'être juste;
 » reconnoissant & sage ».

Adieu, ST. JOHN.

É C R

Colon

JE ne
 eun po
 fixa, il
 vins d'
 vreté. J
 lissement
 du Cant
 quoi abo
 m'en de
 rissoient
 soient fa
 leurs cab
 & les é
 n'avois p
 cher une
 du trava
 ai appris
 moissons
 projets :

Cherry-Valley, 17 Septembre 1780.

L E T T R E

ÉCRITE PAR FRANCIS-H-UR,

I R L A N D O I S,

Colon de l'Établissement de Cherry-Valley.

JE ne suis qu'un pauvre Colon; je ne jouis d'aucun poids ni d'aucune importance : le hazard me fixa, il y a dix-huit ans, sur le sol que j'habite : j'y vins d'*Irlande*, pour éviter l'oïsveté & la pauvreté. Je me les rappelle encore ces jours d'avilissement; je demandois du travail aux Seigneurs du Canton, & rarement ils m'écoutoient : eh ! à quoi aboutissoit-il, ce travail, quand ils daignoient m'en donner ? Les grands propriétaires convertissoient leurs domaines en pâturages, & en chafsoient sans pitié les pauvres locataires qui y avoient leurs cabanes : me voyant *proscrit* par les hommes & les élémens, je m'expatriai; que dis-je ? je n'avois point de patrie, & je suis venu ici en chercher une : elle m'a adopté. J'y ai versé les sueurs du travail : j'y ai senti l'aiguillon de l'industrie; j'y ai appris la culture des champs, j'y ai connu les moissons. J'ai appelé la raison au secours de mes projets : *en Irlande*, je n'avois que de l'instinct; ici

j'ai pensé, j'ai réfléchi. Je me suis abstenu du fusil & de la bouteille, par la crainte de préférer la chasse au labourage & l'ivresse au travail : j'ai nettoiyé plus de cent acres de terre ; j'ai planté un verger considérable, & je possédois une belle prairie : déjà je commençois à former des projets pour l'établissement de mes enfans. J'étois physiquement heureux, puisque j'étois sain & laborieux : quant à mon bonheur moral, je le renouvelois tous les jours par le souvenir de mon premier état, dont l'idée doubloit, pour ainsi dire, les délices de mon cœur ; & cet objet de comparaison faisoit toujours la douce méditation qui suivoit les prières ferventes & pures que j'adressois à l'Être Suprême : la guerre est venue. . . . Mais, situé où je suis, ai-je dû la craindre ? & ses calamités pouvoient-elles m'atteindre ? « Que l'ambition, (me disois-je aux » premiers bruits de cette guerre), que l'ambition » & la tyrannie fassent luire leurs fers meurtriers, » & tonnent sur nos rivages ; l'éloignement de » nos retraites, l'étendue impénétrable de nos » bois, la pauvreté de ces frontières, tout doit » nous mettre à couvert des fureurs monarchiques. » L'Angleterre, (disois-je encore), qui connoît si » bien l'Irlande n'a point de cartes assez exactes » de ces Provinces, pour deviner que soixante- » treize familles vivent depuis plusieurs années

» sur la
 tiles esp
 les habit
 la Grand
 » détrui
 » blancs
 » enfans
 » père, (
 » & une
 » soustra
 » du Roi
 » l'Océan
 voilà des
 d'amis qu
 malheure
 toits suivi
 notre pau
 maison ?
 font plus :
 tions, voi
 sonnemen
 de nous m
 c'est un ser
 les plus c
 mieux adap
 est de se p

» sur la Crik de ***. » Vains raisonnemens, inu-
 tiles espérances ! les tyrans ont armé contre nous
 les habitans de ces mêmes bois, les Ministres de
 la Grande-Bretagne leur ont fait dire : « Allez ,
 » détruisez, renversez, brûlez tout ce que les
 » blancs possèdent sur les frontières : ce sont des
 » *enfants maudits*, qui rejettent le *lait de leur*
 » *père*, (1) & qui par une ingratitude criminelle ;
 » & une indépendance punissable, ont voulu se
 » soustraire à la main paternelle du grand Roi ,
 » du Roi qui commande à votre Pays ainsi qu'à
 » l'Océan..... » Hélas ! je me croyois libre, &
 voilà des chaînes ! que ferai-je ? où irai-je ? Je n'ai
 d'amis que parmi mes voisins, & ils sont aussi
 malheureux que moi. Dois-je errer de toits en
 toits suivi, d'une famille affamée ? Irai-je promener
 notre pauvreté & notre disette de maison en
 maison ? Mais, l'hospitalité & l'abondance n'y
 sont plus : non... Après les plus tristes délibéra-
 tions, voici le projet que j'ai formé, & les rai-
 sonnemens que j'ai faits : — La préservation
 de nous mêmes est le premier des préceptes ,
 c'est un sentiment supérieur, même aux opinions
 les plus chères ; la conduite la plus sage & la
 mieux adaptée à un simple Colon comme moi,
 est de se prêter aux tems & aux circonstances

(1) Expression Sauvage.

dans lesquelles il se trouve : à tous les maux qui m'environnent, il me faut un remède qui leur soit égal en vertu. Situé comme je le suis, quel parti prendrai-je qui ne déplaîse point à mes compatriotes, & qui puisse en même tems sauver ma famille de la destruction prochaine qui la menace? Si j'étois sûr de les soustraire à l'orage, & de leur acheter, par le sacrifice de ma vie, le pain du travail & de l'industrie que je leur procurois auparavant, j'en atteste le Ciel, je la donneroïis volontiers, cette , puisque ce n'est que pour eux que je voudrois vivre & travailler; pour eux que j'ai conduits à cette misérable existence. — Notre Société, dans son état actuel, ressemble à une grande arche renversée jusques dans ses fondemens, sans que je puisse reconnoître dans ses débris la place particulière que j'y occupois moi-même : aujourd'hui que tout est épars & divisé, je ne puis donc être rien, jusqu'au moment où le sort me placera dans une nouvelle arche Américaine. — Je la vois à une distance considérable, il est vrai, elle est environnée d'une multitude de dangers, mais toujours m'est-il possible d'y parvenir; puisque je ne serois plus Membre de l'ancienne Société actuellement détruite, avec ardeur je me prépare à le devenir d'une autre, moins brillante à la vérité, mais aussi plus voisine de la Nature, moins embarrassée de Loix contra-

dictoires
préjugés
demande
devroit p
le chem
celui qu
gnés du
vivent a
dance, p
ne vous l'
quelques
curent co
un systèm
remplir t
chasseur,
les forêts
vous conn
quement
mieux étal
la connoiss
C'est-là qu
hardi & si
veux romp
contracter
que la Nat
de traits pa
ma famille
désirs, il m

dictoires & volumineuses, de Coutumes, de préjugés qui asservissent au lieu de protéger, qui demandent à l'homme plus de sacrifices qu'il n'en devrait peut-être faire. Devinez-vous, mon ami, le chemin nouveau que je me suis tracé? c'est celui qui mène aux grandes forêts, où éloignés du voisinage des Européens, les habitans vivent avec plus de décence, plus d'abondance, plus de paix & de bonheur que vous ne vous l'imaginez; quelques préjugés, la force de quelques Coutumes simples & utiles, leur procurent toutes les ressources nécessaires, & forment un système social suffisamment organisé pour remplir tous les besoins premiers de l'homme chasseur, & pour le rendre tel qu'il doit être dans les forêts de l'Amérique. C'est une Société que vous connoissez peu; remarquable, quoiqu'unique-ment fondée sur l'instinct, elle paroît bien mieux établie que les nôtres, & donne à ceux qui la connoissent, un attrait qu'ils n'oublient jamais. C'est-là que j'ai résolu de me transporter; projet hardi & singulier, me direz-vous! n'importe, je veux rompre mes anciennes liaisons, pour en contracter de nouvelles avec une espèce d'hommes que la Nature a distinguée des Européens par tant de traits particuliers: mais comme le bonheur de ma famille est le seul objet de mes plus ardens désirs, il m'importe peu de connoître d'avance la

carte du pays que nous habiterons, pourvu que nous soyons réunis. Les calamités qui nous arriveront nous paroîtront moins dures, si nous pouvons les partager également. Notre affection réciproque dans cette nouvelle transmigration, deviendra le lien de notre nouvelle Société, & nous procurera tout le plaisir qu'on peut attendre sur un sol étranger. — Les allarmes perpétuelles auxquelles nous avons été exposés depuis long-tems, m'ont rendu la vie plus indifférente qu'auparavant; j'ai oublié presque jusqu'au nom de paix & de tranquillité. — Je fais ce que je dois à ma Patrie, mais je fais aussi ce que je dois à la Nature; le rang que j'occupe dans la Société, me donne le droit de m'abandonner à mon choix. Je n'ai jamais été revêtu d'aucune commission; tout ce que j'ai fait de mieux, vous le savez, c'est d'avoir fait naître les moissons sur cent acres de terre; entreprise qui a employé bien des années de ma vie? Je n'ai jamais senti le poignard de l'ambition ni le venin de l'envie. Je n'ai jamais formé d'autres désirs, je n'ai jamais cherché d'autre jouissance que le bien-être qui étoit le fruit de l'industrie réunie de toute ma famille. Tous mes vœux se réduisoient à rester chez moi, heureux & tranquille, occupé du soin de cultiver ma terre, d'en acquérir pour mes enfans, de leur procurer les moyens de s'y établir convenablement, & d'y gagner une subsistance

suffisante

suffisante
eux. — F
côteaux,
où j'ai ta
nales de
humble,
dont je ve
donne m
deux gra
tant d'ann
de mon a
cienne situ
je me tro
païssois m
cœur pate
auquel on
cheufes. A
nous allon
nous allon
subsistance
être plongé
constances
nous allons
& inconnus
riode terrib
d'un jour,
mon triste
de l'obscur

Tome A

suffisante & honnête, comme je l'avois fait avant eux. — Faut-il donc que j'abandonne ces riens coteaux, ces douces prairies, cet immense verger où j'ai tant de fois entendu les chansons matinales de nos oiseaux Américains? Cette maison humble, mais décente; petite, mais commode, dont je vous ai envoyé le plan? Faut-il que j'abandonne mes avenues d'acacia, mon jardin, mes deux granges, l'ouvrage de mes mains, & de tant d'années d'industrie? Jugez, mon ami, jugez de mon affliction, lorsque je compare cette ancienne situation de paix & de bonheur, à celle où je me trouve. Les scènes riantes dont je reparaissais mon imagination, & qui enflaient mon cœur paternel, ne sont plus qu'un rêve agréable, auquel ont succédé les circonstances les plus fâcheuses. Après avoir dormi sous nos propres toits, nous allons devenir errans & fugitifs; de riches, nous allons devenir pauvres; de la certitude de subsistance dans laquelle nous vivions, nous allons être plongés dans la dépendance cruelle des circonstances & du hazard, au milieu des forêts que nous allons traverser, par des chemins nouveaux & inconnus. Ah! pourquoi suis-je né dans cette période terrible, où je vois échapper dans l'adversité d'un jour, toute la félicité de ma vie? Pourquoi mon triste sort me fait-il éprouver le contraste de l'obscur atmosphère qui m'environne, avec

Le soleil tranquille & luisant de ma jeunesse? Ah, vertu! est-ce-là la récompense que tu donnes à ceux qui ont obéi à tes préceptes? Tu n'es qu'une ombre impuissante & frivole, qui dispaeroit aux premières menaces de l'ambition, son puissant adversaire. — Déjà il me semble entendre les accens terribles d'une multitude de pauvres, mais vertueux individus, qui périssent sous le fléau de la guerre, comme l'herbe tombe devant les faucheurs. Toute ma vie j'ai assisté le peu d'infortunés que j'ai connus; je n'ai cessé d'encourager les industrieux; ma maison fut toujours ouverte aux voyageurs. — Oui, j'ose le dire, l'on ne composeroit pas un jour, du tems que j'ai été oisif depuis que je suis ici. Eloigné comme je le suis d'églises, de maisons, de culte & d'écoles; j'ai été le Pasteur de ma famille, leur Apôtre, leur maître & leur exemple. Je leur ai appris aussi bien que je l'ai pu, la reconnoissance qu'ils devoient au Dieu des moissons, & leurs devoirs envers leurs voisins. J'ai été un sujet utile par mon travail; j'ai toujours fidèlement obéi aux Loix que j'ai tâché de faire observer aux autres. (1) Je puis dire que jamais père n'a plus tendrement aimé ses enfans que je n'ai aimé les miens, & cependant, ô Providence, que je n'ose accuser d'in-

(1) Il avoit été Juge de Paix.

justice,
des bête
feu (1)
Où,
semble
présente
examiné
nous all
linge &
faut appr
aux mœu
gage nou
aux dang
que mes
peut-être
paroissent
dans une
qu'il nous
tique. En e
différence
de cerf fuir
nous jouiss
vêtus d'ha
nes peaux
plumes ou

(1) Méthode
leur gibier.

justice, nous périssions ! nous périssions comme des bêtes sauvages enfermées dans un cercle de feu (1) !

Oùï, j'embrasse avec plaisir ce projet qui me semble une inspiration divine : nuit & jour il se présente à mon esprit , & j'en ai soigneusement examiné toutes les conséquences. Je fais que nous allons vivre sans sel, sans épices, sans linge & peut-être sans vêtemens. Je fais qu'il faut apprendre l'art de la chasse, nous conformer aux mœurs de nos compatriotes , adopter un langage nouveau , & trouver enfin quelques remèdes aux dangers presque inévitables de l'éducation que mes deux garçons pourront recevoir. Mais peut-être que la plupart de ces changemens me paroissent plus terribles, lorsque je les considère dans une perspective encore éloignée , que lorsqu'il nous seront devenus plus familiers par la pratique. En effet, que cela nous peut-il faire ? Quelle différence y a-t-il entre du bœuf rôti & de la viande de cerf fumée ? qu'importe au bonheur, pourvu que nous jouissions de la santé, & de l'avantage d'être vêtus d'habits bien filés, bien teints, ou de bonnes peaux de castor ; de coucher sur des lits de plumes ou sur une peau d'ours ; tout devient aisé

(1) Méthode dont se servent les Naturels pour prendre leur gibier.

par l'habitude. Mais la difficulté du langage, les mauvaises conséquences qui peuvent naître de l'ivresse de nos nouveaux Hôtes; le danger de livrer mes plus jeunes enfans à l'infection, ou plutôt au charme singulièrement puissant de l'éducation Sauvage : voilà les seules considérations qui m'arrêtent & m'effrayent. Ne vous êtes-vous jamais informé de ce que je viens de vous dire ? n'avez-vous jamais su pourquoi des enfans Européens, adoptés par les Sauvages, ont conservé toute leur vie (même après leur échange), les mœurs & les coutumes adoptives de ces Sauvages, & sur tout une prédilection irrésistible pour la vie errante ? J'ai connu plusieurs familles défolées, dont les enfans avoient été enlevés dans la dernière guerre, qui, au retour de la paix, furent aux villages sauvages où ils savoient que ces enfans avoient été menés en captivité. Mais quel fut leur chagrin, & quelle fut leur surprise ? Ils les trouvèrent si parfaitement *indiennisés*, que la plupart ne reconnurent plus leurs parens, & que ceux dont l'âge plus avancé leur en retraçoit encore les traits, refusèrent absolument de les suivre, & se réfugièrent sous la protection de leurs nouveaux amis, pour se soustraire aux effusions de l'amour paternel. J'en connois qui depuis leur retour ne cessent encore de gémir sur la perte qu'ils ont faite, & n'en parlent

jamais
 plus, ce
 d'un âge
 je me p
 peu-près
 dont l'h
 raconter
 l'un & l
 furent fa
 pèrent au
 tion de
 obligés d
 de leurs
 rançon ;
 devenus l
 captifs,
 qu'eux ;
 avec eux
 Société, a
 qu'ils avo
 quitter ou
 « Où iron
 » que no
 » avant r
 » nous à
 » plus de
 » clavage
 » bien &

jamais sans verser des larmes de douleur. Je dis plus, ces mêmes goûts ont séduit des personnes d'un âge avancé. — Dans le Village de **, où je me propose de résider, j'ai connu, il y a à peu-près quinze ans, un Suédois & un François, dont l'histoire, si j'avois le tems de vous la raconter, vous paroîtroit touchante. Ils avoient l'un & l'autre au moins trente ans quand ils furent faits prisonniers : heureusement ils échappèrent au supplice qui les attendoit, par l'adoption de deux femmes sauvages qu'ils furent obligés d'épouser : vingt mois après ils reçurent de leurs amis une somme d'argent pour leur rançon ; les Sauvages, leurs anciens maîtres, devenus leurs amis, loin de les considérer comme captifs, leur dirent, qu'ils étoient aussi libres qu'eux ; que depuis long-tems ils avoient chassé avec eux & participé, comme Membres de la Société, à toutes les immunités du village, & qu'ils avoient par conséquent le choix de les quitter ou de rester. Ils prirent le dernier parti.

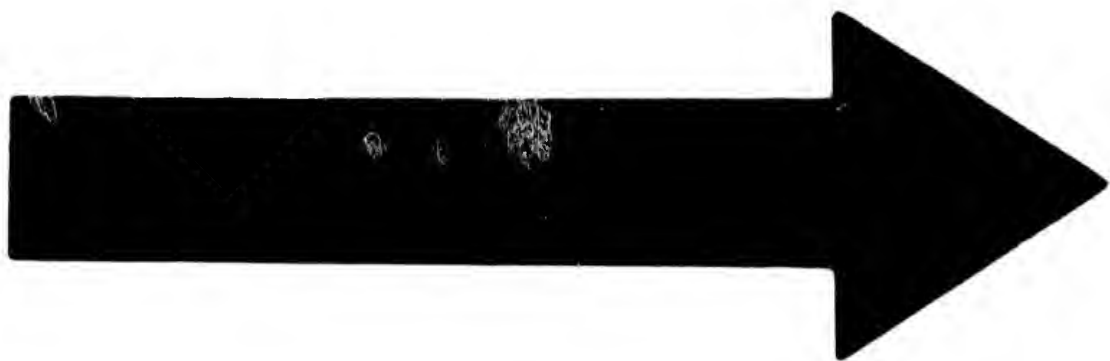
« Où irons-nous, dirent-ils, pour être plus libres » que nous le sommes ici ? Nous étions Soldats » avant notre captivité, & que deviendrions- » nous à notre retour ? Tandis que nous n'avons » plus de chaîne, irons-nous rentrer dans l'es- » clavage pour six sols par jour ? Ici nous vivons » bien & avec peu de travail ; nous ne connoi-

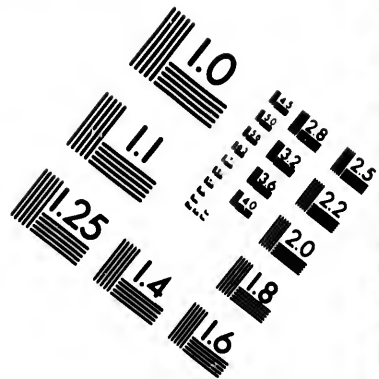
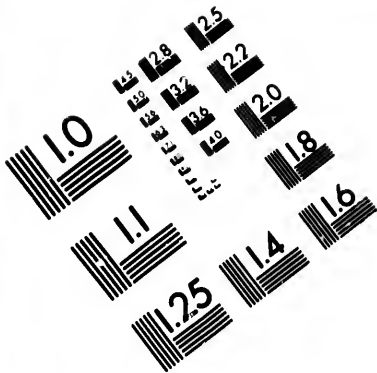
» sons plus cette foule de soins & de désirs per-
 » pétuels , que font naître des besoins qui se
 » renouvellent chaque jour ; nous nous souvenons
 » trop encore de ces sollicitudes affligeantes que
 » nous avons tant de fois essuyées ; de ces craintes
 » de châtement , châtement souvent terrible , cruel
 » & destructeur de l'espèce humaine , de ce res-
 » pect éternel que nous devons à tout le monde ,
 » de cette gradation de supérieurs qui ne finit
 » point , de cette contraction perpétuelle de vo-
 » lonté qui nous empêche à chaque minute de
 » parler ou d'agir. Eh ! qu'il est dur de ressentir
 » cette foule de mouvemens intérieurs qu'une
 » contradiction perpétuelle étouffe ! Ici nous som-
 » mes véritablement hommes , la terre que nous
 » habitons est fertile au-delà de nos besoins ,
 » ces rivières sont fécondes en poisson , nos bois
 » abondent en gibier ; enfin , un pays où nous
 » sommes libres , tranquilles & heureux , doit être
 » notre patrie , & nous n'en voulons point d'au-
 » tre. « Telles sont en raccourci les reflexions qui
 leur firent préférer la vie sauvage à celle qu'ils
 auroient pu se procurer ; genre de vie dont vous
 semblez cependant avoir une opinion si ef-
 frayante. Il y a donc dans leur système social quel-
 que chose de singulièrement attrayant , quelque
 chose de supérieur aux charmes de nos mœurs &
 de nos coutumes , puisque des milliers d'Euro-

péens so-
 que dep
 n'avons
Aborigènes
 Loix &
 chose de
 que dans
 quelle no
 nous croy
 vance fer
 mens, qu
 gens, d'l
 pace de
 blement
 effet , pr
 meilleure
 accablez-
 même, j
 inclinatio
 de la vie
 & un pa
 avec joie
 village, c
 Un ve
 tout ce c
 métamor
 formez-v
 wego (pr

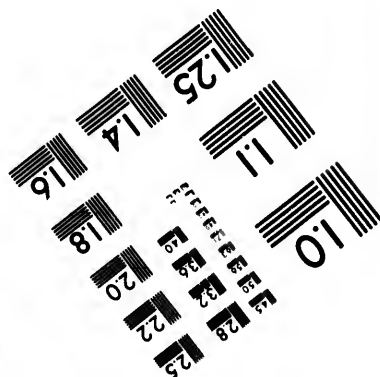
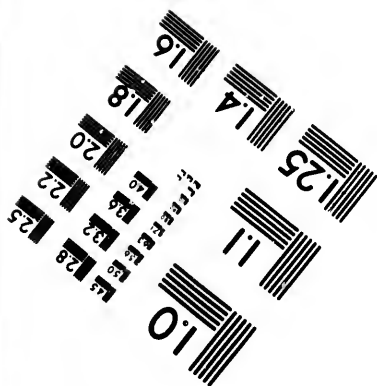
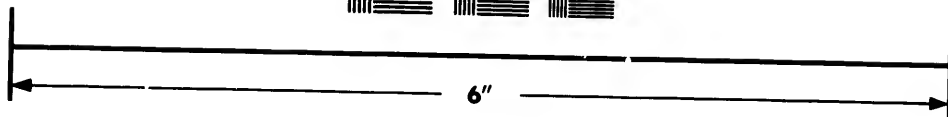
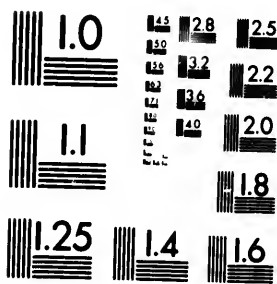
péens sont devenus volontairement Sauvages, & que depuis la découverte de l'Amérique, nous n'avons pas un seul exemple qu'aucun de ces *Aborigènes* ait par goût & par choix adopté nos Loix & nos usages. On y trouve donc quelque chose de plus conforme aux inclinations naturelles que dans la Société améliorée, au milieu de laquelle nous vivons, & que vainement peut être nous croyons supérieure à toute autre. Ce que j'avance sera bien moins prouvé par mes raisonnemens, que par ce grand nombre d'enfans, de jeunes gens, d'hommes & de femmes qui, dans un espace de tems très-court, sont devenus invinciblement attachés à ce nouveau genre de vie. En effet, prenez un jeune Sauvage, donnez lui la meilleure éducation Européenne qu'il soit possible, accablez-le de bontés, de présens, de richesses même, je soutiens qu'il conservera toujours une inclination pour ses bois, & qu'arrivé au terme de la vie où il pourra prendre des informations & un parti, vous le verrez volontairement & avec joie, tout abandonner pour retourner au village, coucher sur la natte de ses pères.

Un volume ne suffiroit pas pour vous décrire tout ce que j'ai vu, tous les faits publics de ces métamorphoses d'Européens en Aborigènes. Informez-vous de la réponse que la Garnison d'*Oswego* (prise en 1756 par le Marquis de Montcalm)





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 12.8
E 13.2
E 13.6
E 14.0
E 14.4
E 14.8
E 15.2
E 15.6
E 16.0

10
E 16.4
E 16.8
E 17.2
E 17.6
E 18.0
E 18.4
E 18.8
E 19.2
E 19.6
E 20.0

fit au Général *Pierre Schuyler* : après avoir été répartie dans les différens villages Sauvages du Canada , la plus grande partie s'y établit. Il y a quelques années que M. ** reçut d'un vieillard des Aborigènes un enfant de neuf ans , qui étoit son petit-fils. Il prit de cet enfant les mêmes soins , il eut pour lui la même attention que s'il eût été son propre fils , par respect pour la mémoire du grand père , qui étoit mort dans sa maison : l'intention de M. ** étoit de lui faire apprendre un métier aisé & facile. Un jour , lorsque toute ma famille étoit dans les bois à faire (comme cela se pratique annuellement) leur sucre d'érable , il disparut soudainement , & ce ne fut que dix-sept mois après , que M. ** apprit qu'il étoit allé au village de *Bald-Fagle* , sur une des branches Occidentales de la rivière de Susquéhannah , où il avoit fixé sa demeure...
 Disons ce que nous voudrions de ces gens-là , de leurs organes inférieurs , ou de leur manque de barbe , c'est une race forte & bien faite. Nous avons beau les mépriser , ils nous méprisent encore bien plus souverainement , & ils ont peut-être raison : nous nous appelons des Hommes vertueux , habiles , savans , &c. Hélas ! quelles idées peuvent-ils avoir de nos sublimes Loix , de nos Facultés supérieures ? Dans presque toutes les Provinces , nous n'avons droit d'y être connus

que c
 tout d
 monte
 eux. C
 à la v
 mome
 parmi
 ils no
 nous e
 des me
 leurs v
 Temp
 Rois. —
 branch
 nous, p
 avec vo
 observa
 avancé.
 Gouver
 plus élé
 mâle. —
 qu'ils p
 ce que r
 que nou
 dont to
 leur dor
 pas mêm
 chagrins

que comme des *bandits*, sans foi & sans loi. Partout on les a trompés ; partout nous nous sommes montrés, en fait d'honnêteté, bien inférieurs à eux. On a voulu leur prêcher une Religion, Sainte à la vérité, mais que nous démentons à chaque moment pour la plus petite cause. Ils ne voyent parmi nous que dissensions & procès, quand ils nous observent individuellement. Quand ils nous examinent nationalement, ils nous appellent des méchans & des voleurs. — Observez-les, dans leurs villages, vous les verrez vivre en paix, sans Temples, sans Prêtres, sans Loix écrites & sans Rois. — Ils sont nos supérieurs dans plusieurs branches d'industrie, & sont plus heureux que nous, puisqu'ils ont moins de besoins. Sans entrer, avec vous, dans de plus longs détails, finissons ces observations imparfaites, en prouvant ce que j'ai avancé. — Voyez-les parler à un Général, ou à un Gouverneur, qui est tout ce que nous avons de plus élevé parmi nous ; examinez cette audace mâle. — Ils leur parlent avec la même contenance qu'ils parleroient à un de nous. Insensibles à tout ce que nous appelons pouvoir, dédaignant tout ce que nous appelons pompe & grandeur, choses dont toutes les explications possibles ne peuvent leur donner aucune idée, & dont ils ne veulent pas même s'instruire ; ils vivent sans soucis & sans chagrins ; ils dorment au pied d'un arbre, seuls,

& au milieu des forêts, aussi tranquilles que dans leurs cabanes de bouleau. Ils prennent la vie telle qu'elle est; ils en supportent toutes les peines & toutes les aspérités, avec la patience la plus étonnante. Ils souffrent sans se plaindre; ils meurent sans terreur & sans inquiétude, ni pour ce qu'ils ont fait, ni pour leur sort futur. Quel est le système de Philosophie qui nous a jamais procuré tant de qualités nécessaires? Ils sont certainement moins éloignés que nous de la grande souche originelle. Ils sont plus près de la Nature, dont ils sont l'immédiate progéniture; car c'est dans nos bois qu'il faut voir ses enfans, & y contempler ses habitans primitifs tels qu'ils sont sortis de ses mains.

Je l'ai enfin résolu, ... où je périrai dans l'essai ou je réussirai: &, après tout, ne vaut-il pas mieux périr tous ensemble dans un moment malheureux & terminer la tragédie, que de languir dans la perplexité, & voir toutes nos espérances se passer & se flétrir? Je ne me flatte pas de jouir dans le Village de **, d'un bonheur parfait, il s'en faut bien. Oui, j'entrevois dans la nouvelle existence que je me prépare, un grand mélange de mal. Eh! dans quel parage irions-nous habiter où il ne s'en trouve pas? Je l'avoue, quelquefois je me perds dans l'étendue de mes rêveries, ainsi que dans les ramifications de cette nouvelle mé-

tamo
sans
je les
que j
bien
dans
la thé
fera d
fais ce
acciden
cette g
vienne
qui nor
mais qu
nouvel
prospér
présom
réméra
sentier
peu de
réfléchi
dre, &
donnez
elles pro
d'un co
mens qu
m'entret
poids de

tamorphose. Des accidens imprévus arriveront sans doute, pour augmenter mon malheur ; mais je les surmonterai, je l'espère, car il n'est rien que je ne puisse ou vaincre ou souffrir pour notre bien commun. Je sens combien il est plus facile, dans la chaleur de mon cœur paternel, de former la théorie de ma conduite future, qu'il ne le sera d'observer tous les détails de la pratique. Je fais ce que je dois attendre de la Nature, des accidens, de nos constitutions, des saisons, de cette grande combinaison de circonstances, qui viennent perpétuellement assaillir les hommes, qui nous mènent aux maladies, à la pauvreté, &c. mais que fais-je ? peut-être trouverai-je dans ma nouvelle situation quelques nouvelles causes de prospérité inattendue. Quel est l'homme assez présomptueux pour prévoir tout le bien, & assez téméraire pour prévoir tout le mal qui couvre le sentier de la vie ? C'en est fait, je pars dans peu de jours ; — mais ce ne sera point sans avoir réfléchi bien des fois sur le parti que je vais prendre, & le changement que je vais éprouver : pardonnez mes répétitions, mes réflexions puériles ; elles proviennent de l'exubérance de mon cœur, d'un cœur agité qui ne connoît d'autre soulagement que celui de parler à son ami. L'action de m'entretenir avec vous, semble déjà diminuer le poids de mes peines, & rafraîchit mon esprit.

Ceci est d'ailleurs le dernier détail que vous recevrez de moi ! c'est pourquoi je voudrais tout vous dire ! quoiqu'à peine fais-je comment m'exprimer. Ah ! si dans ces momens cruels, dont je suis assailli quelquefois, dans ces momens d'angoisse, je pouvois intuitivement vous représenter cette foule de pensées, de sensations, qui agitent mon esprit & mon cœur, c'est alors que vous auriez raison d'être surpris de ces détails, & de douter même de leur possibilité. — Hélas ! nous rencontrerons-nous jamais ? aurons-nous jamais ce bonheur ? & dans quel endroit ? Sera-ce en Europe ? Non ; je ne quitterai point ce malheureux Continent. Sera-ce dans le Village de * * ? — Et pourquoi n'y viendriez-vous pas à la paix ? Vous y verrez le premier ami que vous ayez jamais eu *sous le Bouleau* ; (1) nos anciennes liaisons, le grand sacrifice que je vais faire, les leçons que l'adversité de ma vie nouvelle me donneront, l'expérience que j'acquerrai, seront sans doute, des motifs suffisans pour nous réunir. Ne peut-on pas passer les mers pour s'instruire, pour voir ce monde nouveau devenu si intéressant à l'ancien, pour y voir un ami enfin ? — Si ma destinée veut que je demeure quelques années dans ma nouvelle Patrie, & que j'y termine ma car-

(1) Cabanne d'écorce.

rière,
mes n
suis s
autres
d'y ven
vagues
années
fédéral
mais à
les orn
sans do
les ven
de ce
que je
je le r
récomp
conduit
savez v
maison
peut-êtr
j'ai nettr
tout cel
n'aura d
fang au
dant ma
& obscur
en un be
donne a

rière, j'espère changer un peu les Coutumes de mes nouveaux Compatriotes. J'y réussirois, j'en suis sûr, si je pouvois y introduire quelques autres familles, qui désirassent, comme moi, d'y venir éviter les fureurs d'un orage dont les vagues impétueuses ébranleront pendant bien des années nos rivages étendus. — Peut-être reposséderai-je ma maison, si elle n'est pas brûlée; mais à quoi ressemblera ma plantation, & tous les ornemens que j'y ai faits? A moitié ruinée, sans doute, mutilée par l'abandon, les pluies & les vents. . . . Ah! je ne me flatte point à présent de ce retour. Je regarde comme perdu tout ce que je laisse derrière moi; si jamais je le possède, je le regarderai comme un don, comme une récompense de mon courage & de ma bonne conduite. Quels regrets amers! Ah! mon ami! savez vous ce qu'il en coûte pour quitter une maison que l'on a presque bâtie soi-même? Oui, peut-être ne reverrai-je jamais ces champs que j'ai nettoyés, ces arbres que j'ai plantés; peut-être tout cela sera-t-il donné à quelqu'Ecossois, qui n'aura d'autre mérite que celui d'avoir versé notre sang au nom du Roi. Et ces prairies qui, pendant ma jeunesse, n'étoient qu'un marais fangeux & obscur, converties, par ma seule industrie, en un beau tapis vert, faut-il que je les abandonne aussi! Si dans l'Europe il est digne de

louanges d'être attaché aux biens paternels , combien plus naturel , combien plus fort n'est pas cet attachement pour nous Américains , qui sommes les créateurs , les fondateurs de nos terres ? — Car quoique l'on possède des fermes en Europe , la relation n'est pas si intime entre les champs & les propriétaires , qui n'ont pas , comme nous , versé des sueurs pour les rendre fertiles.

En vous racontant la longue liste de mes regrets, pourrais-je oublier les principales réflexions que je fais tous les jours ? — Quand je vois , autour de ma table , mes enfans tous unis par les liens de la plus étroite affection , ce spectacle fait germer dans mon cœur une foule de sensations tumultueuses... Hélas ! il faut être père & mari pour les sentir & les décrire. — Je me dis à moi-même : Peut-être dans peu de tems verrai-je ma femme & mes enfans dans la détresse ; peut-être n'auront-ils pas le courage de se voir sans pain , poursuivis par les maladies , la disette , la *pénurie* rendue plus dure encore par le souvenir de nos anciens jours de bonheur & de satiété. — Je me représente déjà sous le *bouleau* , assis sur ma peau d'ours , environné de ma famille anciennement heureuse , & actuellement triste & dénuée de tout.... Puis je contempler de pareilles images sans frémir ? Mais , quoi qu'il en puisse arriver ,

il faut
me de
persév
barque
de plu
verner
dans u
arrivé,
vertu &
sûr , un
famille
courir !

J'ai v
la Gran
armer co
vains &
prendre
fait aucu
émouvoi
la guerre
vengeanc
à répand
infinimen
dent rien
point d'ic
Une guer
événemen
tradition

il faut partir, & je supplie l'Être Suprême de me donner tout le courage dont j'ai besoin, la persévérance nécessaire pour conduire la frêle barque qui doit bientôt contenir tout ce que j'ai de plus précieux au monde, & pour la gouverner heureusement, à travers tant de dangers, dans un havre tranquille. Quand j'y serai une fois arrivé, puisse le même Ciel me donner assez de vertu & de conduite pour devenir un guide plus sûr, un exemple plus frappant à ma nombreuse famille, dans la nouvelle carrière qu'elle va parcourir!

J'ai vu avec plaisir que tous les moyens dont la Grande - Bretagne s'est servie jusqu'ici pour armer contre nous les Nations limitrophes. ont été vains & sans exécution; elles ne veulent point prendre la hache contre un Peuple qui ne leur a fait aucun mal. L'Angleterre n'a, jusqu'ici, pu émouvoir les passions qui déterminent ces gens à la guerre; ils n'ont contre nous aucun motif de vengeance, motifs qui, seuls, peuvent les animer à répandre du sang, &, en cela même, ils sont infiniment supérieurs aux Européens. Ils n'entendent rien à la nature de nos disputes; ils n'ont point d'idées d'une révolution comme celle-ci. Une guerre intestine dans la même Tribu, est un événement qu'ils ne connoissent pas, même par tradition; ils savent bien que trop long-tems ils

ont été les dupes des Européens & leurs victimes, en s'armant tantôt contre les uns, tantôt contre les autres ; car c'est ainsi que s'y prennent les Européens par-tout où ils vont s'établir : ils y portent le germe de leur guerre, & arment les Naturels. Les Nations Confédérées nous regardent comme frères, étant nés sur la même terre ; & quoiqu'ils n'aient nulle raison de nous aimer, rien cependant, jusqu'ici, n'a pu les exciter à verser notre sang. Quelques centaines de vagabonds rassemblés par Brandt (1), auquel le Roi a donné une commission expresse, mêlés avec autant d'hommes blancs, encore plus barbares que ces premiers, commandés par Butler (2), forment ce Corps d'assassins & de conflagrateurs, qui ont fait tant de ravages depuis le lac *Champlain* jusqu'aux sources de la belle rivière (*Oyio*).

Dans ma jeunesse, je commerçois avec le village de **, sous la conduite de mon oncle : la justice & l'équité furent heureusement la base de ma conduite. Les principaux habitans de cet endroit s'en ressouviennent bien encore, heureux par leur situation qui les éloigne du voisinage dangereux des hommes blancs. Le printems passé, j'y envoyai un homme de confiance pour leur

(1) Brandt, Mohawk de naissance.

(2) Butler, Officier Anglois, né parmi les Sauvages.

commu
a pas le
maines
lages bl
que ***,
donner l
eu le tem
dire enco
dance, d
jaloux qu
autant qu
mière réc
& la *viana*
le meilleu
& qu'enfin
ma propos
compatriot
Je n'ai
toutes ces
ne refuse d
est l'extrê
iens : mais
persuader &
volontiers d
pour transp
tance, si ce
pour quico
Géographie
Tome I

communiquer mon projet. Il en est revenu il n'y a pas long-tems , après une absence d'onze semaines ; il m'a apporté un cordon de coquillages blancs, (*wampun*) comme un témoignage que ***, (ce Chef si bien connu) veut bien me donner la moitié de sa cabane , jusqu'à ce que j'aie eu le tems d'en bâtir une. Ce même Chef m'a fait dire encore qu'ils possèdent des terres en abondance , dont ils ne sont point aussi avides & aussi jaloux que les Européens ; que nous en cultiverons autant que nous voudrons ; qu'avant notre première récolte , il nous fournira tout le *bled d'Inde* & la *viande fumée* dont nous aurons besoin ; que le meilleur poisson abonde dans les eaux du ***, & qu'enfin le village auquel il a communiqué ma proposition , agréera que nous devenions leurs compatriotes.

Je n'ai pas encore communiqué à ma femme toutes ces bonnes nouvelles , & je tremble qu'elle ne refuse d'y venir ; le seul motif de cette crainte est l'extrême attachement qu'elle a pour ses parens : mais je me flatte pourtant de pouvoir la persuader & la convaincre. Je vous expliquerois volontiers de quels moyens je compte me servir pour transporter ma famille à une si grande distance , si ces détails n'étoient pas inintelligibles pour quiconque ne connoît pas suffisamment la Géographie de notre Pays. Qu'il vous suffise donc

de savoir qu'après avoir traversé vingt-trois milles de bois, je pourrois faire le reste du chemin par eau, à deux portages près, & qu'une fois embarqué, j'examinerois peu si la distance est de deux cents ou de trois cents milles. Nous n'emporterons avec nous que le nécessaire, nous reposant, pour l'avenir, sur les pellereries que nous pourrions nous procurer; car si nous allions nous embarrasser de trop de bagage, nous ne pourrions jamais parvenir jusqu'aux eaux de **, qui est la partie de notre voyage la plus difficile & la plus dangereuse. Voici ce qu'avant mon départ, je me propose de dire à mes Nègres: « Au nom de Dieu soyez » libres, mes enfans; je vous remercie de vos » services passés; allez, & soyez, pour l'avenir, » aussi libres que moi qui fus votre Maître, ou » plutôt votre ancien ami, votre ancien compa- » gnon d'industrie; travaillez pour vous-mêmes, » & soyez sûrs qu'avec l'amour de la sobriété & » du travail, vous jouirez d'une subsistance hon- » nête ». C'est ainsi que je leur ferai mes derniers adieux, en les abandonnant aux seules Loix de leur propre volonté, & aux soins d'une Providence qui sera peut-être moins cruelle pour eux que pour leur Maître. Je n'oublierai pas toutefois de leur laisser leur manumission signée & scellée, pour mettre leur liberté à l'abri de tout doute & de toute poursuite. Mais que diront mes compa-

triores
s'imag
ces inc
de nos
trerez
frères!
rendre j
dessein d
& des r
accompa
lage de *
sieurs an
vage, & c
Confid
si j'étois d
blez pas p
mœurs &
maine, qu
m'abandon
l'efficacité
fiance, qu
de l'Europ
esquisse de
mon arrivé
rein qu'on
celle des a
singularité d
en connoiss

triotés , instruits de mon départ ? Ah ! s'ils alloient s'imaginer que je suis allé joindre nos ennemis , ces incendiaires de notre Patrie , ces meurtriers de nos frontières ! Pensée abominable , vous n'entrerez jamais sans doute dans l'esprit de mes frères ! & pour les mettre dans le cas de me rendre justice , je vais écrire une Lettre à ** , à dessein de l'informer de ma retraite dans les bois , & des raisons qui m'y ont déterminé. J'y serai accompagné de l'homme que j'ai envoyé au village de ** ; il a été coureur de bois pendant plusieurs années ; il parle très-bien la Langue sauvage , & deviendra pour moi un homme très-utile.

Considérez moi donc , mon cher ami , comme si j'étois déjà Membre du village de ** ; ne tremblez pas pour votre ami : je connois si bien les mœurs & les usages de cette bonne espèce humaine , que je ne redoute rien de leur accueil. Je m'abandonne à leur discrétion , & me repose sur l'efficacité de leur hospitalité avec plus de confiance , que sur tous les contrats signés & scellés de l'Europe. Permettez que je vous donne une esquisse de ma conduite future. — Aussi-tôt après mon arrivée , je me propose de bâtir , sur le terrain qu'on m'assignera , une cabanne conforme à celle des autres , afin d'éviter les dangers de la singularité & de la raillerie (quoique les Sauvages en connoissent peu l'usage). Je ferai en sorte que

toute ma famille devienne la famille adoptive des habitans du village de * *. Suivant leur usage , nous recevrons tous des noms par lesquels nous ferons toujours appelés. Les plus jeunes de mes enfans apprendront à nager , & à se servir de l'arc & de la flèche , afin qu'ils ne soient pas méprisés des Sauvages de leur âge. Quant à nous , si nous ne voulons pas passer parmi eux pour efféminés , il faudra devenir Chasseurs : heureusement , je suis un tireur assez expert pour ne pas m'attirer leurs railleries , & j'espère même n'être pas le plus maladroit d'entr'eux. — Mais ce charme irrésistible de l'éducation sauvage.... Ah ! voilà ce qui m'arrête & me rend irrésolu ! Peut-être mes plus jeunes enfans oublieront-ils que je suis leur père , pour n'être enfans que de la Nature ! — Je ne connois qu'un seul remède à opposer à ce grand malheur ; c'est de les employer constamment aux travaux de nos champs : je suis absolument résolu de faire dépendre leur subsistance journalière , de leur application & de leur industrie dans ces mêmes travaux. Car je ne vois pas le danger de devenir Sauvage dans la vie pénible & laborieuse de l'homme cultivateur & laboureur ; mais le croiriez-vous , mon cher ami , c'est la chasse & la viande qu'elle fournit , c'est la vie errante & solitaire du Chasseur , qui produisent ce singulier effet & cette métamorphose

involu
maux
tenon
jours
nous l
mais si
racines
leur fa
appelo
objet d
vages &
laboure
fera ma
& de lin
de ces
prenne
Sqwas ,
chiké (1)
en usage
coutume
nos mets
je tuera
qu'elle é
manières
leur habi
intérieure

(1) Mers

involontaire. Excusez la comparaison ; les animaux , nos cochons , par exemple , que nous tenons constamment dans les bois , conservent toujours leur ancien degré de domesticité , tant que nous leur donnons du grain deux fois par semaine : mais si , au contraire , les bulbes , les noix & les racines sauvages deviennent la seule jouissance de leur faim toujours active , bientôt la voix qui les appeloit à leurs repas , ne fera plus pour eux qu'un objet de frayeur , & ils ne feront plus que sauvages & féroces. — Pour moi , je fais semer , labourer ou chasser suivant le besoin ; mais que fera ma femme , quand elle sera privée de laine & de lin ? Faut-il que son industrie cesse , faute de ces précieux matériaux ? Il faut qu'elle apprenne , comme les autres femmes Sauvages , *Sqwas* , à accommoder le *nasaump* & le *ninchiké* (1) , & toutes les autres préparations de maïs en usage parmi ces peuples. Il faut qu'elle s'accoutume à préparer sous les cendres la plupart de nos mets , à couper en tranches les viandes que je tuerai , à les dessécher & à les fumer. Il faut qu'elle étudie , avec soin , & qu'elle adopte les manières & les coutumes de ses compagnes , dans leur habillement , leur conduite , leur économie intérieure & extérieure , mais cette complaisance

(1) Mets Sauvages faits avec du blé d'Inde.

nécessaire nous paroîtra un bien léger sacrifice, si une fois nous avons assez de courage & de force pour quitter tout ce que nous avons , pour nous expatrier à une si grande distance , & nous mettre à la merci d'un Peuple si différent de nous : d'ailleurs l'amour propre (ce principe si ingénieux jusques dans les bois) n'abandonnera peut-être pas tout-à-fait ma femme & ma fille, quand il faudra quitter nos habillemens usés , pour nous conformer à l'accoutrement sauvage. Car, le croiriez-vous , mon ami ? on trouve dans les forêts, sous le bouleau , des peintures & des miroirs. Ces habitans , si simples d'ailleurs , prennent autant de peines à orner leur visage de couleurs , leurs bras de bracelets , que les femmes d'Europe à placer leur rouge , leurs mouches & leurs rubans. Les hommes même, si fiers & si hautains , s'occupent aussi à tresser leurs cheveux, peindre leur corps de peintures effrayantes , orner leur tête de plumes , à la manière de nos anciens *Pictes* du tems de *Jules César*. Mais qu'elle différence entre ces deux races ! ces mêmes *Pictes* après vingt siècles de meurtres , de conquêtes & de révolutions terribles , sont devenus cette Nation si riche , si savante & si puissante , qui , ne voulant point communiquer les influence de sa liberté insulaire aux autres membres de l'Empire , nous fait aujourd'hui la guerre la plus injuste & la plus cruelle ;

tandis
vaste
plus civ
siverté,
Chasseu
moins d
leur org
naturell

Je ne
mes fille
ces cour
en paix
ment ; d
commer
parure ,
d'ornem

Ma f
ce n'est
& si sim
regardée
inoculé
mêmes t
isolées au
ticiper a
pouvons
soumettr
des plus
d'attendr

tandis que j'observe les anciens habitans de ce vaste Continent , absolument incapables d'être plus civilisés qu'ils ne le sont , périssant dans l'oisiveté , & la nonchalance , dès qu'ils ne sont plus Chasseurs. Oui , ce sont deux races , peut-être moins différentes dans leurs couleurs , que dans leur organisation & leurs premières dispositions naturelles.

Je ne désire cependant point voir ma femme & mes filles adopter , avec trop de scrupule , toutes ces coutumes particulières. Nous pourrons vivre en paix avec eux , sans les imiter si minutieusement ; d'ailleurs l'interruption de toute espèce de commerce aura simplifié , s'il est possible , leur parure , & leur aura interdit bien des choses d'ornement.

Ma femme fait administrer l'inoculation , car ce n'est qu'en Europe que cette opération si sage & si simple , fonction purement maternelle , est regardée comme une science. Outre qu'elle a inoculé tous nos enfans , elle a prodigué ces mêmes soins à plusieurs familles qui , vivant isolées au milieu de nos bois , ne pouvoient participer aux secours de nos inoculateurs. Si nous pouvons persuader à une seule famille de s'y soumettre , & que nous réussissions , ce sera un des plus grands bonheurs que nous ayons droit d'attendre de notre situation. Car si on n'est ref-

pecté dans une société qu'à proportion qu'on est utile, ce succès nous procurera un premier degré de considération, & si nous leur aprenons à ne plus craindre une maladie qui est la peste & peut-être le seul fléau de ces Peuples, je me confie alors à la force de l'exemple, & nous deviendrons bientôt véritablement nécessaires : que sera-ce après tout que ce foible tribut que nous payerons à des Hommes qui auront bien voulu nous incorporer dans leur Société, nous faire participer à l'abri de leur village, nous communiquer l'énergie de leur adoption & la dignité même de leurs noms? Puissé le Ciel seconder nos premiers essais, & leur donner du succès! Ils compareront alors l'utilité de nos services aux fastidieux Missionnaires qui, depuis tant d'années, leur prêchent un Evangile qu'ils ne comprennent point, & dont l'effet n'a jamais été de rendre leur santé plus robuste & leurs chasses plus heureuses, ni même leurs mœurs moins sauvages, ni leur goût pour la culture plus décidé.

Quant à notre Culte & aux principes de notre Religion, ils ne souffriront aucune altération dans leur passage des plaines au sein des bois. Je redoublerai même de zèle & de piété. Sans déroger à la méthode que j'ai constamment suivie dans ma famille, depuis que je suis père, deux fois la semaine je ne manquerai point de leur lire le

Décalo
belle &
laconic
Homm
douzair
jouit le
fournir
manque
récolte
plus ma
peut-être
& à leur
binés de
Afin de
propose
tels que
font obl
qui dég
du maïs
Comme
charrues
m'imiter
conséque
de mon
s'évanou
les conv

Décatalogue , & de leur expliquer de mon mieux la belle & utile morale contenue dans ces préceptes laconiques ; morale qui seule peut rendre les Hommes humains , justes & mitéricordieux. Une douzaine d'acres de *ces terres basses* (1), dont jouit le village , & dont la fertilité est inouïe , fournira abondamment à tous nos besoins ; je ne manquerai point de donner le superflu de ma récolte , à ceux des Sauvages qui auront été les plus malheureux à la chasse : cet exemple m'aidera peut-être à leur inspirer plus de goût de la culture , & à leur faire comprendre les avantages combinés de la chasse , de la pêche & des moissons. Afin de les encourager encore davantage , je me propose de bâtir quelques moulins à bras , *quirns* , tels que nos premiers Colons , sur les frontières , sont obligés d'en avoir ; car j'ai observé que ce qui dégoûte sur-tout les Sauvages de la culture du maïs , est le plus souvent le défaut de moulins. Comme je suis Charpentier , je construirai mes charrues , & me rendrai utile à ceux qui voudront m'imiter ; qui sait même quelle pourra être la conséquence de mon industrie , & la contagion de mon exemple ? Les difficultés de la Langue s'évanouiront avec l'usage & la patience. Dans les conversations fréquentes que je me propose

(1) Lowlands.

d'avoir avec les Chefs , je tâcherai de les engager à régler leur Commerce de façon que les *coureurs de bois* n'ayent plus la liberté d'entrer dans le village pour y faire leur traite , mais qu'elle se fasse dans un lieu marqué , sous l'inspection des Vieillards. Je suis persuadé que le respect , que la jeunesse observe invariablement à leur égard , rendra cette nouvelle coutume sacrée & inviolable ; voilà ce que les Missionnaires n'ont jamais imaginé.

J'espère que le pouvoir de l'amour sur le cœur de * * , dont vous avez connu le père , & son attachement pour ma fille , ne lui permettra pas de nous voir aller sans lui. Jeune & vigoureux , comme il est , il ne peut manquer de devenir un excellent Chasseur ; & je ne désespère pas qu'il n'égale en adresse & en activité , les plus fameux du village. Ah ! je sens tout le prix de cet engagement fortuné , & cette circonstance est sans doute d'un heureux présage ; car , quoique je respecte ces hommes simples & doux , le préjugé le plus fort me feroit abhorrer toute alliance avec leur sang ; ce préjugé est sans doute conforme aux intentions de la Nature , qui a distingué les deux races par tant de caractères indélébiles.

Quand nous serons malades , nous aurons recours aux connoissances médicales de ces gens , qui sont suffisamment instruits des traitemens

qu'il co
le plus
teurs c
ferons
core , c
de la s
sais qu
comme
plume
moins f
& effra
quillité
dommag
perdre.
long ten
elles être
jusqu'au
calme , c
heur ; qu
palpiter,
& oppri
Voilà
jugez de
paraît sus
veroit-il
l'éducatio
qu'il est d
aux influe

qu'il convient d'adapter aux maladies dont ils sont le plus communément atteints, ainsi, de Planteurs que nous étions, nous nous métamorphoserons en une espèce d'hommes plus simples encore, dépourvus de tout, excepté de l'espérance; de la subsistance & de l'habillement des bois. Je fais que nous changeons une maison décente & commode pour une cabane de bouleau, un lit de plume pour la *natte*; mais nous y dormirons du moins sans terreur, & à l'abri de ces rêves pénibles & effrayans, qui nous poursuivent ici. La tranquillité, la paix physique & morale nous dédommageront amplement de ce que nous allons perdre. Ces bénédictions essentielles, que trop long tems nous avons perdues de vue, peuvent-elles être achetées trop cher? Hélas! j'irois avec joie jusqu'au de-là du Mississipi pour y trouver ce calme, ce repos, qui faisoit autrefois mon bonheur; quelquefois mon cœur semble fatigué de palpiter, & mes paupières sont toujours abattues & opprimées par les insomnies.

Voilà les parties principales de mon projet; jugez de leur succès. Dans le détail, chacune me paraît susceptible d'exécution; & pourquoi se trouveroit-il plus de difficulté dans l'ensemble? Mais l'éducation de nos enfans! voilà le terrible écueil qu'il est difficile de franchir. Les abandonnerai-je aux influences de l'éducation Sauvage? Continue-

rai-je les principes & la méthode dont je me suis servi jusqu'ici? D'un autre côté, je crains que la portion de travail nécessaire pour notre simple subsistance, sans aucun excédent lucratif, n'ait pas sur leur esprit le même effet encourageant que l'ont eu jusqu'ici nos travaux, fondés sur une base plus étendue. L'exubérance de nos moissons étoit convertie en espèces réelles, qui en récompensant nos sueurs, fixoient l'attention, remplissoient les désirs de mes enfans, & nourrissoient dans leur esprit des idées de richesse & d'indépendance futures; mais pour suppléer à ce manque de motifs, je tâcherai d'y substituer quelque aiguillon réel qui préviendra les conséquences fatales de cette apathie agricole. Je tiendrai, par exemple, un compte exact de tout ce que nous récolterons, & je donnerai à chacun un crédit annuel de sa part du travail, dont je leur promettrai le paiement en propriété réelle, au retour de la paix. J'ajouterai à ce crédit la dépense des habits dont ils seront obligés de se priver, & que j'aurois continué de leur donner, si nous eussions restés ici. C'est ainsi que, toujours uniquement pourvus d'une simple subsistance dans une terre étrangère, ils jouiront par avance d'une richesse idéale, par la perspective séduisante de voir un jour la somme de leurs travaux convertie en une propriété future, par les legs que j'établirai dans mon testament. C'est par

le charn
d'un bo
gnation
chcoat (
à la cha
des expl
talens d
» pêche
» conva
» vous n
» & de
Loin
grondant
qu'ils ob
cette pai
de conco
caractéris
péen, au
parmi ces
voir que
feroit pe
des mauv
quefois le
pellerie
règles gé

(1) *Ma*(2) *Mo*

le charme de ces expédiens que je les ferai jouir d'un bonheur factice, en portant avec plus de résignation la couverture, la peau de castor, le *matchcoat* (1), les mocassins (2), &c... Leurs succès à la chasse ne seront jamais regardés que comme des exploits de pure récréation, & non comme des talens du premier ordre « Vous chasserez, vous » pêcherez, leur dirai-je; mais uniquement pour » convaincre vos nouveaux Compatriotes que » vous ne leur êtes point inférieurs en fait d'adresse » & de sagacité ».

Loin du bruit de ces disputes & de ces scènes grondantes, si communes parmi nous, je veux qu'ils observent ce profond & modeste silence, cette paix, cette tranquillité, cette apparence de concorde, cette subordination filiale, beautés caractéristiques qui frappent toujours un Européen, aussi-tôt qu'il vient résider quelque tems parmi ces peuples. En effet, rien n'est si beau à voir que cette harmonie de leurs villages, qui ne seroit peut-être jamais interrompue, sans l'effet des mauvaises eaux-de-vie que leur vendent quelquefois les coureurs de bois, en échange de leurs pelleteries. — Si mes enfans n'apprennent point les règles géométriques, l'usage du compas, les élé-

(1) *Matchcoat*, espèce de jupe de femme Sauvage.

(2) *Mocassins*, soulier Sauvage.

mens de la langue Latine, ils apprendront du moins la tempérance & la sobriété, qui sont devenus plus austères chez les Sauvages, depuis que la guerre a supprimé leur commerce; ils apprendront cette méfiance de soi-même, cette modestie si remarquable parmi les jeunes gens; ils apprendront que la culture de la terre est un travail premier, & la chasse un simple amusement: leurs tendres imaginations cesseront d'être agitées par des alarmes continuelles; ils cesseront de devenir lâches, par l'habitude de triompher des dangers auxquels ils seront exposés. S'ils viennent à contracter un air lourd & peu façonné, une apparence étrangère, qui les rendroit ridicules dans nos capitales, ils adopteront un goût plus décidé pour ce genre de simplicité qui sied bien aux Cultivateurs Américains. Ils ignoreront, sans doute, ces arts & métiers qui embellissent une Société savante; mais je leur apprendrai à renverser des arbres, à façonner le bois à leur gré, à construire leurs maisons & leurs charrues, avec beaucoup d'intelligence & peu d'outils. Si, dans la suite des tems, ils sont obligés d'avouer qu'ils n'appartiennent à aucune Eglise particulière, j'aurois du moins la consolation de leur avoir tracé les grands traits du culte premier, qui est le principe de tous les autres. S'ils n'apprennent point à craindre Dieu, suivant les règles particulières de telle ou

telle S
le serv
L'Être
dans le
adoré
adoron
épaisses
implor
les plus
sans d'
qu'ils p
foible
» père
» quel
» heur
» nous
» tend
» à no
Dans to
y soum
avec nos
Seigneu
faite da

(1) T
duit à la
y auroit à
prend le
Sauvage.

telle Secte, ils auront appris à le craindre & à le servir, suivant les anciennes Loix de la Nature. L'Être Suprême ne réside point exclusivement dans les Eglises, il est également le grand *Manitou* adoré dans les bois, comme le Dieu que nous adorons dans les plaines: dans l'obscurité des plus épaisses forêts, on peut y craindre sa colère, y implorer sa miséricorde, comme dans les temples les plus magnifiques. Je ne présenterai à mes enfans d'autres images de la Divinité, que celles qu'ils pourront se figurer eux-mêmes, par leur foible imagination. Je leur dirai : « C'est le » père commun de tous les êtres, à la gloire du- » quel nous ne pouvons rien ajouter, dont le bon- » heur est indépendant du nôtre, & qui n'a voulu » nous assujettir à d'autres règles qu'à celles qui » tendent à nous faire aimer notre prochain & » à nous rendre meilleurs & plus heureux ». Dans tout ce qui pourra nous arriver, nous nous y soumettrons avec résignation, & nous dirons avec nos nouveaux Compatriotes : Que ta volonté, Seigneur, soit faite sur la terre comme elle est faite dans ton Royaume d'en haut (1).—

(1) Tout ce raisonnement sur la Religion, qui l'a réduit à la Religion naturelle, & auquel on sent tout ce qu'il y auroit à répondre, est celui que doit faire un homme qui prend le parti désespéré de quitter l'État Civil pour l'État Sauvage.

La vie solitaire & isolée de ma jeunesse a dû me préparer à celle qui m'attend au village de **. Je ne suis pas le premier Européen qui en ait fait l'essai, il est vrai; mais ils ne menoient pas avec eux, comme moi, une nombreuse famille; ils y alloient comme spéculateurs, & moi comme un père tendre qui fuit les malheurs de la guerre; ils y furent pour étudier les mœurs & les coutumes de ces peuples Sauvages, & moi pour m'y conformer. D'autres s'y transportèrent comme voyageurs, & moi je vais habiter parmi eux, pour y devenir leur compagnon de chasse & de travail, déterminé à m'y former un système de bonheur proportionné à mes besoins & à ma situation. J'avois joui de ce bonheur dans ma maison, jusqu'au commencement de cette guerre; pourquoy ne pourrai-je pas espérer le même sort sous l'humble toit de ma cabane?

L'ancienne affection que vous m'avez toujours portée, m'assure que vous lirez ces détails avec l'intérêt & la sympathie de l'amitié. Comme Membre de la même Société, comme Compatriote, vous avez souvent versé des larmes sur le carnage horrible de nos Concitoyens, sur la conflagration de nos villes, & sur toutes les ramifications de nos malheurs. Par l'état où je suis réduit, jugez de celui de tant de milliers de familles qui vivoient il y a six ans dans l'indépendance, & dont le partage au-

jourd'hui

jourd'
ensem
physiq
l'Etre
éclaira
" C
" daig
" nom
" plan
" de le
" resse
" si m
" cause
" dont
" pas l
" main
" une f
" ta bén
" grand
" souha
" nos p
" que n
" que n
" font h
" toi; ou
" n'y ent
" donne-

Tome

jourd'hui est ou des chaînes ou la mort. Gémissons ensemble à la vue de cette masse énorme de mal physique & moral qui nous environne ; prions l'Etre Suprême d'y mettre une fin prochaine en éclairant l'Angleterre sur ses propres intérêts.

« Oh , grand Créateur ! si ton œil tout puissant
 » daigne jeter un regard sur cette multitude in-
 » nombrable d'êtres dispersés dans les différentes
 » planètes que tu as si sagement placées autour
 » de leurs soleils respectifs ; si tu daignes t'inté-
 » resser au malheureux sort des chétifs mortels ;
 » si ma félicité future n'est pas contraire aux
 » causes secrètes de cette multitude d'effets ,
 » dont tu créas la chaîne indestructible, ne rejette
 » pas l'ardente prière d'un homme sorti de tes
 » mains , auquel , dans ta bonté , tu as donné
 » une femme & cinq enfans. Considère-les avec
 » ta bénignité paternelle , reçois le sacrifice de ce
 » grand conflit de passions , de regrets & de
 » souhaits que nous t'offrons aujourd'hui ; guide
 » nos pas chancelans dans la nouvelle carrière
 » que nous allons parcourir ; bénis la vie nouvelle
 » que nous allons commencer : si nos desseins
 » sont honnêtes, ils ne peuvent venir que de
 » toi ; oui, c'est toi qui nous les inspires ; puisqu'il
 » n'y entre ni supercherie , ni fraude, ni trahison ;
 » donne-moi cette énergie de conduire , actuel-

» lement devenue si nécessaire , pour mener la
 » famille que tu m'as donnée à travers les dangers
 » de ce nouvel état dans lequel je vais m'enga-
 » ger ; inspire à mon cœur des sentimens dignes
 » d'être imités des autres : préserve la compagne
 » chérie que tu m'as donnée , donne-lui toute la
 » force & le courage dont son ame timide a
 » besoin pour soutenir l'effroi de ce moment
 » critique. Bénis les enfans qui sont le fruit de
 » notre union ; j'implore pour eux ta divine
 » assistance : parle à leurs tendres cœurs , inspire-
 » leur l'horreur du vice & l'amour de la vertu ;
 » mais , sur tout , rends à notre infortunée Patrie
 » la paix & la tranquillité , dons précieux dont tu
 » l'as privée dans les jours de ta colère ; arrête
 » & calme cet orage affreux qui l'a bouleversée
 » depuis si long-tems. Permets , ô Père de la
 » Nature , que nos anciennes vertus & notre
 » industrie ne soient pas entièrement perdues ,
 » & qu'en récompense des pénibles & grands
 » travaux que nous avons essuyés sur cette terre
 » nouvelle , nous puissions jouir des douceurs de
 » la liberté , ce premier présent que tu fis à
 » l'homme. Satisfaisant alors au premier & au
 » plus doux de tes préceptes , nous remplirons ce
 » Continent immense , de millions d'habitans
 » qui , sans cesse heureux , te loueront sans cesse ,

» te r
 » à ja
 » Uni
 » Die
 » bon,
 » vient
 » pron
 » un f
 cher am
 me force
 vois aull
 qu'à me t
 de m'ent

» te remercieront de tes bienfaits , & te béniront
» à jamais jusqu'à la dissolution de ce grand
» Univers. — Puisqu'il t'est impossible d'être le
» Dieu Créateur de ce même Univers sans être
» bon, ne rejète pas la prière que mon cœur
» vient de m'inspirer, & que mes lèvres ont osé
» prononcer au pied de ton Trône. Pardonne à
» un foible Mortel »,..... Mes larmes, mon
cher ami, mes larmes en terminant ma prière,
me forcent aussi de terminer ma lettre, mais je
vois aussi couler les vôtres. Ah! je n'ai plus
qu'à me taire, puisque vous n'avez plus le courage
de m'entendre, ni moi celui de parler.

FRANCIS-H-UR.



P E N S É E S

SUR L'ESCLAVAGE

ET SUR LES NÈGRES.

CET humain Benezet, dont je vous ai parlé dans une précédente lettre, n'a pas réussi à bannir entièrement l'esclavage de l'Amérique. Il y existe encore des contrées où des milliers de Nègres sont forcés d'arroser la terre de leurs sueurs & de leurs larmes, pour fournir aux plaisirs de leurs Maîtres inhumains. Ces contrées ont des villes opulentes, dont les Habitans aiment à étaler aux yeux des Étrangers le luxe & la magnificence.

Mais, tandis que l'on ne respire à la ville que le bonheur & la joie, quel spectacle affreux la misère n'offre-t-elle pas dans les campagnes ?

Les oreilles des Maîtres sont, par le pouvoir de l'habitude, devenues sourdes, & leurs cœurs *calloux* ; ils ne voient, ils ne sentent, ils n'entendent rien des maux & des gémissemens de ces pauvres Esclaves qui, par leurs pénibles travaux, font naître toutes leurs richesses. Ici, les fatigues

perpétués
jamais
traire
ment d
ces ma
la terre
on n'en
ces ma
La race
boit, m
remue la
exposée
lant que
jamais. -
du secou
liqueur s
geantes c
moi le su
d'homme
sans se do
tout ce qu
enchanteu
tagnes du
trait de pl
côte d'Af
on porte l
dans quel

perpétuelles & les horreurs de l'esclavage ne sont jamais appréciées; à peine trouve-t-on, au contraire, un seul homme qui pense avec un sentiment de compassion aux sueurs & aux larmes dont ces malheureux Africains arrosent journellement la terre qu'ils cultivent. De cette riante Capitale, on n'entend pas le bruit des fouets dont on presse ces malheureuses victimes à un travail excessif. La race favorisée de la nature & de la fortune, boit, mange & vit heureuse; pendant que l'autre remue la terre, cultive l'*indigo*, & nettoie le riz, exposée à l'ardeur d'un soleil, presque aussi brûlant que celui de leur pays, qu'ils ne reverront jamais. — Privés d'une nourriture convenable & du secours, quelquefois nécessaire, de quelque liqueur spiritueuse, de combien de réflexions affligeantes ce grand contraste n'est-il pas devenu pour moi le sujet? Vous voyez d'un côté une société d'hommes jouissans, sans travail & sans fatigue, sans se donner la peine de former un souhait, de tout ce que la vie offre de plus agréable & de plus enchanteur; par le moyen de l'*or* tiré des montagnes du *Pérou*, assis dans leurs comptoirs, d'un trait de plume, ils expédient des vaisseaux pour la côte d'Afrique. Par le moyen de ce même *or*, on porte la guerre, le meurtre & la dévastation dans quelques villages africains, où tout étoit

auparavant dans la paix & la tranquillité, chez un peuple doux & innocent, qui ne savoit pas même qu'il y eût des hommes blancs. — La fille est arrachée des bras de sa mère; l'enfant, de ceux de ses misérables parens; la femme, de la couche d'un époux chéri; des familles entières sont enlevées & conduites, à travers les tempêtes, à cette riche Métropole, où ils sont exposés comme les chevaux à la foire, vendus & marqués d'un fer rouge. On les conduit ensuite sur les Plantations, où ils sont condamnés à mourir de faim, à languir pendant quelques années, & à un travail excessif. Pour qui faut-il qu'ils travaillent ainsi? Pour des Etrangers qui n'ont d'autre droit sur eux que celui que leur donne ce maudit métal. Quel étonnant arrangement des choses! grand Dieu! La seule différence de couleur est elle une barrière entre tes enfans, que sans doute tu chéris également? est-elle un signal de guerre? doit-elle suffire pour armer une moitié du genre humain contre l'autre? ta tendresse ne te parlera-t-elle pas en faveur de ces enfans opprimés? & ta justice. quand viendra-t-elle écraser les oppresseurs?

Les malheureux sont forcés de sacrifier leur fanté, leur force, leur volonté, toutes leurs facultés enfin, à des maîtres qui ne les regardent pas avec la moitié de ce sentiment affectueux, qu'ils

ont p
qui c
énorm
planc
d'affec
Non.
si natu
faut p
perme
ne ser
compa
les con
ont la
ment m
(ce fata
A pei
mères
pour n
voir sui
des fou
de dou
l'oreille
par un
cachent
fance, l
bonheu
sans eff
préparé

ont pour leurs chiens ou leurs chevaux. Ceux qui cultivent la terre, qui portent des fardeaux énormes, qui convertissent les troncs d'arbres en planches, peuvent-ils inspirer des sentimens d'affection, de bonté, ou même de compassion? Non. — Cette foible récompense, si simple & si naturelle seroit un effet de l'humanité, & il ne faut pas que des Planteurs en aient. Si on leur permet de devenir pères, cette fatale indulgence ne sert qu'à augmenter leur misère. Les tristes compagnes de leurs plaisirs fugitifs, sont encore les compagnes de leurs plus durs travaux, & ils ont la douleur de les voir, dans un état doublement malheureux, joindre au fardeau de la nature, (ce fatal présent) celui d'une tâche non diminuée. A peine ces enfans sont-ils nés, que les pauvres mères sont forcées de les attacher sur leur dos, pour ne point interrompre leur travail, & pouvoir suivre leurs maris aux champs. Le claquement des fouets, la voix rude des piqueurs, & les cris de douleur, sont les premiers accens qui frappent l'oreille de ces petits infortunés. Ne seroit-ce point par un reste d'humanité que les Planteurs leur cachent, leur dérobent avec soin dès leur naissance, la moindre sensation, la moindre idée du bonheur, pour ensuite les accoutumer à nager sans effort dans l'abîme de misère qui leur est préparé?

Pauvres Nègres , remerciez vos tyrans ; oui , c'est un bienfait que vous recevez d'eux. Hélas ! s'ils vous permettoient de vous livrer aux sentimens ineffables que la nature inspire à tous les pères , d'élever vos enfans avec tendresse , de les prendre sur vos genoux , & de recevoir leurs innocentes caresses , l'horrible idée d'avoir fait naître de nouvelles victimes destinées à hériter de vos chaînes & de votre misère , ne viendrait-elle pas convertir de si doux plaisirs en fiel , en amertume ?

Êtres nés pour souffrir , il n'est pas étonnant que le repos du tombeau vous paroisse quelquefois préférable à la vie ?

Planteurs , c'est ainsi que vous devenez riches ; véritables antropophages , vous faites mourir les hommes dans un long & rigoureux supplice , & vous vous nourrissez de leur substance ; vous étouffez en vous la voix de la Nature , & vous avez même l'audace d'imposer silence aux Ministres de la Religion. Un de ceux-ci , le Ministre de *Georgetown* (1) , affecté des mêmes sensations qui m'agitent , recommandoit à son Auditoire plus de modération envers les Nègres ; se feroit pathétiquement des passages de l'Évangile , qui prescrivent l'humanité : il mettoit tout en usage

(1) Ville très-considérable de la Caroline Méridionale.

pour a
 » Re
 » nous
 » nous
 » l'ord
 » vous
 » nous
 D'où
 artoget
 cette co
 trahison
 vage a é
 les Natio
 fort a de
 niens co
 Esclaves
 nous alle
 toutes le
 milieu d
 roient po
 yeux fut
 attentiver
 alors l'U
 une Prov
 les distric
 plés, leur
 marché d

pour attendrir le cœur de ses Paroissiens. « M. le
» Recteur , lui dit un Planteur en l'interrompant ,
» nous vous donnons 360 guinées par an pour
» nous lire les prières de la Lichurgie , suivant
» l'ordre de l'Eglise , & nous ne voulons pas que
» vous vous mêliez de nous apprendre comment
» nous devons traiter nos Nègres ».

D'où nous vient donc le droit que nous nous
arrogons sur eux , ou plutôt sur quoi est fondée
cette coutume barbare ? La force , la fraude & la
trahison sont-elles des droits ? Je fais que l'escla-
vage a été connu dans tous les âges & chez toutes
les Nations ; c'est-à-dire , je fais que la loi du plus
fort a de tout tems été dominante. Les *Lacédémoniens*
conquirent les *Ilotes* pour en faire leurs
Esclaves ; les Romains , ce grand peuple où
nous allons encore chercher nos Maîtres dans
toutes les sciences civiles & militaires , vivoient au
milieu de l'esclavage le plus affreux ; ils conqué-
roient pour envahir & pour asservir. Jetez vos
yeux sur cet Empire Romain , & considérez
attentivement le triste tableau que présentoit
alors l'Univers ; quel spectacle effrayant ! à peine
une Province étoit-elle soumise , que les villes ,
les districts , les villages étoient en partie dépeu-
plés , leurs habitans conduits à *Rome* , le grand
marché de l'Univers , où ces infortunés étoient

vendus comme Esclaves. — Les terres n'étoient cultivées que par les mains de ces malheureux, auparavant aussi riches, aussi libres que leurs nouveaux Maîtres : quel cruel droit ! quel pouvoir atroce ! Tels étoient les Romains, dont le nom nous imprime encore la vénération & le respect.

Mais jetons un regard sur le reste de la terre, que nous présente-t-elle ? Un monde alternativement détruit & reproduit dans le laps d'une longue suite de siècles. L'examen du Globe, des Montagnes, des Isles & des Mines, tout ce que nous voyons l'atteste : les principes d'action qui nous animent, pareils aux différentes matières qui composent la planète que nous habitons, semblent aussi n'exister que pour se détruire alternativement par les efforts d'un combat perpétuel. — La Nature a donc placé dans le cœur de l'homme des passions qui renversent nécessairement son bonheur. Elle nous a fait naître au milieu des calamités de toute espèce ; elle nous a assujettis à la férocité qui règne dans les bois, à la tyrannie qui désolé les plaines, à la superstition, à l'esclavage qui se trouve par-tout, à la guerre enfin, le plus grand de tout les fléaux. Comme dans le monde physique, le plus foible cède au plus fort, de même dans le monde moral, l'injustice, la subtilité, l'astuce, triomphent toujours de l'honnêteté dé-

farme
tice,
dans
Ambi
tromp
la de
d'hon
malhe
Après
après
la terr
pas pé
elles p
elles fo
impos
sur la c
leurs ré
les gén
heurs s
La vert
vant to
aux bon
les plus
les plus
les plus
variété
venables

armée , de la foiblesse & de l'innocence. — Justice , modération , n'existerez-vous jamais que dans la retraite d'une vie privée & obscure ? Ambition , tyrannie , fraude cachée sous des noms trompeurs , guiderez-vous toujours ceux auxquels la destinée a soumis l'Univers ? Quelle suite d'horribles tragédies , quel enchaînement de malheurs n'observe-t-on pas en lisant l'Histoire ? Après les flots de sang qui ont été répandus , après ces longues dévastations qui ont dépeuplé la terre , on est étonné que la race entière n'ait pas péri. Les guerres les plus injustes ne sont-elles pas toujours suivies de la victoire , quand elles sont soutenues de la plus grande force ? Des imposteurs n'ont-ils pas régné dans tous les âges sur la crédulité humaine , & imposé le poids de leurs rêveries , souvent sanguinaires , jusques sur les générations futures ? Les sources de nos malheurs sont-elles donc nées avec l'ame humaine ? La vertu , sans cesse opprimée , les injustes enlevant toujours le partage qui doit être réservé aux bons : voilà pour moi la source des réflexions les plus amères. — Je trouve les contradictions les plus affligeantes dans les méditations , même les plus douces : d'un côté , j'admire la grande variété des plantes , des arbres & des fruits , convenables à tous les climats ; j'y vois la bénédiction

d'un Principe bienfaisant. — Par-tout où je rencontre la stérilité du sol , la rareté de provisions , l'âpreté du climat , j'observe aussi dans le cœur de l'homme des sentimens qui semblent balancer toutes ces rigueurs , & les habitans de ces régions ont un attachement plus fort pour leurs retraites sauvages , pour leurs âpres contrées , pour leurs rochers escarpés , que n'en ont pour leurs pays ceux qui en habitent de plus heureux ; & par tout j'y vois le mal mille fois plus commun que le bien. Examinez l'âpre climat du Nord , où des hordes affamées ont à lutter sans cesse contre tous les besoins , leur sort n'est-il pas plus triste que celui des ours auxquels ils ne sont supérieurs que par le don de la parole ? Examinez ces déserts immenses , qui occupent une si grande partie du Globe : là rien n'existe , sinon les matières brutes & premières ; la stérilité de ces régions est aussi ancienne que l'Univers , elle est coévale aux neiges & aux glaces qui les couvrent : là le génie bienfaisant de la nature s'est arrêté : là le froid tout puissant a prescrit des bornes éternelles au pouvoir créateur : là l'Instinct même , ce guide presque toujours infaillible , est comme inutile aux hommes : le foible rayon de leur intelligence n'est qu'une lueur pâle & lugubre , qui semble éclairer à regret une cérémonie funèbre.

En
celles
regard
épuisé
colère
des ex
plissent
affreux
renfer
qui ve
des to
mises
les vor
pour l
sonné
lentem
infect
n'y est
de not
famine
lation,
aux lion
désalté
surabor
suspend
chaque
lution g

En opposition à ces rigueurs du Nord, voyez celles du Soleil dans toute son ardeur; jetez vos regards sur ces contrées embrasées par sa chaleur, épuisées par la sécheresse; sous ce ciel brûlant, la colère de la Nature se manifeste de mille manières: des exhalaisons pestilentielles & sulfureuses remplissent l'Atmosphère; ce sont encore des déserts affreux; ce sont des montagnes dont le centre renferme la cause de tant de révolutions funestes, qui versent annuellement, par plusieurs bouches, des torrens de flammes, de fumée & de matières mises en fusion, jusqu'à ce que les gouffres qui les vomissent deviennent d'immenses tombeaux pour les générations à venir. Sur le sol empoisonné de l'Equateur, combien de rivières coulent lentement leurs eaux bourbeuses? de leur limon infect s'échappent des vapeurs mortelles, & l'air n'y est salubre que pour des monstres ennemis de notre race: c'est-là le séjour de la soif & de la famine; là les hommes, sous l'empire de la désolation, sont obligés de faire sans cesse la guerre aux lions & aux tigres, pour leur disputer l'eau désaltérante d'une fontaine. Les feux électriques, surabondans au sein des eaux, ou dans les airs, suspendus dans les nuages, semblent menacer à chaque instant cette partie du Globe d'une dissolution générale.

Hélas ! l'œil le plus attentif ne trouve sur la surface de cette planète, que peu de régions favorisées, où l'homme puisse vivre dans l'abondance & le repos ; & c'est précisément dans ces climats, que le poison de l'esclavage, la fureur du despotisme, la rage de la superstition, sont réunis contre lui : vous n'y verrez que des Maîtres qui jouissent & qui commandent, & des millions d'Esclaves ou d'Indigens qui travaillent, gémissent & souffrent. La Nature humaine paroît y être encore plus opprimée & plus dégénérée qu'ailleurs. — Les fertiles plaines de l'*Asie*, les riches terres de l'*Egypte*, les bords du *Tigre*, & de l'*Euphrate*, l'étendue immense des Indes Orientales, toutes ces contrées, qui devoient être le séjour de l'abondance & de la paix, portent les plus malheureux de tous les hommes : par-tout la liberté (ce premier bien) n'appartient qu'aux tyrans ; tout le reste, esclaves abrutis, adore, comme des Divinités, les êtres les plus féroces & les plus criminels, ces Sultans, qui sont perpétuellement entraînés par tous les caprices, & sans cesse égarés par le délire du pouvoir illimité. L'excès de la tyrannie y détruit les plus beaux dons de la Nature, y étouffe les plus saintes inspirations, & l'extrême fertilité du sol indique presque toujours l'esclavage & la misère.

Dans
l'espèce
sang de
consiste
toujours
çoit une
voyant

De c
généraux
société c
tation de
mal systé
nécessité
portion d
foule d'e
assemblag
nus par l
calme app
passions,
brables :
blessé, par
à sentir &

Dans q
t-elle de
Les habit
de nourri
détruisent

Dans toutes les parties du Globe , une classe de l'espèce humaine est sans cesse occupée à verser le sang des autres; l'existence politique des Nations consiste à faire la guerre à leurs voisins , qui sont toujours leurs ennemis. Si quelque part on apperçoit une lueur de félicité politique , on frémit en voyant les torrens de sang qu'elle a coûtés.

De cette revue imparfaite de nos malheurs généraux , passons à l'état de l'homme dans la société civilisée ; qu'y verrons-nous ? une augmentation de besoins , une multitude de sacrifices , un mal systématique , malheureusement fondé sur la nécessité. Hélas ! que nous payons chèrement la portion de tranquillité dont nous jouissons ! quelle foule d'entraves , quel mélange , quel étonnant assemblage des principes hétérogènes ! tous contenus par la force , ne jouissant jamais que d'un calme apparent , dans lequel fermentent toutes les passions , & d'où découlent des calamités innombrables : on les souffre , il est vrai , mais par faiblesse , par habitude , & parce que l'on a désappris à sentir & leur nombre & leur poids.

Dans qu'elle contrée , dans quel état la Nature a-t-elle donc voulu que nous fussions heureux ? Les habitans des bois se mangent souvent faute de nourriture ; ceux des plaines s'affament & se détruisent faute de place.

Voir la terre peuplée, est cependant le souhait général : la gloire des Royaumes consiste, dit-on, dans le nombre de leurs habitans. Ce seroit mon désir aussi, s'ils naissoient pour être plus heureux ; mais, grand Dieu ! à quoi bon la multiplication des créatures condamnées à nâger au milieu de tant d'erreurs, à commettre tant de crimes, à souffrir tant de malheurs & de besoins ?



CONVERSATION

C O

ENTR
frère
des P
crits
du No

M ON
& il y a lo

(1) Mé
Nouvelle-
Pokanoket,
de Wamsu
baptisés, &
aussi-tôt qu
le projet de
l'esquisse de
ci-jointe, q
Wentworth,

(2) Mass
noags, & f
terres aux Ar
d'hui une vill
la grande bai

(3) Péqu
Tome I

CONVERSATION

ENTRE *Métacomet* (1), fils de *Massasoit* (2);
frère de *Wamsuta*, & le vieux *Siccacus*, Sachem
des *Péquods* (3), extraite des *Journaux Manus-*
crits de B. Wentworth, Ecuyer, Gouverneur
du *Nouveau Hampshire*.

P H I L I P P E.

MON esprit est grandement troublé, *Siccacus*;
& il y a long-tems. — N'oberves-tu pas comme

(1) *Métacomet*, nommé *Philippe*, par les gens de la
Nouvelle-Angleterre, étoit fils de *Massasoit*, Sachem de
Pokanoket, où les Anglois abordèrent en 1620, & frère
de *Wamsuta*, appelé *Alexandre*; tous deux avoient été
baptisés, & en partie élevés par les Blancs; ils les quittèrent
aussi-tôt qu'ils parvinrent à l'âge de maturité, & formèrent
le projet de délivrer leur Patrie du joug des Blancs. C'est
l'esquisse de ce projet qui est racontée dans la Conversation
ci-jointe, que j'ai extraite des *Journaux du Gouverneur*
Wentworth, & que j'ai traduite littéralement.

(2) *Massasoit* étoit le chef de la Nation des *Wamponoags*, & fut le premier des Sauvages qui concéda des
terres aux Anglois en 1620; il vivoit à *Pokanoket*, aujourd'hui
une ville appelée *Nouvelle-Plimouth*, à l'Ouest dans
la grande baie de *Massachusetts*.

(3) *Péquods*, nation considérable qui habitoit le district

Tome II,

Bb

les Blancs se multiplient sur nos rivages, remplissent le fond de nos baies, & le bord de nos grandes rivières ? La terre d'où ils viennent est donc une mauvaise terre, sans soleil, peut-être, sans lune, sans gibier & sans poisson ? car observe la patience avec laquelle ils cherchent dans le sable nos *succiwags* (1), que les enfans même méprisent : ils vivent journellement de *quahags* (2) & de *tewtags* (3), comme s'ils n'avoient rien autre chose à manger. Le pays d'où ils viennent n'est donc pas riche & abondant comme le nôtre, ou bien le grand Génie les en a chassés ? Sans cela, pourquoi auroient-ils quitté la *wigwham* (4) de leurs

aujourd'hui connu sous le nom de l'*Iste de Rhodes & Providence*. Ils furent détruits en 1637.

(1) *Succiwags*, la plus mauvaise des trois espèces de *Clams*, poisson qui ressemble aux Huîtres, & qu'on trouve sous le sable de nos rivages.

(2) *Quahags*, Clams dont l'écaille est très-dure, appelée en Anglois *Hard Shell Clams*.

(3) *Tewtags*, espèce de poisson noir, d'un goût exquis, & qu'on trouve dans la plus grande abondance sur toutes les côtes de la Nouvelle-Angleterre.

(4) *Wigwhams*, Cabanes des Sauvages très-ingénieusement faites avec de l'écorce de Bouleau; elles sont élevées de sept pieds, arrondies vers le toit, dans le milieu duquel il y a un trou pour y laisser passer la fumée; leur longueur dépend du nombre de la famille qui l'occupe.

pères;
Quels g
ils ont q
veroient
s'il n'est
avec nou.
bientôt il
encore ;
point ; —
une autre
un petit ch
champ de
marche de
à Pokanoké
kéag (5). A
— un petit
peu de boi

(1) C'est le
effet viennent d
(2) Squash
qu'ils cuisent so
(3) Pokanoké
noags, aujourd'
(4) Mascon
Anglois avec bo
(5) Numkeag
Boston.

pères, & abandonné les os de leurs ancêtres — ?
 Quels gens que ces hommes *du point du jour* (1) ?
 ils ont quitté leur soleil sans savoir s'ils en retrou-
 veroient un ici. — Méfions-nous en, *Siccacus*,
 s'il n'est pas trop tard. — Comme ils en agissent
 avec nous ! Si nous leur accordons un petit terrain,
 bientôt ils en demandent davantage, & davantage
 encore ; & bientôt ils exigent, & cela ne finit
 point ; — ensuite ils bâtissent une *wigwham* ici,
 une autre *wigwham* là : — après cela ils plantent
 un petit champ de maïs au Nord, un autre petit
 champ de *squash* (2) au Sud : telle a été leur
 marche depuis que mon père *Massasoit* les reçut
 à *Pokanoket* (3) & *Masconoméo* (4), à *Num-
 kéag* (5). Ah, comme ils étoient humbles alors !
 — un petit abri contre les vagues de la mer, un
 peu de bois pour allumer leurs feux, quelques

(1) C'est le nom qu'ils donnent aux Européens qui en
 effet viennent de l'Orient.

(2) *Squash*, espèce de Potiron, d'un goût exquis, &
 qu'ils cuisent sous les cendres.

(3) *Pokanoket*, c'étoit un grand village de *Wampo-
 noags*, aujourd'hui *Nouvelle-Plimouth*.

(4) *Masconoméo*, Sachem du *Cap Anne* ; il reçut les
 Anglois avec bonté.

(5) *Numkeag*, aujourd'hui *Salem*, à dix-huit milles de
Boston.

poissons secs, voilà tout ce qu'ils demandoient. Quelle race d'hommes font-ils donc, *Siccacus*? viennent-ils de la mer ou de la terre? ils semblent pleuvoir dans notre pays; ou, comme les grands ours blancs, viennent-ils de la hauteur des terres (1)? Non, car c'est la mer qui les apporte dans leurs grands canots: d'où leur font venus ces grands canots, qui ne peuvent pas servir ici, puisqu'ils ne sauroient remonter nos rivières, ni les mettre sur leurs épaules aux portages? — Que ferons-nous aujourd'hui, je te le demande, bon vieillard? — je m'adresse à la sagesse de ton âge; — tu vois, tu sens, comme moi, qu'ils sont devenus nuisibles & dangereux; d'abord ils sont trop nombreux; — ils abattent nos arbres, ils diminuent nos bois; ils brûlent nos buissons; ils effarouchent nos cerfs; nos ours en ont peur, ainsi que tout notre gibier. — Vois une cabane de ces gens-là plantée quelque part, tous les fuit, tout s'en va. — Pourquoi cela, *Siccacus*? Ce que je te dis est vrai, n'est que trop vrai; j'ai raison de les bien connoître; j'ai vécu bien des lunes avec eux, tu le fais: — c'est pendant cette époque de

(1) Hauteur des terres; c'est l'endroit le plus élevé du Continent, d'où les eaux découlent d'un côté dans l'Océan Atlantique, à travers ces Colonies; de l'autre dans des Mers jusqu'ici inconnues.

ma je
à leur
je n'a
un ma
de ma
tr'eux
quoiqu
bord,
cepend
même,
» Chasse
» pas c
» blanc
» famill
çons-les
point de
ce tems
tant d'e
jour (3):

(1) Il fa
more, qui
même Dieu

(2) Trop
ment cruel,
conduits en

(3) Poin
désigner l'Eu
nash.

ma jeunesse, que je les ai vus, s'adressant toujours à leur Dieu, auquel ils parlent beaucoup; mais je n'ai jamais vu que leur Dieu leur parlât : c'est un mauvais Dieu, puisqu'il leur permet de faire de mauvaises choses (1). — Ils font la justice entr'eux assez bien; mais ils ne nous la font jamais, quoique nous les ayons traités en frères tout d'abord, & qu'ils fumèrent dans notre calumet; cependant ils nous regardent mal, très-mal même, & souvent ils disent dans leurs cœurs : »Chassons, tuons ces gens des bois; ils n'ont pas de barbe, comme nous; ils ne sont pas blancs comme nous, & ne sont pas de la famille de notre Dieu (2) ». — *Siccacus*, forçons-les de nous craindre, sans cela point de paix, point de justice, & ils prendront toutes nos terres: ce tems n'est pas loin; — car leurs femmes font tant d'enfans, & tant viennent du *Point du jour* (3) : Peut-être ce Point du jour seroit-il la

(1) Il faut se souvenir ici de la réponse d'Alvarès à Zamore, qui lui fait à peu près la même objection. Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent.

(2) Trop d'Européens, en effet, ont fait ce raisonnement cruel, si contraire à l'esprit de l'Évangile, & se sont conduits en conséquence.

(3) *Point du Jour*, c'est l'expression des Sauvages pour désigner l'Europe & les Européens, qu'ils appellent *Sagashash*.

source des hommes ? — Ne pourrions-nous pas ; *Siccacus*, inventer quelques moyens pour les empêcher de nous détruire ? Je suis venu sur ta *natte* pour conférer sérieusement de cette matière avec toi, qui as tant vu de neiges. — Il faut que tu envoies des paroles aux *Narragansets* (1), aux *Péquods* tes amis, aux *Natticks* de *Massachusetts* (2), aux *Wamponoags* (3), aux gens de *Mashpée* (4) : qu'en dis-tu, *Siccacus* ?

S I C C A C U S.

Comment prévenir, comment arrêter un mal devenu si grand ? — Peux-tu empêcher la neige de tomber, quand le vent de Nord-Est nous l'apporte ? — C'est ton père *Massafoit* qui a commencé lui-même ce grand mal dont nous nous plaignons tous. — Les Blancs sont devenus trop nombreux ; — leurs armes de feu nous atteignent de loin :

(1) *Narragansets*, grande Nation qui habitoit à l'Est de l'Isle de Rhodes.

(2) *Natticks* de *Massachusetts*, Nation qui habitoit le fond de la Baie du même nom. Ils furent détruits en 1675.

(3) *Wamponoags*, nation qui habitoit à l'Est de la grande Baie de *Massachusetts*.

(4) *Mashpée*, la grande Péninsule de *Namset*, aujourd'hui *Cap Cod*, étoit divisée en deux Régions; celle en dedans de la Baie, étoit appelée la Région de *Mashpée*, & les Sauvages, les Sauvages de *Mashpée*.

que
plus
ours ;
creuse
Blancs
cela, r
— qua
contre
des an
nous ;
peuver
nous v
— Il va
paix so
houes d
cailles a
reaux, &
& noire

Qu'e
d'âge &
(1) H
Européens
de ce poi
bâton, po
d'ou nous
une dans

que faisons-nous avec nos arcs & nos flèches ? pas plus que des enfans qui s'en servent contre des ours ; nous attrapons quelquefois de leurs armes creusées ; mais nous n'en avons pas assez , & les Blancs ne veulent pas nous en donner ; — outre cela, n'ont-ils pas leurs forts faits avec des arbres ? — quand ils y seront enfermés , que pourrons-nous contre eux ? C'est comme des écureuils au haut des arbres. — Les Blancs sont trop forts pour nous ; c'est *Siccacus* qui te le dit , *Métacomet*. — Ils peuvent vivre sans nous , & nous autres pouvons-nous vivre sans les choses qu'ils nous donnent ? — Il vaut mieux devenir leurs amis , & vivre en paix sous le même soleil : — ils nous donnent des hoes de fer qui valent mieux que nos hoes d'écaillés de clams (1) , des couvertures & des couteaux , & nous y sommes grandement accoutumés , & notre jeunesse ne peut plus s'en passer.

P H I L I P P E .

Qu'est-ce que tu dis , *Siccacus* ? — Toi , homme d'âge & de sagesse ! tes idées ne sont que comme

(1) Hoes d'écaillés de *Clams*. Avant l'arrivée des Européens , les Sauvages se servoient des grandes écaillés de ce poisson , & les fixoient artistement au bout d'un bâton , pour cultiver leur maïs & leur tabac ; c'est d'eux d'où nous tenons la première idée de cet instrument si utile dans l'Agriculture.

des plumes sur mon esprit; — nous vivrons comme avant que les Blancs arrivaient. — N'avions-nous pas du gibier & du poisson en abondance ? nos femmes n'avoient-elles pas du lait ? — Leurs armes, je l'avoue, sont meilleures que les nôtres, parce qu'elles vont plus loin ; mais ne sommes-nous pas assez nombreux pour nous en moquer ? arrivons sur eux avec nos lances & nos *tomé-hawks* (1), quant à leurs forts, je voudrais les y voir tous enfermés ; nous les affamerions bientôt : nous couperions les jarrets de leurs chevaux, nous brûlerions leurs maisons, nous détruirions leurs plantations de maïs, nous verrions un beau jour, *Siccacus!* — Ce n'est pas leurs forts que je redoute ; qu'ils s'y enferment quand ils le voudront, & tu verras, bon vieillard, ce que fera la jeunesse. — Si nous achetons d'eux des couvertures, faut-il les acheter au prix de notre liberté & de notre indépendance ? — Faut-il que tes gens les *Péquods*, les *Narragansets*, faut-il que tous périssent pour faire place à ces Blancs ? — Et que font-ils ? les enfans d'un mauvais esprit, comme tu le vois par leurs liqueurs de feu (2) & par leur poudre com-

(1) *Toméhawk*, instrument ressemblant à une petite hache, avec laquelle ils cassent la tête de leurs Ennemis, avec laquelle ils fument, & sur le manche de laquelle ils tiennent un registre de leurs victoires.

(2) Liqueurs de feu, l'eau-de-vie.

buff
notr
pren
d'hu

Je
que j
le po
ils se
peuve
Sucki
quand
alors
Pour
— ren
De
comp
un pe
il faut

(1)
de *Mass*

(2)
provinc

(3)
même n

bustible. — Des gens comme nous , des enfans de notre Dieu ne s'en seroient jamais servis pour la première fois , & si nous nous en servons aujourd'hui , c'est la faute des gens du *Point du jour*.

S I C C A C U S .

Je les connois comme toi , *Philippe* ; c'est parce que je les connois , que je les redoute. Je sens tout le poids de leurs forces. — Ne vois-tu pas comme ils se préparent , comme ils nous guettent ? — Ils peuvent recevoir un renfort de *Shamut* (1) , de *Suckiang* (2) , de *Patuxet* (3) , & de tous côtés quand ils le voudront. Ils nous poursuivront , & alors que deviendront nos femmes & nos enfans ? Pour moi , qui ai tant vu de lunes , je suis las : — rendons leur voisinage utile à nos gens.

De quelle quantité de terre ont-ils besoin en comparaison de nous ? toute une famille vit sur un petit morceau de cette terre ; voilà pourquoi il faut tant de Blancs parmi nous. — Notre plus

(1) *Shamut* , aujourd'hui *Boston* , capitale de la province de *Massachusetts-Baie*.

(2) *Suckiang* , aujourd'hui *Hartford* , capitale de la province de *Connecticut*.

(3) *Patuxet* , petite ville connue aujourd'hui sous le même nom.

grand mal, *Métacomet*, germe & pousse sous nos wigwhams. Les Blancs sont tous unis comme une corde, & nous, divisés comme des branches. Le *Narraganset* ne s'unira jamais avec le *Péquod* ; le *Péquod* ne fumera jamais avec le *Nattick*, leur ancien ennemi. — J'ai beau leur représenter que les Blancs nous haïssent tous dans leurs cœurs ; j'ai beau leur dire : » Méfiez-vous des *Blancs barbus* ; » ils parlent bien, ils font de belles harangues, » & fument avec nous, & nous serrent les mains ; » mais, c'est pour nous tromper comme ils ont » toujours fait, parce qu'ils méprisent les hommes » des bois, & qu'ils se croient plus forts que » nous ». J'ai beau dire cela à tous, personne ne me croit ; les jeunes gens ferment les yeux & ne veulent pas voir. — Et comment, *Métacomet*, amènerions-nous à ta pensée les *Narragansets*, qui ne sont pas même d'un bon accord entr'eux ? Comment compter sur l'assistance des gens de *Nauffit* (1), qui ne peuvent remuer sans que les Blancs ne les voyent, & même nos amis de *Pokasset* (2) ? Je les connois bien. — Qu'irions-nous-

(1) *Nauffit*, appelée aujourd'hui *Eastham*, sur la Péninsule du *Cap Cod*.

(2) *Pokasset*, le District des *Wamponoags*, dont *Pokanoket* étoit la capitale à l'arrivée des Anglois, & où demouroit *Massasoit* leur chef.

fair
fani
ont
quel
Mun
devr
bras
kéag
d'Aq
étoit

(1)
tionné
(2)
milles
(3)
(4)
Plantati
l'Isle de
(5)
(6)
(7) M
près de
(8)
(9)
(10)
(11)
de Kapa
(12)

faire à *Pokanoket* (1), à *Acamenticus* (2), à *Hassanimisco* (3), à *Moshawfick* (4) ? Les Blancs les ont tous gâtés avec leurs eaux de feu, avec lesquelles ils les rendent fous (5). — *Yoncho de Munhauffet* (6) ne pense pas toujours comme il le devrait. — Les seuls gens qui auroient uni leurs bras aux nôtres, étoient les Guerriers de *Nuumkéag* (7), de *Saugus* (8), de *Naponfet* (9), d'*Aquidneck* (10). Il y avoit alors *Hyacomès* (11) qui étoit de mon sang, & *Wabon* (12), ce vieux Guer-

(1) *Pokanoket*, le principal Village ci-dessus mentionné.

(2) *Acamenticus*, connu sous le même nom, à neuf milles du vieil York.

(3) *Hassanimisco*, aujourd'hui le district de *Grafton*.

(4) *Moshawfick*, aujourd'hui *Providence*, capitale des Plantations du même nom, située au fond de la Baie de l'*Isle de Rhodes*.

(5) Les rendent fous, ivres.

(6) *Munhauffet*, l'*Isle Longue*.

(7) *Nuumkéag*, aujourd'hui la Ville florissante de *Salem*, près de *Marblehead*.

(8) *Saugus*, aujourd'hui *Lynn*.

(9) *Naponfet*, aujourd'hui *Milton*.

(10) *Aquidneck*, aujourd'hui l'*Isle de Rhodes*.

(11) *Hyacomès*, Chef des Sauvages qui habitoient l'*Isle de Kapawock*, aujourd'hui l'*Isle de la Vigne de Marre*.

(12) *Wabon*, Chef des *Natticks*.

rier, & *Wéquash*, de ma Tribu (1), & *Miantonimo* (2), & *Tatoban* (3); mais tous ces gens font partis vers l'Ouest (4) : — les Blancs les ont tués, & ont empoisonné leurs enfans. Ce que je te dis, *Métacomet*, est cinq fois vrai. Va-t-en à *Winésmet* (5), qu'est-ce qu'il y a à espérer? rien, — à *Matapan* (6), rien; à *Naponset* (7), rien : — tous les gens de ces cantons ne font plus que les Esclaves des Blancs; — les Blancs n'ont qu'à parler, leur disant : « *Vas*, & ils vont; *reste*, & » ils restent tranquilles ». J'ai entendu plusieurs des nôtres qui leur disoient : « Donnes-nous de » ton eau, qui rend les gens fous, & nous ferons » tout ce que tu voudras ». — Ce que je te dis n'est-il pas vrai, *Métacomet* ?

P H I L I P P E.

Oui, à moitié vrai, & c'est trop de la moitié.

(1) *Wéquash*, Chef *Péquod*.

(2) *Miantonimo*, Sachem des *Narragansets*.

(3) *Tatoban*, le premier Chef des *Péquods* avec lequel les Anglois firent un traité.

(4) Vers l'Ouest, font morts; les Sauvages croient que le repos des ames est vers l'Ouest.

(5) *Winésmet*, village Sauvage dans les voisinages de *Boston*, appelé aujourd'hui *Chelsea*.

(6) *Matapan*, aujourd'hui appelé *Dorchester*.

(7) *Naponset*, aujourd'hui *Milton*.

— Que deux ou trois Nations commencent l'attaque, & aillent brûler *Suckiang* (1), par exemple, qui n'est pas nombreux, tu verras alors comme tout le reste de nos gens marchera, comme ils prendront le *Toméhawk*, & chanteront leurs chansons de guerre ? — Tu verra, *Siccacus*, comme nous les pousserons vers la mer. — Que je déteste ces *Blancs barbus* ! je les hais dans mon cœur, & je ne suis pas le seul. — Ils nous font du mal par plaisir, & au nom de leur Dieu, ils nous en font tant qu'ils le peuvent, & leur bien est notre mal. Pendant que je vivois avec eux, j'entendis un jour *Nimcraft* (2) qui leur parla dur, & ferma la bouche à un de leurs *Devins* (3). Ce Devin disoit à nos gens : — « Votre Dieu *Kitchy* » *Manitou* (4) n'est qu'un foible oiseau en com- » paraison de notre *Grand Esprit* ; c'est lui qui a » tout fait, & le soleil & la lune, & il défera tout » quand il voudra ; c'est lui qui nous a conduits » ici. — Eh bien, va-t-en dire à ton Dieu, lui » répondit *Nimcraft*, qu'il rende d'abord les

(1) *Suckiang*, aujourd'hui *Hartford*.

(2) *Nimcraft*, chef des Sauvages, appelé *Mohégins*.

(3) *Devins*, des Ministres.

(4) *Kitchi Manitou*, nom que les Sauvages donnent au dieu d'où vient tous leurs maux & tous les malheurs des hommes.

» gens du Point du jour bons , s'il est bon lui-
 » même, & ensuite nous t'écouterons (1).— Les
 » uns parmi tes gens ne travaillent point le
 » samedi (2) pour plaire à ton Dieu, les autres
 » ne travaillent point le jour d'après. Dis-moi,
 » lequel faut-il que nous fassions pour plaire à
 » ton Dieu? Qui nourrira nos femmes & nos
 » enfans, quand nous ne ferons rien? ton Dieu
 » nourrit-il les oisifs? — Vas-t'en prêcher ta
 » parole à d'autres; s'ils t'en croient, je pourrai
 » alors ouvrir mes oreilles. — Une autrefois, il
 » dit au même Devin Mahew (3), dans une
 » conférence publique: je ne vois pas en quoi les
 » hommes soient meilleurs pour être Chrétiens,
 » comme tu les appelles, puisque tes gens nous
 » volent & nous trompent; & nous vendent de
 » mauvaises choses. — Tous tes livres écrits ne

(1) Voyez la réponse d'Alvarès dans la note ci-dessus.

(2) Parmi les Puritains, il y en a qui ne travaillent point le Samedi, on les appelle Sabatériens; d'autres, font commencer l'observance du Dimanche le Samedi au Soleil couchant, & le font finir le Dimanche à la même époque; d'autres encore placent l'observance du Dimanche depuis le matin de ce jour jusqu'au soir du même jour.

(3) *Mahew*, famille de Boston des plus respectables; leur premier ancêtre étoit un Ministre de ce nom, qui montra beaucoup de zèle pour la conversion des Sauvages; ils possèdent un bien très-considérable sur l'Isle *de Martre*.

»
 »
 » c
 » f
 » e
 » n
 » f
 » n
 » ea
 » co
 » &
 » cro
 » fal
 » no
 » con
 » dep
 » em
 » —
 » plu
 » féd
 » leur
 » dev
 » ont
 » —
 » prai
 » tout

(1) B

» fervent qu'à graver la ruse sur l'esprit, & le
 » mensonge dans le cœur. — Quand tes gens
 » descendirent tout d'abord sur nos terres, ils
 » firent de grands signes de détresse; ils avoient
 » envie de manger, de boire, & de se chauffer à
 » nos feux; ils nous dirent que nous étions
 » frères, fils du même grand Dieu, & puis ils
 » nous tentèrent avec leurs marchandises & leurs
 » eaux de folie, & puis ils demandèrent un petit
 » coin de terre, pour y bâtir leur habitation,
 » & nous le voulûmes bien, parce que nous les
 » croyions frères; & ils ont amené des *buf-*
 » *falos* (1) & des chevaux qui ont fait peur à
 » notre gibier; & aujourd'hui ils nous traitent
 » comme des Esclaves, & prennent nos terres
 » depuis une montagne jusqu'à l'autre, & ils
 » empoisonnent les esprits de nos jeunes gens.
 » — Tous les Devins comme toi, font encore
 » plus de mal que les autres; car dès qu'ils ont
 » séduit nos enfans, nos enfans n'aiment plus
 » leurs parens, ni leur sang, ni leurs amis, &
 » deviennent ceux des Blancs: tes Devins les
 » ont rendus traîtres & méchans comme eux;
 » — & ils en achètent ensuite des terres, des
 » prairies, des montagnes & des rivières, avec
 » tout le poisson & le gibier, & voilà tout ce que

(1) Buffalos, des Vaches.

» nous avons gagné à écouter les Blancs ». Ainsi leur parloit *Nimcraft* ; — Voila comme ils ont enforcélé mon père , & les pères de tous ceux qui vivent aujourd'hui. — Est-ce que ton sang ne se réchauffe pas , *Siccacus* , quand je te dis tout cela , qui est si vrai ?

S I C C A C U S .

Je suis vieux , *Métacomet* , tu le vois ; je n'ai plus que la parole , & ce n'est pas tout : — il faut des bras ; il faudroit tous les bras de toutes nos Nations : — notre mauvais Esprit ne le veut pas.

P H I L I P P E .

C'est que nous ne le voulons pas nous-mêmes ; dis plutôt , nous pouvons le forcer , si nous voulons. — Il n'y a qu'à lever la hache & frapper les Blancs , tu verras comme notre mauvais Esprit s'en ira. — Le tems presse , *Siccacus* ; car tu vois que quand quelques-uns des *Blancs barbus* s'en retournent vers l'Est (1) , d'autres arrivent ; ils appellent nos gens , ils leur demandent une petite

(1) *Vers l'Est*. Quand les Européens meurent , les Sauvages s'imaginent qu'ils retournent dans une terre de repos vers la partie d'où ils viennent , qui est l'Orient.

pointe
dans
de ter
gens
reste,
— Al
& nou
» plus
» dit
Devins
eux que
ensuite
une m
mal rép
ont con
— Je m
nous av
dormi,
avoit do
vieille n
nous ne
de ces
les gens
Wampo
ensembl
alors il
femmes
nous y
Tome

pointe de terre, comme les autres avoient fait dans un autre endroit; on leur donne cette pointe de terre, parce qu'il n'y a plus de gibier. — Nos gens s'en vont, je ne fais comment; la terre reste, & les Blancs s'y multiplient comme l'herbe. — Alors nous gémissons, nous fumons ensemble, & nous disons: « N'en donnons pas davantage, » plus de terre aux Blancs; alors chacun de nous » dit oui, — oui, oui ». — Mais bientôt leurs Devins reviennent parmi nous, & emmènent avec eux quelques-uns de nos enfans qu'ils enforcèlent, ensuite ils leur demandent une rivière, encore une montagne, & c'est sans fin: c'est le même mal répété toutes les lunes: tu vois où ils ont commencé; tu vois où ils sont déjà arrivés. — Je mourrai plutôt que de les voir marcher où nous avons marché, se coucher où nous avons dormi, abattre les arbres que notre Dieu nous avoit donnés. — Allons, *Siccacus*, donne-moi ta vieille main, & commençons: tout est perdu, si nous ne tombons pas comme une boule sur la tête de ces Blancs; tout est perdu, si les *Péquods*, les gens de *Mashpée*, ceux de *Connecticut*, les *Wamponoags*, ne s'unissent pas pour frapper tous ensemble. — Si nous manquons ce moment, alors il faudra remonter les rivières avec nos femmes & nos enfans, & peu de tems après nous y verrons venir leurs Devins, qui vien-

dront troubler notre raison. — Que dis-tu, *Siccacus* ?

S I C C A C U S.

C'est un grand trouble pour mon esprit ; mais n'en avions-nous pas avant que les Blancs vinssent parmi nous ? tu n'étois pas encore, *Métacomet* ; je te le dirai donc , ouvre tes oreilles. Nous étions agités comme la mer ; nous avons trop de guerres entre nous , & depuis ce tems-là les Blancs , comme des renards , se sont joints tantôt avec les uns , tantôt avec les autres ; car ils n'avoient pas le bien dans leurs cœurs , & ils nous ont fait tuer , les uns par le *Toméhawk* des autres : voilà notre plus grand mal, *Philippe*, & je n'y vois point de remède.

P H I L I P P E.

Le succès ne viendra pas nous trouver en parlant ; ce sont nos jambes qui doivent aller à sa rencontre : ce sont nos bras qui doivent le faire venir. — Ah ! si tous nos gens haïssoient les Blancs comme moi , nous ne manquerions pas de bras. — Je ne les prends jamais par la main , ces *Barbus* , que mon cœur n'en trassaille , & que *Manitou* ne me dise : « *Philippe*, voilà tes ennemis ; » ce sont des gens de l'*Est* , qui ne valent rien , » & qui viennent ici pour y attraper ton poisson ,

» pou
» han
» mal
» ne s

Com
arrivé ?
veut ; &
c'est fa
vent qui

Ce n'e
fous , & q
avons des
rendre ha
qu'importe
allons , co
avec les B
mes enfans
que je rend

C'est inu

» pour y tuer ton gibier, pour y brûler tes wigwams ; ce sont les ennemis des gens des bois :
» malheur à ces derniers s'ils sont fous , & qu'ils
» ne s'unissent pas pour chasser les Blancs ».

S I C C A C U S .

Comment peux-tu empêcher ce qui est déjà arrivé ? — Ce que le grand Esprit veut, il le veut ; & nous n'y pouvons rien : quand il *souffle*, c'est sa parole, c'est sa volonté : n'est-ce pas le vent qui a amené ici ces *Blancs barbus* ?

P H I L I P P E .

Ce n'est pas le grand Esprit qui nous a rendus fous, & qui nous divise ; aussi long-tems que nous avons des bras pour exécuter, un cœur pour nous rendre hardis, & une tête pour nous conduire, qu'importe tous les Esprits ? — Levons-nous, allons, commençons. — Je ne veux plus vivre avec les Blancs ; je vais emmener ma femme & mes enfans ; je tuerai ensuite le premier Saganash que je rencontrerai.

S I C C A C U S .

C'est inutile, *Métacomet* ; c'est inutile : n'as-tu

jamais observé les terres vertes des Blancs (1) ? dans notre tems elles étoient mouillées & remplies d'une herbe que nous brûlions tous les printemps. — Ils en ont apporté une autre espèce, & là où ils sèment cette herbe de l'Est (2), la nôtre ne revient plus. — Il en est de même avec ces hommes du *Point du jour* : on ne voit presque plus personne dans nos villages, qui sont voisins des leurs, je ne fais pourquoi ; & les leurs augmentent toujours ; je ne fais pourquoi.

P H I L I P P E.

Eh bien, tu vois donc, *Siccacus*, qu'il faut une séparation ; je ne me foucie plus de leurs *houes* ni de leurs *couvertures* ; c'est de leurs armes creuses dont nous avons seulement besoin : — j'en trouverai ; — je vais voir nos autres Guerriers. Adieu, *Siccacus*.

S I C C A C U S.

Il est trop tard.

(1) *Terres vertes* ; Prairies naturelles dont ce pays abonde.

(2) Herbe de l'Est ; les herbes à foin que les Européens ont introduites & semées sur ces Prairies naturelles après les avoir desséchés.

Tr
tems
Qu
compl
Cette
les Eta
velle -
Sauvag
Annale
Guerre
pluſieu
enfin fu
lui la ré
& entre
coup à
mort la
mer, d
foibles

P H I L I P P E.

Trop tard pour toi , *Siccacus* ; il est encore tems pour moi.

Quelque tems après , *Siccacus* révéla tout ce complot , que *Philippe* avoit déjà poussé très-loin. Cette importante découverte , qui menaçoit tous les Etablissmens des quatre Provinces de la Nouvelle - Angleterre , les détermina à prévenir les Sauvages. De-là cette Guerre , fameuse dans leurs Annales , & si bien connue sous le nom de la *Guerre Phillipique*. Ce malheureux Sauvage , après plusieurs succès , fut abandonné de ses Alliés , & enfin fut tué dans une embuscade , laissant derrière lui la réputation d'un Guerrier brave , magnanime & entreprenant. Son caractère ressembloit beaucoup à celui de *Miantonimo*. Il prédit peu avant sa mort la ruine de toutes les Nations voisines de la mer , dont en effet on a peine à retrouver les plus foibles traces.



New-York, le 17 Juin 1785.

NÉSQUÉHIOUNAH,
 CONNU SOUS LE NOM
 DE COLONEL LOUIS.

Nous eûmes ici l'hiver dernier plusieurs *Mohawks*, *Onéidas*, *Onondagas*, *Cayugas*, &c. qui y étoient venus pour régler quelques affaires avec le Congrès, relatives aux services, qu'ils lui avoient rendus, pendant la guerre. — Le plus âgé, & le plus instruit parmi eux, étoit un nommé *Nésquéhiounâh*, de la tribu *Mohawk*, établie dans le *Canada*, depuis un siècle, & connue sous le nom d'*Iroquois*.

Il s'étoit déclaré en faveur des Américains au commencement de la guerre, & tant qu'elle a duré, il n'a cessé de leur être infiniment utile; ce fut vers cette époque, qu'il reçut du Congrès une Commission de Colonel, & qu'il prit l'uniforme & l'habillement Européen. — Cet Iroquois outre sa langue naturelle, parloit le Hollandois(1),

(1) Il avoit appris cette langue parmi les Colons du pays des *Mohawks*; le françois dans le *Canada*, & l'Anglois parmi les *Américains*.

le Fr
 bien
 tendu
 bre de
 Non-f
 rale de
 tagnes
 teurs a
 ches na
 commu
 & l'éte
 enseign
 plusieurs
 avec l'o
 qui leur
 leurs pr
 beaucou
 parlerai

Un j
 dinaire
 il me d

(1) H
 (2) D

tomber da
 tels que le
 chercher l
 au fond de

le François & l'Anglois. — Il connoissoit très-bien les intérêts des Nations limitrophes. — L'étendue de leurs terrains de chasse (1). — Le nombre de leurs villages & celui de leurs guerriers. — Non-seulement il possédoit la Géographie générale du Continent, mais aussi le cours des Montagnes & des grands Fleuves, les différentes hauteurs des terres (2), d'où se rapprochent les branches navigables des Rivières, les Portages qui communiquent des unes aux autres, la position & l'étendue des grands Lacs, &c. — Il auroit pu enseigner la Géographie Américaine, car il avoit plusieurs fois parcouru une partie de ce Continent, avec l'œil, la sagacité instinctive & forestière, qui leur est si naturelle & qui constitue un de leurs premiers talens. — C'est de lui que je tiens beaucoup de détails Géographiques dont je vous parlerai dans la suite.

Un jour qu'il étoit arrivé plus tard qu'à l'ordinaire pour déjeuner & fumer sa pipe avec moi, il me dit : — le *Colonel Louis* est venu aujour-

(1) *Hunting Grounds.*

(2) D'où les eaux coulent en sens contraires, & vont tomber dans l'Océan souvent à des distances immenses, tels que le marais des *Buffles*, dont les eaux vont d'un côté chercher la Mer dans le *Golfe du Mexique*, & de l'autre au fond de la Baie de *Chesapeak*.

d'hui « pour te dire adieu , mon frère , — tu ne le
 » reverras plus. — Où vas tu donc lui deman-
 » dai-je ? — Toutes tes affaires pour toi , & pour
 » les autres , seroient-elles déjà finies ? — Oui,
 » me répondit-il ? tout est arrangé de la part des
 » Blancs , & de la part des Nôtres. — Le sentier
 » qui mène au village que je vas habiter est
 » nettoyé , & dans trois jours je pars ; — les
 » *Onéidas* m'ont donné un beau terrain sur ce
 » ruisseau que tu vois marqué sur cette Carte (1) ;
 » je ne serai qu'à un mille des eaux de
 » *l'Onéida* (2). — Ma femme & mes enfans
 » y ont déjà élevé ma *Wigwham* & allumé mon
 » feu. — Et pourquoi ne retournerois-tu pas
 » parmi les tiens dans le Canada où tu es né ?
 » lui demandai-je. — Parce que les guerriers du
 » Roi George , me répondit-il , ne manque-
 » roient pas de me faire du mal , à cause de ce
 » qui s'est passé ; — moi & les miens nous ne
 » manquerions pas de nous venger ; — mais
 » comme tu le vois , les feuilles de mon arbre de
 » vie commencent à jaunir & à tomber ; la tête
 » de *Nésquéhiounâh* devient blanche & chauve. —
 » Après s'être beaucoup remué pendant tant &
 » tant de lunes , il ne demande plus qu'à fumer

(1) Le ruisseau d'*Onéida*.

(2) Lac qui a trente milles de long sur sept de large.

(1)
 mon vie
 à près de
 (2) C

» sapipe, à l'abri de la pluie & du vent; — il ne
 » lui faut plus qu'un lieu de repos, où il puisse
 » dormir à l'ombre du soleil & de la lune. — Où
 » veux-tu mon frère, que j'aïlle porter ma peau
 » d'ours, à mon âge, si ce n'est sur un lieu de
 » paix — ? Nos frères les *Onéidas*, avec lesquels
 » j'ai toujours été d'un bon accord, offrent de me
 » recevoir dans leur village; — j'ai accepté leur
 » proposition. — Mes yeux commencent à
 » s'obscurcir, & mes oreilles à se rouiller. — Je
 » suis trop vieux pour chasser. — Quand j'aurai
 » faim, j'irai sur le lac, y pêcher du *Saumon* (1),
 » que ma femme préservera en le fumant, pen-
 » dant que mes enfans chasseront, & planteront
 » du Maïs — (2).

» Donne-moi ta main, *Nésquéhiounáh*, lui
 » dis-je? — Viens, que je te la serre; mon esprit
 » se réjouit grandement de voir que tu te pré-
 » pares un abri contre les élémens, & les moyens
 » d'une subsistance douce & aisée. — La tran-
 » quillité est la première nourriture des Vieil-
 » lards, — & le repos la première richesse dont
 » ils ont besoin. — Tu as fait un bon choix; le

(1) Tout étonnant que cela peut vous paroître, le Saumon vient tous les ans dans le Lac du *Golfe Saint-Laurent*, à près de quatre cens lieues de distance.

(2) Ou Blé d'indé.

» village des *Onéidas* est un lieu convenable, où tu
 » pourras vivre, fumer, & mourir en paix ; — ils
 » ont toujours été les amis des Américains ; je
 » connois ce village, puisque j'y ai été adopté il
 » y a bien des lunes, sous le nom de *Kahioharâh*.
 » — Mais mon frère, continuai-je ? s'ils alloient
 » vendre leurs terres aux Blancs, comme ils en
 » ont déjà vendu une partie, tu serois obligé de
 » porter ta *Wigwam* ailleurs, dans un tems peut-
 » être où tu ne pourrois plus marcher ; où les tiens
 » seroient en chasse ; qui alors t'aideroit à te
 » procurer un abri, à étendre ta peau d'Ours, &
 » à rallumer ton feu ? — Tu raisonnes comme un
 » homme, *Kahioharâh*, & moi qui suis aussi un
 » homme, j'y ai bien pensé. — Je viens d'obtenir
 » une loi (1) qui dit qu'aucun Blanc ne s'empa-
 » rera ni ne pourra acquérir la terre que les
 » *Onéidas* m'ont donnée, tant qu'une goutte de
 » mon sang coulera dans les veines de ceux qui
 » me suivront. — Je n'ai pas demandé d'autres
 » récompenses pour mes services ; — ils savent
 » bien ce que *Nésquéhiounâh* a fait dans son
 » tems ».

Le lendemain de cette conversation, plusieurs
 Européens, nouvellement arrivés par le Packet-

(1) Cette Loi fut passée par l'assemblée législative de
 l'état de *New-York*, le 15 Février 1785.

Bo
 hal
 pri
 que
 me
 «
 » K
 » D
 » h
 » to
 » m
 » Pe
 » de
 Pe
 lesph
 d'épo
 « n'e
 » —
 » me
 » lan
 » cett
 » not
 » nou
 » fon
 » bien

(1) I
 (2) I

Boat, étant à déjeuner chez moi, *Nésqéhiounâh*, habillé & peint suivant son ancien usage, entra, prit une chaise, & après avoir fumé pendant quelques instans au coin de mon feu suivant l'usage, me dit en Anglois :

« Ne t'avois-je pas bien dit hier, mon frère
 » Kahiouara, que tu ne reverrois plus le Colonel
 » Louis ; — c'est aujourd'hui le vieux *Nésqé-*
 » *hiounâh*, qui avant de partir vient fumer avec
 » toi sa dernière pipe d'amitié, & te ferret la
 » main ; j'ai jeté de côté, comme tu le vois, la
 » *Pelûre Européenne* (1) pour reprendre *L'écorce*
 » *de l'Onéida* (2).

Pendant qu'il parloit ainsi, ces étrangers, dont les physionomies annonçoient un singulier mélange d'épouvante & de surprise, me dirent en François,
 « n'est-ce pas là un Sauvage? — d'où vient-il?
 » — que vous veut-il? &c. *Sauvage*, reprit fièrement le vieux *Nésqéhiounâh*, dans la même
 » langue; — j'ai été long-tems sans savoir ce que
 » cette parole vouloit dire, & la première fois que
 » notre Jésuite me l'expliqua, moi & les miens
 » nous fûmes au moment de chanter notre chan-
 » son de guerre, — ces gens *du point du jour* sont
 » bien drôles de nous appeler *Sauvages*.

(1) *Keskéhonia saganash.*

(2) *Keskéhonia onéida.*

» Tu as raison , mon frère , d'en être un peu
 » courroucé. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que les
 » Européens sont foux. — Ces hommes se sont
 » servis de ce nom sans bien savoir ce qu'il
 » signifie ; — Et faute de connoître celui des
 » nations différentes qui habitent ce continent :
 » — Ils n'ont pas cru dire une injure —.

» *Sauvage* , répéta-t-il encore ? J'ai vécu assez
 » long-tems parmi les Blancs , pour savoir que
 » c'est eux , & non les gens des bois , qui méritent
 » d'être appelés *Sauvages*. — Connoissons-nous
 » comme eux les prisons , les cachots , les procès ?
 » — Non. — Ne sommes-nous pas libres comme
 » les oiseaux , & eux esclaves comme les chiens ?
 » Oui. — Nos passions , nos vices , nos mala-
 » dies , nos sujets de chagrin , sont-ils aussi nom-
 » breux que les leurs ? — Non. — Ne respecte-
 » tons-nous pas la vieillesse , & eux ne la mépri-
 » sent-ils pas ? — Oui. — Et quoique leurs *eaux*
 » *de feu* (1) nous rendent foux quelquefois ,
 » sommes-nous des menteurs (2) comme eux.
 » — Non. — C'est moi & les nôtres qui le disent ,
 » continua-t-il en se frappant la poitrine. — Le
 » pays du point du jour est un mauvais pays , où

(1) Eau-de-vie.

(2) Ce mot exprime , en langue Sauvage , la plus grande des injures.

» le soleil ne fait que passer; il ne vaut pas celui
» où il se couche , entends-tu — ?

» Leurs Jongleurs me disoient autrefois , que
» notre *Manithou* n'étoit pas aussi bon que le
» leur , parce qu'il ne venoit pas nous visiter ;
» & moi je leur répondois qu'il n'avoit pas
» besoin de quitter la source du vent & des
» choses , pour voir ce qui se passoit parmi nous ,
» s'il vouloit s'en mêler. — Ils me disoient en-
» core bien d'autres choses dans les tems de ma
» jeunesse , mais je les ai presque toutes oubliées ,
» entr'autres que notre vie étoit un espace de
» tems vide ou mal rempli ; — Que nous ne
» faisons rien pour obtenir le repos quand nous
» serions arrivé vers l'ouest , &c. — Et moi je
» leur disois , que *Kitchy-Manithou* (1) auroit
» soin de tout cela , parce qu'il étoit bon , & le
» père des hommes , — Et que la vie des Blancs
» étoit au contraire trop pleine , — Et qu'à les
» voir se débattre d'un bout du continent jus-
» ques à l'autre , on croiroit que (2) *Kititchy-*
» *Manithou* les pouffoit & les tourmentoit , de-
» puis qu'ils devenoient hommes jusqu'à ce
» qu'ils cessassent de l'être.

(1) Le bon génie de la nature.

(2) Le mauvais génie.

» Pour te prouver que je ne suis pas *Sauvage* ;
 » continua-t-il fièrement, en regardant les Euro-
 » péens, — Vois le *Colonel Louis* redevenu *Onéida*
 » comme il étoit avant la guerre ? — S'il l'avoit
 » voulu , il auroit pu rester parmi les Blancs ,
 » avoir de l'argent comme eux , mentir comme
 » eux , raser le visage des pauvres comme eux (1) ,
 » vendre & acheter des terres comme eux , de-
 » venir aussi méchant qu'eux , — Mais tout cela
 » est folie dans mon esprit , cette vie me tue-
 » roit. — De quelle partie de l'orient viennent-ils ,
 » *Kahioharâh* ? Ce sont les enfans du grand (2)
 » *Ononthio* , lui répondis-je , dont tu as entendu
 » parler dans ta jeunesse. — Dès qu'il fut qu'ils
 » étoient François , il les prit brusquement par
 » la main , & leur dit en présentant son *Tomé-*
 » *hawk* : Frère , fume dans ma pipe , c'est celle
 » d'un vieux guerrier ; elle t'inspirera de bonnes
 » pensées , entends-tu ? — J'ai connu *Ononthio*
 » dans le tems de mon premier soleil ; mais il a
 » perdu depuis tous ses bons enfans du Canada.
 » — Je ne fais s'il les regrette — ».

— Ces Messieurs , un peu revenus de l'étonnement dans lequel les avoit plongé l'apparence

(1) Expression sauvage qu'ils ont.

(2) Nom sous lequel les Sauvages du *Canada* connoissoient autrefois le Roi de France.

inat
 plus
 ture
Néfé
 répo
 devo
 resso
 veau
 » po
 » *On*
 » vil
 » ton
 » que
 » éco
 » — l
 » cha
 » neig
 » villa
 » le la
 » *Man*
 » touj
 » tu re

(1) C
 n'est éloi

(2) S

(3) Les
 les Sauvages

inattendue & bizarre de cet iroquois , lui firent plusieurs questions , qui , quoiqu'infiniment naturelles , surprirent beaucoup cependant le vieux *Nésquéhiounâh* , qui les grondoit au lieu de leur répondre , parce qu'il croyoit que tout le monde devoit connoître sa nation & tout ce qui l'intéressoit. — Avant de s'en aller , il les prit de nouveau par la main , & leur dit : « Si jamais tu » portes ta peau d'ours vers les eaux du grand » *Ontario* (1) , tu passeras nécessairement par le » village des *Onéidas* (2). — Avant d'y allumer » ton feu , informe-toi de la *Wigwam* de *Nés-* » *quéhiounâh*. — Tu y trouveras l'abri sous son » écorce , entends-tu ? — Et de quoi manger ; » — Et si tu veux y rester long-tems , tu iras » chasser avec mes enfans pendant la saison des » neiges (3) , à onze journées & demie de notre » village. — Mais si tu aimes mieux pêcher sur » le lac , — je te prêterai un canot. — Puisse » *Manithou* te souffler un bon vent , & t'inspirer » toujours de bonnes pensées , jusques à ce que » tu retournes vers l'est.

(1) Grand Lac de deux cens lieues de circonférence qui n'est éloigné que de vingt-sept lieues de celui d'*Onéida*.

(2) Situé à une petite distance du Lac du même nom.

(3) Les meilleures Peletteries sont celles des animaux que les Sauvages tuent pendant l'hiver.

Philadelphie, le 21 Novembre 1785.

A R R I V É E
D U D O C T E U R
B E N J A M I N F R A N K L I N
A P H I L A D E L P H I E .

LE 15 Septembre arriva ici le Vénérable Docteur FRANKLIN, dernièrement Ministre Plénipotentiaire des États-Unis de l'Amérique Septentrionale à la Cour de France, qui nous avoit quittés depuis neuf ans.

LE *London Packet* (1) étoit presque au Port, avant qu'on fût qu'il portoit ce grand homme ; mais aussi-tôt que cette nouvelle se fût répandue dans le havre, les vaisseaux de toutes les Nations, comme par une impulsion spontanée, déployèrent leurs Pavillons : — les Anglois mêmes, entraînés par l'exemple, se joignirent à la démonstration du respect & de la joie générale que sa présence inspiroit.

(1) Vaisseau sur lequel M. Franklin avoit pris son passage.

D
tant
le m
bord
Se
fance
il éto
les ag
de la
de sa p
répan
condui
les yeu
maison
ce fut l
plus to
paterne
Je ne
de resp
citoyens
toutes le
ginez le
enfants.
Quel b
tous les t

(1) Ma
Tome

Dès Quais le bruit s'en répandit dans un instant à travers la Ville , & les habitans excités par le même sentiment , arrivèrent bientôt sur le bord de la Delaware.

Ses parens , ses amis , ses anciennes connoissances qu'à peine il pouvoit reconnoître , tant il étoit ému , & tant ils avoient été blanchis par les agitations , les inquiétudes , & les dangers de la guerre , s'empresèrent de se réunir auprès de sa personne , & de lui serrer les mains , en répandant des larmes d'attendrissement. — Ils conduisirent ensuite ce vénérable vieillard , dont les yeux étoient mouillés , jusqu'à la porte de sa maison , & le remirent dans les bras de sa fille (1). ce fut le moment où il se passa une scène bien plus touchante encore de la tendresse filiale & paternelle —.

Je ne puis vous décrire les marques différentes de respect & de reconnoissance , que tous les citoyens se firent un devoir de lui offrir , dans toutes les rues à travers lesquelles il passa ; — imaginez le retour d'un père chéri au milieu de ses enfans.

Quel beau jour ! quelle sublime récompense de tous les travaux politiques !

(1) Madame *Beache*.

Jamais, depuis la fondation de la Ville, l'arrivée d'un individu n'y avoit causé une sensation aussi vive, & une allégresse aussi universelle; l'artillerie & les cloches pendant plusieurs heures, firent retentir au loin les accens de la joie générale.

Le retour de ce vénérable vieillard à l'âge de quatre vingt ans, accueilli par les transports de la reconnoissance, accompagné de l'admiration de toutes les Nations, à qui la raison & l'humanité sont chères, forme une époque mémorable parmi nous, & présente un tableau sublime & touchant.

Vous savez sans doute que nous eûmes le bonheur de le placer quelque tems après son arrivée, à la tête de notre Gouvernement. — (1) Puisse sa santé lui permettre d'occuper cette place importante pendant bien des années.

Quelle carrière, quand j'y pense, cet homme extraordinaire n'a-t-il pas parcourue depuis son premier métier d'imprimeur? Comme il en a rempli toute l'étendue par ses découvertes sur l'électricité, par les établissemens publics qu'il a fondés dans cette Ville, par ses négociations, ses réponses au Parlement d'Angleterre, la sagesse de ses conseils, &c.

(1) Il fut nommé Gouverneur de la *Pensylvanie*, le 27 Octobre,

L
dans
pénib
dant
lui fa
fourn
peut
peut
Citoy
klin d
de no
Je
la mē
qui lui
tive de
cette
derniè
çoise,
— Vou
talens
pense
les preu
noissanc
esprit p

Le grand rôle que cet homme célèbre a joué dans les scènes les plus importantes, les utiles & pénibles services qu'il a rendus à notre Patrie pendant une longue suite d'années, l'honneur qu'il lui fait, comme Politique & comme Philosophe, fournissent un exemple frappant du bien que peut faire à tout un peuple, & de la gloire que peut repandre sur toute une Nation, un simple Citoyen. — Les noms de *Washington* & de *Franklin* deviendront dans les siècles futurs l'orgueil de notre Patrie.

Je ne puis m'empêcher de vous envoyer sous la même enveloppe, la traduction des adresses qui lui ont été présentées par l'Assemblée Législative de cet état, ainsi que par tous les Corps de cette Ville; traduction qui a été faite l'année dernière par un Membre de l'Académie Française, distingué dans la République des Lettres. — Vous y trouverez le spectacle instructif des talens & de la vertu, recevant la seule récompense digne de leur être offerte; vous y verrez les preuves expressives & touchantes de la reconnaissance Patriotique, & de l'énergie de notre esprit public.

R.... D.... M.... L....



I. *Adresse de l'Assemblée générale de Pensilvanie ;
présentée à M. FRANKLIN, par un Comité
formé de l'Orateur & d'un Membre de chaque
Comité.*

« MONSIEUR , les Représentans des citoyens
» de l'état de Pensilvanie vous félicitent , avec les
» sentimens les plus affectueux , de votre heureux
» retour dans votre patrie , après une absence si
» longue , & des travaux si utiles . C'est avec la
» plus vive satisfaction que nous vous verrons
» jouir au milieu de nous de l'indépendance de
» l'Amérique , & des biens de la paix , après
» tant de troubles & de combats » .

» Nous ne vous exprimerons , Monsieur , que
» les sentimens unanimes de tous vos conci-
» toyens , en vous disant que vos services dans
» les conseils & dans les négociations , vous ont
» mérité non-seulement la reconnoissance de la
» génération présente , mais la consécration que
» peut leur donner l'histoire à votre honneur
» immortel . Chacun de nous se félicite d'être
» membre de l'assemblée de Pensilvanie dans
» une circonstance où cette qualité lui donne le
» droit de vous exprimer la joie que cause votre
» heureux retour , dans un pays qui vous doit en

» si
» tu
»
» vo
» vo
» tan
»
» gra
» tou
» de
» pou
» fici
» auf
» tan
» con
» rec
» a p
» & c
» affu
» cité
» gén
» bili
» cère

» si grande partie son excellente & libre consti-
» tution ».

» Que Dieu rende serein & paisible le soir de
» votre vie, & vous fasse jouir de la félicité que
» vous avez si puissamment contribué à assurer à
» tant d'autres ».

Réponse de M. Franklin.

» Monsieur l'Orateur & Messieurs, c'est un
» grand bonheur pour moi, de reconnoître, par
» tout ce que vous voulez-bien me montrer
» de bienveillance & d'affection, que mes efforts
» pour servir mon pays dans des circonstances dif-
» ficiles ont obtenu l'approbation d'un corps
» aussi respectable que l'assemblée des Représen-
» tans de cet état. Je regarde cette approbation
» comme le plus grand des honneurs que puisse
» recevoir un citoyen : j'espère que la paix qu'il
» a plu à Dieu de nous accorder, sera durable,
» & que la libre constitution dont nous jouissons,
» assurera pour long-tems notre commune féli-
» cité. Les souhaits obligeans de l'assemblée
» générale pour moi, excitent toute ma sensi-
» bilité, & je la supplie d'en recevoir mes sin-
» cères remercîmens ».

§ I. *Adresse des Juges de la Cité & du Comté de Philadelphie à M. B. Franklin,*

» Les Juges de la Cité & du Comté de Philadelphie , pénétrés du sentiment le plus vif des
» grands services que vous avez rendus aux États
» Unis, & à cet État en particulier, s'approchent
» de vous avec la plus grande vénération & le
» plus profond respect. Nous nous tenons heureux , Monsieur , d'avoir à vous féliciter de
» votre retour, dans une ville où nous retrouvons
» par-tout avec plaisir les preuves sans nombre
» de votre sagesse , de votre patriotisme , & de
» votre humanité. Nos souhaits les plus ardens
» sont qu'il plaise à Dieu de répandre toute sorte
» de bonheur sur les restes précieux de votre
» vie , & de la faire servir encore à la prospérité
» de cet État, ainsi que des autres Républiques
» qui composent les États-Unis »

Réponse.

» Recevez tous mes remerciemens pour l'honneur que vous me faites , & pour vos obligeantes félicitations sur mon retour. En retrouvant ma patrie libre & paisible , je regarde le

» jo
» ré
» po
» ce
» ce

III.
cie
da
de
pre
Irw

»
» tio
» ret
» ave
» ho
» po
» de
» po
» d'u
» phe
» I
» pou
» vou
» lon

» jour qui m'y ramène comme un des plus heu-
» reux de ma vie. Mon vœu le plus ardent est
» pour la conservation du bonheur que trouvera
» ce pays dans les bonnes loix fidèlement exé-
» cutées par des Magistrats vertueux ».

III. *Adresse du Général & des principaux Offi-
ciers du Corps de la Milice de Pensilvanie, rési-
dans actuellement dans la Ville, & des Officiers
de Milice de la Cité & du district de Philadelphie,
présentée au Docteur Franklin, par le général
Irvine.*

» Monsieur, c'est avec la plus grande satisfac-
» tion que nous venons vous féliciter de votre
» retour dans votre patrie. Nous nous réunissons
» avec tous nos concitoyens pour honorer un
» homme qui, doué par la nature d'un esprit né
» pour les Sciences, & rempli en même tems
» de l'amour de l'humanité & d'un zèle ardent
» pour le bonheur de son pays, s'est distingué
» d'une manière si éclatante, comme Philoso-
» phe & comme citoyen ».

» Nous conservons la plus vive reconnoissance
» pour les nombreux & importans services que
» vous avez rendus à votre patrie, pendant une
» longue suite d'années, & nous voyons dans

» votre retour une preuve nouvelle de votre zèle
» pour ses intérêts. Comme Américains nous
» partageons l'honneur que fait à la République
» son zélé défenseur , & son respectable ami,
» en revenant dans un âge avancé , après une vie
» honorable , jouir dans les bras de ses conci-
» toyens de la liberté , de l'indépendance & de
» la paix » ,

» En reconnoissant les services par lesquels
» vous avez si puissamment contribué à rendre
» la liberté à l'Amérique, nous ne pouvons renon-
» cer à l'espérance que vous lui donnerez encore
» vos sages conseils, pour l'avantage d'un gouver-
» nement qui s'est formé sous vos auspices » .

» Permettez-nous enfin de vous exprimer
» l'intérêt que nous prenons à votre conserva-
» tion , & les souhaits que nous formons pour
» que l'Amérique & la Pensilvanie en particulier
» puissent jouir long-tems des grands talens que
» vous avez si bien employés pour leur bonheur » .

Réponse de M. Franklin,

» Messieurs , je me tiens infiniment honoré
» des marques de bienveillance que je reçois d'un
» Corps aussi distingué que le vôtre , par son zèle
» & sa bravoure dans le service de notre pays.
» L'intérêt que vous prenez à ma santé , mérite

» aussi toute ma reconnoissance. Tant qu'il me
» restera quelque force & quelque possibilité de
» servir une patrie que ses braves enfans ont si
» bien & si glorieusement défendue , je les
» employerai , autant qu'il sera en moi , à la
» conservation & à l'accroissement de notre com-
» mune félicité ».

I V. *Adresse de la Société constitutionnelle de Phi-
ladelphie , présentée à M. Franklin , par un
Comité de quinze membres. (C'est une société dont
l'objet est de veiller au maintien de la constitution).*

» Monsieur, les membres de la Société consti-
» tutionnelle de Philadelphie viennent vous féli-
» citer de votre retour dans votre patrie , après
» que vous avez rempli si glorieusement pour
» vous , & si avantageusement pour l'Amérique,
» la tâche importante qui vous avoit été confiée,
» de représenter les États-Unis à la Cour de
» France , & de veiller à leurs intérêts dans tou-
» tes celles de l'Europe. Dans le cours d'une
» longue & sanglante guerre nous avons éprouvé
» sans cesse les effets de votre sagesse & de votre
» vigilance , par les secours continuels que nous
» avons reçus des puissances de l'Europe , favo-
» rables à notre cause , & en particulier de la
» France, notre grande & bonne alliée. Les soins

» que vous vous êtes donnés pour nous ménager
» une heureuse paix, vous méritent aussi la recon-
» noissance de tout bon Américain , & nous ne
» doutons pas que le souvenir de ces importans
» services ne dure à jamais. Nous ne vous flatte-
» rons point en vous disant que la considération
» que vous avez obtenue par votre caractère &
» vos talens , comme citoyen & comme Philo-
» sophe , a facilité vos succès dans les affaires ,
» & étendu dans le monde la gloire de votre
» pays ».

» Nous ne ferons pas l'énumération de tous
» les services que vous avez rendus à l'État de
» Pensilvanie en particulier , & plus ancienne-
» ment & dans les derniers tems , avant & après
» l'heureuse révolution qui nous a fait libres ;
» mais nous ne pouvons omettre de vous expri-
» mer la reconnoissance & le respect que nous
» vous devons , comme au père de notre libre
» & excellente constitution. Nous nous perfua-
» dons que dans ce grand ouvrage , vous & les
» autres excellens patriotes , à la tête desquels
» vous vous êtes toujours montré , vous avez
» fondé la liberté sur une base assez solide , pour
» résister à tous les efforts des ennemis de notre
» bonheur , & que si quelque ouvrage des hom-
» mes peut subsister dans la durée des siècles ,
» c'est celui de notre heureuse constitution.

» Agréez ces témoignages de notre reconnois-
» sance de tout ce que vous avez fait pour ce
» pays en général , pour cet état en particulier ,
» pour les amis de la liberté répandus dans le
» monde entier , pour les progrès des connois-
» sances , & pour la félicité du genre humain,
» Que vos années se prolongent pour vous laisser
» jouir de cette gloire que donnent les heureux
» succès dans une suite d'entreprises honorables
» autant que difficiles , & soyez long-tems parmi
» nous , le modèle de vos concitoyens , & l'hon-
» neur de votre pays. Puissiez-vous goûter lon-
» guement la douce satisfaction que vous devez
» éprouver , en reportant vos pensées sur les
» événemens d'une vie si bien employée ! Puif-
» siez-vous contribuer encore , comme vous
» l'avez toujours fait , au bien de votre patrie &
» du genre humain , par vos salutaires conseils ,
» & vos services publics , dont nous senti-
» rons toujours le prix ! ».

Réponse du Docteur.

» Je sens vivement , Messieurs , tout ce qu'ont
» d'honorable pour moi les félicitations que
» vous voulez bien me faire sur mon retour.
» Dans les services que vous avez la complaisance
» de rappeler , j'ai reçu les plus grands & les plus

» puiffans secours de plusieurs de nos concitoyens.
» Si j'ai eu quelque mérite , c'est celui d'avoir été
» toujours prêt à demander & à suivre leurs bons
» avis. Je goûte une bien douce satisfaction à me
» retrouver dans ma patrie, pour y achever ma vie,
» sous l'heureuse & libre constitution de cet État,
» & j'espère avec vous que ses avantages passe-
» ront à notre postérité la plus reculée. Je vous
» prie de croire que mon bonheur s'augmentera
» toujours de la prospérité de l'Amérique ».

V. *Adresse de la Société philosophique Américaine,
au Docteur Franklin.*

De Philadelphie , le premier Octobre.

Mardi dernier, au soir, il a été tenu dans une
salle de l'Université, une assemblée extraordinaire
de la Société philosophique Américaine. Le res-
pectable Président de cette Compagnie, le Doc-
teur Franklin, s'étant rendu à l'invitation qu'on
lui avoit faite d'honorer cette assemblée de sa
présence, M. Kean, premier Juge, lui a adressé
le discours suivant.

» Monsieur, c'est avec une extrême satisfac-
» tion que la Société Philosophique saisit cette
» occasion de vous exprimer ses sentimens pour
» vous ».

» A l'estime profonde que nous avons pour votre
» caractère & vos talens, se joint encore l'intérêt
» que nous mettons au bonheur de notre patrie,
» pour nous faire éprouver dans sa plus grande
» vivacité, la satisfaction universelle que cause
» votre retour ».

» Soyez le bienheureusement arrivé dans votre
» pays natal , qui vous a de si grandes obliga-
» tions. Soyez le bienheureusement rendu à
» cette place que vous occupez parmi nous ,
» comme notre Président , & continuez , en cette
» qualité , de donner à notre Société , le lustre
» que vous répandez sur elle aux yeux du monde
» entier ».

» C'est , Monsieur , une grande gloire pour la
» Philosophie , que le même homme qui s'est
» distingué par de profondes recherches , & d'im-
» portantes découvertes dans l'étude de la nature,
» se soit rendu également célèbre par son amour
» pour l'humanité , par son patriotisme & son
» noble zèle à soutenir les droits du genre
» humain ».

» Nous n'ignorons pas la puissante & favorable
» influence de la liberté , sur les progrès des
» Sciences & des Arts , & en voyant parmi nous ,
» à la suite des plus heureux évènemens , s'éle-
» ver sur des fondemens solides cette précieuse
» égalité , & cette heureuse indépendance , à

» l'établissement desquelles vous avez si forte-
» ment contribué, nous avons lieu d'espérer que
» cette compagnie obtiendra de nouveaux succès
» dans les travaux importans, qui sont le but de
» son établissement ».

Réponse du Docteur Franklin.

» L'extrême honneur que m'a fait cette société,
» en continuant pendant tant d'années à me choisir
» pour Président, tout absent que j'étois, & l'obli-
» geant accueil que j'en reçois à mon retour,
» excitent en moi les sentimens de la plus vive
» reconnoissance. Je vous prie de les agréer, ainsi
» que les vœux ardens que je fais pour le succès
» de vos louables efforts, pour l'avancement des
» connoissances utiles parmi nous, auquel je me
» tiendrai bien heureux de pouvoir contribuer.

VI. *Adresse de l'Université de Pensilvanie à l'honorable Benjamin Franklin.*

» Le Prévôt, le vice-Prévôt & les Professeurs
» del'Université de Pensilvanie vous prient d'a-
» gréer leurs félicitations sur votre retour dans
» votre patrie, que vous avez servie avec tant de
» dignité & de succès ».

» Tandis que nous partageons avec toute l'Amé-

» rique le bonheur général auquel vous avez si
» puissamment contribué par vos lumières &
» votre zèle patriotique , nous éprouvons une
» satisfaction particulière en exprimant notre
» reconnoissance à l'homme qui a le premier
» formé le plan de l'établissement utile , auquel
» nous avons l'honneur de présider ».

» Non content d'enrichir le monde des décou-
» vertes les plus importantes dans la Philosophie
» naturelle , votre bienveillance & votre géné-
» rosité vous ont conduit de bonne heure à nous
» procurer des moyens d'exciter parmi nous l'es-
» prit de recherche & d'observation , qui seul
» peut dévoiler les secrètes opérations de la
» nature. Vous avez exalté & aiguisé , pour ainsi
» dire , le génie de vos compatriotes , & répandu
» parmi eux une ardeur pour les connoissances
» utiles , qui en conduira plusieurs à mériter
» l'estime , & peut-être l'admiration des nations
» les plus éclairées de l'Europe ».

» Parmi le grand nombre d'établissmens utiles
» qui vous donnent des droits à l'estime & à la
» reconnoissance de votre patrie , nous osons
» compter comme un des plus importans , celui
» auquel nous présidons , fondé par vos soins sur
» les principes solides de l'égalité & de la liberté ;
» & lorsqu'aujourd'hui il reprend son étendue &
» son activité sous l'influence salutaire de notre

» heureuse constitution ; lorsqu'il est aidé des
 » secours généreux d'une assemblée patriotique ,
 » animée de l'esprit public ; lorsqu'il refléurit
 » protégé par les amis de la Religion , du savoir
 » & de la liberté , nous nous flattons que vous
 » lui continuerez votre bienveillance & vos soins ,
 » jusqu'à la fin d'une vie que la providence
 » divine à comblée de tant de faveurs. Puisse-t-
 » elle encore la prolonger long-tems , en la cou-
 » ronnant de nouvelles bénédictions ! afin que
 » vous acheviez de nourrir & d'élever cet enfant
 » chéri de votre jeunesse , & que les fils de la
 » Science dans ce monde nouveau aient de nou-
 » velles raisons de conserver , & de se rappeler à
 » jamais , avec des sentimens d'admiration & de
 » reconnoissance , le nom de Franklin » .

La réponse du Docteur exprime sa sensibilité
 pour les souhaits que lui adresse l'Université, sa
 satisfaction de voir soutenus & encouragés en
 Amérique les établissemens utiles aux progrès des
 Sciences quemérite l'emploi d'instruire la jeunesse,
 & la confiance qu'il a que l'Université continuera
 de former des hommes vertueux , & capables de
 servir leur pays.

VII. *Du 17 Septembre.*

Un comité formé d'une assemblée nombreuse
 de

de citoyens à Byrn's-Tavern , ayant offert au Docteur Franklin les suffrages de l'assemblée , à la prochaine élection , pour une place dans le conseil exécutif , c'est avec une grande satisfaction qu'on annonce au public que le docteur a consenti d'être mis sur les rangs , le comité ne doutant pas que toutes les voix ne se réunissent pour le nommer.

VIII. Le comité de la Société constitutionnelle ayant exprimé samedi dernier , dans son adresse à M. Franklin , le désir unanime du public de voir ce respectable citoyen Membre du Conseil exécutif , il a consenti à se mettre sur les rangs à la prochaine élection comme prétendant à la place de Conseiller pour la ville de Philadelphie.

IX. *Septembre.*

» L'heureux retour du Docteur Franklin ,
» dans les circonstances où se trouve l'Amérique ,
» peut être regardé comme le dernier anneau
» de cette chaîne d'événemens que la providence
» a dirigés. Divisés que nous sommes en partis ,
» peut être également répréhensibles , puisque
» la vérité n'a point de parti , il étoit difficile
» de trouver un homme qui eût par ses lumières

» & son caractère , une assez grande autorité
 » pour inspirer une entière confiance à tous ;
 » & voilà que la providence nous amène ,
 » comme par la main , Franklin ; environné de
 » gloire & de succès , & par une singulière
 » destinée , désormais hors de l'atteinte de l'en-
 » vie , il devient ainsi naturellement un centre
 » autour duquel se réunissent les souhaits & les
 » espérances de tout bon patriote. Puissé cette
 » même providence veiller sur sa précieuse
 » vie , & lui laisser encore le tems d'achever
 » l'admirable édifice dont il peut se glorifier
 » d'avoir posé la première pierre ! Si ce vœu est
 » exaucé , & si quelque ouvrage de l'homme
 » peut-être éternel , la liberté de l'Amérique
 » bravera la durée des siècles » .

X. *De Philadelphie , le premier Octobre.*

» Lundi dernier , au soir , le Docteur Franklin
 » s'est rendu à l'assemblée de la Société fondée
 » pour administrer des secours dans les incendies,
 » établie par lui-même en 1736. Il n'existe plus
 » que quatre des premiers Membres de cette
 » Compagnie. Les associés présens à l'assemblée ,
 » qui sont pour la plupart les enfans des collègues
 » du Docteur Franklin dans la fondation, se sont
 » tenus infiniment honorés de la présence de cet

» homme respectable au milieu d'eux. Il a signés
 » nouvelles délibérations de la compagnie, &c ..

XI. *Du premier Octobre.*

» Il est à peu près certain que le respectable
 » Docteur Franklin sera nommé Président de
 » l'assemblée législative & exécutive de l'État.
 » Cette considération doit être un nouveau &
 » puissant motif pour les Electeurs de choisir pour
 » membres de l'assemblée de dignes serviteurs du
 » public, qui, n'ayant avec cet excellent patriote
 » qu'un même esprit & les mêmes principes,
 » puissent coopérer à l'exécution des plans salu-
 » taires que son génie étendu doit avoir conçus,
 » & dont l'exécution sans doute est le motif qui
 » le détermine, dans un âge si avancé, à se rendre
 » aux vœux unanimes de ses concitoyens, en
 » s'occupant encore des affaires publiques. Depuis
 » son jeune âge l'économie politique a été le
 » principal objet de ses réflexions, & ses talens
 » en ce genre sont connus par les preuves les
 » plus éclatantes. Nul homme par conséquent
 » n'est plus propre que lui à remplir cette place
 » importante, dans la situation critique où se
 » trouve ce pays. Qu'il prenne donc sur lui cette
 » glorieuse tâche, & qu'après avoir si efficace-
 » ment contribué à lancer notre barque politique

» fut un océan orageux , & à la sauver de la plus
 » horrible tempête , il puisse la conduire enfin à
 » un port de paix , & à une terre de bonheur &
 » de prospérité. Tout bon Américain doit à ces
 » souhaits sentir battre son cœur au dedans de
 » lui , & s'accroître l'ardeur des vœux qu'il forme
 » pour la félicité publique.

Si quelqu'un de ces êtres extravagans , qui ont figuré sur le théâtre du monde , sous le nom de *Héros*, depuis Alexandre jusqu'à Charles XII , pouvoit revenir à la vie , & être le témoin des honneurs rendus au Docteur Franklin, & mérités par des travaux suivis , invariablement dirigés aux progrès & à la prospérité du genre humain , comme les leurs ont été sans cesse dirigés à la destruction , & qu'il pût en même tems concevoir le sentiment exquis de bonheur que l'expression de la reconnoissance de tout un peuple , doit verser dans le cœur de cet homme respectable , il entreroit sans doute en un étonnement profond de l'aveuglement stupide qui l'a si loin égaré des routes de la véritable gloire. Tandis que chaque siècle ira dépouillant ces conquérans destructeurs de celle dont leurs flatteurs les ont couverts , la gloire véritable du père de la liberté de l'Amérique croîtra sans cesse , & sans cesse augmentera d'éclat. La postérité la plus reculée ne se rappellera qu'avec admiration les grandes choses

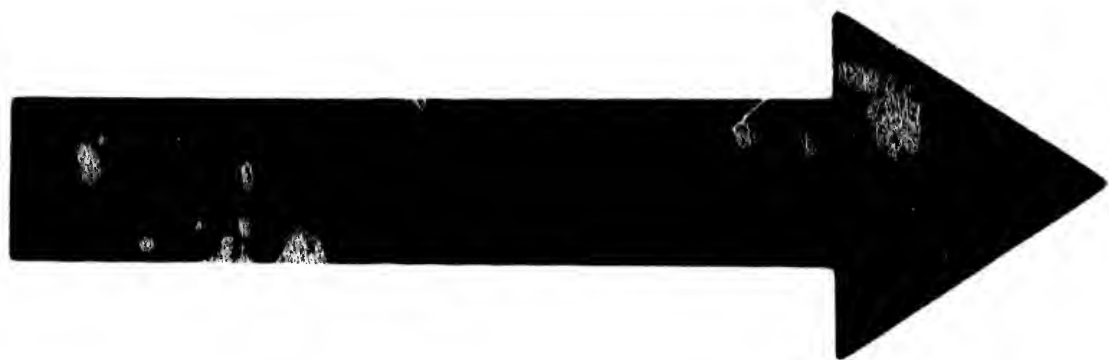
exécutées par les seules forces de ce génie puissant, presque entièrement dépourvu de tous les moyens qui ont secondé communément les entreprises célèbres.

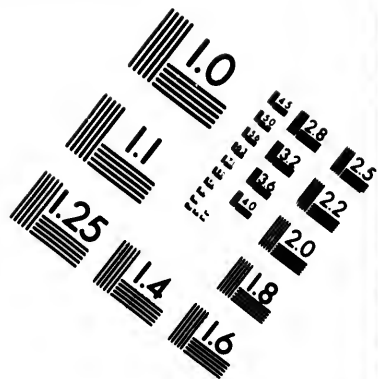
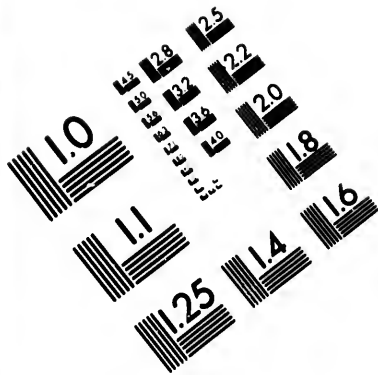
Fin du second Volume.

E R R A T

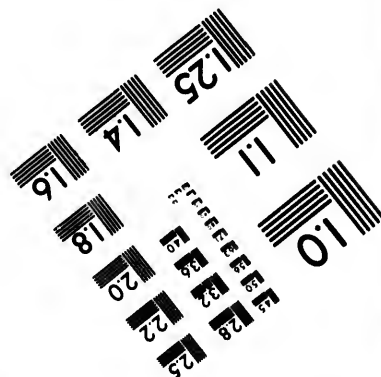
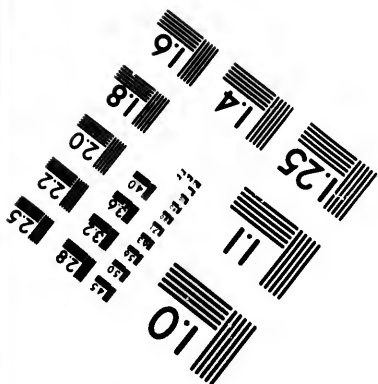
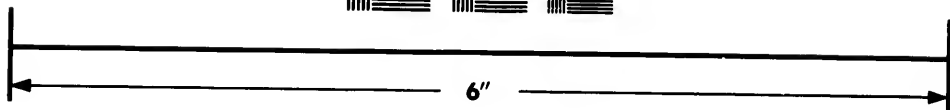
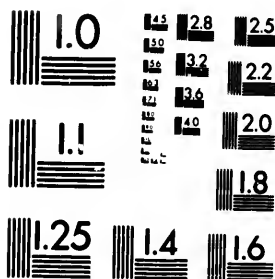
Du second Volume.

- P**AGE 32, ligne 17, conduit, lisez *contruit*.
 — 34, ligne 8, forgent, lisez *forent*.
 — 49, ligne 1, esprit, lisez *présent*.
 — *ibid.* ligne 9, c'est l'honneur, lisez *c'est l'honorer*.
 — 50, ligne 9, Captaile, lisez *Capitale*.
 — 62, ligne 24, conduisient, lisez *construisent*.
 — 69, ligne 6, Colonies, lisez *Colonistes*.
 — 78, à la note, de peine, lisez *depuis*.
 — 79, ligne 6, fait, lisez *fait*.
 — 95, ligne 26, après le mot Mais, ajoutez quand :
 vois que.
 — 109, ligne 10, interruption, lisez *irruption*.
 — 116, ligne 13, ont des profondeurs, lisez *à des prof-*
 ondeurs.
 — 120, ligne 10, leur coutume, lisez *leurs coutumes*.
 — 130, ligne 23, appelée, lisez *étoit appelée*.
 — 146, ligne 14, ratafia, lisez *rafia*.
 — 170, ligne 18, troufseau, lisez *le troufseau*.
 — 205, ligne 16, & de, lisez *est de*.
 — 214, ligne 8, du, lisez *de*.
 — 230, ligne 8, crèches, lisez *creeks*.
 — *ibid.* à la note, Lognan, lisez *Logan*.
 — 269, ligne 19, s'ils font, lisez *font-ils*.
 — 334, ligne 24, je ne serois, lisez *je ne suis*.
 — 338, ligne 5, son, lisez *ton*.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2
E 2.8
E 3.2
E 3.6
E 4.0
E 4.5
E 5.0

10
E

- 344, *ligne 12*, ma famille, *lisez* la famille.
—*ibid.* *ligne 16*, Bald-Fagle, *lisez* Bald-Fagie.
—409, à la note, dans le lac du golfe Saint-Laurent,
lisez dans ce lac, du golfe Saint-Laurent.
—411, à la note 2, Keskéhonía Onéida, *lisez* Keské-
tomah Onéida.
—417, *ligne 25*, les travaux, *lisez* ses travaux.



A
—
D
T
f
Ide
v
Bce
Vac
Jeu
Iden
Che
Iden
Acr
Iden
ra
Prai
Iden
Iden
Iden

Ajoutez à la fin de l'article de CONNECTICUT, page 71.

L I S T E

*De l'Assèssment général de l'état de CONNECTICUT,
pour l'année 1784, faite par ordre de l'assemblée
législative.*

T A X A B L E S depuis vingt-un jusqu'à	
soixante-dix ans,	29,162
<i>Idem</i> , depuis seize jusqu'à	
vingt-un,	7,822
Bœufs,	33,335
Vaches,	73,538
Jeunes Bœufs de trois ans,	27,519
<i>Idem</i> , de deux ans,	35,080
Chevaux,	2,459
<i>Idem</i> , de deux ans,	1,745
Acres de terre labourée,	242,365 $\frac{1}{2}$
<i>Idem</i> , de terres en bois & haut pâtu-	
rage,	406,860
Prairies basses,	7,166
<i>Idem</i> , du second ordre,	63,714
<i>Idem</i> , Marais desséchés & fauchés,	34,966
<i>Idem</i> , point fauchés,	5,231 $\frac{1}{2}$

<i>Idem</i> , pâturages,	491,587	$\frac{3}{4}$
Terres non encore encloses,	113,998	$\frac{1}{4}$
Terres à moitié défrichées,	255,508	
Terres <i>idem</i> , de la seconde classe, .	243,217	$\frac{1}{2}$
Tonneaux de vaisseaux,	6,155	$\frac{1}{2}$
Maisons,	15,935	

D

V

Co

Co

Co

Co

Co

Co

Co

Bo

Ba

Ba

Ajoutez à la fin de l'article de PENNSYLVANIE , page 248.

AUGMENTATION

*De la population , dans huit des principaux Comtés
de la PENNSYLVANIE , depuis 1760 , jusqu'en
1770.*

<i>Taxables en 1760.</i>	<i>Taxables en 1770.</i>
VILLE & Comté de Phila- delphie ,	8,321 — 10,455
Comté de Bucks ,	3,148 — 3,177
Comté de Chester ,	4,761 — 5,483
Comté de Lancaster ,	5,631 — 6,608
Comté d'York ,	3,302 — 4,426
Comté de Cumberland ,	1,501 — 3,521
Comté de Berks ,	3,016 — 3,302
Comté de Northampton ,	1,987 — 2,793
	<hr/> <hr/>
	31,667 — 39,665

Exportation de Philadelphie en 1773.

Boisseaux de Blé ,	182,391
Barrils de Farine ,	265,967
Barrils de Biscuit ,	48,103

*

<i>Idem</i> , de Bœufs,	9,659
Boisseaux de Maïs,	179,217
Barrils de Saindou,	732
Caisses de Chandelles,	1,165
<i>Idem</i> , de Savon,	3,740
Tonneaux de potasse blanc,	57 $\frac{2}{3}$
<i>Idem</i> , de potasse grise,	13 $\frac{1}{4}$
Livres de cuir,	31,696
Livres de cire,	64,546
Boisseaux de graine de Lin,	68,681
Milliers de Douves,	5,114
Milliers de Planches,	3,309
Tonneaux de Fer,	1,764
Barres de Fer,	10,402

C
C
I
A
T
T
B
N
I
C
P
D
D
T
Q
C
A
S
H
N



T A B L E

D E S P I È C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CANADA,	page 1
<i>Isle Saint-Jean,</i>	16
<i>Acadie ou Nouvelle-Écosse,</i>	21
<i>Terre-Neuve,</i>	26
<i>Territoire de Sagadahock & de Main,</i>	27
<i>Baie de Massachussets,</i>	29
<i>Nouveau Hampshire,</i>	43
<i>Isle de Rhodes,</i>	52
<i>Conneëicut,</i>	59
<i>Province de New-York,</i>	71
<i>Description de l'Isle de Nantucket,</i>	92
DEUXIÈME LETTRE. <i>L'Isle de Nantucket,</i>	108
TROISIÈME LETTRE. <i>Sauvage.</i>	120
QUATRIÈME LETTRE. <i>Éducation,</i>	136
CINQUIÈME LETTRE. <i>Progressive Industrie des premiers Colons,</i>	141
SIXIÈME LETTRE. <i>L'Isle de la Vigne de Martre,</i>	147
SEPTIÈME LETTRE. <i>Pêche de la Baleine,</i>	153
HUITIÈME LETTRE. <i>Mœurs,</i>	164
NEUVIÈME LETTRE. <i>Mariages,</i>	170

DIXIÈME LETTRE. <i>Émigration,</i>	page 172
ONZIÈME LETTRE. <i>La religion de l'Isle,</i>	183
DOUZIÈME LETTRE. <i>Coutumes Particulières,</i>	187
TREIZIÈME LETTRE. <i>Singulière Coutume,</i>	202
QUATORZIÈME LETTRE. <i>Plaisirs Champêtres,</i>	205
QUINZIÈME LETTRE. <i>Excursion vers la partie orientale de l'Isle,</i>	209
SEIZIÈME LETTRE. <i>Lières & Réflexions finales,</i>	215
<i>Province du Nouveau Jersey,</i>	218
<i>Pensilvanie,</i>	228
<i>L'Homme des Frontières,</i>	249
<i>Esquisse,</i>	276
LETTRE écrite par FRÁNCIS-H-U-R,	331
<i>Pensées sur l'Esclavage & sur les Nègres,</i>	372
<i>Conversation entre Métacomet, fils de Massasoit, frère de Wamsuta, & le vieux Siccacus, Sachem des Péquods, extraite des Journaux Manuscrits de B. Wentworth, Écuyer, Gouverneur du Nouveau Hampshire,</i>	385
<i>Nesquéhiounah, connu sous le nom du Colonel Louis,</i>	406
<i>Arrivée du Docteur Benjamin Franklin à Philadelphie,</i>	416

Fin de la table du second Volume.

172
183
187
202
Ceres,
205
parie
209
nales,
215
218
228
249
276
331
372
soit,
achem
escripts
Nou-
385
olonel
406
adel-
416

